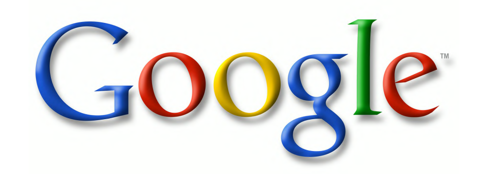
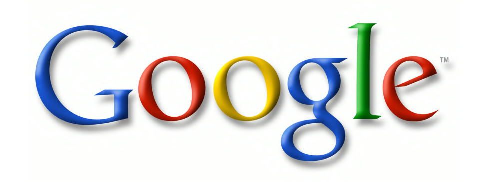





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

[redacted]

J. C. Russell
10th Royal Hussars

AVANT-POSTES

DE

CAVALERIE LÉGÈRE.

J. C. Russell
16th Royal Hussars

AVANT-POSTES

DE

CAVALERIE LÉGÈRE.

ı. de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

AVANT-POSTES

DE

CAVALERIE LÉGÈRE.

SOUVENIRS.

Par F. DE BRACK,

GÉNÉRAL DE CAVALERIE, COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL
DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Grand dignitaire de l'ordre impérial de la Rose, commandeur de
l'ordre impérial du Crusero, commandeur de l'ordre royal
du Christ, chevalier de Saint-Louis, etc.
Élève de l'École militaire de Fontainebleau, officier d'avant-postes
sous les généraux Lasalle, Montbrun, Pajol, Colbert, Maison,
et officier de l'ex-garde impériale.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE,

LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,

Rue et passage Dauphine, 30.

—

1863

[redacted]

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

L'auteur de ce livre avait été l'un des plus brillants officiers de cavalerie de l'Empire. Élève des Lasalle, des Montbrun, des Colbert, des Pajol, il semblait appelé aux plus hautes destinées militaires, lorsque le désastre de Waterloo vint frapper la grande armée.

Malgré sa jeunesse, ses goûts, ses instincts, son expérience et les perspectives brillantes d'une fortune militaire, de Brack remit l'épée au fourreau.

Eloigné de l'armée, il ne fut cependant jamais étranger à ses travaux et à ses progrès.

Après quinze ans d'absence, le lieutenant *colonel de Brack* vint reprendre sa place à l *tête de nos escadrons.*

De 1815 à 1830, l'organisation militaire avait été modifiée autant que les mœurs et les coutumes régimentaires. L'adoption des règlements nouveaux avait mis en grande faveur l'étude des théories. De Brack, qui revenait avec ses idées de guerre, fut frappé de l'importance qu'avaient prise, dans les rangs de la cavalerie, les connaissances théoriques au détriment du travail pratique.

On croyait alors que les batailles allaient recommencer. Le colonel voulut préparer pour la campagne prochaine ses officiers et ses cavaliers; il était à la tête d'un corps de cavalerie légère dont la place semblait marquée aux avant-postes.

L'œuvre fut conçue, écrite à la hâte, comme si le régiment avait déjà l'ordre de franchir la frontière, car, il faut le dire, ce livre n'était destiné qu'aux escadrons commandés par de Brack.

Cette précipitation fut une bonne fortune. L'auteur ne pouvant compulser les traités et consulter les livres, évoqua simplement les souvenirs des héros de la cavalerie, Seidlitz, Lasalle, Murat, Bessières; il retrouva dans sa mémoire les leçons pratiques des colonels et des capitaines qui avaient porté si haut la réputation de la cavalerie.

Écrit avec une intelligence vaste et prompte, avec un cœur brûlant, avec un esprit observateur et plein de finesse, avec un admirable amour du soldat, ce livre presque improvisé fut un petit chef-d'œuvre. Ingénieux et profond à la fois, l'auteur, dédaignant les préjugés, se montre tellement original, que certaines parties, sans cesser d'être vraies, ont un parfum de poésie qui charme le lecteur militaire.

De Brack ne perd jamais de vue le moral du soldat; il parle d'honneur, de courage, de dévouement, et sa parole fait tressaillir. Le style a une allure cavalière qui sied à semblable sujet.

Un philosophe moderne, M. Cousin, a dit: « La guerre est, par-dessus tout, une œuvre d'art, et il y faut infiniment d'esprit avec une valeur à toute épreuve. » De Brack avait deviné cette pensée, qui pourrait servir d'épigraphe à son livre.

Plus de trente années se sont écoulées depuis la publication de cet ouvrage, et pendant ces trente années, l'armée française a fait la guerre en Afrique, en Belgique, en Crimée, en *Chine, en Italie*; le drapeau flotte encore *en Cochinchine et* au Mexique. Le livre de

de Brack est aussi vrai, aussi bon, aussi utile que le premier jour.

Les guerres nouvelles ont été enrichies de découvertes scientifiques et de progrès matériels. Le boulet, la balle, la baïonnette, frappent plus loin et plus juste; quelques procédés nouveaux ont pris naissance dans le génie particulier de telle ou telle guerre, mais les principes généraux de la tactique et de la stratégie sont restés les mêmes; ils seront toujours ce que les ont faits Frédéric, Turenne, Napoléon. La guerre méthodique à laquelle prépare le livre de de Brack sera toujours la seule pour les généraux instruits et les armées disciplinées.

On avait songé, cependant, à modifier dans sa forme l'œuvre du colonel de Brack, en fondant ensemble les demandes et réponses, en consacrant un chapitre nouveau à l'artillerie, en le complétant, pour ainsi dire, par les découvertes modernes. Ces changements auraient-ils amélioré l'ouvrage? Nous ne le pensons pas; il eût perdu sa physionomie originale, son cachet d'improvisation, son élan cavalier, toutes choses charmantes en un tel sujet.

Le mieux était donc de réimprimer l'ou-

vrage, respectant ainsi la pensée et la mémoire du général de Brack.

En donnant cette nouvelle édition, nous avons voulu répéter à la première page d'impérissables vérités : d'abord, que les grands principes de la guerre sont éternels, comme l'a proclamé Napoléon Ier, et que les guerres bien conduites sont toujours méthodiques ; ensuite, que la cavalerie n'a rien perdu de son importance par les progrès des autres armes. Les leçons que donnait, il y a trente ans, le général de Brack, sont les leçons d'Iéna, de Friedland, de Wagram, d'Eylau ; ces leçons venaient du grand Frédéric, de Gustave-Adolphe, de Charles XII ; Napoléon Ier les a complétées, perfectionnées et glorieusement appliquées.

Hors de là, tout serait illusion et vanité.

UN GÉNÉRAL DE CAVALERIE.

Le général Steingel, alsacien, était excellent officier de hussards; il avait servi sous Dumouriez, aux campagnes du Nord, était adroit, intelligent, alerte; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé; c'était un vrai général d'avant-postes.

Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier dans Lézégno, le général français y arriva quelques heures après, et quelque chose dont il eût besoin, tout était prêt.

Les défilés, les gués avaient été reconnus; des guides étaient assurés; le curé, le maître de postes avaient été interrogés, des intelligences étaient déjà liées avec les habitants; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions; les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignements militaires traduites, analysées: toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances pour rafraîchir la troupe.

NAPOLÉON, *Campagne d'Italie*.



EXPOSITION.

AUX

FICIERS ET SOUS-OFFICIERS

DU 8e DE CHASSEURS.

Dôle, ce 5 mai 1831.

MES COMPAGNONS,

In rentrant au service après quinze ans
bsence, comparer ce qui est avec mes sou-
irs, a été pour moi un travail curieux et
ressant. J'ai reconnu en masse d'impor-
es améliorations; mais, je l'avoue, je n'ai
trouvé la cavalerie prête pour la guerre,
remarqué, même avec tristesse, que les

traditions, surtout de détail, utiles, indisp
sables, s'étaient dangereusement effacées.

Depuis quinze ans, on a beaucoup éc
mais on a fait des livres. Ils ont déroulé l'l
toire de la guerre, l'ont rappelée aux gé
raux, et la modeste instruction du cavalier
campagne a peu gagné à leur lecture.

J'en excepte un petit nombre d'écrits,
entre autres ceux de M. le général Laroc
Aymon, qui, vraiment cavalier léger, a f
utilement ajouté aux instructions de Frédé
Il est dommage que cet officier général, d
les ouvrages ne sont que le résumé de ses
dicieuses observations sur le vrai terrain, n
pas fait une complète théorie élémentaire
cavalier en campagne, théorie qui fût dever
règle et livre classique, et qui eût ainsi co
blé la lacune que chaque chef de corps ch
che, aujourd'hui que la nécessité est là
remplir de son mieux.

En attendant cet ouvrage, que je désire
demment, pressé par la guerre qui sem
s'avancer à pas de géant, prenant pour b
ce que vous avez appris en paix, puis fouill
dans mes souvenirs, que le Manuel Laroc
Aymon me sert souvent à classer, je rassem
à la hâte, et sous la forme la plus simple e
plus facile pour la mémoire (celle non

d'une théorie, mais bien d'une conversation), le résultat des principes que j'ai émis devant vous lors de nos réunions classiques.

Le bien petit nombre d'entre vous qui a fait la guerre me jugera en retrouvant ses souvenirs; le reste apprendra ce qu'il ne sait pas, et se servira de cette instruction comme d'un memento qui, dans l'occasion, lui rappellera ce qu'il pourrait oublier, et aplanira, je crois, pour lui quelques difficultés.

L'esprit d'ordre qui vous a régi depuis quinze ans vous a fait le bien qu'il pouvait vous faire; il a préparé la terre à recevoir, maintenant il faut semer. La rigidité et la multiplicité des devoirs qu'il vous a imposés vous ont fait agir plutôt que réfléchir. En guerre, la réflexion la plus soutenue doit marcher d'accord avec l'action. Les pures machines, telles parfaites qu'elles soient, peuvent devenir inutiles, dès que l'ordre de leur action se dérange; qu'un cas imprévu se présente, leur mouvement s'arrête. En guerre, presque tout est imprévu; en cavalerie légère, où l'homme est souvent livré à lui-même, toute action doit marcher d'ensemble avec la réflexion.

Le tort des théories existe dans leur sécheresse; *le pourquoi* semblerait ne pas leur appartenir, et ce pourquoi est cependant l'âme

de notre action. C'est de ce pourquoi que nous causerons ensemble aujourd'hui, afin que les exemples que nous présentera l'action, ne soient perdus, ni pour le présent, ni pour l'avenir.

En paix, vous avez vu comment les choses se faisaient; maintenant, vous allez voir pourquoi elles se font.

La guerre seule apprend la guerre. Les exercices classiques auxquels nous venons de nous livrer ne sont qu'une théorie plus ou moins parfaite, à laquelle il manquera une application, tant que nous ne serons pas en campagne.

La guerre multiplie les positions et presque toujours d'une manière instantanée, inattendue, surtout pour le cavalier léger; elle présente les mêmes faits sous mille aspects différents: il s'agit donc moins de fixer d'avance le regard de la pensée sur tel ou tel point, que d'habituer généralement ce regard à bien voir, à bien juger, à ne pas s'étonner et à saisir le plus promptement les moyens utiles en toute circonstance.

Il faut naître cavalier léger. Aucun état n'exige autant de dispositions naturelles, un *génie de guerre* inné, autant que celui d'officier [illegible]pes légères. Les qualités qui for

l'homme supérieur, *l'intelligence, la volonté et la force*, doivent se trouver réunies en lui. Constamment livré à lui-même, exposé à des combats fréquents, répondant, non-seulement de la troupe qu'il commande, mais encore de celle qu'il protége et éclaire, l'emploi de ses facultés morales et physiques est de tous les instants. Le métier qu'il fait est rude, mais les occasions de s'y distinguer sont de tous les jours : glorieuse compensation qui paie d'autant plus richement ses peines, qu'elle fait plus tôt connaître tout ce qu'il vaut.

Je vous ai souvent cité le général Curély, sous-lieutenant avec moi en 1807, il était général en 1813.

Mais en 1806, à 20 lieues en avant de notre armée, et à la tête de 20 hussards du 7e, il avait porté la terreur dans *Leipsick*, où se trouvaient 3,000 Prussiens.

En 1809, à 15 lieues en avant de la division dont il faisait partie, et à la tête de 100 chasseurs et hussards des 7e et 9e, il traversait inaperçu l'armée austro-italienne, que son but était de reconnaître, et pénétrait jusqu'au milieu de l'état-major de l'archiduc, général en chef.

En 1812, à *Polosk*, à la tête de 100 chasseurs *du 20e, il enlevait 24* pièces de canon à l'en-

nemi, et faisait prisonnier le général e
de l'armée russe.

Eh bien ! cet homme si vaillant, si int
si adroit, si fort de volonté, si prompt,
de pensée dans ses entreprises hardie
qu'il commandait un détachement, en
la fois le médecin, l'artiste vétérinaire,
lier, le cordonnier, le cuisinier, le bou
le maréchal-ferrant, jusqu'à ce que, ı
trant l'ennemi, il se montrât le soldat
remarquable de la grande armée.

Lorsqu'il se présentait dans une affa
hommes qu'il commandait étaient t
plus reposés, plus prêts à combattre
autres, et leur action s'en ressentait.

Était-ce un homme comme celui-là
pouvait mesurer à la toise de tout le ı
et retenir sous le niveau que les méd
rivales ou supérieures de grade appuie
jours si pesamment sur les têtes distin
Curély servait depuis quinze ans, et t
en temps de guerre, lorsqu'on lui dor
paulette. Pourquoi l'avait-il attendue
temps? C'est que ceux qui pouvaient
mander pour lui ne s'étaient pas
d'assez haute taille pour le reconnaître
géta jusqu'à ce qu'un colonel, homm
emblable à la sienne, le jugeà

versât la barrière qui le comprimait. Son avancement rapide ne fut donc qu'un acte de stricte justice, car si précédemment il avait été si lent, la faute en était aux autres.

Si j'appuie sur ce fait, ce n'est que comme exemple et avertissement. Nulle part plus qu'à l'armée, l'homme ne doit étudier plus consciencieusement l'homme sous ses ordres, et tirer parti de ses qualités particulières. Nulle part aussi la justice qu'il lui rend ne doit être plus entière et plus dépouillée des petites niaiseries d'amour-propre indignes d'un noble cœur, et qui deviennent un tort grave et souvent irréparable, lorsqu'elles entravent bassement le génie, et privent la patrie des services qu'il aurait pu lui rendre. L'ancienneté est un titre sans doute, et un titre très-respectable, mais il n'est pas le premier. Les armées dans lesquelles on lui a donné trop d'importance ont toujours été battues, tandis que celles où le mérite n'a pas été invariablement soumis à sa pâle exigence ont toujours été victorieuses. A mérite égal, elle doit l'emporter.

En 1815, Curély se retira; son âme n'était pas de celles qui savent se ployer; elle était blessée, malade, elle consuma sa vie et s'envola, *il y a peu d'années*, pour se réunir à celles de ses nobles frères d'armes, morts sur

les champs de bataille de l'Empire, ou sur l
échafauds de la Restauration. Une croix c
bois marque la place qu'occupe son cor
dans le cimetière du petit village qu'il ava
quitté trente ans avant, comme simple sold
volontaire. Pourquoi la mort n'a-t-elle pas a
tendu? Il aurait secoué la poussière du dr
peau caché sous son humble paille. Un cham
de bataille, au jour d'une victoire, un étendar
pris à l'ennemi, étaient le seul tombeau, l
seul linceul dignes de lui.

Curély était pour moi le type du cavali
léger. Pendant trois ans j'ai fait la guerre
ses côtés, et son exemple et ses conseils re
teront éternellement gravés dans ma mémoi
et dans mon cœur. C'est en l'étudiant que j'
jugé tout ce qu'il faut de qualités pour êt
officier distingué de cavalerie légère; et si
plus tard, livré à moi-même, j'ai eu quelque
petites affaires heureuses, je les ai dues sou
vent à l'étude, à la présence des souveni
qu'il m'avait laissés.

Pour être bon officier d'avant-garde, il n
suffit pas d'être brave et de bien commande
au feu; il faut avoir amené le plus d'homme
possible jusque-là, et les y présenter dans l
meilleur état d'y donner un coup de collie
Cette seconde partie de notre instruction

dispensable n'est pas la plus brillante, mais est, peut-être, la plus importante : elle ne s'acquiert pas en garnison et exige une foule de conditions.

Habitude de juger la santé des hommes et des chevaux, connaissance des prompts remèdes applicables dans certains cas, visite journalière et scrupuleuse du harnachement, connaissance des réparations à y faire à temps, visite de l'équipement et des réparations qu'il nécessite, approvisionnement de tout ce qui peut être utile à l'homme et au cheval, sans trop charger le cheval, paquetage bien entendu, régularité des allures dans les colonnes de marche, bonne assiette des bivouacs, surveillance continue de tout ce qui peut y toucher à la santé des chevaux, indication des moyens de se passer momentanément d'un maréchal-ferrant, théorie de l'emploi des outils que renferme une trousse, science de l'à-propos pour manger et dormir, étude du moral des hommes sous nos ordres, discipline maintenue qui empêche les cavaliers de raisonner, lorsqu'ils n'ont plus à craindre ni salle de police ni prison, surveillance qui empêche constamment de dépenser inutilement les forces *du cheval, exemple* personnel à donner dans *toutes les positions,* et à donner avec d'autant

plus de constance que les positions sont plus pénibles ou difficiles; confiance entière, dévouement, élan à inspirer à ses cavaliers: voilà ce que les théories de la paix n'apprennent pas, voilà ce qui, joint au courage, au coup-d'œil militaire, à la promptitude de jugement sur les champs de bataille, fait l'officier vraiment distingué.

La paix vous a appris beaucoup de choses; les exercices multipliés auxquels elle vous a livrés ne seront pas perdus pour vous, parce qu'ils ne trouveront pas tous leur application. Vous retiendrez, surtout, de ces classes laborieuses qui ont brisé vos volontés et vos corps, l'esprit de discipline et l'adresse individuelle à manier vos armes et vos chevaux, base fondamentale de toute tactique. Nous trierons, dans le reste, ce qui est indispensable de ce qui est moins utile, et nous rassemblerons toute notre attention, aujourd'hui divergée sur beaucoup de détails, sur les points principaux qui doivent l'occuper tout entière.

La guerre, me disait un jour le général Lasalle, *est au soldat qui n'est pas sorti de sa garnison, ce qu'est le monde au jeune homme qui quitte les bancs des écoles; ce qu'est l'application au précepte.*

La paix a donné de mauvaises habitudes a

cavalier léger, qu'il faudra qu'il perde en campagne : la facilité, l'obligation même d'envoyer les objets d'habillement, d'équipement, d'armement aux ateliers des ouvriers, pour la plus légère réparation ; la cuisine faite en commun par escadron ; l'habitude ridicule de souffrir jusqu'à des barbiers dans les escadrons, etc., etc., empêchent l'homme d'apprendre à se suffire à soi-même.

La grande quantité d'effets inutiles qu'il possède, ces pantalons d'ordonnance qu'il porte à pied, quand il fait froid, ces pantalons de toile pour l'été, ce luxe d'effets qui n'est bon qu'à l'habituer à ne pas soigner son pantalon basané et à motiver l'emploi d'un énorme portemanteau qui éreinte son cheval, seront laissés, sans doute au dépôt au premier coup de canon.

Aujourd'hui, l'équipement d'un chasseur ou d'un hussard semble conçu seulement pour servir à un complet déménagement de garnison à garnison. Je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de m'élever contre l'idée anti-militaire qui a présidé, il y a quelques années, à cette création (1). L'officier de cavalerie qui a

(1) *Ne faudrait-il pas* mille fois mieux, si l'on *tient à ce qu'un soldat* possède une si riche gard

[illegible] vasi
[illegible] campagne
[illegible] les effets qu'il [illegible] mai
[illegible] effets. Si le porte
[illegible] ensuite. Il y aurait qu
[illegible] une pure question
[illegible] corps en seraien
[illegible] paquetage; mais il n'e
[illegible] remplace toujours
[illegible] jetés par toutes le
[illegible] et qu'il n'aurait pa
[illegible] s'il n'avait pas eu de place
pour les mettre. Un porte-manteau de cavale-
[illegible] qui peut contenir plus de deux che
[illegible] et sous sa patte, une pair
de bottes, est non-seulement inutile, ma
encore dangereux. Moins un cavalier a d'e
fets, plus il les soigne, plus il est propre, pl
il est disponible. Les chasseurs de la gar
impériale ont fait sous mes yeux, toute

---

robe, avoir des caisses qui suivraient le régin
lors des changements de garnison, et dans lesqu
on mettrait tous les effets qu'un cavalier ne doi
ter qu'en temps de paix. Le port de ces caisse
terait peu de chose et éviterait le double inconv
de blesser le cheval, de l'éreinter inutilemen
forcer le paquetage à des enveloppes dispro
tion avec sa véritable et utile destination.

campagne de Russie, avec un dolman et un seul pantalon hongrois en drap.

Un des malheurs attachés à l'état de paix, c'est que ni le cheval, ni les armes d'un cavalier ne sont à lui. Les hommes à pied du régiment, et dont le nombre est considérable, allant toujours à l'emprunt pour leur instruction, salissent les buffleteries et les armes, saccadent les chevaux et détruisent ainsi l'intérêt, l'instinct si puissant de propriété, que tout homme a toujours pour ce qui n'est touché que de ses seules mains.

J'ai vu souvent, dans l'ancienne armée, des cavaliers refuser des congés, pour que leur absence n'autorisât personne à monter leurs chevaux et à se servir de leurs armes.

De cet esprit de propriété découlent les plus utiles et les plus nobles conséquences; en temps de guerre il est entier, rien ne le blesse, rien ne l'attaque; l'homme est le seul maître de ce qui lui a été confié au départ de la garnison; son cheval et ses armes font partie de lui-même; la mort ou un tort très-grave qui mérite la flétrissure, peuvent seuls l'en déposséder. Si j'avais été assez heureux pour vous commander en guerre, comme j'ai eu l'honneur de le faire en paix, j'aurais observé religieusement le droit sacré de chacun à ce

égard, et la dernière des recrues, qui aurait eu soin de son cheval, n'eût été démontée pour personne, pas même pour l'officier le plus utile du régiment, qui aurait perdu le sien.

C'est pour vous préparer à la science pratique des avant-postes, que j'ai tracé ces souvenirs, cette espèce de manuel que je vous offre, et que je l'ai fait précéder de ces réflexions qui sont, en quelque sorte, leur préface. Depuis neuf mois que j'ai l'honneur de vous commander, ou plutôt d'être le chef de notre famille, nos efforts communs ont été couronnés de succès puisque le régiment, détruit par le passage de ses vieux soldats dans un autre corps, compte aujourd'hui neuf cents cavaliers prêts à entrer en campagne. Ces résultats sont l'ouvrage de votre zèle : qui sert aussi bien en temps de paix, doit être l'honneur de l'armée en temps de guerre.

Je ne puis copier cent fois ce manuscrit pour le remettre à chacun de vous ; je le fais donc imprimer pour m'éviter cette peine. Quant à sa rédaction, je l'abandonne à la critique. Je n'ai pas voulu faire un livre, mais bien être clair et instructif. J'ai cru, surtout, que la promptitude de rédaction ajouterait à l'utilité du précepte, ieté à la hâte sur le papier mes souve-

nirs qui s'offrent là comme dans ma mémoire. Aussi, je vous le répète, ces pages ne sont pas une théorie, une rédaction de ce que j'ai entendu dire, mais bien un récit de ce que j'ai vu, une conversation qui doit être consultée plutôt qu'apprise, qui n'a nullement la prétention surtout de se faire répéter mot à mot. Selon moi, le mot à mot n'est bon, n'est indispensable que pour les classes ; pour le reste, il est la science des médiocrités, qui trouvent toujours plus commode de faire travailler leur mémoire que leur jugement.

Plusieurs points vous paraîtront, peut-être, trop minutieusement traités ou répétés, cela est possible : si j'ai eu ce défaut, je m'en consolerai, parce qu'en fait d'instruction, il vaut mieux trop dire que pas assez : d'ailleurs, attendez à l'application pour juger en dernier ressort, peut-être alors me reprocherez-vous le défaut contraire.

L'étude est l'arsenal dans lequel vous puiserez vos armes, au jour de l'action. Étudier avec soin aide à penser et à agir vite, et penser et agir vite est le secret de l'officier modèle. Nulle part aussi bien qu'en cavalerie légère ne se trouve l'application entière de ce *mot d'un grand homme* : *La promptitude, c'est le génie.*

L'instruction théorique ne se donne qu'avec des entraves que renverse l'action de la guerre. La froide méthode qu'elle nécessite gêne et comprime les rêves brillants d'une jeune imagination, qui a été entraînée dans notre carrière, qui n'a aperçu de loin qu'une action sur un champ de bataille. Souvent aussi, ce jeune homme qui, plus tard, sera l'honneur de nos avant-postes, placé à son début sous la verge plombée d'un caporalisme de tous grades, qui ne raisonne pas le *pourquoi* des choses, se dégoûte, parce qu'il ne trouve pas d'écho à sa pensée bouillante, et n'aperçoit qu'une formule, où tout autre lui ferait reconnaître un fait. Qu'il apprenne toujours patiemment ce qui lui est montré, plus tard il en fera l'application. Au premier coup de canon, ses coudées seront franches, il secouera la poussière du manége et de la chambrée; sa poitrine respirera largement; ses yeux n'apercevront plus d'horizon! mais les théories apprises régleront ses mouvements qui puiseront leurs facilités dans leurs préceptes. Cet avenir est peut-être près de lui aujourd'hui. Qu'il se rappelle la semelle de plomb attachée au cothurne de la recrue romaine.

En fait d'instruction, on n'est riche au jour *de l'application* que lorsqu'on est trop riche.

Dans ce grand jour, il est trop tard pour apprendre, et il est temps de choisir le nécessaire et d'oublier l'inutile. D'ailleurs, la guerre présente tant de chances diverses, se complique de tant de positions, que la réserve de notre instruction peut trouver aussi son application inattendue; et si cette application se rencontre, ne fût-ce qu'une seule fois dans notre vie, elle paie une année de peines.

Quand les hommes de mon âge arrivèrent au bivouac, ils ne savaient rien, et nos études d'école militaire nous faisant fantassins, nous débutâmes en tristes cavaliers. Notre éducation se fit sous les coups de sabre, qui décimèrent souvent nos rangs ignorants et maladroits. Notre bonne volonté, notre enthousiasme ne suffisaient point. A chaque pas, nous étions arrêtés par cette fatale ignorance. Il nous manquait ce que vous avez, la théorie. A force de peine, nous devînmes plus cavaliers que vous ne l'êtes, et moins peut-être que vous ne le serez. Nous avons eu sur vous l'avantage de ces beaux jours d'*Iéna*, de *Friedland*, de *Wagram*, d'*Eylau*, de *Mojaisk*, qui ont endurci nos corps et formé nos jugements. Soldats du grand capitaine, acteurs dans le plus sublime des drames, nous avons pu comparer les raisons pratiques de la victoire et des revers. De

grands jours luiront aussi pour vous, espérons que vous n'étudierez que dans le livre de la victoire.

Votre ami,

F. DE BRACK;

Lieutenant-colonel, commandant le régiment.

AVANT-POSTES

DE

CAVALERIE LÉGÈRE.

SOUVENIRS.

Du But de la Cavalerie légère.

D. *Quel est le but de notre cavalerie légère en campagne?*

R. D'éclairer et de protéger la marche de notre armée.

D. *Comment atteint-elle ce but?*

R. En devançant nos colonnes, éclairant leurs flancs, les entourant et couvrant d'un rideau vigilant et courageux; suivant l'ennemi pas à pas, le harcelant, l'inquiétant, éventant ses projets, épuisant ses forces en détail, détruisant ses magasins, enlevant ses convois, et le forçant enfin à dépenser en défensive la puissance offensive dont autrement il aurait tiré ses plus *grands avantages*.

Du Chef en campagne, de l'Officier.

D. *Que signifie le mot chef?*

R. Il signifie tête, exemple.

D. *Quelles sont les qualités premières d'un commandant de cavalerie légère, le jour de l'action?*

R. 1° Le sentiment juste, l'appréciation froide, mathématique de ses forces matérielles et de celles ennemies;

2° La rapidité et la sûreté du coup d'œil qui embrasse et reconnaît les dispositions morales de la troupe qu'il commande, et de celle qu'il attaque;

3° Le regard qui, de tel côté qu'il aborde un terrain, l'apprécie d'ensemble et dans ses moindres détails de distances, d'accidents, de possibilités, d'impossibilités pour l'attaque, la défense et la retraite;

4° La promptitude de détermination et d'action;

5° L'élan qui enlève tout;

6° La fermeté qui ne désespère de rien, et rèmet les parties les plus désespérées;

7° Le sang-froid qui ne fausse jamais le regard, et fait que nos subordonnés ne voient que par nos yeux; ajoutez à ces qualités la bravoure qui donne l'exemple et la justice, qui récompense bien, vous avez l'homme d'élite qui, en toutes circonstances, tient dans sa main cent escadrons comme un, les entraîne, les arrête comme un seul homme, enlève ou arrache la victoire, lui impose comme à une maîtresse.

Cette réunion de qualités s'appelle d'abord Napo-

Frédéric, Masséna, Soult, Ney, Kléber, che, Lannes, Morand, Lasalle.

d'un chef est souvent consultée, il faut ıblie jamais; il doit ne permettre d'y lire il veut bien y laisser lire.

rs d'une expédition dont il a seul le se-t que ses hommes ne percent ce secret il en est temps; que le sang-froid de leur rmette pas à l'inquiétude d'entrer dans .

le est la place du chef dans une affaire?

urs au point de commandement.

il peut y avoir plusieurs points de com-?

il n'y en a qu'un pour le chef exercé; xemple, lorsque ce chef sur un champ de mmande à plusieurs escadrons échelon-a lancer successivement, il doit se modé-as se mettre à la tête du premier, à moins ances particulières. Il est plus rationnel le premier et se mette à la tête du se-ette manière il embrasse d'un coup d'œil de l'affaire; il tient dans sa main tout son uel il a bien vite fait prendre part au suc-de réussite, et qu'il maintient utilement contraire.

une circonstance particulière, il croit rcher avec l'escadron de tête, il ne doit 'après avoir donné aux commandants des drons des ordres tellement précis, qu'il s doute dans l'action, de telle manière résente, et, dès qu'il le peut, il doit re-personne aux escadrons qu'il a quittés.

e retraite au contraire, le chef doit tou-cher à l'arrière-garde, en ayant soin de ıvant-garde un des officiers sur lesquels il *plus, et d'encadrer* ainsi sa marche pour *on ordre et* ses allures.

Il est un cas où le chef doit marcher le premier à l'attaque ; c'est lorsque sa troupe est réunie, soit en bataille, soit en colonne : alors il enlève cette troupe et frappe le premier ; la position prise, il quitte son rôle de *premier soldat* pour reprendre celui de *manœuvrier*.

D. *Que doit faire le chef sur le terrain, sous le boulet et avant une charge?*

R. Passer une inspection morale de son régiment, se promener de la droite à la gauche à quatre pas de sa ligne, dire un mot à l'officier, au soldat, l'égayer, le stimuler, faire naître l'occasion d'appeler les hommes par leurs noms, et leur prouver ainsi qu'il ne les perd ni ne les perdra de vue.

Sur un champ de bataille, l'homme est tout ce qu'il peut être ; il n'y a plus de voile, plus de détour ; ses passions sont souveraines, son âme est déployée ; y lit, qui sait lire et qui veut lire ; là, l'intrigue s'aplatit muette, les braves d'antichambres, les savants de salon, les *Zietten* de petite guerre (1), *les galopeurs en temps de paix* ne portent plus la tête si haut ; là, malheur au visage qui pâlit sous tel ou tel chapeau ; aux épaulettes, aux galons qui se courbent sous le vent d'un boulet, au peu de franchise d'amour pour sa cocarde; justice, complète justice est rendue ; malheur à qui est condamné à ce tribunal de tous, où l'honneur seul préside, il ne s'en relève plus. Sous le feu, égalité par le courage, puis élection du plus brave entre les braves, par les braves, et celle-là ne fait rougir que d'enthousiasme et d'orgueil !

Il faut que le chef s'inspire à son régiment de telle façon que ses mouvements personnels enlèvent ou ralentissent l'action générale ; que sa troupe fasse corps avec lui, que sa pensée soit la sienne, et sa

(1) *Expression de Lassalle.*

elle qu'il donne ; mais cette confiance bien
tière, instinctive, qui fait dire au soldat
les positions : *il est là, ça suffit.*
qui ne tient pas ses hommes dans sa main
es meut pas tous comme un seul homme,
de sa position.
r le champ de bataille qu'est la récolte de
ficier a semé ; mieux il a servi précédem-
il s'est fait une réputation de justice, de
'instinct, de courage, d'instruction, de soin
ommes, mieux sur le champ de bataille il
'aisceau toutes les volontés pour les chan-
seule, la sienne.
it y avoir qu'une volonté dans un corps,
ief ; cela est indispensable, sous peine de
oute discipline et de prompte démoralisa-
rps.
grand malheur qui puisse arriver à un
après la lâcheté de son chef, c'est l'igno-
a paresse de ce même chef ; car les in-
t l'intrigue marchent toujours à leur

qui s'imagine qu'il dérobe la connaissance
lesses au soldat, est un niais. Le soldat le
ieux qu'il ne se connaît lui-même ; qu'il
nc son temps à corriger, mais non à ca-
iblesses.
ne du chef est non-seulement un défaut,
ce qui ternit ses plus brillantes qualités et
trois quarts de sa puissance morale sur ses
és.
qui ne se persuade pas que *lui* c'est son
et qui, au jour des privations ou des ré-
, s'isole pour ne penser qu'à soi, reste isolé,
ndamné.
affaire, au plus fort du danger, le chef
aître froidement les plus braves ; après

l'affaire, il ne doit se reposer que quand ils ont été récompensés.

Au bivouac, en face de l'ennemi, le chef doit dormir moitié moins que ses subordonnés ; les règlements militaires, en lui accordant plus de chevaux qu'à tout autre officier, lui indiquent ses obligations de vigilance et de fatigues personnelles.

Tout le temps que dure une campagne, le repos lui est interdit, et il ne doit jamais plus veiller que lorsqu'il fait dormir ses hommes ; il y va de son honneur.

Après une affaire, si les blessés sont apportés au bivouac, le chef doit les faire placer à côté de sa baraque, pour surveiller les soins qu'on leur accorde ; s'ils manquent de paille, leur donner la sienne.

Dès que des prisonniers sont faits, le chef doit les prendre sous sa protection spéciale et adoucir leur position par des mots rassurants et des soins ; s'ils sont blessés, les faire panser avec ses propres blessés.

Si un détachement d'un autre régiment, cavalerie ou infanterie, est adjoint au régiment, le chef doit aller quelques pas au-devant de ce détachement, et lui donner devant la troupe des marques empressées de fraternité, l'exemple sera bien vite suivi, et ce détachement fera partie de la famille.

Dans la campagne de 1809, un bataillon du 7e d'infanterie légère fut détaché avec le 7e hussards, dont je faisais partie ; cette infanterie fut reçue à bras ouverts par nos hussards ; l'amitié que conçurent ces deux corps fut si vive, qu'après s'être dit que 7 et 7 faisaient 14, les hussards répondaient au qui vive : 14e hussards, et l'infanterie : 14e d'infanterie légère ; cette fraternité trouva vite l'occasion de se prouver, car nous fûmes attaqués, à quelques lieues de Ratisbonne, par des forces très-supérieures, et nous au-

rions succombé sans la mutualité d'élan et de dévouement qu'elle nous inspira.

Des chefs qui ont reçu l'ordre d'entrer dans leurs bivouacs lambinent souvent pour le faire, et tandis qu'ils usent ainsi inutilement le temps et les forces de leurs chevaux, d'autres régiments mettent pied à terre, s'installent et accaparent les fourrages et les vivres ; c'est une double faute de la part du chef du régiment dépouillé ; cette faute n'est pas sans une grande influence sur l'esprit des hommes.

Chez le véritable officier de guerre, il existe une prévision qui lui fait juger d'avance parfaitement les haltes de sa division, de sa brigade, et le bivouac qu'occupera son régiment ou son détachement ; s'installer promptement ou lentement, se placer à cent pas, à droite ou à gauche, près ou loin d'un bois, d'un ruisseau et surtout d'un village, n'est pas indifférent ; de ce choix, à la longue, dépendent les forces d'un régiment. A égal mérite, deux chefs dont l'un saura bien et l'autre mal inspirer ses bivouacs, le premier, à la fin d'une campagne, comptera sous ses ordres de nombreux cavaliers en état, tandis que le second ne sera plus suivi que de quelques chevaux affaiblis.

Souvent, dans les colonnes qui vont à l'ennemi, deux régiments se coupent et se prennent de querelle ; c'est presque toujours la faute du chef ; s'il a l'ordre de se porter en avant, qu'il longe la colonne parallèle à la sienne ; s'il doit la couper, qu'il envoie prévenir sur-le-champ le commandant de cette colonne, ou plutôt qu'il aille le lui dire lui-même ; tout alors se fait régulièrement, et l'on évite, de régiment à régiment, des haines qui, souvent, ont de tristes et longues conséquences.

La responsabilité d'un chef de corps léger est un *rude fardeau pour* celui qui apprécie à leur juste va-*eur la gravité* de ses devoirs ; souvent le salut d

l'armée entière lui est confié, et, dans toute circonstance, la vie de ses hommes, l'honneur de son étendard, sont entre ses mains. Un colonel de troupe légère, en entamant une campagne, doit réunir d'abord ses officiers, puis ses sous-officiers, et leur rappeler leurs devoirs et la confiance dans laquelle il est qu'ils les rempliront avec la vigueur, l'intelligence, l'activité, la conscience indispensables.

Il doit leur montrer en perspective les récompenses qui leur reviendront, et qu'il fera tout pour leur obtenir.

Puis leur déployer l'échelle générale de responsabilité hiérarchique et les prévenir qu'il demandera à chacun d'eux l'entier accomplissement de ses devoirs.

Que celui qui, soit par négligence, soit par ignorance, ne sera pas à la hauteur de sa position, comme il y va de la sûreté générale et de l'honneur du régiment, il le privera aussitôt de son commandement pour le mettre en serre-files ou l'envoyer sur les derrières.

Ces paroles données, il les tiendra religieusement, avec un grand zèle pour faire obtenir les récompenses. et une inflexibilité de fer pour l'application des punitions.

En présence de l'ennemi, l'officier ne doit jamais quitter sa ligne de bataille, ne serait-ce même que pour appuyer légèrement à droite ou à gauche. Cette obligation lui est imposée par les besoins du service; elle lui est conseillée par cet instinct, ce fatalisme que chaque soldat possède toujours. J'ai connu des officiers blessés grièvement de coups de boulets reçus lorsqu'ils étaient hors de leurs places, et qui, retirés depuis dix ans, me disaient encore avec amertume: « Si j'avais été à ma place, cela ne me serait pas arrivé. » Vécussent-ils cinquante ans encore, cette idée les poursuivra constamment. Ils rapporteront à cette faute le malheur de toute leur vie.

Les routines de la paix ont donné de détestables habitudes à l'officier; elles lui ont persuadé que, lorsqu'il n'encourait pas les arrêts par un retard aux appels; que, lorsqu'il commandait un peloton tant bien que mal à la manœuvre, il était officier, et que le temps que ne lui prenaient pas ces devoirs de caporal, il pouvait l'employer, le consommer, l'épuiser intégralement au café. Cette conviction lui a été donnée surtout par les droits exorbitants qu'on accorde à l'ancienneté.

En vertu de cette loi qui tue tout amour-propre, tout désir de mieux faire, le plus médiocre est sûr de primer le meilleur, sans tenter le moindre effort: aussi dans les régiments, aujourd'hui, la grande affaire pour un officier n'est pas son savoir et son zèle, n'est pas même les notes des inspections, c'est sa place sur le contrôle d'ancienneté. La guerre renversera brutalement cette erreur de la paix.

Tel homme est né général, tel autre caporal; il faut que la destinée de tous deux s'accomplisse; c'est une loi de justice et de devoir que la conscience de tous deux sera la première à établir.

Tel officier peut être sous-lieutenant et lieutenant de chasseurs, ensuite il doit passer dans les cuirassiers; tel autre doit quitter au plus tôt la cavalerie de réserve pour commander un escadron de hussards; tel autre ne doit jamais être colonel; tel autre, sous-officier aujourd'hui, doit enjamber les grades et ne s'arrêter qu'à la tête d'un régiment. Mais il faut un prétexte, même à la justice, et la guerre seule peut le donner.

Que l'officier se prépare, qu'il s'instruise, s'il veut parvenir; qu'il emploie tous ses instants à fouiller son métier dans ses moindres détails; qu'il sach faire tout ce que fait un cavalier; qu'en garnison s colonel s'assure s'il sait panser un cheval, netto

[redacted]

ses armes et son harnachement : on ne peut pas commander ce qu'on ignore.

Que celui qui veut être véritablement officier, au lieu de perdre son temps au café, se rapproche des hommes qui peuvent l'instruire ; qu'il fréquente les diverses infirmeries à l'instant des visites journalières des médecins et des vétérinaires, qu'il suive leurs pansements, qu'il cause avec les hommes distingués, avec les soldats qui ont bien vu la guerre et que renferme le régiment ou la garnison dans laquelle il se trouve : qu'il regarde avec soin chez les maîtres ouvriers comment se confectionnent ou se réparent le harnachement, l'habillement et l'armement ; que, sans fausse honte, il mette lui-même la main à l'œuvre ; cette instruction lui sera de la plus grande utilité en campagne, l'empêchera d'être jamais embarrassé, et le fera choisir pour commander tous les détachements qui, s'isolant longtemps du régiment, et opérant à part, lui acquerront honneur et juste avancement.

S'il a l'avantage de se trouver dans la même garnison que des troupes d'autres armes, qu'aux instants de liberté que lui laisse son service, il coure au plus vite dans les arsenaux, sur ces ouvrages qu'élève le génie militaire, au polygone de notre artillerie, sur le terrain de manœuvre de l'infanterie : là seulement il prendra les rapports relatifs des armes entre elles, il jugera les difficultés et les possibilités de l'attaque et de la défense, en appréciant les vitesses des formations, les distances du tir, etc.

Et si, sur la frontière ou pendant un armistice, des troupes étrangères se trouvent en face de lui, qu'il les visite à leurs avant-postes, à leurs bivouacs, à leurs casernes, sur leurs champs d'exercice, et que son coup d'œil militaire retienne fidèlement les améliorations qu'il reconnaît chez elles, et dont il enrichira les siens à son retour.

Enfin, que l'officier se rappelle que l'aptitude est

le droit, et que, malgré tout, *le droit* triomphe toujours.

Un des plus grands bonheurs que doive ambitionner un officier au début de sa carrière, c'est de faire partie d'un régiment qui sert bien, et de se trouver sous les ordres de chefs instruits et habiles; que le jeune officier, ainsi heureusement placé, ne se dépêche pas d'enjamber ses premiers grades. Tout est étude et étude fructueuse pour lui; qu'il en profite pour s'instruire à fond, il verra plus tard qu'il n'a pas perdu son temps, car n'importe où l'élèveront le sort et sa bonne réputation, tout lui paraîtra facile; les premières leçons ont une haute influence sur toute notre carrière.

En toute circonstance, ne frappez jamais que sur le chef, il est responsable de tout; en agir autrement serait insulter le commandement et commettre une injustice. Si un cavalier est mal tenu, punissez son capitaine; s'il est mal instruit, punissez le capitaine instructeur; s'il ignore ce qu'il doit faire à tel ou tel poste, punissez le chef de poste. L'impulsion ne part jamais que de la tête, c'est la tête qu'il faut punir; celui qui n'en agit pas ainsi se crée un monde de tracasseries inutiles, arrête l'action de toutes choses, détruit la discipline, dégoûte le commandement, et se déconsidère en prouvant qu'il ne sait pas servir.

Le regard des officiers diffère de portée; tel officier a celui du champ de bataille, tel autre du détail de régiment; à celui-ci rien n'échappe de ce qui touche à l'arrangement et à l'organisation intérieurs. L'officier vraiment supérieur possède les deux regards; mais comme l'officier vraiment supérieur est rare, que le chef confie donc toujours les spécialités à ceux qui y sont aptes, sans enterrer cependant pour cel des hommes utiles et actifs de manière à nuire à leur *avancement mérité*, et de manière aussi que *reste des officiers* ne puisse prendre aucune conn

[redacted]

sance pratique de la portion de service confiée aux spéciaux.

Quelquefois un corps d'officiers ou de sous-officiers est mou, sans énergie, sans action, sans élan ; c'est presque toujours la faute du commandant du régiment ; mais quelquefois aussi cela peut dépendre de deux ou trois meneurs de différents grades, qui se sont établis chefs de meute, que leurs camarades ont reconnus pour tels, et qui donnent le ton et la mesure. Que le chef reconnaisse la cause de ce fait destructeur de tout service et plus tard de toute discipline, et qu'il la fasse cesser sur-le-champ. On ne peut pas plus commander un régiment sans verve, que le plus habile des pilotes ne peut gouverner un vaisseau en pleine mer, lorsque aucun vent n'enfle ses voiles.

Un des malheurs attachés à la position de chef, ce sont les restrictions qu'impose la dignité de cette position à l'expansion entière de l'amitié pour ses inférieurs, cette amitié qui trouverait si doux, lorsqu'elle a reconnu le mérite, l'attachement, de les placer à sa propre hauteur, d'établir entre eux et soi une fraternelle et complète égalité, aux instants où le repos de service ne vient pas forcément rappeler les grades.

Quelquefois, un bon cœur qui souffre de son isolement se laisse aller à cette faiblesse si douce, et dans le fond si honorable, car elle est basée sur l'estime ; le cœur a raison, le chef a tort, surtout si les inférieurs qu'il honore de cette affection s'oublient, et souvent, sans le vouloir, déconsidèrent ainsi leur ami dans sa position de chef. Qui se lie familièrement avec ses inférieurs, doit avant tout être assez fort pour ne pouvoir, dans aucun cas, être entraîné par cette intimité à la déconsidération qu'amènerait un manque de respect. Il doit, pour ainsi dire, mesurer le degré de son abandon sur celui de sa supériorité morale, et surtout sur l'esprit et le savoir-vivre des

inférieurs auxquels il accorde une fraternelle confiance. Le chef qui ne se sent supérieur que par son grade, et dont l'esprit est borné et le caractère faible, doit se défendre de semblables intimités, car sa dignité personnelle et celle de sa position seront promptement compromises.

---

bivouac, et de se nettoyer à part ; mais elles ont aussi un grand inconvénient, c'est de multiplier les pièces de l'habillement, et de demander un certain temps pour se placer sur les jambes. Tout ce qui simplifie l'habillement d'un cavalier léger, et active l'action de le revêtir, remplissant une des premières conditions de notre mobilisation, me semble préférable.

Le shako est une coiffure incommode ; elle pare mal un coup de sabre, et loin de garantir de la pluie qui coule dans la cravate, elle l'y conduit de manière qu'il ne s'en perde pas une goutte. Que les officiers fassent faire leurs couvertures de shako, de manière que l'extrémité inférieure, se reployant habituellement et s'attachant par devant, puisse se rabattre sur le col, lorsque les pluies seront abondantes.

Souvent les officiers, pour porter une coiffure plus légère, ordonnent aux ouvriers de confectionner leurs shakos en toile ou en carton dits imperméables, ou en cuir très-mince : ils ont tort pour trois raisons. La première, c'est qu'un shako fait ainsi ne peut parer un coup de sabre ; la deuxième, qu'il se déforme très-vite ; la troisième, qu'il s'élargit outre mesure par les temps humides, et se rétrécit aussi tellement au soleil, qu'il ne tient plus bien sur la tête, qu'il blesse.

Ne portez en campagne qu'un shako en cuir solide, et ayez soin de le fixer par une sous-gorge qui ne cède pas à un effort un peu violent.

A *Essling*, j'ai vu des bombes de casques de cuirassiers entièrement traversées par des coups de sabre ; et combien n'ai-je pas vu aussi de cavaliers tués pour avoir perdu leur coiffure !

L'élégance en guerre c'est l'*utilité* et l'entretien.

Que tous les cuirs cirés en paix soient graissés en *guerre*, [illegible]*uverez* plusieurs avantages : le pre-

mier sera de ne pas traîner une multitude de brosses embarrassantes par leur nombre, leur poids, leur volume ; le second, de prolonger la durée de vos cuirs ; le troisième, de rendre ces cuirs moins pénétrables à l'humidité.

Lorsque les cuirs sont mouillés, gardez-vous de les sécher au feu, surtout trop précipitamment.

L'une des pièces de l'équipement qui fatiguent le plus, c'est la petite bélière de sabre ; cela tient au poids qu'elle supporte, et qu'on double encore par la mauvaise habitude qu'on a de la tenir beaucoup trop longue. Il faut voir souvent dans quel état elle se trouve, et dès qu'elle menace de se découdre, la raccommoder ; car si elle manquait, on perdrait infailliblement la lame de son sabre : et qu'est-ce qu'un cavalier sans sabre? Il serait sans doute beaucoup mieux que cette bélière se fixât au ceinturon par un bouton d'assemblage ; mais, puisque cela n'est pas, observez souvent sa couture pour voir si elle ne faiblit pas.

La dragonne en buffle n'est pas commode en guerre. Une fois en face de l'ennemi, il faut la serrer soigneusement dans son portemanteau, et la remplacer par un mouchoir roulé et tordu comme un tampon d'écolier ; ce mouchoir ainsi préparé tient bien au poignet, et pare les plus forts coups de sabre.

L'officier doit porter sur sa peau une ceinture légère en cuir souple, ou en forte toile, et dans laquelle il met quelques pièces d'or ; c'est là sa bourse. Il n'y a pas de mal aussi que l'officier de troupe légère couse quelques-unes de ces pièces entre le drap et la doublure de la plus vieille de ses vestes.

Dans les poches de son pantalon, il doit placer un calepin blanc et un bon crayon, une petite boussole *portative, une cuillère d'étain*, un couteau qui portera *outre sa lame ordinaire*, un canif et un cure-pieds, u *poinçon, une lancette* et un briquet. Pour ne p

perdre ce couteau, il serait utile qu'un œil à la partie inférieure du manche permît d'y attacher un cordon, dont l'autre extrémité serait fixée à la poche du pantalon.

Dans son shako, son mouchoir.

Le petit portemanteau, paqueté sur le cheval qu'il monte, contiendra les ustensiles de toilette, une chemise, une paire de chaussettes, un mouchoir, une trousse pareille à celle du chasseur, un petit paquet de linge à pansement, une petite écritoire contenant quelques feuilles de papier, de l'encre, des crayons, des plumes et des pains à cacheter, un bâton d'encre de Chine et un pinceau.

Sous le cavalier, sur le siége et fixée par la palette, sera une besace de fort coutil ou de toile à sac; la poche hors montoir contiendra les provisions de bouche; celle montoir, une ration d'avoine.

Les poches de la schabraque de l'officier contiendront, l'une une musette ployée qui servira pour faire manger l'avoine au bivouac, l'autre la pipe.

Le sac à tabac sera suspendu au sabre du cavalier.

Si l'officier possède une lunette, il la portera en sautoir.

Quant à son eau-de-vie, s'il a pour la contenir une petite peau de bouc, qui est le meilleur des contenants, parce qu'il ne se casse pas, il la mettra dans sa besace.

Sur son cheval de main, l'officier doit placer, non pas un portemanteau, qui s'attache toujours longuement, maladroitement, abîme la selle qui le supporte, tourne et se perd dans une marche de nuit, peut se voler d'autant plus facilement que les cordes qui le fixent se coupent en une seconde, blesse le cheval, force à dépaqueter toutes les fois qu'on veut l'ouvrir, et qui joint à ces inconvénients celui d'être presque toujours fait d'un cuir mou, spongieux, et qui ne [illegible] pas les effets de la pluie.

is une paire de sacoches solides et couvertes cuir imperméable. Ces sacoches doivent être de oyenne grandeur, et fixées elles-mêmes fortement ur un morceau de cuir très-solide qui fait couverure à la selle qui les porte, l'enveloppe, et s'accroche ux palettes pour ne pas tourner. Elles seront arrêées par une forte sangle qui bouclera sous le ventre du cheval, de manière à ne pas ballotter, et ne pas imprimer ainsi un double mouvement aux effets qu'elles renfermeront.

Celle hors montoir contiendra le linge et les habits.

Celle montoir, les vivres; on s'arrangera le plus possible pour que les sacoches pèsent également.

L'ouverture des sacoches sera en dehors, de manière qu'on puisse y puiser sans dépaqueter.

Sur le cheval de main, entre les deux sacoches, seront placés une marmite, un grand bidon en ferblanc, et une faux avec son manche.

L'officier aura soin que la sacoche des vivres contienne du sel, du poivre, de l'ail, de l'oignon ou de l'échalote, du vinaigre, car l'assaisonnement est ce qui manque surtout en campagne. Je lui recommande aussi le sucre: c'est un bon remède dans certains cas. Il n'oubliera pas non plus de l'amadou, quelques allumettes et quelques bougies, dont la clarté lui sera de la plus grande utilité lorsqu'il s'établira de nuit.

Des officiers renferment quelquefois les ustensiles de toilette dans leur giberne ; cela est d'autant moins convenable que, lorsqu'ils ont besoin de cartouches, ils vont à l'emprunt auprès des chasseurs. La giberne de l'officier, comme celle du simple cavalier, est faite *pour porter des cartouches* ; elle ne doit porter que *des cartouches.*

Les manteaux sont donnés aux cavaliers pour les

protéger, ainsi que leurs armes et leurs munition. En paix, on peut, pendant une route, tarder à les faire déployer, parce que l'homme, arrivant de bonne heure à son gîte, a le temps et les moyens de se sécher; mais, en guerre, il ne faut pas en agir de même: dès qu'il commence à pleuvoir, faites déployer les manteaux ; dès qu'il a cessé de pleuvoir, laissez-les quelque temps sur le dos des hommes pour les sécher, puis habituez vos hommes à les repaqueter solidement et convenablement sans arrêter : à la première halte, les hommes perfectionneront ce paquetage, que les commandants d'escadrons et de pelotons inspecteront.

Le luxe d'effets qu'on accorde au soldat a nécessité un portemanteau beaucoup trop grand; à peine une campagne sera-t-elle ouverte, que la plupart de ces effets inutiles seront jetés et perdus; mais il est à craindre que le cheval ne gagne rien à cette diminution passagère de poids. Le cavalier remplacera ses pantalons de toile, etc., par des guenilles qu'il empilera sur son pauvre cheval, sans prévoyance utile pour lui-même. Il est donc de toute nécessité que les officiers passent souvent des inspections inattendues des portemanteaux. Qu'ils fassent jeter et détruire les objets défendus qu'ils y trouveront renfermés, et qu'ils punissent sévèrement les cavaliers qui, au mépris des ordres, commettraient deux fois la faute d'user la force de leurs chevaux au transport d'objets inutiles et presque toujours volés.

Aujourd'hui, le poids porté par un cheval de cavalerie légère est de 112 à 115 kilo., et ce poids s'augmente naturellement beaucoup par les temps de pluie. Ajoutez à cela celui des vivres, et vous jugerez facilement qu'il faut être sévère pour les chargements.

Quelquefois les officiers font porter leurs prov

sions personnelles au cheval de leur chasseur : le chef doit le défendre positivement, et punir sévèrement l'officier qui en agirait ainsi après avoir été prévenu. Le cheval du chasseur appartient à l'Etat, ses forces ne doivent être employées qu'au service de l'Etat.

Du Harnachement, du Paquetage.

D. *Pourquoi souvent un sous-officier, un chasseur est-il privé de l'avancement, de la croix, qu'il aurait pu obtenir?*

R. C'est qu'au lieu de continuer une campagne avec les escadrons de guerre, auxquels il appartenait, il est resté sur les derrières dans un petit dépôt.

D. *Pourquoi?*

R. Parce que son cheval était blessé et hors de service.

D. *Qui l'a blessé?*

R. La selle.

D. *Pourquoi la selle l'a-t-elle blessé?*

R. Parce qu'en la désignant le commandant d'escadron et le cavalier, en la recevant, n'ont pas étudié scrupuleusement l'assiette de cette selle sur le dos du cheval.

La première chose à faire, lorsqu'on reçoit une selle, c'est de placer l'arçon à nu sur le dos du cheval, de voir si les bandes posent bien, si elles sont parallèles à l'assiette de la place sur laquelle elles posent, en préjugeant toujours les modifications apportées à ces surfaces par le mouvement du cheval, de manière que le poids de la selle se repartisse le plus possible sur l'ensemble, et non sur une portion de ces bandes; la forme légèrement convexe de ces bandes ne leur est donnée que dans l'intérêt même de l'a-

plomb, dans toutes les positions possibles du cheval et du cavalier.

Si l'arcade de devant ne gêne pas le garrot, soit en le pinçant latéralement, soit en le comprimant dans sa partie supérieure. Si l'arcade de derrière est assez élevée, et la palette assez haute, pour que le portemanteau ne pose pas sur le rognon, lorsqu'il sera paqueté. Si les bandes sont lisses, afin que des aspérités ne produisent pas des cors.

Si les chevilles faites de bois vert, et séchées depuis, ne sortent pas de leurs trous et ne peuvent pas motiver des blessures.

Si le loup n'est pas assez relevé, ce qui, en essayant l'homme sur l'épine dorsale du cheval, au lieu de l'en isoler, sera cause de pression et de frottement dangereux.

Si le loup n'est pas trop relevé de derrière ou de devant, ce qui, en plaçant le cavalier trop en avant ou trop en arrière, fera basculer la selle, dérangera ses aplombs, établira une pression partielle constante sur le même point, gênera le cavalier et le cheval dans leurs mouvements, et causera indubitablement des blessures à tous deux.

Si les fontes ne serrent pas trop les épaules, ce qui gênera leurs mouvements et les blessera nécessairement.

La seule manière de juger parfaitement de l'assiette d'une selle, c'est d'abord, comme je l'ai dit plus haut, de placer l'arçon à nu sur le dos du cheval, puis de faire monter l'homme sur cet arçon, et voir comment la pression s'établit.

Si, dans tous les mouvements, les bandes ne sont pas parfaitement parallèles aux côtes du cheval, la pression sera irrégulière, car, ou l'arçon sera trop large, et les bandes, en pesant seulement du dedans, blesseront le cheval près de l'épine dorsale, ou l'arçon sera trop étroit, et les bandes n'appuyant que diagonalement produiront promptement des cors sur la

partie des côtes qu'elles comprimeront de tout le poids du cavalier et de la charge.

Cela fait. on garnira la selle des parties de cuirs qui lui appartiennent, puis on la posera sur la couverte ployée avec soin; on ajoutera la croupière, la sangle, le poitrail, de manière que, dans leur ensemble d'action, ils assurent la selle à la place qu'elle doit occuper, et, loin de causer, préviennent les blessures du cheval.

Lorsqu'une selle va bien à un cheval, elle n'a besoin d'être assurée ni par une croupière, ni par un poitrail; cela indique qu'il ne faut pas tendre trop fortement ces deux pièces du harnachement, pour ne pas trop gêner les mouvements du cheval, et ne pas occasionner des frottements inutiles.

La sangle doit être, au contraire, serrée, plutôt encore parce qu'en maintenant la couverte, elle empêche qu'elle ne se dérange et ne blesse, que parce qu'elle assure l'assiette de la selle.

Le capitaine commandant qui ajuste une selle sur le dos d'un cheval de son escadron, doit non-seulement prévoir l'effet qu'elle va produire présentement sur ce dos engraissé par le repos de la garnison, mais encore l'effet qu'elle produira sur ce même dos amaigri par les fatigues de la guerre ou d'une longue route. Ce n'est donc pas sur la partie charnue qu'il doit se régler, mais sur la disposition de la charpente osseuse du cheval.

Quand la selle a été essayée, comme je viens de le dire, il faut la faire paqueter et monter, et, dans les corrections qu'on apportera, laisser une large marge aux affaissements que produira l'amaigrissement dont j'ai parlé plus haut.

Lorsque ce travail si important est terminé, il faut brider le cheval.

Le premier soin doit se porter sur le choix du mors. La conformation de la bouche nous prescrit celui qui *convient le mieux;* cependant il se peut qu'après

s'être conformé à ce que les règles ordinaires nous indiquent, le plus ou moins de sensibilité générale ou partielle de cette bouche démente nos calculs; dans ce cas, n'hésitons pas à changer le mors, jusqu'à ce que nous en ayons trouvé un qui convienne le mieux possible.

Après avoir placé ce mors, gardons-nous de ce que j'ai vu malheureusement faire dans beaucoup de régiments, et entre autres dans celui-ci : c'est de raccourcir les gourmettes pour que le harnachement soit plus uniforme et plus joli ; c'est sacrifier l'utile à l'élégance, et c'est à l'utile, au contraire, que nous devons tout sacrifier. Laissons la gourmette dans toute sa longueur, parce que, dans certains cas, nous pourrons donner plus de liberté à la bouche de notre cheval ; que, si ce cheval meurt et qu'un autre le remplace, la même gourmette nous servira, quelle que soit l'épaisseur du menton du nouveau cheval ; que si le cheval n'obéit pas à la gourmette sur son plat, nous pourrons la détourner, l'arrondir irrégulièrement et faire ainsi plus d'effet. Ce moyen utile dans les circonstances graves raccourcit nécessairement la longueur de la gourmette ; et qu'enfin, si notre gourmette se casse et que, si nous perdons l'anneau brisé, il nous restera de la marge pour un raccommodage.

Gardons-nous aussi de trop serrer la gourmette, la muserolle et la sous-gorge ; c'est torturer inutilement un cheval, c'est gêner sa respiration, c'est ôter toute liberté, tout jeu du mors, essentiel pour rafraîchir les barres ; c'est enfin mal placer le mors dont les branches basculent en avant, dont l'effet de pression sur les barres fatigue et détruit la sensibilité de ces barres ; c'est imprimer à l'effort du mors une dureté qui, loin de faire obéir le cheval, le détermine trop souvent à se gendarmer, lui fait perdre la tête et le rend promptement rétif.

Lorsque le cheval est harnaché depuis quelques jours, que l'humidité, que le service ont fait céder et

allonger les cuirs, ajustons de nouveau le harnachement, afin qu'il ne prenne pas de mauvais plis, qu'il aille bien au cheval, et ne permette aucun frottement ni flottement inutiles; recommençons cette opération toutes les fois que nous en reconnaîtrons l'urgence.

D. *Qu'est-ce qui fait qu'assez souvent une sangle casse et qu'un cavalier tombe?*

R. La sangle proprement dite casse rarement, parce qu'elle est d'un cuir très-fort, et que, lorsque ce cuir est assez vieux et sec pour casser, il est remplacé. Mais la sangle est attachée à l'arçon par une lanière qui est d'autant plus faible que les parties du harnachement qu'elle joint sont plus fortes et plus pesantes; son effort n'étant pas en proportion de celui de ces parties, elle se dénoue facilement quand elle n'est pas bien nouée, ou se casse, promptement desséchée ou affaiblie par un service de courte durée : c'est sur cette lanière qu'il faut souvent porter les yeux, parce que c'est de sa force que dépend notre sûreté.

D. *Les dos des chevaux de troupe sont, en général, mal faits; les uns sont étroits, les autres complétement ronds, d'autres sont plus bas du devant que du derrière, d'autres ont le défaut contraire, d'autres enfin sont ensellés?*

R. Raison de plus pour apporter le plus grand soin dans leur étude, afin de les seller convenablement.

D. *Mais si, en campagne, le cheval maigrit au delà des proportions qu'on avait supposées en partant?*

R. Je vous ai déjà dit qu'il fallait, avant de partir, que vous étudiassiez sa charpente osseuse, et non ses chairs, et que vous vous conformassiez à ce qu'elle vous indiquerait ; cependant, si vous avez commis la faute de ne pas prévoir ce qui vous arrive, il ne faut pas hésiter à attacher des panneaux aux bandes de l'arçon.

D. *Avec quoi fait-on ces panneaux?*

R. Avec un morceau de grosse toile qu'on cloue

e, qu'on rembourre avec du crin, et, à son
ec du foin ou de la paille.
soin seulement : c'est de placer les clous
ces panneaux sur la partie supérieure des
par conséquent hors de tout contact avec
que leurs têtes ne causent pas de bles-
eurs aspérités.
cheval est bas du devant ou du derrière ?
donnez plus d'épaisseur à vos panneaux
u en arrière, pour corriger ce vice de con-
qui est d'autant plus dangereux qu'en
selle en avant ou en arrière, il oblige à
l'effort de la croupière ou du poitrail, ce
de promptes blessures, qu'on ne peut gué-
qu'on ne peut faire cesser entièrement leur
u'en entraînant outre mesure le poids du
avant ou en arrière, on gène les allures
on paralyse l'action de sa conduite, et on
aladroitement la force du cavalier.
ral, les chevaux de troupe, en France, sont
vant et ont le garrot défectueux ; la ma-
oyer la couverte ne corrige que faiblement
conformation ; il faudrait que, dans les ré-
n eût une certaine quantité de selles faites
nt les arcades de devant fussent plus éle-
elles de derrière.
nérale, l'homme et son cheval ne font qu'un ;
dre toujours à ce que le centre de gravité
soit *un* et bien calculé ; pour cela, il faut
ds porte centralement sur ses appuis.
*qu'en campagne le cheval est blessé sur les
faut-il faire ?*
nt, lorsqu'on a ployé la couverte, garnir la
frotte sur la blessure d'une toile, pour que
l'envenime pas, puis relever la selle par
panneaux qui porteront sur la partie saine,
er sur la partie malade ; ainsi le cheval,
chant, se guérira de sa blessure.

Si, la blessure guérie et les demi-panneaux enlevés, le cheval se blesse encore, malgré les soins qu'on prendra, il ne faudra pas hésiter à changer son arçon.

D. *Si le cheval se blesse sur le garrot?*

R. Il faudra élever sa selle de l'avant avec des demi-panneaux, garnir de même sa couverte d'un linge, et diminuer momentanément le poids de devant de la selle pour le placer sur la partie postérieure.

D. *S'il se blesse sur le rognon?*

R. Il faudra ployer la couverte plus courte afin que le derrière ne touche pas sur la plaie, diminuer le poids et l'épaisseur de son portemanteau, en en tirant des effets qu'on placera sur le siége ; relever ensuite le portemanteau, de manière qu'il ne touche plus la partie malade. Si ces précautions ne suffisent pas, il faudra supprimer le portemanteau. Quelquefois des bandes trop longues blessent le cheval en avant ou en arrière : dans ce cas, il faut en détruire la cause en raccourcissant les bandes du côté où elles blessent, ou au moins en rabattre les angles saillants.

Souvent aussi les blessures de rognons sont dues à la mauvaise manière dont la veste est pliée, les boutons de cette veste se trouvant toucher le cheval : cette faute est facile à reconnaître et à corriger.

D. *Mais comment fera un cavalier privé de son portemanteau?*

D. Il placera entre le siége et la schabraque ses deux chemises dépliées, sa trousse dans une de ses musettes, mettra à ses pieds la meilleure de ses paires de bottes, et le reste de ses effets filera sur le petit dépôt.

D. *Si le cheval est blessé à l'épaule* par le frottement *de la carabine?*

R. *On fera porter* la carabine au crochet par le ca-

valier jusqu'à ce que la blessure soit parfaitement guérie.

D. *Si le cheval est blessé par la croupière ?*

R. On desserrera la croupière, on la garnira de linge, ou, si ces précautions ne suffisent pas, on l'ôtera tout à fait.

D. *Si le cheval est blessé par les sangles ?*

R. Cette blessure proviendra toujours, ou de ce que la selle est trop en avant, ou de ce que la sangle est trop sèche et dure. On attaquera la cause, dans le premier cas, en sellant plus en arrière, et s'arrangeant de manière que la selle s'y maintienne sans faire trop d'efforts sur la croupière ; et, dans le second, en grattant légèrement l'arête de la sangle qui coupe le cheval, en la graissant, et en la garnissant de toile ou d'autres corps doux, comme la peau de mouton, etc.

D. *Si le cheval se blesse à la bouche ?*

R. On attaquera la cause en abaissant ou élevant le mors, en ouvrant ses branches supérieures, en descendant le filet, etc.

Souvent les hommes, en bridant leurs chevaux, ne prennent pas la précaution de mettre le mors du filet au-dessus de l'embouchure de celui de la bride, ce qui fait que les deux mors l'un sur l'autre se trouvent à la fois sur les barres, et ce qui cause des blessures.

La grande science du paquetage consiste en trois choses : 1° ne porter que l'indispensable ; 2° répartir son poids convenablement pour qu'il pose également, qu'il fatigue le moins possible le cheval et ne le blesse pas ; 3° laisser au cavalier le plus de facilité possible pour manier son cheval, et tirer parti de toutes ses ressources.

La science du paquetage est pour les trois quarts dans les devoirs du cavalier en campagne : ne vous étonnez donc pas de l'importance que j'y ai attachée depuis que je vous commande, de l'obligation continuelle dans laquelle je vous ai mis de présenter to

les jours à la parade un paquetage complet et raisonné par chaque peloton du régiment.

Il y a des choses que l'on ne sait assez que lorsqu'on les sait trop.

Toutes les fois, en guerre, que, par la mort d'un cheval, la prise des chevaux ennemis, les bois de selle sont vacants, ne les renvoyez sur les derrières, ou ne les abandonnez sur le champ de bataille, qu'après les avoir essayés sur le dos de vos chevaux blessés ou échauffés par des causes que vous avez reconnues provenir de la forme de vos arçons. Je vous recommande surtout les bois de selle hongrois ; ce sont les meilleurs que vous puissiez posséder, ils sont inusables, et vont bien à presque tous les chevaux.

N'abandonnez aussi un équipage qu'après en avoir pris ce qui peut vous être bon, non pour en faire magasin de précaution, ce qui chargerait votre cheval d'un poids inutile, mais pour remplacer sur-le-champ, ce qui vous manque, ou échanger ce qui ne vaut rien ; mais, en cela, que les commandants d'escadron président à ce soin, et ne permettent que des échanges utiles.

Que les commandants d'escadrons, en guerre, passent souvent des revues inattendues de harnachement et de paquetage.

Une fois la campagne entamée, n'envoyez les chevaux au petit dépôt qu'à la dernière extrémité.

Une blessure qui, en paix, motiverait le repos, ne doit pas là le faire accorder. En campagne, un cheval blessé qui peut encore servir doit servir; c'est à l'homme qui le monte à le guérir en marchant. J'ai vu des chevaux faire gagner la croix à leurs hommes, et ces chevaux étaient maigres, faibles, et avaient le dos entièrement dépouillé; de ce nombre je pourrais citer celui que montait mon brave ami Guindet, lorsqu'il tua le prince de Prusse à Saalfeld.

Malheureusement, en guerre, un cavalier léger

pas souvent le temps de panser son cheval, ce qui entretiendrait sa santé; mais il trouve toujours celui de déboucler sa sangle, de rapporter en avant sa couverte, de replacer sa selle convenablement : il ne faut pas qu'il néglige de l'employer à ce service.

Le cavalier ne doit vivre que pour son cheval, qui est ses jambes, sa sûreté, son honneur, ses récompenses.

Du Ferrage.

Un cavalier ne peut avoir trop soin des pieds de son cheval : un clou mal piqué, une petite pierre qui se niche dans la fourchette, un corps dur qui se fiche dans la corne, un fer qui se détache et se perd, peuvent tout à coup le priver de faire campagne. Qu'il y songe!

J'admets qu'un détachement se trouve manquer d'artiste et de maréchal.

Dès qu'un cavalier s'aperçoit que son cheval boite au moindre degré, il doit sortir du rang, mettre pied à terre et visiter le pied duquel feint le cheval.

Si la cause de cette boiterie est une pierre ramassée par le fer, il faut la détacher en la frappant avec une autre pierre du côté le plus étroit du fer, pour qu'elle ait plus de facilité à tomber du côté le plus large.

Si c'est un clou, le retirer avec un morceau de bois fendu qui pince le clou entre sa tête et le pied, et qui, renversé, fait levier et remplace la tenaille; nettoyer ensuite le pied : et si l'homme a un peu de graisse ou de chandelle, l'appliquer dans le trou, et l'y laisser jusqu'à ce que l'on rencontre l'artiste auquel on présentera le cheval.

Si le cavalier entend clocher un fer de son cheval, il doit sortir du rang et visiter le pied. Si ce clochement est produit par la distension des clous, frapper sur leurs têtes avec le dos de la hache ou une pierre, et, lorsque la pointe reparaît sur le pied, la river provis- [illegible] qu'à ce qu'il rencontre un maréchal.

[illegible] par la perte de plusieurs clous, en

attacher un à petits coups, en le dirigeant dans le trou fait par le clou perdu, pour ne pas risquer de piquer son cheval, et en ayant soin de présenter d'avance la pointe de manière quelle sorte plutôt bas que haut; mettre ce clou sur la partie du fer qui en est le plus dégarnie. Si le cavalier est un jeune homme qui craigne de tenter cette opération, qu'il prie un ancien de lui rendre le service de la faire pour lui; présenter ensuite son cheval au premier maréchal ferrant qu'on rencontrera.

Si le fer ne tient presque plus, qu'il faille y mettre trop de clous pour le maintenir, le cavalier l'arrachera, le mettra dans sa poche à fers, puis il marchera à pied, et conduira son cheval par la bride.

Il est bien entendu que cela se passe loin de l'ennemi; car au feu il n'y a plus de précaution à prendre, et qu'un cheval soit déferré ou non, qu'il boite ou qu'il ne boite pas, il faut qu'il marche et que son cavalier ne mette pied à terre qu'à un ordre de son chef.

Plus le terrain est montueux et pierreux, plus il faut qu'un cavalier écoute marcher son cheval et fasse attention aux variations indicatives de sa marche.

Les serre-files doivent avoir souvent l'œil sur le terrain qu'a parcouru leur détachement; s'ils y aperçoivent un fer perdu, ils le ramasseront, et le rendront au cavalier dont le cheval sera pied nu.

Un fer ne se perd presque toujours que de la faute du cavalier. Si, avant de se mettre en route, ce cavalier avait visité les pieds de son cheval, si, aux haltes, il les visitait encore et appelait le maréchal quand il manque un clou, les fers ne se perdraient pas.

Les bons maréchaux sont rares. Il faut qu'un commandant d'escadron surveille avec soin le travail d sa forge, et n'hésite pas à faire rentrer dans le ra comme chasseur le maréchal qui ferre sans soin pique souvent les chevaux.

Les maréchaux sont routiniers, et font trop peu d'attention aux aplombs du cheval. Tantôt ils mettent le cheval sur la pointe du pied, tantôt sur le talon, ce qui, dans le premier cas, provoque la piqûre ou mille autres accidents, et, dans le second, fatigue et use promptement le cheval, en obligeant les muscles extenseurs de la jambe à une action surnaturelle.

Un capitaine commandant, en entrant en campagne, doit s'assurer plutôt vingt fois qu'une que ses hommes possèdent tous, non-seulement une ferrure de rechange, mais au moins le double des clous qu'il faut pour la placer.

Si la saison est avancée, il doit veiller à ce que chaque homme ajoute à sa provision ordinaire une certaine quantité de clous à glace.

Il doit aussi s'assurer par ses propres yeux que la ferrure de rechange a été ajustée sur le pied de chaque cheval.

Dès qu'il voit sa provision de clous et de fers s'épuiser, il doit tâcher, par tous les moyens, de réparer ses pertes, soit en faisant travailler ses maréchaux dès qu'il en trouve l'occasion, soit en prenant les fers de rechange des chevaux envoyés au petit dépôt, soit en arrachant ceux des chevaux morts sur le champ de bataille. J'ai toujours vu qu'en campagne l'escadron qui comptait le plus de chevaux dans le rang était celui dont les maréchaux avaient été les meilleurs et les plus surveillés.

C'est toujours la faute d'un commandant d'escadron lorsque ses chevaux manquent de fers.

Des Armes en guerre.

La paix vous a appris à *manier* vos armes, la guerre vous apprendra à vous en *servir*.

En France, les armes du cavalier léger sont le mousqueton, le pistolet, le sabre et la lance.

Les armes à feu de guerre françaises sont les meilleures d'Europe.

L'adresse à manier ses armes fait toute leur puissance; le soin qu'on prend d'elles double leur effet.

Ce soin s'étend à la manière de s'en servir et de les entretenir; il faut donc étudier leur effet et les causes qui peuvent les dégrader.

Le mousqueton peut être tiré à trois quarts de portée de fusil; le pistolet doit être tiré de près.

La portée d'une arme à feu est due à deux causes: la force de la charge et la propreté du canon.

En guerre, de même qu'il n'y a qu'un calibre, de même il n'y a qu'une cartouche; elle est distribuée indifféremment pour l'usage des fusils de grenadiers et pour celui des pistolets de cavalerie.

La quantité de poudre que renferme une cartouche est calculée sur les plus longues portées.

Charger un mousqueton comme un fusil de munition serait erreur, parce que le mousqueton est une arme moins solide, plus légère que le fusil et destinée à tirer de moins loin.

Charger un pistolet comme un mousqueton serait une seconde erreur par les mêmes raisons.

D. Sur quoi faut-il donc calculer la charge?

R. Sur la solidité, la légèreté et la portée de son arme *la solidité, pour* ne pas la détériorer promptement

la légèreté, pour ne pas rendre ses coups incertains par un trop fort recul; la portée, pour atteindre le but.

Le mousqueton qui tire à toute distance ne doit employer que les trois quarts de la cartouche; à distance ordinaire, les deux tiers; le pistolet ne doit jamais être chargé que d'une demi-cartouche.

D. *Quelle est la meilleure manière d'ajuster avec un mousqueton?*

R. Bien épauler; puis couvrir la moitié de l'homme sur lequel on tire avec la partie inférieure du canon; élever froidement le bout du canon dans la direction du but, et, lorsque le point de mire paraît en intermédiaire, appuyer sur la détente avec la seconde jointure du doigt, lentement, sans à-coup, en tenant l'objet visé bien en joue, et lâcher le coup.

D. *Pourquoi appuyez-vous lentement le doigt sur la détente?*

R. Parce que j'ai moins de chances de déranger le coup lorsqu'il part.

D. *Pourquoi ajustez-vous de bas en haut et non pas de haut en bas?*

R. Parce que si le coup part avant que le point de mire soit tout à fait dans la direction, mon coup étant en ligne, je touche le cheval ou l'homme dans sa partie inférieure, tandis que si le même accident m'arrivait en ajustant du haut en bas, je ne toucherais rien.

D. *Pourquoi visez-vous à mi-corps au lieu de viser à la poitrine?*

R. C'est qu'à courtes distances, le coup tend toujours à se relever, et que d'ailleurs, en tirant au milieu du but, j'ai plus de chances d'atteindre.

D. *A quelle distance pouvez-vous tirer de but en blanc?*

R. Jusqu'à 90 pas.

D. Si l'ennemi est plus éloigné, que faites-vous?

R. J[illegible] plus haut.

si, à 110 pas, à la poitrine.
à 130 *id.*, aux épaules.
à 170 *id.*, à la tête.
à 195 *id.*, au pompon de shako.

Pour ajuster, ne doit-on pas incliner la sous-à gauche?

Erreur théorique qu'on répète parce qu'on l'a lorsque les armes étaient moins perfectionnées, la lenteur du découvrement pouvait faire crain-ie la poudre du bassinet ne tombât et ne se avant d'avoir été enflammée. Il faut, pour itilement, se servir du point de mire en ajus-et vous ne le pouvez bien faire si vous inclinez ement le canon : tenez donc votre arme droite.

Pour le pistolet, suivez-vous les mêmes prin-

Oui; seulement je tiens le bras droit ployé, sse à un pied de l'œil, le coude rapproché à e et sur la ligne du tir; je serre sans effort la du pistolet, pour ne pas déranger nerveuse-le coup en le lâchant, et je ne tire qu'à très-portée. Pour le tir du pistolet comme pour de la carabine, la ligne verticale est plus à ob-que la ligne horizontale.

Quels sont les coups de pistolet les plus sûrs?

Ceux qui sont tirés à brûle-pourpoint. Pour i, il n'y a pas besoin d'ajuster avec le soin que ns d'indiquer; mais il ne faut pas que le bout non touche l'ennemi, parce que le pistolet pour-later et blesser le tireur.

Lorsque vous avez tiré et que vous n'avez pas t l'ennemi, pouvez-vous juger de la direction uivie votre balle, et rectifier votre second coup tte connaissance?

Oui; *par le mouvement* involontaire que fait *nemi en tournant* la tête du côté où la balle *ée, si c'est* à droite, à gauche ou au-dessus; *avez tiré trop* bas, vous en jugerez par la

poussière soulevée, ou le mouvement de surprise que fait le cheval.

D. *Quel soin devez-vous avoir pour vos armes à feu?*

R. Arrivé au bivouac, si vous le pouvez, démontez leurs canons, que vous laverez et sécherez bien; puis remontez sur-le-champ vos armes, après avoir essuyé comme il faut les batteries; passez ensuite un linge gras sur toutes les parties en fer.

Ayez toujours une provision de pierres; si les vôtres sont épuisées, prenez celles des hommes morts ou des prisonniers, ou des armes abandonnées, et ajustez-les avec soin.

Si la ressource d'emprunt ou de prise vous manque, brisez un caillou le mieux possible avec le dos de votre hache, et faites une pierre tant bien que mal. Si vous n'avez pas de feuille de plomb pour la fixer à votre arme, aplatissez une balle sur une pierre avec le dos de votre hache, et faites-en une enveloppe qui remplacera parfaitement celle dont vous manquez.

Toutes les fois que vous tirez, passez l'ongle sur la pierre; si cela ne suffit pas, battez-la bien légèrement avec le gros bout de la baguette; mais songez que ce moyen use rapidement la pierre, et qu'il ne faut l'employer qu'avec modération. Ne battez votre pierre qu'après avoir eu le soin qu'il ne se trouve pas de poudre sous les étincelles que vous faites jaillir en frappant. Si votre pierre est raccourcie par l'usure, rapprochez-la du couvre-feu, afin que, dans le tir, la pression l'abatte et fasse jaillir l'étincelle en frappant ce couvre-feu.

Avant de tirer, essuyez bien le couvre-feu, et visitez votre amorce. Pour qu'elle soit convenablement placée, il faut qu'elle remplisse le bassinet et qu'elle l'arase : *si elle est plus* forte que la contenance, le *couvre-feu écrase la* poudre et la rend compacte, ce *qui ret*[illegible] *l'inflammation*.

lle est moins forte, elle permet à la poudre dans le canon de s'échapper par la lumière et lir une chambre dangereuse dans ce canon.

tes les fois que vous allez tirer une arme à feu ée depuis quelque temps, visitez votre bassinet, rrez la charge de nouveau. Cette précaution lispensable, surtout pour un mousqueton porté chet, et dans le canon duquel la balle a pu des- e par le fait de sa pesanteur et du mouvement, que pour un pistolet renversé dans une fonte, même raison.

excellente précaution en guerre, c'est d'avoir mettre dans le canon de son pistolet, lorsqu'il ns la fonte, un mandrin en bois de la longueur non, moins celle de la charge; votre pistolet é peut être alors, sans inconvénient, renversé la fonte. Ce mandrin soutient la charge et pré- l'accident indiqué plus haut. Lorsque vous vous z de votre pistolet, vous laissez le mandrin dans te.

st des armes dont l'usure permet au chien de tre en repos. Ne chargez jamais ces armes d'a- , parce que si vous les portiez chargées soit la fonte, soit au crochet, un temps de trot, une secousse pourraient faire partir le coup et r grièvement vous ou votre cheval.

vent un pistolet se perd, soit en vous échap- des mains, soit en sautant de la fonte dans une de cheval, etc. Souvent aussi, lorsqu'on a man- on coup et qu'on veut mettre promptement le à la main, on cherche longtemps en vain l'ou- re de la fonte bouchée par la schabraque, et l'on ose sans défense : il ne faut pas oublier d'atta- la lanière du pistolet.

après avoir tiré son pistolet, il faut rapidement *vir de son sabre, on* ne perd pas un temps pré- *à chercher l'ouverture* de sa fonte, on se borne *son pistolet* en arrière de soi à gauche, la la-

nière entourant notre corps à droite, et le pistolet pendant entre notre portemanteau et notre cuisse gauche ; le tour que fait la lanière emploie et raccourcit sa longueur, de manière à empêcher le pistolet de traîner à terre ou de battre dans les jambes du cheval. Nous pouvons alors mettre lestement le sabre à la main.

Il faut toujours avoir sa giberne garnie de cartouches, et pour cela ne pas laisser perdre celles des hommes tués ou blessés.

Il faut souvent visiter sa giberne, avoir le plus grand soin des cartouches qu'elle renferme. Elles se détériorent très-facilement, surtout si leur petit nombre leur permet, par le mouvement, de se briser mutuellement. Dès qu'une cartouche se brise, il faut l'entortiller de papier, et se servir d'abord des cartouches qui sont le plus avariées. Une manière de les protéger contre le frottement, lorsqu'elles ne remplissent pas le coffret, c'est de les comprimer par du papier ou du linge qui comblera le vide du coffret.

Lorsqu'on a été exposé à la pluie, il faut visiter la charge de son arme, voir si l'humidité n'a pas pénétré dans le canon, changer son amorce et épingler.

Si l'on a la crainte que la charge soit mouillée, il faut décharger son arme avec un tire-balle et charger de nouveau.

Le soin constant d'un cavalier doit être de protéger le plus possible ses armes à feu de l'humidité; ainsi, toutes les fois qu'elles ont été mouillées, qu'il les essuie.

Une bonne précaution à prendre lorsqu'on ne se bat pas, c'est d'entourer les batteries de ses armes à feu avec un linge gras. Ce linge est contenu, pour le mousqueton, par le couvre-platine, et, pour le pistolet, il offre par son épaisseur l'avantage de maintenir l'arme dans la fonte, et d'empêcher qu'elle ne se détériore par le mouvement et le frottement.

nment vous servez-vous du sabre ?

sabre est l'arme dans laquelle vous devez plus de confiance, parce qu'il est bien rare ous refuse service en se brisant dans vos es coups sont d'autant plus sûrs que vous les lus froidement et que vous tenez bien votre

ups qui tuent sont les coups de pointe ; les font que blesser.

z, pointez, le plus que vous pourrez ! vous ar terre tous ceux que vous toucherez ; vous serez l'ennemi échappé à vos coups, et ajou- s avantages celui de ne point vous décou- d'être toujours à la parade. Dans les pre- ierres d'Espagne, nos dragons se firent avec ps de pointe une réputation qui démoralisa es espagnoles et anglaises.

it-on se servir, en guerre, de tous les mouve- liqués dans l'ordonnance ?

a ; règle générale, ne cherchez jamais à por- oups que lorsque votre ennemi est devant votre hauteur ; mais, dès qu'il est derrière, ec de rapides moulinets.

l est le coup de tranchant le plus puissant ?

ui de revers. Vous ne devez le porter que nemi que vous dépassez, ou sur un cuiras- il serait trop chanceux de pointer dans le

devez-vous le porter ?

auteur de cravate, parce qu'il est dans la 'un cavalier menacé de baisser la tête, et vous le frappez au visage ; si votre coup on but, il touche l'épaule et l'avant-bras, et nme hors de combat.

nment faut-il porter ce coup ?

ord en ayant soin de serrer fortement la *votre sabre*, pour que la lame ne tourne

pas dans votre main, et qu'ainsi elle ne risque pas de frapper du plat, au lieu de porter du tranchant ; puis vous sabrez en sciant pour que le coup pénètre plus profondément.

Tout tranchant est une scie plus ou moins fine, qui ne produit son effet qu'en se promenant horizontalement sur l'objet qu'elle attaque. Pour produire cet effet à l'instant où vous frappez, ramenez la main en arrière : c'est là tout le secret des terribles coups de sabre des mamelucks.

D. *Quels soins doit-on avoir en portant des coups de pointe ?*

R. 1° De bien assurer la main. 2° De bien choisir son but ; le flanc est le plus accessible. 3° Si l'on attaque plus haut, de présenter sa lame, le tranchant de côté, de manière qu'elle puisse pénétrer entre les côtes. 4° De porter rapidement le coup à fond, et de retirer aussitôt le coude en arrière, surtout si notre adversaire nous fait face. J'ai vu très-souvent des cavaliers se fouler le poignet et se mettre hors de service pendant toute une campagne pour avoir porté un coup de pointe maladroitement : c'est facile à comprendre, puisqu'ils opposaient leur seul avant-bras à l'effort considérable du poids et de l'impulsion d'un cavalier. S'ils avaient retiré le bras en arrière, ils n'auraient pas été blessés et se seraient retrouvés en mesure, soit de redoubler leur attaque, soit de revenir à la parade.

Dès que vous avez porté un coup de pointe, si l'ennemi ne se rend pas, appliquez lui le coup de revers : c'est ainsi que *Guindet* tua le prince de Prusse à *Saalfeld*.

D. *Comment faut-il affiler son sabre pour qu'il coupe bien?*

R. Lorsqu'une campagne se décide, l'ordre arrive subitement. Chacun s'empresse de se mettre en mesure pendant les quelques heures qui lui sont accordées; de là le peu de soins apporté à l'affilage des

un grand tort, qu'on reconnaît toujours, a plus moyen d'y remédier.
ɔas petite chose que de bien affiler une ɔre. Le modèle français porte un biseau *e commet pour le sien aucun des peuples ɔalerie sait sabrer)*; plus l'angle de ce uvert, moins la lame peut entrer profon- par la manière dont vous l'affilez, vous ce défaut au lieu de le diminuer, vous nchant à peu près inutile : un bâton vaut

-vous donc que moins l'angle du biseau plus votre sabre entrera.
ıpire, la cavalerie ne portait pas de hache, re la remplaçait-il pour tous les travaux de là, lame et tranchant vite en mauvais es cavaliers qui savaient leur affaire cor- abus qu'ils étaient obligés de commettre : servant pour couper du bois, des pi- que de la partie inférieure de la lame, nt le plus intacte possible la supérieure ıbat ; 2° en portant toujours sur eux une très-douce qui leur servait à affiler la lame tranchant se perdait.
conseille l'usage de cette lime ou d'une ıx ; et quand vous vous servirez de l'une re, promenez-la toujours sur la lame du ıt, en prenant la garde pour base, et de es dents imperceptibles de votre scie re- bas.
oses contribuent puissamment à perdre 'une lame. La première est la négligence le on remet cette lame dans le fourreau, l'en retire. La seconde est le ballottement nent de cette même lame dans le fourreau, 'elle y est placée. Pour détruire la pre- *es causes,* ne jetez pas, pour ainsi dire, *dans son* fourreau, mais descendez-l'y

[illegible] en ayant soin d'éviter tout frottement du [illegible].

Pour détruire la seconde, que le fût de bois qui garnit l'intérieur du fourreau, et y protége la lame, soit bien fait, ne joue pas, et comprime cette lame, de manière à l'empêcher de vaciller.

Une des raisons destructrices des lames de sabre, est l'humidité. Gardez-vous de remettre votre lame dans son fourreau sans l'avoir essuyée ; non-seulement la pluie, le sang, le brouillard peuvent être causes de rouille, mais même l'humidité la moins sensible de l'air s'attache à son corps poli, et se fixe dans ses pores. Si vous la rentrez mouillée, elle communique son humidité au fourreau, que vous avez ensuite beaucoup de peine à sécher. Une bonne précaution en guerre, c'est de tenir toujours sa lame grasse.

Si, à la suite de fortes pluies, de l'eau s'est introduite dans le fourreau, et, descendue dans le fond, est cause permanente de rouille pour la pointe du sabre, ôtez le fût, mettez le fourreau vide au soleil ou près du feu ; si c'est près d'un feu, ne le chauffez pas, de manière que sa soudure se fonde, mais continuez lentement votre opération, jusqu'à ce que vous ayez évaporé l'humidité. Si ces moyens sont insuffisants, passez lestement et à plusieurs reprises le fourreau dans la cendre chaude.

Souvent un cavalier à pied, qui a le sabre à la main, en pose la pointe à terre ; il en résulte nécessairement rouille et perte de la pointe : aussi ne doit-il plus compter sur elle le jour d'une affaire.

Souvent un cavalier au bivouac fait griller un morceau de viande au bout de son sabre ; qu'en résulte-t-il ? qu'il perd la trempe de sa lame, et ne peut plus se fier à elle pour sa défense.

Règle générale : ayez soin de la lame de votre sabre *comme de celle de votre rasoir*.

D. La lance est-elle une arme bien puissante?

R. La lance est l'arme blanche dont l'effet moral

est le plus puissant, et dont les coups sont les plus meurtriers.

D. *Doit-on, en guerre, faire usage de sa lance comme l'indique l'ordonnance?*

R. Non. Règle générale, le cavalier peut être considéré comme le centre d'un cercle dont la pointe de ses armes décrit la circonférence. Le lancier ne doit jamais pointer que sur la demi-circonférence qui lui fait face; les alentours *parés* doivent couvrir l'autre moitié du cercle.

D. *Pourquoi?*

R. Les *pointez* ne sont sûrs qu'autant que les ongles sont en dessus, et que l'avant-bras et le corps appuient la direction de l'arme. Quand ces deux conditions indispensables n'existent pas, il ne faut pas risquer des coups de pointe que l'ennemi parerait trop facilement, et qui vous feraient désarmer; le moindre défaut de ces coups hasardés serait l'inutilité, et en guerre *inutilité* est synonyme d'*ignorance* et de *danger*.

D. *Quels sont donc les coups auxquels vous réduisez l'usage en guerre?*

R. *En avant, à droite, à gauche, pointez; à droite et à gauche, contre l'infanterie, pointez; à droite, à gauche et alentour, parez.*

D. *Mais si des cavaliers ennemis vous suivent et vous serrent de près?*

R. Il faut vous servir contre eux des *à-droite, à-gauche ou alentour parez*, qui deviennent puissamment offensifs, lorsque vous les employez bien.

En effet, le coup ne peut manquer d'atteindre l'homme ou la tête du cheval, et le poids de l'arme doublant la force de son impulsion, renverse immédiatement l'homme, ou arrête court le cheval frappé. *J'en ai vu cent exemples*, et je puis citer, entre autres, *celui de l'intrépide* capitaine Bro (aujourd'hui *colonel du 1er lanciers*), qui près d'Eylau, dans un

charge que nous fîmes sur les Cosaques, se croyait déjà maître de l'un d'eux, qu'il avait pris par sa gauche, et qui tenait sa lance *en avant à droite*, lorsque celui-ci, se levant sur les étriers, et exécutant un rapide mouvement d'*alentour parez*, jeta le capitaine à terre ; son cheval fut pris, et il l'aurait été lui-même, sans une charge courageuse et fort habile qu'exécuta le chef d'escadron Hulot, commandant alors le 7e de chasseurs ; je vis panser le capitaine, il avait l'épaule coupée comme d'un coup de sabre.

Les parades doivent toujours être faites vigoureusement, et par des mouvements d'avant-bras, parce que si le corps y prenait trop de part, il se déplacerait et ferait tourner la selle. La science pour les parades offensives ou défensives est de calculer le temps que met la lance à parcourir la portion du cercle qu'elle décrit.

J'ai vu de vieux cosaques chargés par de nos cavaliers à armes courtes, leur faire face et les attendre de pied ferme, non pas la pointe en avant, parce qu'ils jugeaient à la détermination de l'attaque que leurs coups de pointe pourraient être parés, et qu'une fois serrés ils seraient perdus, mais la lance *en avant à droite*, comme dans le premier mouvement d'*à gauche parez*, puis ripostant à l'attaque *en parant à gauche*, détourner l'attaquant par ce mouvement, et voltant à gauche, se trouver naturellement prendre à leur tour l'offensive en suivant leur ennemi par sa gauche.

D. *Comment donnez-vous les coups de lance en guerre?*

R. Je le répète, il faut toujours tenir sa lance, à pleine main et serrée, les ongles en dessus et ne jamais hasarder un mouvement qui nécessite les *ong[illegible] dessous*, parce que le poids de l'arme, à la [illegible]*ade de l'ennemi*, peut vous la faire échap- [illegible]*ance n'*appuie pas assez sur les détails

mouvement; *forcez donc la position en quarte main.*

ıut aussi que la hampe sente toujours le corps ant-bras; les coups seront bien plus sûrs de ion, et bien mieux appuyés de force.

aut encore raccourcir vos mouvements; ils y ront de la vitesse et de la sûreté. Porter le bras 1 arrière pour donner ensuite un coup en avant, ıtile et dangereux; votre coup a toujours assez , de force et de longueur pour traverser un ıe.

Vous interdisez donc tout mouvement d'en ar- i droite lancez?

Je le conseille dans un seul cas, celui d'un ement général de retraite devant l'ennemi, ou troupe faisant face était entourée; alors, la croisée *en arrière* par le second rang, comme *ant* par le premier, produirait un effet utile.

aut, en campagne, qu'un officier passe souvent ue des lances, et qu'il exige qu'elles soient bien s et graissées: les coups d'une lance en état presque tous mortels, lorsqu'ils sont dirigés au .

vu des cavaliers de notre armée recevoir 'à vingt-deux coups de lance des Cosaques, pour cela en mourir, ni même discontinuer de .

A quoi cela tenait-il?

A la mauvaise qualité des armes de ces Cosa- au peu de soin qu'on en avait pris, et surtout cause qu'il est bon d'expliquer.

s lances des Cosaques qui se battaient contre n'étaient ferrées que d'un seul bout; le cavalier, u'il mettait pied à terre, pour ne pas laisser son couchée sur le sol, la piquait la pointe en bas ıoussait cette pointe. Ainsi, rappelez-vous que, ıucun prétexte, il ne vous est permis de piquer lance en terre par sa pointe, et qu'il vaut

mieux cent fois la laisser couchée que de la placer perpendiculairement à ce prix.

La lance française a besoin d'être perfectionnée; le bois de frêne dont se compose sa hampe est trop lourd, ce qui retarde les mouvements du maniement et blesse les chevaux au garrot lorsque l'arme est à la botte. Ce bois ne rachète pas ce désavantage par sa solidité, car, taillé dans un billot, et le fil du bois des hampes se trouvant interrompu, la lance casse facilement, de manière à ne pouvoir être raccommodée. Un autre défaut, c'est la trop grande dimension des flammes, qui, offrant au vent trop de prise, courbe promptement les hampes, ce qui ôte de la sûreté à la direction des coups, de la vitesse et de la légèreté au maniement, et, dans les colonnes de marche, fatigue inutilement le cheval et le bras de l'homme par la constance de sa pression retardative.

Pour obvier à ces inconvénients, il faut, dans les colonnes de route, supprimer les flammes, et ne les attacher que lorsqu'il est urgent d'être reconnu de ses amis et de ses ennemis; mettre la lance alternativement à la botte gauche comme à la botte droite, et même souvent dégager tout à fait l'arme de ces bottes, et la faire porter par l'homme.

Le manteau roulé peut être considéré comme arme défensive.

L'habitude de rouler les manteaux et de les croiser sur la poitrine un jour d'affaire, procure trois avantages. Le premier, de débarrasser l'ouverture des fontes; le second, de permettre à la main de la bride d'être plus près de l'encolure, ce qui facilite la conduite du cheval; le troisième, enfin, de garantir le cavalier. Mais il faut que le cavalier ait deux soins; d'abord, de rouler et de croiser son manteau de manière qu'il ne le gêne pas, et ensuite, dans une charge, de prendre garde d'être saisi par son man-

teau, car il courrait risque d'être renversé de cheval et fait prisonnier.

Il y a honte à perdre ses armes; néanmoins, il est un cas où il est permis à un lancier d'abandonner sa lance, c'est celui où il en traverse le corps d'un ennemi. J'ai vu plusieurs fois des coups de lance si bien appliqués, que l'arme, prise entre deux côtes, après avoir traversé l'omoplate, était presque impossible à retirer; le mourant, crispé par la douleur, emporté par son cheval, entraînait et la lance et le lancier, qui cherchait vainement à la dégager.

A *Reichenbach*, le plus brave lancier du régiment fut tué dans cette position, malgré mes ordres, mais par un entêtement d'honneur mal compris. J'eus beau lui crier: *Ta lance est payée!* il ne me crut pas, et, coupé des siens, il périt accablé par le nombre.

Près de *Lille*, un jeune vélite du même régiment se trouva dans la même position; je lui fis abandonner son arme; le Prussien qu'il avait traversé alla tomber à cinquante pas de là; nous reprîmes le terrain que nous avions cédé quelques instants, et le vélite, ayant mis pied à terre pour dégager son arme, ne put y parvenir qu'en la faisant sortir avec soin dans la même direction qu'elle était entrée.

A *Waterloo*, lorsque nous chargeâmes les carrés anglais, un de nos lanciers, ne pouvant enfoncer le rempart de baïonnettes qu'ils nous opposaient, se leva sur ses étriers et lança son arme comme un *Djérid*; la lance traversa un fantassin dont la mort nous aurait ouvert un passage, si ce créneau n'avait été vite bouché. C'était une lance honorablement perdue.

D. *Lorsqu'on prend des armes à l'ennemi, qu'en fait-on?*

R. Si l'on a besoin d'elles, on les conserve, et dans ce cas, on les fait transporter sur les derrières; si on n'en a pas besoin, on les brise.

D. *Comment brise-t-on un sabre?*

R. En plaçant la lame horizontalement à faux sur deux pierres, les extrémités posant sur chacune d'elles, et en jetant une lourde masse sur le milieu, qui n'est pas soutenu ; on prend garde à ce que les deux morceaux, en se séparant, ne sautent et ne vous blessent.

D. *Et un fourreau?*

R. De la même manière, on ne le brise pas toujours par ce seul moyen, mais on le met hors d'état de service.

D. *Un fusil?*

R. On jette l'amorce, on abat le chien, puis on le prend par le bout du canon, et l'on frappe fortement à faux la crosse à terre ; la crosse se brise à la poignée. Les soldats appellent cela *faire un jambon.*

D. *Pourquoi jetez-vous l'amorce?*

R. Parce que la secousse pourrait faire abattre le chien, partir le coup et blesser celui qui brise l'arme.

D. *Mais pourquoi, l'amorce jetée, abattez-vous le chien?*

R. Parce que les lumières des fusils de troupes, et surtout des troupes étrangères, sont très-larges, et que la poudre s'échappant par cette ouverture et tombant dans le bassinet, si le chien s'abattait par la secousse, le feu pourrait prendre, le coup partir et blesser celui qui brise l'arme.

Pour rendre plus complète encore la destruction des armes, on peut jeter les pièces brisées dans l'eau, s'il s'en trouve près du champ de bataille.

D. *Et comment détruit-on les poudres?*

R. En les jetant dans l'eau, en les éparpillant sur terre, de manière qu'on ne puisse plus les réunir ; ou en y mettant le feu. Pour l'emploi de ce dernier moyen, il faut avoir le soin de défaire les paquets de telle nature qu'ils soient, afin que ces poudres

ne puissent faire explosion. Il ne faut détruire des obus chargés qu'en les jetant dans l'eau.

Quelquefois on vous raconte que tel soldat, tel officier a été décoré sur le champ de bataille pour avoir arraché la *mèche* fumante d'une bombe, d'un obus, et des livres aussi véridiques que les *Victoires et Conquêtes* répètent de sémblables balivernes; gardez-vous de croire à ces niaiseries, et de vous exposer dans une entreprise semblable, vous n'y trouveriez que la mort pour prix de votre inutile courage. La *mèche* d'un projectile est toujours consumée quand ce projectile arrive à vous. Ce qui brûle, c'est la *fusée*, qui, fixée à coups de maillet, est inarrachable.

De la Discipline.

D. *Qu'est-ce que la discipline?*

R. L'âme des armées! sans discipline, pas d'armée.

D. *Quel est le mobile de la discipline en guerre?*

R. L'honneur.

D. *Comment le stimulez-vous?*

R. Par l'approbation et par le blâme.

D. *Le blâme suffit-il?*

R. Oui, souvent, parce qu'il est public, et qu'il frappe sur des âmes ennoblies par la gravité de la position.

D. *S'il ne suffit pas?*

R. Alors vous infligez des punitions plus sévères qu'en paix.

D. *Pourquoi cette différence?*

R. C'est que les fautes commises en guerre sont autres que celles que l'on peut commettre en garnison;

Qu'elles ont une autre importance;

Que les hommes qui se rendent coupables, s'ils ne sont pas ramenés par un sentiment d'honneur, sont moins intéressants que partout ailleurs;

Que les punitions à infliger sont moins nombreuses et moins graduées;

Et que plus les torts peuvent avoir de graves conséquences, plus il faut que les exemples qu'on en fait soient frappants.

En paix, vous n'avez pas à punir l'abandon d'un poste, la cruauté, la lâcheté, etc., et vous avez, pour *les fautes qui se commettent*, la répression graduée

ısigne, la salle de police, la prison, le ca-
compagnies de discipline, etc.; aux avant-
ien de tout cela ne peut exister. il faut
t en se relâchant de la susceptibilité disci-
le garnison pour les fautes peu graves, frap-
orsqu'on est obligé de punir.

*nment graduez-vous les punitions à infliger
e?*

réprimande en particulier;
evant la troupe;
rvées;
la garde du camp;
pied pour un ou plusieurs jours, et conduite
garde;
ter le cavalier et l'envoyer sur les der-

e chasser par ses pairs et le remettre à la
ı grand prévôt.
ıx dernières punitions ne doivent être in-
'à l'incorrigibilité, à la révolte ou à la lâ-

les récompenses?

récompenses sont une force disciplinaire
s puissante encore que les punitions. Plus
re se prolonge, plus cette force s'accroît,
e la fatigue vous ayant débarrassé, d'abord,
ais soldats, qui saisissent les premiers pré-
our se retirer, puis des médiocres à fibre
ne vous reste plus que l'élite de vos rangs,
ıneur conduit mieux que la crainte.

*elle gradation établissez-vous dans les ré-
s?*

mot flatteur dit devant le régiment;
ırques d'estime répétées dans l'occasion;
ix pour une mission de confiance, dans la-
peut se distinguer;
probation mise à l'ordre du régiment;
e se trouve-t-il démonté, un cheval est

vacant, vous le lui donnez de préférence à tout autre;

Le jour d'une revue, vous faites sortir ce cavalier du rang et le présentez au général;

Un grade;

Une proposition d'admission dans la Légion d'honneur.

La sévérité des lois de la discipline militaire doit être relative d'abord, dans l'ensemble, à l'esprit des peuples qu'elles régissent, et dans le détail, aux caractères des provinces qui fournissent votre recrutement; aux caractères dissemblables des hommes que vous commandez, et au degré de bien-être ou de privation dans lequel l'armée se trouve.

L'application de ces lois est peut-être le fait qui nécessite le plus d'esprit d'observation de la part du chef. Traiter un Français comme un Hollandais, punir tel homme comme tel autre, est ignorance ou paresse de la part de l'autorité, et ne la conduit nullement à atteindre le but utile.

Dans beaucoup de cas, l'application des lois militaires doit être faite plutôt par la conscience éclairée d'un juré que par la rude sévérité d'un juge.

La discipline n'est pas un fait, mais un moyen: punir n'est pas son but, puisque la récompense lui appartient aussi; son but n'est pas l'application, mais l'exécution de la loi. Pour l'amener là, il faut, dans le chef, qu'un esprit constant d'observation modifie la sécheresse de la lettre, tout en se joignant à la fermeté de l'exécution.

La base de toute discipline est l'étude et la connaissance des hommes sous nos ordres. Tout bon officier ou sous-officier doit savoir faire de mémoire l'appel de son escadron, et donner l'historique détaillé de la vie militaire de chacun de ses hommes.

D. *Comment appliquez-vous les punitions?*

R. Il faut, surtout en guerre, que les fautes soient *prises sur le fait,* et que la punition soit instantanée *comme elles. C'est ainsi* que l'exemple frappe le sol-

dat, et que vous évitez les réflexions, les discours, compagnons ordinaires de l'insubordination, qui dégénère bientôt en révolte, si vous ne l'arrêtez brutalement à sa naissance.

Ce qu'il faut avant tout punir, c'est la mauvaise volonté ; dès qu'elle paraît, brisez-la comme un verre.

Si peu nombreux que soient les hommes que vous commandez, il y a parmi eux des meneurs. Les uns vont droit dans la bonne route, les autres y tournent le dos. Etudiez constamment les uns et les autres; jugez leur influence : dès que l'occasion se présentera, récompensez les uns, car ce sont des modèles précieux, et traitez sans indulgence et hautement les autres, car ce sont des pestes désorganisatrices. Ainsi vous priverez ceux-ci de l'influence morale qu'ils exercent, et s'ils bougent encore, vous n'aurez plus affaire qu'à eux seuls, au lieu d'avoir affaire à toute une association.

Je le répète, une manière qui ne manque jamais son effet, et qui a d'autant plus de puissance qu'elle est employée par un officier d'un grade plus élevé, c'est d'avoir dans sa mémoire le contrôle nominatif de ses hommes, d'appeler chaque soldat par son nom, et de lui prouver publiquement et par quelques mots, qu'on le connaît, qu'on ne le perd pas de vue.

Tel grade que vous ayez, ne vous permettez jamais de relever une punition infligée par un de vos subordonnés à l'un des siens; il y va de la discipline. Si vous trouvez la punition injuste ou trop forte, faites venir chez vous celui qui l'a infligée, et seul avec lui, dites-lui de la relever.

En France, le soldat a moins besoin de liberté que de cette justice qui est égale pour tous, et qui ne laisse *pencher la balance* que pour le vrai mérite. *Que le soldat souffre comme* ses camarades, il ne *se plaint pas; qu'il* soit un peu moins heureux

qu'eux dans le bonheur, il crie à l'injustice; cette disposition doit déterminer la manière d'être de ses chefs avec lui.

Si le principe d'égalité ne peut être admis par la discipline, il faut au moins que les prérogatives du commandement n'envahissent pas au delà de ce qui leur revient. En campagne, qu'il y ait égalité pour les privations, les souffrances, comme elle existe pour la mort.

Il ne faut pas que l'officier porte son manteau quand le soldat n'a pas reçu ordre de mettre le sien; qu'il se chauffe dans une maison quand le soldat a défense d'y entrer;

Qu'il accapare pour lui seul, pour ses chevaux, une grange qui pourrait abriter ses hommes;

Qu'il s'arroge une forte part dans les distributions faites au bivouac, quand le cavalier reçoit à peine le nécessaire.

Il faut qu'en toute circonstance il s'élance au secours de ses cavaliers, soit que l'ennemi les attaque, soit qu'un officier d'un autre régiment de l'armée les insulte ou les maltraite sans raison, soit que des distributions accordées par le général ne leur soient pas faites.

Il doit protéger les blessés, les malades en toutes circonstances; enfin, il doit donner la preuve qu'il est digne de ses épaulettes.

Partagez avec le soldat, il partagera avec vous, et vous ne serez pas dupe dans ce marché; vous verrez, un jour où tout vous manquera, combien ce vieux soldat sera fier, sera heureux de vous offrir son pain et sa vie.

Gardez-vous cependant de croire que pour posséder l'affection de vos cavaliers, il faille être faible avec eux, vous vous tromperiez complétement. J'ai connu des officiers chéris du soldat, je les ai étudiés *pour ma propre instruction*; ils étaient justes, très-*fermes, indépendants* des coteries subordonnées qui

ntent toujours d'accaparer un commandant; sur le amp de bataille, ils étaient d'une grande bravoure, , au bivouac, ils étaient vigilants, durs à eux-mêmes mme aux autres, généreux de ce qu'ils avaient, et parlaient la langue du soldat; c'était là tout le se- et de leur puissance absolue, du séidisme qu'ils ins- raient. La discipline sous eux était instinctive, per- nne jamais ne se serait avisé d'enfreindre ses lois, si le hasard produisait un exemple d'indifférence ses devoirs, la justice des camarades épargnait de nir à celle du chef. Sous un homme de cette mpe, tout est facile, un régiment est une famille, cette famille fait des prodiges.

D. *Qu'est-ce qui donne le plus d'empire aux lois la discipline?*

R. Le respect qu'inspire le chef.

D. *Qu'est-ce qui donne le plus de facilité à leur plication?*

R. La subordination.

D. *Qu'est-ce qui assure la subordination?*

R. La connaissance intime de la hiérarchie des uvoirs.

D. *Qu'est-ce qui assure aux ordres leur utile puis- nce?*

R. D'abord le ton ferme et bref avec lequel on les nne, puis l'inflexibilité pour leur exécution. Des dres ainsi donnés et appuyés sont toujours et omptement obéis.

D. *Que produit la discipline bien entendue?*

R. L'unité et la promptitude d'action.

D. *Que produit l'unité d'action?*

R. *L'esprit de corps*, qu'on pourrait appeler plus stement en guerre l'*âme de corps*.

D. *En guerre, doit-on obéir aux ordres qui vous nt donnés par tous les officiers qui vous sont supé- eurs en grade?*

R. On doit être très-respectueux pour tout officier, telle arme qu'il soit, qui nous est supérieur en

De l'Étude des terrains.

DU DESSIN ET DE LA TOPOGRAPHIE.

Les terrains de guerre sont de deux espèces, *praticables* et *impraticables*. Leur étude doit se porter sur trois points principaux :

1° Leur nature facile ou difficile, dans ses rapports spéciaux avec le parcours des différentes armes ;

2° Leurs positions, sous leur aspect offensif et défensif;

3° Leurs développements et distances.

D. *Qu'est-ce qu'un défilé?*

P. Tout passage qui, en se rétrécissant, tend à diminuer le front d'une troupe en bataille ou en colonne.

D. *Qu'est-ce qu'un plateau?*

R. Le sommet d'une montagne sur laquelle on peut s'établir.

D. *Qu'est-ce qu'une crête?*

R. Le sommet d'une montagne sur laquelle on ne peut pas s'établir, militairement parlant.

D. *Qu'est-ce que les versants d'une montagne?*

R. Ses pentes opposées.

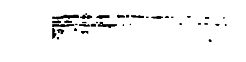
D. *Qu'est-ce qu'une chaussée?*

R. Une route élevée au-dessus de terrains impraticables.

D. *Qu'est-ce qu'une position?*

R. Un terrain qui présente à une troupe la facilité


Page 90.
ck.- Avant-
ILL
torrent
N
H
taillis



d'y combattre avec avantage, même à forces inégales (1).

D. *Quelle est la meilleure position offensive?*

R. Celle qui est la plus menaçante pour l'ennemi, et qui facilite le plus les attaques que nous dirigeons sur lui.

D. *Quelle est la meilleure position défensive?*

R. Celle qui offre le plus d'obstacles infranchissables aux attaques de l'ennemi.

D. *Est-il important pour un officier de cavalerie légère de savoir dessiner?*

R. Aussi indispensable que de savoir écrire.

D. *Pourquoi?*

R. Parce que souvent avec deux lignes, il dit plus et mieux qu'avec deux pages écrites ; que quelques traits au crayon se font plus vite, et plus facilement, que ne se compose un rapport, et qu'ils assurent et classent bien mieux les détails de ce rapport, que ne le font les souvenirs que l'on conserve d'une longue reconnaissance.

D. *Le dessin n'offre-t-il pas d'autres avantages encore?*

R. Il en offre un immense pour la guerre, c'est d'habituer à regarder et à bien voir ; à apprécier les distances, les natures de terrains ; à rendre présent ce qu'on a vu, et surtout à juger de la possibilité de la vitesse et de l'à-propos des entreprises.

D. *En a-t-il d'autres encore?*

R. Oui, pour l'officier distingué, celui de donner plus de facilité à juger les dispositions, les impressions morales des hommes qu'il commande.

D. *Un exemple de mémoire locale éclairera la question :*

R. L'ennemi est à quelques lieues ; un officier part

---

(1) Jacquinot de Presles

pour le reconnaître. Cet officier observe attentivement la route qu'il tient ; car elle sera la plus courte pour revenir s'il est attaqué de front ; mais en même temps il grave avec un grand soin dans sa mémoire, les chemins, les sentiers, les terrains praticables qui, sur les flancs, aboutissent à la route qu'il tient, afin que si dans sa retraite, il est coupé, il puisse profiter d'eux pour rendre inutile la manœuvre de l'ennemi, et revenir sûrement, et par un détour, au point de départ où se trouve son appui.

Il a devant lui une plaine nue et uniforme. Deux villages sont près l'un de l'autre ; ils ont à peu près le même aspect ; mais le clocher de l'un est pointu, et celui de l'autre est arrondi à son sommet, c'est sur le clocher pointu qu'il doit se diriger.

Il arrive à un bois. Deux chemins se présentent ; ils sont d'égale largeur et s'ouvrent sur un taillis uniforme. Une borne se trouve à droite du chemin qu'il doit prendre. Il s'avance. On traverse une mare, puis on arrive à un quinconce. Six routes pareilles y aboutissent. A la droite de celle que l'on quitte est un grand arbre mort ; à la gauche de celle que l'on doit prendre se trouve un poteau.

On continue à marcher. Une clairière s'ouvre à droite. Le bois se referme plus sombre. On marche encore. Puis une barrière se présente ; elle est ouverte. A côté d'elle sont une touffe de genêts en fleur, un fossé profond nouvellement creusé, un tas de pierres brisées, un grand peuplier isolé. On sort du bois. l'on se trouve en plaine. Après dix minutes de marche, l'ennemi se présente en force : charge franchement, et oblige à une prompte retraite. Le guide profite de l'instant de surprise pour s'échapper. L'officier commandant la reconnaissance est réduit à ses souvenirs, qui sont d'autant plus profonds, que l'habitude du dessin a mieux gravé dans sa mémoire les formes et les lignes des objets qu'il a remarqués en *venant, et qu'il* s'est retourné souvent pour les re-

connaître sous leurs deux aspects. Il sait qu'il doit au retour retrouver à sa droite ceux qui étaient à sa gauche, et à sa gauche ceux qui étaient à sa droite. Le peuplier, le tas de pierres brisées, le fossé nouvellement creusé, le massif de genêts vert et jaune, la barrière ouverte d'abord, puis le bois sombre, puis la clairière, puis le poteau, puis le grand arbre mort, puis la mare, puis la borne, puis le clocher pointu, sont les jalons qui les ramènent au camp.

L'habitude du dessin donne au souvenir une faculté qu'on pourrait appeler instinctive; c'est celle de saisir pour ainsi dire malgré soi, et sans être distrait d'autres pensées, la forme et la couleur des objets qui se présentent devant nous. Le premier exemple est tiré simplement de la forme des lignes. Je vais en donner un où la teinte des objets servira autant que leur silhouette.

Un partisan à la tête de cent chevaux, sort du bivouac à la pointe du jour. Il est en plaine, et il veut dérober sa marche à l'ennemi. Une ligne noire et peu épaisse paraît à sa droite ; est-ce l'ennemi ? — Ce serait bien étonnant ; car des reconnaissances ont été cette nuit de ce côté, et ne l'ont pas rencontré : d'abord le front de cette ligne n'est pas rationnellement établi, car il ne fait nullement face à nos troupes. — Regardons. — La ligne ne bouge pas. Est-ce de la cavalerie ou de l'infanterie en bataille ? — Non ; car la ligne n'est pas coupée par des intervalles réguliers et d'égale largeur, et d'ailleurs la partie supérieure de cette ligne, quoiqu'assez parallèle à la partie inférieure, est néanmoins dentelée. — Serait-ce un bois ? — Non ; la ligne est trop mince. Qu'est-ce donc ? — C'est une haie. Elle est longue, uniforme et assez haute pour masquer une colonne. Il se dirige vers elle, et la longe, en la mettant entre lui et l'ennemi.

Arrivé au bout de cette haie, il aperçoit à une demi-*lieue un village* que son guide lui nomme, et qui se *trouve être sur la route* qu'il doit tenir ; mais pour

y parvenir, il sera aperçu. Il s'arrête ; observe que les vapeurs soulevées par le soleil restent plus denses et plus lourdes à sa droite, et se prolongent sinueuses jusqu'à ce village. La ligne grise qu'elles forment devient à chaque instant plus mince. Cette ligne s'étend parallèlement et assez proche du flanc droit de sa colonne. Il juge qu'elle ne peut être motivée que par la présence d'un ruisseau qui coule dans un fond. Il tourne à droite, à angle droit, marche perpendiculairement sur elle de manière que son mouvement soit masqué par la haie qu'il quitte, et, arrivé dans le fond, tourne à gauche, longe le ruisseau et gagne le village.

Après avoir côtoyé des vergers pendant un quart d'heure, la plaine s'ouvre de nouveau devant lui. Une ligne mince, blanche et courte, se détache à gauche sur les tons verts et bruns de cette plaine, et reparaît à une lieue plus loin. C'est la route de*** qu'il doit traverser. Mais quelle direction suit-elle, entre les deux points où elle est apparente ? Une voiture attelée va le lui apprendre en soulevant la poussière. Il regarde avec attention cette voiture pendant le trajet qu'elle parcourt ; et lorsqu'elle dépasse le point qu'il est surtout intéressant de connaître, il se dirige sur lui et traverse la route.

Il descend et aperçoit de loin un bois. Il le regarde attentivement. et remarque que la partie droite diffère de couleur avec la partie gauche. La première est d'un vert noir, mêlé de teintes bleuâtres ; la seconde est généralement d'un vert plus tendre : ses ombres sont moins foncées, et se trouvent coupées çà et là d'écorces blanches. Il n'hésite pas à se diriger sur la seconde partie de ce bois qui doit être plantée d'acacias, de bouleaux, qui croissent sur des terrains secs, fermes, pauvres, et par conséquent faciles à parcourir ; tandis que le premier doit se composer d'aunes et de saules, qui indiquent toujours des terrains marécageux et impraticables.

Il gagne la montagne couverte de sapins. Il marche, et tout à coup la verdure sombre de la forêt s'interrompt, et laisse apercevoir sous les arbres une teinte d'une couleur verte moins vive, et tirant sur le bleu : voilà sans doute le ravin de**** au fond duquel coule le torrent de****. Il tourne à gauche, et bientôt aperçoit la plaine. Plus la teinte d'horizon est indécise et participe de celle du ciel, plus l'horizon est éloigné ; plus elle est ferme, se détache de celle du ciel, et s'harmonie avec celle des premiers plans, plus l'horizon est rapproché. Cette observation est la base de toute perspective aérienne. Il faut habituer ses yeux, et son jugement, à faire sûrement, et à rectifier les calculs que cette perspective nous indique. Cela est facile toutes les fois que l'on marche ; car rien n'est plus simple que de fixer dans son esprit une distance du lieu où l'on se trouve, à un point quelconque vers lequel on se dirige, puis de régler la vitesse de sa marche : en arrivant on voit, la montre à la main, si son calcul s'est trouvé juste.

L'air est bleu, c'est pour cela que plus sa masse est grande entre vous et un point quelconque, plus ce point participe du bleu du ciel. Avec un peu d'attention comparative, d'habitude, en prenant pour base l'échelle générale de la dégradation des tons, à partir du point où l'on se trouve jusqu'à l'horizon, on calcule promptement et sûrement les distances entières et intermédiaires.

Le partisan quitte le bois et descend dans la plaine. L'ennemi l'y surprend, l'y attaque, s'empare de la route qu'il vient de tenir, et le jette sur des prés qui se trouvent à sa gauche. Ces prés sont verts ; mais à gauche leur teinte verte tire sur le bleu, quelques saules les bordent ; à droite au contraire leur vert est vineux. Le partisan se retire rapidement à droite, parce qu'il sait *que, lorsque* le vert des prés est bleu, *c'est parce que ces prés* contiennent de petits joncs *qui annoncent toujours* la présence de l'eau, ou de

terrains tourbeux, desquels il ne pourrait peut-être plus tirer ses chevaux s'il les y engageait, tandis que les prés d'un vert vineux indiquent un terrain sec et ferme.

Poursuivant, il côtoie une rivière qui lui paraît profonde, et sur laquelle il n'aperçoit pas de pont. Tout à coup une trace brune coupe le vert du gazon qui borde la rivière, reparaît de même sur l'autre rive, et perpendiculaire au cours de l'eau. C'est une route, elle ne peut indiquer qu'un gué. En effet, il s'y engage avec confiance, car les eaux sont moins vertes en cet endroit ; le fond des cailloux bruns s'aperçoit et dirige sa marche. Une fois séparé de l'ennemi par cet obstacle, jugeant que, découverte, son expédition ne peut plus réussir, et que les chances de pertes sont pour lui plus nombreuses que celles de succès, il fait un détour, et, consultant la marche du soleil et les indications successives que sa mémoire locale lui rappelle, il retourne au camp.

D. *Il faut donc qu'un officier de troupe légère apprenne à dessiner, pour apprendre à bien voir, et suivre un cours de topographie ?*

R. Cela est indispensable, s'il veut être officier distingué. Je crois même qu'il serait fort utile que ce cours donnât des notions coloriées de perspective aérienne ; en poussant loin le talent du dessin topographique, l'officier trouvera des chances nombreuses d'être extrêmement utile aux généraux d'avant-garde, et de se faire une réputation qui hâtera son juste avancement.

D. *Mais cette étude serait longue, et par conséquent impossible dans la position actuelle des choses?*

R. C'est pour cela qu'on peut se borner à acquérir la prompte connaissance de quelques chiffres topographiques conditionnels, qui, en peu de jours, peuvent se loger dans notre mémoire, se trouver facile-

éminemment utile pour appuyer les rapports des reconnaissances.

D. *Qu'est-ce que la topographie proprement dite ?*

R. La topographie est la base de toutes les opérations militaires. Son étude ne saurait être trop approfondie. Quelque connaissance que l'on ait acquise de l'ennemi, quelque force même que l'on ait à sa disposition, toute entreprise, quelle qu'elle soit, dépend dans son exécution de la connaissance du terrain. (L. R. A.)

D. *Un officier de troupe légère doit-il se fier entièrement aux cartes qui lui sont remises ?*

R. Non ; il doit les considérer plutôt comme une indication utile, que comme une reproduction littérale de ce qui est. Il ne doit jamais oublier de rectifier sur sa carte les erreurs qui auraient pu s'y glisser, et d'ajouter les détails utiles qu'elle ne donnerait pas. Il doit penser que plus la carte est anciennement publiée, moins elle doit être exacte, car en bien peu d'années souvent, des villages disparaissent, d'autres se créent, d'autres se joignent et confondent leurs noms ; des routes changent de direction, des ruisseaux modifient leurs cours, des étangs sont desséchés et donnés à l'agriculture ; des gués sont remplacés par des ponts, des ponts sont abattus et reportés plus loin ; des terres couvertes de forêts, de bruyères, de marais, des champs, des vignes, des prés, changent entre eux de destination, de production et par conséquent de formes topographiques.

Il doit aussi se rappeler que la petite dimension de l'échelle sur laquelle la plupart des cartes sont faites, doit souvent entraîner des erreurs. Ainsi, je le répète, il faut que cet officier considère la carte qui lui est remise comme une indication fort utile *surtout pour la direction* de sa marche, mais qui, *dans ses détails, ne doit* pas entraîner de sa part une *confiance entière.*

D. *Indiquez-moi les chiffres conditionnels topographiques que vous dites faciles à retenir et à tracer?*

R. Je vais le faire, en traçant d'abord séparément ces chiffres, puis en les réunissant en un exemple général, et qui s'appliquera aux chapitres *Reconnaissances* et *Rapports*.

Il est bien qu'un officier ait une grande feuille de papier pour tracer au fur et à mesure le plan de sa marche. Il lui est presque toujours facile d'établir ce plan sur une échelle qui ne soit pas trop petite, parce qu'il peut s'arrêter, et mettre pied à terre toutes les fois qu'il a quelque chose à dessiner. Il peut même dessiner en restant à cheval, si cette feuille est ployée d'avance de la manière la plus commode, pour qu'elle ne se présente au crayon que successivement, et partiellement, au fur et à mesure du besoin, et que la partie dessinée prenne successivement et partiellement aussi dans le pli, la place du papier blanc qui en est sorti; mais les petites feuilles d'un calepin suffisent, en ayant soin de suivre sur elles, et page par page, en commençant toujours uniformément par le haut ou le bas, le tracé de son plan. C'est sur des feuilles de la même dimension que celle d'un calepin que je donne ici le second exemple que vous me demandez.

D. *Quel soin doit-on apporter dans le tracé de ces plans?*

R. C'est, 1° en les commençant, de ne pas les établir sur une trop grande échelle, afin de pouvoir contenir un terrain plus vaste dans une même feuille;

2° De tracer finement, pour ne pas confondre ensemble des lignes qui marcheraient parallèlement et indiqueraient des choses distinctes;

3° De porter une attention particulière sur l'écriture et l'orthographe des noms;

4° Quand l'occasion s'en présente, de passer à la *plume ce qu'on* a crayonné, pour être plus certain de *le conserver sans* qu'il s'efface;

5° De bien établir les distances en inscrivant avec soin, à côté de ses suppositions ou du dire des habitants, le temps qu'on a mis à les parcourir ; ainsi d'un point intéressant à un autre, on mettra, par exemple, une lieue (une heure au pas), deux lieues (deux heures au trot).

En comparant le modèle du plan que je vous trace aux dessins topographiques que vous avez vus, vous trouverez sans doute celui-ci bien grossièrement dessiné. C'est ce que je veux : en simplifiant l'exemple, je facilite la copie. Mon but n'est pas de faire de vous des dessinateurs, mais bien de mettre en peu de jours au bout de vos doigts les chiffres utiles d'une langue nouvelle pour la plupart d'entre vous, chiffres qui ne vous rebuteront pas par la difficulté de les reproduire, et dont vous pourrez vous servir immédiatement.

Des Indices.

D. *Combien avez-vous de moyens de connaître les mouvements de l'ennemi?*

R. Quatre :

1° Les rapports des prisonniers, déserteurs et voyageurs;

2° Les rapports des espions ;

3° Les reconnaissances ;

4° Les indices.

D. *Qui vous fait découvrir les indices?*

R. La connaissance des usages généraux de la guerre et des habitudes particulières de l'ennemi. Elle ne s'acquiert que par une grande constance d'observation.

Il y a des indices généraux et des indices particuliers.

D. *Désignez-nous les indices généraux?*

R. Si l'on apprend qu'on a distribué des souliers dans les cantonnements, que les troupes nettoient leurs armes, que l'on rassemble des bestiaux, ce sont là des signes infaillibles de marches ou mouvements quelconques. (L. R. A.)

Si l'on apprend que des munitions nombreuses sont arrivées, que quelques uniformes nouveaux ont paru dans les bivouacs, c'est une preuve que des troupes nouvelles vont se joindre aux anciennes pour exécuter avec elles une attaque prochaine, car il est probable que ces uniformes sont ceux d'un état-major général ou d'un logement.

Si l'on apprend que des vivres sont réunis sur un

point, c'est une raison de supposer que des troupes vont s'y transporter.

Si des bateaux sont amenés de loin et réunis en grand nombre sur une rive, c'est un indice de tentative de passage; s'ils sont brûlés, c'est l'indice d'une franche retraite.

Si des poutres sont réunies sur le bord d'une petite rivière qui ne porte pas bateau, c'est l'indice d'une tentative de passage.

Si des ponts importants sont coupés, c'est l'indice d'une longue retraite.

Si, à quelques lieues au-dessus d'un pont que vous venez de jeter, de gros bateaux sont pesamment chargés de pierres, c'est un indice de destruction de votre ouvrage; vous ne pouvez parer ce danger qu'en allant au-devant des bateaux pour les amarrer, les échouer ou les couler.

Si des perches goudronnées et revêtues de paille sont espacées sur la ligne ennemie, c'est un indice de signal pour un mouvement général.

Si des échelles sont réunies dans un bivouac, c'est un indice d'attaque de vive force contre une muraille fortifiée.

Si l'ennemi, sur un champ de bataille, masque ses mouvements et ploie en colonne de nombreux et profonds escadrons, c'est l'indice d'une attaque puissante.

S'il se déploie, c'est l'indice d'une prise de position.

Si, en se déployant et en première ligne, il groupe sur un point des colonnes nombreuses, c'est l'indice de la pensée qui régira tous les mouvements suivants, car il considère sans doute ce point comme stratégique.

S'il fait faire un mouvement rétrograde à son artillerie, c'est l'indice d'une retraite.

S'il porte ses hôpitaux et ses petits dépôts plus en *arrière, c'est l'indice* d'une retraite ou d'un change*ment de front.*

Si les feux des bivouacs de l'ennemi paraissent beaucoup plus nombreux, mais plus petits, et placés avec affectation d'une manière plus ostensible, si ces feux sont allumés successivement, et si promptement après avoir été allumés ils s'éteignent, c'est un indice de faiblesse et de retraite.

Si la cavalerie ennemie, en retraite, sans être poussée vigoureusement, retire précipitamment sa ligne de tirailleurs, c'est un indice ou de crainte motivée par la présence d'un défilé et la supposition d'une attaque, ou un indice d'embuscade dans laquelle on veut nous attirer.

L'ennemi attaque-t-il au point du jour, c'est un indice que son mouvement sera général, parce qu'il lui faut la journée, soit pour compléter ses avantages, soit pour exécuter sa retraite.

N'attaque-t-il que le soir, c'est un indice que, dans ce mouvement, il n'a pour but que de reconnaître, ou de couvrir une retraite; on juge d'autant plus sûrement de la réalité de ce second projet, si la cavalerie seule exécute ce mouvement.

Si cette reconnaissance est poussée très-vivement, et que l'ennemi reste la nuit en avant de ses débouchés, c'est un indice d'attaque sérieuse pour le lendemain.

Si au contraire il se replie après, et rentre dans ses positions, c'est un indice, ou de retraite (comme je l'ai dit plus haut), ou de volonté d'attirer l'attention sur ce point, pour rendre moins vigilant sur d'autres.

Les traces des pas sont non-seulement un indice de la direction d'une colonne, mais encore de sa force, et souvent même de la pensée qui présidait à sa marche. Si la terre est également battue, la colonne ne se composait que d'infanterie ; si elle est empreinte de *traces de chevaux*, la colonne était composée aussi de

Chacune de ces armes était d'autant plus nombreuse, que les traces qu'elle a laissées le sont davantage et mieux imprimées. Si les traces sont fraîches, il n'y a pas longtemps que la colonne est passée ; si la trace est mince, la troupe marchait en toute sécurité, car cette troupe était en colonne de route. Si la trace est large, elle craignait une attaque. car elle marchait en colonne par peloton, par escadron, et prête à se déployer.

Si les blés, les terres sont foulés sur les côtés de la route, et que ces terres, ces blés, portent de larges et nombreuses traces de passage, la cavalerie marchait sur les flancs de la colonne, par escadrons et en échelons.

Derrière un pont, un ravin, près d'un village, les traces des pas indiquent si l'ennemi s'est formé, s'il s'est gardé ; celles des feux servent à contrôler la force indiquée par celle des pas ; ces feux indiquent non-seulement le temps qui s'est écoulé depuis que le bivouac a été quitté, mais encore celui que l'ennemi est resté dans ce bivouac, par la quantité de cendres, le soin qu'on a eu le temps d'apporter à la confection des baraques, les débris de paille, de vases, d'entrailles d'animaux abattus, etc.

Les pièces d'habillement, de harnachement, d'équipement, d'armement, abandonnées, les cartouches jetées, les chevaux morts, les linges ensanglantés, les tombes recouvertes, le soin qui a présidé à les creuser, sont des indications précieuses pour parvenir à la connaissance des régiments qui composaient les colonnes, de la fatigue, du découragement de cette colonne, du nombre de blessés qu'elle emmenait avec elle, de la gravité des blessures, de la distinction des officiers qu'elle a perdus.

La poussière soulevée par la marche d'une colonne *donne non-seulement* des indices sur la direction *de sa marche, mais* encore sur sa force, sur son ordre *et sur l'espèce d'armes* dont elle se compose ; le plus

ou moins d'épaisseur, de hauteur, de pesanteur de cette poussière indique de l'infanterie ou de la cavalerie.

Si le reflet des armes est très-brillant, il est probable que l'ennemi vous fait face ; s'il en est autrement, il est probable qu'il vous tourne le dos.

Si la troupe ennemie est fort éloignée, et que vous vouliez juger de la direction qu'elle suit, vous prenez deux points fixes en avant d'elle et sur l'un de ses flancs, et par la gradation successive des distances qui la séparent de ces points, vous jugez facilement de la direction, même de la vitesse de sa marche.

L'inquiétude ou l'insolence des habitants d'un pays insurgé sont des indices certains de l'approche de l'ennemi et de la confiance du pays en ses succès.

D. *Citez-moi des indices particuliers?*

R. Aujourd'hui que quinze ans de paix ont abattu les frontières, que les rapports des peuples entre eux sont faciles, fréquents, et que les sciences, dans leurs moindres développements, sont communes à tous, les indices particuliers en guerre sont moins nombreux, parce qu'ils tiennent, d'une part, à une nationalité qui a perdu de ses caractères distinctifs, et, de l'autre, à une science qui n'a plus de secrets pour personne.

Cependant il existe encore quelques différences que je vais tâcher de spécialiser, en indiquant le degré de confiance qu'on doit avoir, ou ne pas avoir dans certains indices.

Les Russes, confiants dans leur nombreuse et excellente cavalerie irrégulière, se gardent mal derrière la ligne qu'elle forme en avant de leur armée ; ainsi, si vous pouvez tourner leurs Cosaques et vous dér[...] leurs yeux de lynx (ce qui n'est pas facile), il est p[...] que probable que vous réussirez dans les surprises [...] erez sur leurs régiments de ligne. La [...]

lance des Cosaques n'est donc pas un indice de la vigilance des autres corps de l'armée russe.

Le grand nombre de tirailleurs que jettent les Cosaques en avant n'est pas un indice certain de la force des troupes qu'ils couvrent.

Les Cosaques, vrais cavaliers légers, fidèles au but rationnel de leur institution, faisant toujours la guerre en tirailleurs, ne gardent que de faibles réserves, tandis que les autres troupes européennes peuvent être, pour ainsi dire, comptées par le nombre de leurs tirailleurs, un escadron en tirailleurs indiquant, en général, dans les armées régulières européennes, une force de cinq ou six escadrons au moins derrière lui.

L'habitude de la guerre fait reconnaître facilement, à des distances fort grandes, à quelles nations appartiennent les troupes qui vous sont opposées ; le plus ou moins de rectitude des lignes, la tournure des colonnes, offrent des indices certains aux yeux exercés, même aujourd'hui que les armées du Nord ont à peu près toutes adopté la capote grise et le shako peu élevé.

Si les troupes ne portent pas leurs capotes, il est bien plus facile encore de les distinguer. Les couleurs adoptées, à de fort petites exceptions près, par les nations continentales sont celles-ci :

Russie,	le vert.
Angleterre,	le rouge.
Autriche,	le blanc.
Prusse,	le gros bleu.
Espagne,	le gros bleu.
Bavière,	le bleu de ciel.
Wurtemberg,	le gros bleu.
Petits Etats allemands,	le gros bleu.

Ajoutez à cela la teinte des buffleteries, la couleur des pantalons, la hauteur des shakos, la tournure des masses, et vous aurez des indices certains.

Les Cosaques sont la meilleure cavalerie légère

d'Europe, celle qui atteint le plus complétement le but de sa destination (qui devrait être celle de toute cavalerie légère). Cela tient à leur instinct de loup et de renard, à leur habitude de la guerre, à l'endurcissement de leur corps, et à la solidité de leurs chevaux.

Après les Cosaques, viennent les Polonais, certains régiments prussiens, certains régiments hongrois, les Français, les Belges, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Saxons, les Allemands du Rhin, les Anglais, les Piémontais, les Espagnols et les Hollandais. Notre place, comme habiles, n'est pas aussi bonne que comme braves; cela tient à une foule de conditions qu'il est bien facile de reconnaître, et qui le serait encore plus de corriger ; mais la bravoure est d'un grand poids dans la balance de la guerre, et c'est elle qui ne s'est chargée que trop souvent de rétablir l'équilibre, et de pousser nos succès.

Les peuples qui ont une bonne et nombreuse cavalerie fatiguent constamment l'armée ennemie, qu'ils finissent quelquefois par démoraliser, et sur les champs de bataille aventurent leur artillerie ; il faut donc modifier sa tactique sur la leur, et ne pas avoir qu'un poids et une mesure classiques, une règle générale de guerre qui nous retienne routinièrement dans une ornière désavantageuse. Pour cela, il faut savoir reconnaître à qui l'on a affaire.

Si les Cosaques attaquent de nuit, c'est pour vous empêcher de dormir, vous éreinter d'insomnie, plus que pour vous entamer ; il suffit presque toujours de faire bonne contenance.

Si la cavalerie prussienne attaque de nuit, cela est plus sérieux ; il faut non-seulement être prêt, mais manœuvrer.

Si la cavalerie autrichienne attaque de nuit, il est présumable que son infanterie l'accompagne.

Si, dans le jour, les Cosaques se déploient nombreu *sur une de vos* ailes, mais sans canon, il est probab

qu'ils ne sont pas soutenus ; s'ils ont du canon, il est plus que probable qu'ils sont vigoureusement appuyés, et ils ne seront pas longtemps à vous le prouver par la rapidité de leur attaque, en débordant vos ailes et menaçant votre retraite.

Si la cavalerie prussienne vous montre du canon, que ce canon soit d'un petit calibre, en jouant serré la partie, vous pourrez le lui enlever.

Le calibre du canon qui tire sur vous est un indice certain de la force et de l'espèce de troupes qui le traînent avec elles.

Les lois de la morale et de la discipline militaires diffèrent chez chaque peuple, surtout en ce qui touche les rapports du soldat avec l'habitant du pays ennemi sur lequel il se trouve. Ce qui serait, pour des Français, quitter le camp sans ordre et piller n'est, chez les peuples du Nord, que chercher à vivre et fourrager ; il ne faut donc pas croire que parce que des Cosaques, des Prussiens ou des Hongrois, ont paru dans tel village, ils y sont venus reconnaître. Non, ils y sont peut-être venus pour piller ; soyez donc sur vos gardes, mais ne tirez pas d'absolues conséquences de cette apparition.

Si de fréquentes patrouilles russes et prussiennes tiennent la même route pendant quelques jours, et que surtout leurs armées soient en position depuis quelque temps, c'est un indice de mouvement vers les lieux reconnus.

Si la cavalerie anglaise savait la guerre, elle serait peut-être, un jour de bataille, la plus terrible d'Europe ; son luxe bien entendu en chevaux, en équipements, est en harmonie avec le courage et la beauté de ses soldats ; quand elle se présente, vous êtes sûr que son mouvement est combiné, que son attaque sera puissante et sa retraite régulière. Elle se sépare rarement de *son infanterie*, qui assure son repos dans ses *bivouacs. Elle connaît* mieux la position et juge *mieux des dispositions* de l'ennemi par des es-

pions qu'elle paie largement que par ses reconnaissances.

Si vous apprenez qu'elle est séparée de son infanterie, n'hésitez pas à la surprendre de nuit. Lorsqu'elle vous charge, faites rapidement un simple changement de front, et prenez-la en flanc. Vous exécuterez toujours avec succès cette manœuvre sur toutes cavaleries qui, comme elle, ont un choc vigoureux et abandonné, dont les chevaux sont peu maniables, et dont les hommes, plus braves qu'instruits, entament les charges de trop loin.

Si les Cosaques se divisent d'autant plus dans leurs retraites que vos attaques sont plus longues, ne croyez pas pour cela qu'ils ont perdu confiance et courage, c'est leur manière de se retirer, maniere fort dangereuse pour l'ennemi qui les poursuit, et qui, souvent, se repent de son audace.

Si, au contraire, les autres troupes européennes ne se rallient pas promptement dans leurs retraites, c'est une preuve de démoralisation, il faut les pousser alors vigoureusement.

D. *L'infanterie du Nord chargée et dépassée est-elle pour cela en votre pouvoir?*

R. L'infanterie autrichienne jette ses armes, chaque soldat se réclame du titre de Polonais, il vous suit loyalement.

L'infanterie prussienne jette ses armes, mais les ramasse aussi promptement, si elle aperçoit qu'on vienne à son secours.

L'infanterie russe se couche, laisse passer les charges, se relève, et fait de nouveau usage de ses armes.

Les tirailleurs autrichiens, habillés de gris et armés de carabines à balles forcées, sont perdus si vous les serrez en plaine; il ne faut pas hésiter alors à les charger, ils sont à vous, car ils n'ont plus le temps de recharger leurs armes.

On ne peut approcher de la vérité dans les calcu

approximatifs que l'on fait sur la force de l'ennemi, par le nombre de feux de ses bivouacs, qu'en sachant d'avance que chacun de ses feux indique plus ou moins d'hommes, selon la nation à laquelle les régiments bivouaqués appartiennent. Cette différence tient, avant tout, à un caractère national très-distinct, et aussi à l'espèce des ustensiles qui servent à la cuisson des aliments, et dont les troupes sont pourvues.

De même qu'un feu de bivouac français indique une moyenne de dix hommes, de même un bivouac russe en indique une de quatre, un bivouac hollandais de cinq, un bivouac anglais de six, un bivouac autrichien de six, allemand, *idem*.

Il est bien entendu que ces calculs ne sont qu'approximatifs, et que la vivacité du feu, en indiquant plus ou moins d'hommes pour l'alimenter, donne avant tout des certitudes.

Des Guides.

D. *Quand faut-il prendre des guides?*

R. Toutes les fois qu'on ne connaît pas parfaitement le terrain sur lequel on opère, et surtout s'il est possible de les avoir montés, afin de ne pas subordonner la vitesse de sa marche à celle du pas d'un homme à pied.

D. *Faut-il changer de guide?*

R. Dans le cas où un guide connaît bien le pays, il faut le conserver pendant tout le temps que dure l'expédition, surtout si elle est délicate.

D. *Si, dans une expédition délicate, votre guide venu de loin, se trouve dans un pays qu'il ne connaisse plus, que faut-il faire?*

R. En prendre un autre, mais emmener toujours avec soi le premier, qu'on ne relâche qu'après l'expédition terminée, pour qu'il ne puisse pas trahir le secret de notre marche.

D. *Quelles précautions prenez-vous avec un guide?*

R. La sévérité des précautions qu'on prend avec un guide dépend tout à fait du plus ou moins d'importance et de danger de notre expédition. Le guide qui conduit, en temps de paix ou en temps de guerre, sur les derrières d'une ligne d'opération, doit marcher librement et en tête de votre colonne.

D. *Et le guide qui conduit une reconnaissance?*

R. Il doit marcher près de l'officier commandant et sous la garde spéciale d'un sous-officier et d'u brigadier, qui auront constamment les yeux sur l' '' faut ne pas oublier qu'en pays ennemi surtou'

guide tâchera toujours de vous échapper, s'il peut le faire facilement et sans danger.

D. *Si le guide est à pied, que fait-on ?*

R. On l'attache par le bras gauche, avec une longue corde à fourrage, dont l'autre bout est fixé à l'arçon de la selle du brigadier; le sous-officier, le sabre à la main, et les fontes découvertes, marche à côté de lui.

D. *Si le guide est à cheval, que fait-on?*

R. On attache l'une de ses jambes à l'un de ses étriers, afin que dans un chemin difficile il ne puisse pas sauter à terre, et s'échapper ; puis on remet les rênes de son cheval au brigadier qui marche à sa gauche, et qui le conduit ainsi pendant tout le temps que dure l'expédition.

D. *Si tout à coup on aperçoit sur le visage du guide de nouvelles émotions, que doit-on faire ?*

R. Le prévenir que s'il trahit, il sera fusillé sans remise.

D. *Et si l'on craint qu'il ne nous conduise dans une embuscade ?*

R. On lui fait observer qu'en marchant à la tête de la colonne, s'il est fait une décharge sur le détachement, il sera le premier tué.

D. *Pourquoi employez-vous deux hommes à la conduite d'un guide déjà si bien surveillé ?*

R. C'est que le terrain est souvent difficile, et que s'il vous force à marcher par un, il est indispensable que le guide soit précédé et suivi.

D. *Permettez-vous au guide de suivre un sentier longeant la route que tient la colonne?*

R. Règle générale, il faut que le guide marche sur le même terrain que la colonne, surtout si le pays est coupé, si l'on côtoie des bois, de larges fossés, des ravins, etc.

D. *Donnez-vous la conduite des guides au premier sous-officier, brigadier venu de votre détachement?*

R. Non ; mais au plus intelligent, parce qu'il doit constamment lire sur le visage de ce guide.

[redacted]

D. *Permettez-vous que l'on cause avec le guide?*

R. Non; vous défendez qu'on l'interroge, et qu'on réponde aux questions qu'il pourrait adresser, puis vous désignez des hommes spéciaux pour correspondre avec lui, et vous choisissez ces hommes parmi ceux qui savent le mieux la langue du pays, et que vous supposez les plus discrets.

D. *Dans une expédition délicate, faites-vous interroger le guide devant votre détachement?*

R. Non, je l'interroge à part.

D. *Comment interroge-t-on un guide?*

R. Très-lentement, et en le fixant; s'il ne comprend pas bien les questions qu'on lui adresse, on les change avec patience, de manière à arriver à obtenir une réponse utile.

D. *Comment traitez-vous un guide?*

R. Très-doucement. Vous ne le laissez manquer de rien, et si, au retour, vous avez été content de lui, et que vous puissiez lui rendre un service, ou lui donner de l'argent, vous ne négligez pas de le faire.

Souvent en pays ennemi, des paysans pour ne pas servir de guide disent qu'ils ne savent pas le chemin. Ne soyez pas dupes de ce mensonge, effrayez et emmenez avec vous les prétendus ignorants, jusqu'à ce que vous ayez trouvé des guides plus utiles.

Des Espions, des Envoyés secrets.

D. *Un officier d'avant-garde emploie-t-il des espions?*

R. Oui; mais malheureusement trop rarement, parce qu'il n'a pas assez d'argent pour les bien payer, et qu'en pays ennemi surtout, il est plus que probable que l'espion mal payé, que vous employez, deviendra le vôtre; tous ses intérêts se trouvent réunis pour qu'il en agisse ainsi.

D. *A quoi faut-il donc subordonner l'emploi des espions, et le degré de confiance qu'on a en eux?*

R. Au pays dans lequel on se trouve; aux intérêts que les habitants ont à vous servir; à l'opinion que ces habitants ont de votre force.

Il faut, de plus, mettre un grand soin, une grande finesse, dans l'usage que vous faites de ces espions; autrement, il serait à craindre que vos secrets ne fussent promptement apportés à l'ennemi. Il faut, pour ainsi dire, lorsqu'on est dans une position aventurée, attendre le retour d'un espion avec les mêmes précautions que celui d'une reconnaissance, car il peut être suivi de l'ennemi, et vous valoir une attaque d'autant plus dangereuse, qu'elle serait plus éclairée et plus sûre.

D. *Il ne faut donc pas prendre le premier venu pour faire ce métier?*

R. Non. Il faut d'abord tâcher de connaître sa famille, ses alentours, et par eux, sa moralité; les relations qu'il peut avoir du côté de l'ennemi; puis, essayer de le séduire en l'intéressant à notre cause par de bons traitements, des cadeaux, des espérances, et

[illegible] les succès certains de [illegible]

[illegible] cependant, lui don- [illegible] pourrait prendre sa [illegible] sur ses biens, etc.

[illegible] un espion dans de petites [illegible] dangereuses?

[illegible] être très-fidèle à remplir [illegible] les engagements qu'on [illegible]

[illegible] intelligent et dévoué dans [illegible] dangereuses, on le charge de plus [illegible]

D. *Lorsqu'on a de nombreuses informations à [illegible] sur l'ennemi, en charge-t-on le même espion?*

R. Il faut d'abord apprécier le degré d'intelligence de l'homme auquel vous confiez une mission. Si cette intelligence est bornée, il faut restreindre la besogne dont vous la chargez. Ensuite, il est dangereux de mettre votre secret tout entier dans une même main. Il vaut donc mieux sous tous les rapports, employer plusieurs espions que vous faites partir à des heures différentes, que vous dirigez sur des points différents, et de manière qu'ils n'aient aucune intelligence entre eux.

D. *Si vous avez des raisons de vous défier de l'un d'eux, faut-il l'arrêter?*

R. Pas toujours : mais bien le charger d'une fausse mission, qui lui fasse soupçonner l'arrivée de nombreux renforts sur un point, menaçant l'ennemi, et de l'exécution prochaine d'une manœuvre stratégique qui doit compromettre cet ennemi dans la position qu'il occupe.

D. *Donnez-vous des instructions écrites à un espion?*

R. Pour une fausse mission, oui; et dans ce cas, vous les concevez de manière que l'ennemi s'en emparant, leur lecture serve vos projets.

D. *Et pour une mission véritable ?*

R. Jamais ; les instructions ne doivent être que verbales.

D. *Donnez-moi des exemples pour les deux cas?*

R. La ligne ennemie occupe en face de la vôtre, les villages de *Valtersdorf*, *Thaldorf*, *Meissen*, *Langsdorf*, *Baumdorf*, *Grossdorf* et *Kleindorf*.

A quelques lieues en arrière de la ligne sur la gauche est le bourg de *Guttstadt ;* vous donnez à l'espion duquel vous vous défiez les instructions écrites suivantes :

« Tourner la ligne ennemie. Arriver à *Guttstadt ;*
« s'y informer si des hussards français à pelisses
« rouges, et portant le N° 4, des chasseurs à collet
« jaune, portant le N° 2, des dragons à collet rouge
« portant le N° 2, des lanciers rouges, portant le N° 4,
« et de l'infanterie n'y ont pas paru.

« S'ils n'y sont pas encore, reconnaître l'état des
« chemins qui conduisent de *Guttstadt* à *Grossdorf ;*
« si l'artillerie peut y passer. Retourner à *Guttstadt*,
« y attendre notre division, et venir nous prévenir
« en toute hâte aussitôt son arrivée. »

A l'espion dans lequel vous croyez pouvoir vous fier, si vous projetez une attaque sur *Meissen*, vous lui donnez des instructions verbales, pour reconnaître les villages de *Baumdorf*, *Langsdorf* et *Meissen*.

Ces instructions contiennent tout ce dont vous voulez qu'il s'informe. Si vous craignez qu'il ne retienne pas facilement les noms des trois villages, vous les lui faites écrire sur un petit morceau de papier, qu'il pourra facilement avaler, s'il court le danger d'être pris. En admettant que l'homme soit pris, ou qu'il trahisse, l'ennemi voyant trois noms écrits, ne sait sur lequel des trois villages l'attaque aura lieu, et si tous trois ne sont pas menacés.

D. *Parmi quels hommes choisissez-vous vos espions?*

R. *Le plus possible* parmi ceux dont l'ennemi doit *le moins se défier ;* ainsi, les maîtres de poste, les

postillons, les conducteurs de voitures publiques, les marchands qui sont connus dans le pays, peuvent être fort utiles, parce qu'ils seront naturellement moins suspects que des hommes qui, dans le cas où ils seraient pris, ne pourraient justifier de leur course, et se recommander de personne.

D. *A quoi reconnaissez-vous les espions que l'ennemi vous envoie?*

R. A leur manière de regarder. A l'attention qu'ils portent à ce qui se passe dans votre bivouac. Aux prétextes frivoles qu'ils prennent pour y pénétrer. A leur émotion, si vous les arrêtez. Au peu de sûreté de leurs réponses, si vous les interrogez, et surtout s'ils croient que vous les reconnaissez. Souvent à l'argent qu'ils ont la maladresse de porter sur eux. A l'empressement qu'ils mettent à détruire une instruction dont ils sont porteurs.

D. *En Allemagne, quelle espèce d'homme fait le plus souvent ce métier ?*

R. De pauvres juifs.

D. *Quel prétexte prennent-ils le plus souvent pour entrer dans les bivouacs ?*

D. Celui d'acheter et de vendre. Ils demandent souvent à acheter les peaux des bêtes abattues pour la nourriture des soldats. C'est ce prétexte qu'ils prirent pour s'introduire dans nos bivouacs, lors de la rupture des ponts sur le Danube, le jour de la bataille d'*Essling.*

D. *Sur le moindre soupçon de ces espionnages, que faut-il faire ?*

R. Arrêter sur-le-champ l'homme soupçonné, lui faire subir plusieurs interrogatoires sévères et contradictoires, de manière à voir s'il se coupe dans ses réponses, et l'envoyer, sous bonne escorte, au commandant de l'avant-garde avec un rapport qui contienne l'*interrogatoire* et votre opinion.

D. *Lorsque des détachements de votre armée, éta éloignés les uns des autres, il est pressant qu'ils con*

muniquent entre eux, qu'ils ne peuvent le faire par des moyens ordinaires, qu'en perdant un temps précieux, et compromettant ainsi l'utilité de la communication, quel parti prend-on ?

R. On charge de la mission un *envoyé secret*; mais la démarche est d'autant plus délicate et périlleuse, que cet envoyé est porteur de détails plus confidentiels et plus importants. C'est pour cela qu'il serait fort utile, lorsqu'un corps est détaché, et qu'on suppose qu'on pourra se trouver dans l'obligation de correspondre avec lui, par envoyé secret, de convenir d'avance avec son chef d'un chiffre, dont on gardera précieusement le double.

D. *Tous les chiffres ne sont-ils pas lisibles ?*

R. Oui, pour les cabinets diplomatiques, mais non pour un commandant d'avant-garde, et même d'armée. D'ailleurs, il en est un illisible qu'on peut employer facilement.

D. *Lequel est-il ?*

R. Vous, et la personne avec laquelle vous correspondez, êtes porteur d'un volume semblable. Ce volume peut appartenir à tel ouvrage et être écrit en telle langue que ce soit, pourvu que vous connaissiez l'alphabet de cette langue.

Le premier chiffre que porte votre correspondance, est celui de la page choisie ; le second celui de la ligne à laquelle vous commencez. Les autres, ceux des lettres que vous employez, et que vous avez toutes numérotées, sans lacune et à partir de la première désignée, jusqu'à ce que vous ayez celles qui vous sont nécessaires. A moins d'avoir le même volume que vous, il est de toute impossibilité de vous lire, parce que les mêmes lettres répétées sont représentées par différents chiffres. Il faut avoir le soin de ne pas laisser d'intervalles entre les mots chiffrés, pour que l'on ne compare pas le nombre des lettres de chacun des mots, et qu'on n'en tire pas une inducti

D. *N'emploie-t-on pas quelquefois de faux envoyés secrets ?*

R. Oui ; mais le cas est bien rare, parce qu'il faut de la part de ceux-ci un bien grand dévouement pour jouer ce rôle dangereux. et remettre à l'ennemi des notes fausses, et qui lui fassent prendre une détermination importante, et contraire à ses espérances. Si cependant un cas grave se présentait, on pourrait employer cette ruse de guerre. Mais il faudrait choisir un envoyé plein de courage, de fermeté et de finesse.

D. *Que doit-on recommander aux soldats, lorsqu'on craint l'espionnage ?*

R. On doit défendre leurs rapports trop intimes avec les habitants. les prévenir de se défier de leurs questions, de ne jamais y répondre lorsqu'elles roulent et peuvent l'éclairer sur notre position. On doit leur ordonner aussi d'arrêter les personnes qui les feraient boire. et les interrogeraient ensuite.

Des Questions à faire.

On ne peut apporter trop de soins aux questions qu'on adresse, parce que dans tel ou tel cas les réponses qu'elles provoquent décident d'une action grave.

Tout savoir, faire la part du vrai et du faux, de l'important et de l'inutile, est un talent en guerre, une des qualités les plus précieuses d'un officier d'avant-garde.

D. *Quel est le premier soin qu'on doit avoir lorsqu'on interroge ?*

R. C'est de juger les dispositions morales de celui qui va vous répondre.

D. *En quoi cet examen importe-t-il ?*

R. En ce qu'il décide de la nature, de la forme et du ton des questions qu'on doit adresser.

D. *N'y a-t-il rien de plus à reconnaître ?*

R. Si ; le plus ou moins d'intelligence du questionné ; cette connaissance devant aider au développement et à l'importance de nos questions.

D. *Vous modifiez sans doute votre manière d'interroger suivant le pays dans lequel vous êtes ?*

R. Oui. En général, il vaut mieux commencer toujours l'interrogatoire doucement, mais de manière à inspirer à l'interrogé la conviction qu'il ne pourra nous tromper. Il va sans dire que si la guerre se fait dans notre pays, nous ne devons pas interroger comme si nous étions en pays ennemi, et que si elle se fait en pays ennemi, il y a encore des distinctions à faire entre telles ou telles contrées, telles ou telles classes d'individus, qui nous sont plus ou moins opposées ou favorables. Il faut penser, en interrogeant, que

que nous aurons demandé ou dit sera répété, et songer à l'impression utile ou défavorable à notre cause que cela pourra faire. Souvent un interrogatoire maladroit a produit un résultat inverse à celui qu'on en attendait : l'interrogateur s'étant trouvé lui-même sur la sellette, sans s'en douter, et ses interrogations lui ayant été fatales, parce que, répétées à l'ennemi par l'interrogé, elles ont servi à faire connaître les projets et à les combattre.

D. *Quand on arrive dans un village, qui d'abord interroge-t-on ?*

R. Le maire, ou celui qui remplit les fonctions municipales, le maître de poste, le curé ou pasteur, le maître d'école, le seigneur, les hommes désignés pour avoir servi de guides à l'ennemi.

D. *Quel est à peu près la série des questions qu'on leur adresse ?*

R. Les questions, toujours proportionnées à l'intelligence des interrogés, sont : Où est l'ennemi ? Que sait-on de sa marche, de ses dispositions militaires, de ses forces numériques, de ses dispositions morales ? A-t-il de l'infanterie, de la cavalerie, des canons ? Quels numéros, quels uniformes portent l'infanterie, la cavalerie ? Les chevaux sont-ils maigres, les hommes fatigués ? Quelles langues parlent ces hommes ? D'où dit-on qu'ils viennent ? Appartiennent-ils à landwher ou à la ligne ? Y a-t-il parmi eux beaucoup de soldats qui parlent français ? L'ennemi bivouaque-t-il ou couche-t-il dans les maisons ? Comment se garde-t-il ? Envoie-t-il des reconnaissanc Ces reconnaissances ont-elles poussé jusqu'au vil où l'on se trouve ? Comment s'y sont-elles pré tées ? Etaient-elles nombreuses ? Qu'y ont-elles Qu'y ont-elles dit ? Pillent-elles ? Insultent-e Comment étaient habillés les hommes qui les co saient ? Quelles informations ont-elles prises où sont-elles arrivées, et par où se sont-elles re Où ont-elles été en quittant le village ? Y

passé la nuit, et comment se sont-elles établies ? L'ennemi est-il proche, envoie-t-il des reconnaissances, régulières ? Arrivent-elles à la même heure, chaque jour, en même nombre et par les mêmes routes? Comment est la route qui conduit à l'ennemi ? S'y trouve-t-il des bois, des ravins, des ponts, des villages ? Où sont-ils situés ? Peut-on arriver à ces défilés en faisant un détour, et sans passer par la route tenue par l'ennemi ? Est-il sur le qui-vive ? Comment se garde-t-il ? L'ennemi a-t-il pris des chevaux aux maîtres de poste ? S'est-il servi de ses postillons ou de tout autre homme du village comme guides ? Où s'est-il fait conduire ? Quelles questions a-t-il faites à ses guides ? Les a-t-il maltraités ? Ses guides l'ont-ils vu inquiet et triste ? Quelles précautions prenait-il dans sa marche ?

D. *N'y a-t-il pas d'autres questions à faire?*

R. Oui, et qui selon la position dans laquelle on se trouve, les ordres qu'on a reçus, doivent souvent précéder, ou même remplacer les susindiquées.

D. *Quelles sont-elles ?*

R. Toutes celles relatives à la configuration topographique des lieux qu'on parcourt. Ainsi, où sont situés telle ville, tel bourg, tel village ? Quelle est leur population, leurs ressources ? A quelles distances se trouvent-ils entre eux, et du lieu où l'on est ? Combien faut-il de temps pour y aller à pied ? Les routes qui y conduisent sont-elles bonnes, larges, ferrées, pavées ? Y a-t-il des villages, des hameaux, des fermes intermédiaires ? Sont-ils riches ? Combien de feux ? Pour s'y rendre, faut-il traverser des bois, des plaines, des rivières ? Y a-t-il des gués, des ponts ? Quelle est leur nature ? Peut-on se tromper de chemin ? Lequel faut-il prendre ? Y a-t-il des montagnes ? Quelle est la nature des routes qui les gravissent ?

D. *Faut-il interroger les hommes qu'on appelle, ensemble ou séparément ?*

R. Séparément. Porter une grande attention co parative à leurs réponses ; si l'on s'aperçoit qu'e soient peu conformes entre elles, les approfondir av soin et finesse, et si l'on a des soupçons motivés leur fausseté, arrêter ceux qui les ont faites, et emmener avec soi sous bonne garde.

D. *La série de questions, dans telles ou telles constances qui sont en apparence les mêmes, doit-être uniforme ?*

R. Elle varie autant que la position et la nat des ordres qu'on a reçus. Souvent on est obligé, p arriver à une connaissance exacte des faits, de pl der le faux pour savoir le vrai ; et souvent mê un partisan aventuré, qui ne veut pas se faire connaître pour être de telle ou de telle nation, obligé de prendre le langage de l'ennemi, sur derrières duquel il se trouve, et d'interroger les bitants comme s'il faisait partie d'un corps prussi russe, autrichien, etc. Dans ce cas, on ne met rapport avec les personnes interrogées que ceux nos hommes qui parlent très-bien la langue du pa et on interdit sévèrement aux autres toute comm nication. C'est au plus ou moins d'intelligence questionneur à juger de la forme, de la nature, de sévérité et de la douceur des questions qu'il adres l'important est d'arriver à la connaissance de la rité.

D. *Quelles questions adressez-vous à un déserte*

R. Je lui demande : 1° le numéro ou le nom son régiment, sa force ; 2° la brigade à laquell appartient, le nom du général qui la command 3° de quelle division cette brigade fait partie, le n de celui qui commande cette division ; 4° à quel co d'armée appartient cette division ; le nom, le gr du général en chef et le siége de son quartier gé ral ; 5° si le régiment, la brigade ou la division *tonnent, campent ou* bivouaquent. Si le corps *posté, on demandera* s'il est couvert par bea

d'avant-postes, s'il se garde avec soin, enfin, s'il est retranché; 6° quels sont les corps d'armée ou divisions à la droite et à la gauche, leur éloignement; 7° où il a laissé son régiment, sa brigade; si ce corps a fait des détachements, s'il attend des renforts; 8° s'il y avait des ordres pour faire un mouvement prochain, ou quelques-uns de ces préparatifs qui le dénotent d'avance; 9° que contenaient les derniers ordres du jour; 10° quels sont les bruits qui circulaient dans l'armée; 11° si les subsistances sont abondantes, où sont les magasins, les dépôts, les entrepôts; 12° s'il y a beaucoup de malades, où est le grand hôpital, où sont les ambulances.

D. *Si le déserteur arrive pendant que son corps est en marche, qu'ajoutera-t-on?*

R. 1° Quelle direction suivait la colonne? 2° Son mouvement était-il isolé ou combiné? 3° Jusqu'où la colonne avait-elle l'ordre de s'avancer? 4° La colonne était-elle d'une seule et même espèce d'armes, ou bien mixte?

D. *Si le déserteur appartient à la cavalerie?*

R. On poursuit de la sorte: Combien avez-vous de chevaux au régiment? combien en aviez-vous au commencement de la campagne? sont-ils en bon état? Y a-t-il beaucoup de remontes? Y a-t-il beaucoup de recrues ou de jeunes soldats? (L.R.A.)

D. *Pourquoi ces deux dernières questions?*

R. Parce que, comme les troupes légères ne doivent laisser échapper aucune occasion de faire du mal à l'ennemi, il ne faudrait pas négliger d'attaquer un corps de cavalerie où il y aurait beaucoup de recrues et de remontes.

D. *Continuez.*

R. Y a-t-il beaucoup de chevaux malades ou hors de service? Les fourrages sont-ils abondants? *Les contrées occupées* par l'armée suffisent-elles *pour les fournir, ou bien* les tire-t-on des derrières de l'ar*mée (L.R.A.)*? Arrivent-ils exactement? Fait-on de

détachements pour les aller chercher? faut-il aller loin? Où sont las magasins? comment sont-ils gardés? Le cavalier est-il maltraité par ses chefs? Y a-t-il eu des insurrections dans les régiments? Si nous avons des avantages, y aura-t-il beaucoup de désertions? Quelles précautions prend-on pour empêcher la désertion? Les hôpitaux sont-ils bien éloignés de l'armée? A-t-on perdu beaucoup de monde dans la dernière affaire? Ces pertes ont-elles démoralisé le soldat?

D. *Quelles questions faites-vous à un soldat d'artillerie?*

R. Celles qui précèdent, et de plus : Où est le grand parc? y a-t-il de l'artillerie de siége? Où sont les dépôts? où est le petit parc? Combien la division à laquelle est attachée sa batterie a-t-elle de pièces? quel calibre et quelles espèces de bouches à feu? les caissons et coffrets sont-ils bien garnis (L. R. A.)? Quel est le numéro du régiment, de la compagnie, de la batterie? Y a-t-il un équipage de ponts? Les chevaux d'attelage sont-ils en bon état?

D. *Quelles questions feriez-vous à un soldat du génie?*

R. Les précédentes et de plus: Où est le grand parc du génie? Les sapeurs attachés aux divisions ont-ils des caissons d'outils, un équipage de ponts, de chevalet ou autres (L. R. A.)?

D. *Quelles questions adresseriez-vous à un prisonnier?*

R. Les mêmes qu'à un déserteur.

D. *Faut-il espérer que les rapports qu'on obtiendra seront toujours exacts?*

R. Non. Les uns, par ignorance, ne seront pas en état de répondre catégoriquement; les autres, par finesse ou pour se faire valoir, feront exprès de dire ce qu'on désirera, ou bien ne diront rien de vrai; mais, pour les mettre en défaut, on leur répétera les mêmes questions inopinément et à diverses reprises.

pour comparer leurs dernières réponses avec leurs premières dépositions. (L. R. A.)

D. *Transmettra-t-on au général de l'avant-garde le rapport détaillé de cet interrogatoire?*

R. Oui; en y ajoutant nos propres observations sur le degré de confiance que semble mériter le déserteur ou le prisonnier. (L. R. A.)

D. *Pourquoi?*

R. Parce que, comme il est probable que le général a, par ses espions, des nouvelles certaines de la dislocation de l'armée ennemie, ses propres nouvelles, confrontées avec ces rapports, le mettront à même, sinon de connaître la vérité tout entière, au moins, d'en tirer des inductions suffisantes pour les mouvements probables de l'ennemi, et pour donner aux espions d'autres instructions. (L. R. A.)

D. *Si vous êtes en marche, vous arrêtez-vous pour procéder à cet interrogatoire?*

R. Si vous en avez le temps, sans compromettre l'exécution de vos ordres, oui; si vous ne l'avez pas, après avoir fait au prisonnier ou au déserteur, les questions dont les réponses peuvent vous éclairer, pour votre propre responsabilité, vous remettrez le déserteur, le prisonnier, l'habitant, etc., à un homme sûr, qui le conduira au commandant de l'avant-garde, auquel il dira qu'il vous a été impossible d'interroger d'une manière détaillée.

D. *Sur quoi écrivez-vous les interrogatoires?*

R. Il est indispensable qu'un officier ou sous-officier d'avant-garde porte toujours sur lui du papier, des crayons et des pains à cacheter.

D. *Que demandez-vous à des voyageurs?*

R. 1° Leur nom et leur passe-port.

2° D'où ils viennent et où ils vont.

3° S'ils ont rencontré des troupes en marche, leur espèce, et à peu près leur nombre. Quant à la force de la colonne, on pourrait peut-être l'évaluer soi-même avec plus de précision, en demandant au

voyageurs le temps qu'ils jugent avoir employé à longer cette colonne.

4° Combien ils ont entendu dire qu'il pouvait y avoir de troupes ennemies dans les lieux où ils ont passé et séjourné.

5° Si ces troupes étaient en bon état, avaient des malades ; si elles attendaient des recrues.

6° Si les villages qu'ils ont traversés sur leur route étaient remplis de troupes.

7° Si les avant-postes ennemis sont bien serrés. Si, derrière la chaîne la plus avancée, il y a de l'infanterie, de l'artillerie pour la soutenir et lui servir de replis ; enfin, la distance, à peu près, entre ces divers soutiens et la chaîne des avant-postes.

8° Comment sont les chemins, les ponts ; si l'ennemi s'occupe à les réparer ; s'il s'occupe à fortifier, ou s'il a déjà fortifié quelques-uns des endroits par où ils sont passés.

9° Si les vivres et subsistances sont rares ou chers dans les pays occupés par l'ennemi ; si le pays en souffre, s'il a conservé son bétail ; si l'ennemi n'en a pas ramassé.

10° Enfin, quels sont les bruits publics que renferment les gazettes de l'ennemi ; quelle est la date du dernier journal qu'on a lu, et que dit ce journal. (L. R. A.)

D. *Écrivez-vous toujours les interrogatoires que vous faites subir ?*

R. Le plus souvent ; mais, cependant, il est des cas où cela ne peut ou ne doit pas être. Celui, par exemple, où ce soin ferait perdre du temps qu'il serait plus pressant d'employer à marcher. Celui où les réponses faites ne paraîtraient pas assez importantes. Celui où on croirait obtenir plus de renseignements sous la forme d'une simple conversation ; mais alors, si cette conversation donnait les résultats qu'on en attendait, il faudrait se retirer à part et l'écrire le plus fidèlement possible. Dans ce cas comme dans

celui où l'on écrit un interrogatoire en présence de la personne interrogée, il faut cacheter ce que l'on a écrit, et l'envoyer, avec le voyageur, le déserteur, le prisonnier ou l'habitant, par un sous-officier, au commandant de l'avant-garde. Dans le cas où on n'écrit rien, on n'en envoie pas moins au commandant la personne dont l'interrogatoire a paru intéressant, et on choisit, pour le conduire, un sous-officier intelligent et discret qu'on charge de dire au général ce qu'on n'écrit pas.

D. *Qu'exigent ces interrogatoires?*

R. Un grand soin, car souvent ils amènent à découvrir des espions.

Des Bivouacs.

J'ai dit, au chapitre *des charges*, que l'*à-propo* était le génie de la guerre. Je le répète dans celui-ci

L'à-propos pour dormir est aussi difficile à saisi que pour attaquer.

Le mécanisme de la guerre se borne à deux chose se *battre* et *dormir*; user et réparer ses forces. Cor server l'équilibre indispensable de cette balance, e la science.

Il faut plus d'habileté souvent pour rendre de forces à sa troupe que pour les user.

En présence de l'ennemi, la science du repos n'e donnée qu'à peu d'officiers. Nul ne dénote un cou d'œil militaire plus sûr, plus prompt, plus habil plus profond.

Asseoir son bivouac, c'est prendre une positio militaire. Y bien dormir, puis s'y trouver à chev complétement reposé, réparé, prêt à tout entrepren dre, lorsque l'ennemi vient attaquer, c'est connaît à fond son ennemi, c'est le savoir par cœur. Oppos des troupes rafraîchies à des soldats affaiblis par l privations et les fatigues, c'est prendre son ennem du fort au faible, c'est mettre toutes les chances d la partie en sa faveur. Si vous joignez à ce talen fruit de dispositions innées et d'une sûre expérienc l'élan qui fait entreprendre et pousser les succès, vo êtes un officier d'avant-garde remarquable.

D. *Quelle est la première condition de la bonté d'u bivouac d'avant-garde?*

R. Sa position militaire; sa difficulté d'accès pou *l'ennemi; sa facilité* de sortie pour nous.

D. Quelle est la seconde?

R. La convenance matérielle de son assiette, la richesse de ses approvisionnements.

D. *Trouvez-vous toujours en guerre ces deux conditions essentielles réunies, et, dans le cas négatif, tardez-vous à asseoir votre bivouac jusqu'à ce que vous les ayez rencontrées?*

R. Les exigences d'avant-garde sont presque toujours tranchées ; je les calcule froidement, et ne pouvant complétement y satisfaire, je choisis. S'il est plus urgent de me poster que de me reposer, je me poste. S'il est, au contraire, plus urgent de me reposer que de me poster, je me repose. Mais, dans ce cas, je tâche de masquer mon bivouac, et je remédie le plus possible à la défense naturelle qui me manque, en éclairant plus loin ma position.

D. *Comment choisiriez-vous matériellement un bivouac?*

R. Si j'apercevais un village, je m'établirais prés de lui, parce que je serais sûr d'y trouver des ressources en vivres et en fourrages ; que l'eau ne manquerait pas pour abreuver mes chevaux, et qu'en cas de trop mauvais temps, je pourrais espérer des abris.

D. *Mais s'il n'y avait pas de village?*

R. Après avoir subordonné, comme dans le premier cas, mon installation aux exigences du service, je tâcherais de me rapprocher d'un ruisseau, où je pourrais trouver l'eau nécessaire ; d'un pré, d'un seigle, d'une avoine, qui me donneraient du fourrage pour mes chevaux ; d'un enclos qui me procurerait une attache commode et régulière pour eux ; d'un champ de pommes de terre qui assurerait la nourriture de mes hommes ; d'un bois qui me fournirait des piquets, de l'ombre, des branches, des feuilles pour construire et couvrir nos baraques et alimenter les feux.

D. *Y a-t-il encore une condition* essentielle?

R. Oui; que le terrain soit ferme et, par consé*quent, sain.* Que les abords du ruisseau ne soient pas

dangereux, afin de ne pas courir le risque de perdre des chevaux en les menant boire.

D. *Lorsque vous avez choisi votre terrain, que faites-vous?*

R. Je viens m'y former en bataille, face à l'ennemi, et dans l'ordre où je veux que les escadrons s'installent : puis, partant de ma personne avec le service à cheval, je laisse l'ordre à l'officier qui me remplace au régiment, ou au détachement, de faire mettre pied à terre, et d'aller au fourrage aussitôt qu'il apercevra que la grand'garde est arrêtée sur le terrain qu'elle doit occuper.

Ce signal donné, la troupe met pied à terre, débride et attache ses chevaux, sans se mêler, par escadron, par peloton, par escouade.

D. *Pourquoi?*

R. Parce qu'en guerre la centralisation fait l'ordre, et l'ordre fait la force.

D. *Les chevaux attachés par leurs longes, que fait-on?*

R. Les brides sont placées derrière eux, ployées comme il faut pour pouvoir se déployer et se remettre lestement à la tête des chevaux, et suspendues, le plus possible, à quelques branches d'arbre ou piquets, afin d'éviter qu'on ne les abîme en marchant dessus, qu'on ne les égare sous les fourrages qu'on va apporter, qu'on ne soit obligé, enfin, de les chercher longtemps si l'on a besoin d'elles.

Cette opération faite, la moitié des chasseurs, après avoir suspendu ses buffleteries aux piquets ou aux branches qui portent leurs brides, prend les faux, les haches, et court au fourrage, si les habitants n'ont pas satisfait à la réquisition qu'on leur a faite. (Voyez *Vivres et Fourrages*.)

L'autre moitié se désarme, suspend ses buffleteries et perfectionne l'installation. Elle retire les armes à feu de dessus les chevaux, et les établit près

D. *Pourquoi ôtez-vous les armes de dessus les chevaux?*

R. Parce que si les chevaux venaient à se rouler, ils les briseraient, et les perdraient.

Cela fait, un homme reste derrière les chevaux pour empêcher qu'ils ne se battent, ce qui causerait des blessures; qu'ils ne se roulent, ce qui briserait les selles; le reste construit des baraques, et s'il y a du bois, allume les feux devant elles.

D. *Quelle est la première condition pour la construction d'une baraque?*

R. C'est qu'elle s'ouvre du côté où sont les chevaux, pour que les hommes puissent toujours avoir l'œil sur eux.

D. *Et la seconde?*

R. C'est qu'elle présente un abri du côté du vent.

D. *Et la troisième?*

R. C'est que la baraque soit au vent, et non sous le vent du feu, afin qu'elle ne risque pas d'être brûlée.

D. *L'auvent une fois établi, que faites-vous?*

R. Je couche sur champ, et retiens avec des piquets, une planche, ou un morceau de bois, à la face extérieure de la baraque pour retenir la paille sur laquelle se reposent les hommes, afin que cette paille ne communique pas avec le feu, et ne puisse, par ce contact, incendier la baraque.

D. *Cela fait, quels soins prenez-vous?*

R. Je place dans la baraque, suspendue à la tête de chaque homme, sa buffleterie, ses armes, sa bride et sa besace.

D. *Pourquoi mettez-vous là les armes, les buffleteries et les brides?*

R. C'est pour les garantir de la pluie, des accidents, et les réunir le plus à la portée de l'homme.

D. *Comment allumez-vous le feu?*

R. Le bois préparé, je bats le briquet, j'allume

l'amadou, je le place dans un papier roulé lâche, j'entortille ce papier dans une poignée de paille, et par un mouvement de va-et-vient, ressemblant à celui d'un homme qui secoue une salade, j'excite le feu qui allume le papier et la paille.

D. *Le feu allumé, que faites-vous?*

R. Je vais à l'eau avec les bidons, et mets la marmite au feu.

Si la marmite est en fer-blanc, j'ai besoin de la remplir entièrement, parce qu'autrement elle se dessouderait.

D. *Lorsque les fourrageurs rentrent, que faites-vous?*

R. Le fourrage, les vivres, sont mis en commun par feu, et en tas par espèce. Le fourrage est donné aux chevaux, par petite quantité, pour qu'ils ne le gâchent pas; la viande est mise au pot : les services sont distribués sur l'ensemble de l'escouade. Tel garde les chevaux, tel leur donne à manger, tel les bouchonne, tel soigne la soupe, tel nettoie les légumes, tel veille à ce que les feux voisins ne menacent pas la baraque, tel retourne au bois, tel au fourrage, tel fait une réparation urgente à l'équipement, l'armement, l'habillement, tel nettoie une arme salie; tous ont l'oreille à la trompette.

Le service réglé, et les provisions faites, la soupe en train, les chevaux séchés, on donne l'ordre de mener boire les chevaux successivement par peloton, par escadron. Au retour de l'abreuvoir, on dessangle, on replace les couvertes et les selles sur le dos des chevaux. Cela fait, on ne laisse plus éveillé que le nombre d'hommes indispensable pour veiller les chevaux, leur donner du fourrage, et soigner la marmite, les autres se couchent dans leurs manteaux et dorment.

A peine la soupe est-elle prête, on éveille l'es-*couade pour qu'elle* la mange, ainsi que la viande

ce qui reste de cette viande est serré avec soin dans les besaces.

Si le jour est venu et qu'on ne sonne pas à cheval, on mène boire les chevaux ; on visite le harnachement; on répare ce qui est détérioré; on panse les chevaux sans les desseller ; on replace les selles sur leur dos. On refait sa provision de fourrage ; on remet une nouvelle soupe au feu, et on dort si l'on peut.

Il faut en campagne manger et dormir toutes les fois qu'on en a la possibilité.

D. *Mais si l'on n'a pas sommeil?*

R. C'est égal, il faut tâcher de dormir.

D. *Si vous n'avez pas de pain pour mettre dans la soupe?*

R. Si vous avez de la farine, faites des galettes ou des pâtes, et mettez-les dans la soupe. Si vous n'avez pas de farine, et que vous ayez du grain, pilez-le entre deux pierres, et faites-en des pâtes.

D. *Si vous n'avez pas de pots pour faire la soupe?*

R. Faites des grillades avec votre viande, que vous piquez au bout d'un bâton. (Voyez *Armes*.)

D. *Comment se compose la garde du bivouac ?*

R. De plus ou moins d'hommes, suivant la force de la troupe bivouaquée ; elle ne doit jamais être moindre de quatre hommes, un trompette, et un sous-officier.

D. *Où se place-t-elle?*

R. Au centre du bivouac, près de la baraque du colonel ou commandant.

D. *Quel est son service?*

R. Elle fournit un factionnaire à l'entrée du bivouac du côté de la grand'garde.

Lorsque le régiment est réuni, elle est de dix hommes, commandés par un sous-officier, et fournit *un factionnaire* à l'entrée du bivouac, et un autre *qui garde* à la fois les armes et le colonel.

Un capitaine est commandé de police.

D. *Quel est le devoir du poste?*

R. De garder les hommes punis, d'exécuter les consignes de police qui sont données par le chef, de veiller la nuit avec grand soin, de prêter attention à tous les bruits qui pourraient venir, surtout du côté de l'ennemi, et d'avertir, s'il y a lieu, sur-le-champ, le colonel. Le trompette de garde est la voix du commandement.

D. *Le poste est à pied, mais où met-il ses chevaux?*

R. Ses chevaux restent dans leurs pelotons, où l'on a soin d'eux.

D. *Quels soins prenez-vous pour la nourriture de vos chevaux?*

R. Le chapitre *Vivres et Fourrages* vous l'indiquera.

D. *Quel est le nombre d'hommes le plus commode pour un feu et une baraque?*

R. Huit à dix, parce qu'une seule marmite peut les nourrir, et que chaque espèce de service a ses hommes en nombre suffisant. Que les hommes se rappellent bien qu'au bivouac la mutualité des services, l'équilibre des fatigues sont rigoureusement calculés et appréciés, et qu'on n'obtient jamais de son camarade qu'une part de service égale à celle qu'on lui rend.

D. *Comment vivent les officiers au bivouac?*

R. Entre eux, par escadrons, s'ils sont réunis; s'ils sont isolés, ils ont part à la marmite du soldat; mais, dans ce cas, il faut qu'ils ajoutent leurs vivres, et quelque chose de plus, à la marmite qu'ils ébrèchent.

D. *Qui est-ce qui construit la baraque des officiers?*

R. Les officiers eux-mêmes, aidés des hommes qui en profitent.

D. *Qui raccommode leurs effets?*

R. Eux-mêmes ou leurs domestiques.

Le chasseur d'un officier ne doit que panser son cheval et le nourrir ; s'il fait plus, c'est de complaisance.

D. *Quel est le service d'un officier ou sous-officier au bivouac?*

R. S'il n'est pas commandé pour un service spécial, qui l'isole de son escadron ou de son peloton, il doit dormir moins que ses subordonnés ; veiller à ce que les chevaux mangent, boivent, soient bien attachés et ne se battent pas ; à ce que les provisions de fourrage soient suffisantes pour la nuit ; à ce que le harnachement endommagé soit réparé ; à ce que les selles soient replacées sur le dos des chevaux ; à ce que le paquetage soit refait, s'il est mal établi ; à ce que les armes soient à l'abri ; à ce que les hommes ne quittent pas sans raison le bivouac ; à ce qu'ils ne s'y soûlent pas ; à ce qu'ils n'y maltraitent pas leurs chevaux ; à ce qu'ils réunissent leurs effets de la manière la plus commode pour être promptement à cheval, au premier coup de trompette ; à ce que les anciens ne vexent pas les nouveaux ; à ce qu'il n'y ait pas de querelles ; à ce que les ordres du chef soient rapidement et ponctuellement exécutés ; à ce que les fourrageurs ne rapportent au bivouac que les choses utiles, indispensables à l'établissement du bivouac, et à la nourriture des hommes et des chevaux.

Si l'on sonne à cheval, les officiers et sous-officiers doivent être les premiers sur le terrain de la réunion de leur escadron, qui est celui où ils ont mis pied à terre. Là ils suivent l'appel, et voient si ce sont bien les hommes nommés qui répondent. Puis ils font une tournée rapide dans le bivouac quitté, pour voir s'il n'y a pas été laissé quelques effets ; s'ils en trouvent, ils les font prendre aux hommes qui les ont oubliés.

Quelquefois une troupe qui quitte son bivouac y met le feu ; c'est un tort, parce que le bivouac aban

donné peut servir à d'autres troupes ; que le feu, en se communiquant aux environs, peut causer de graves et funestes dégâts ; et que les restes de ces bivouacs peuvent, dans tous les cas, être utiles à de pauvres paysans, déjà ruinés par la guerre.

Il peut arriver qu'il soit politique d'incendier un bivouac ; mais il faut attendre, pour le faire, l'ordre du chef.

Si l'on quitte un bivouac avant que la soupe soit mangeable, on renverse les marmites, mais on n'oublie pas d'emporter la viande et les vases.

Lorsque plusieurs détachements de différents régiments se trouvent bivouaqués ensemble, il est indispensable que les trompettes de chacun de ces détachements ait un refrain particulier ajouté à leurs sonneries : si l'on ne prenait pas cette précaution, les mouvements particuliers de chaque détachement devraient être commandés verbalement, et non par les sonneries.

D. *Il arrive donc quelquefois au bivouac que les commandements sont faits sans le secours de la trompette ?*

R. Oui, toutes les fois surtout que l'on veut cacher les mouvements qu'on projette ou qu'on exécute ; dans ce cas, les ordres du colonel sont portés par un adjudant aux officiers supérieurs, qui, à leur tour, les transmettent aux capitaines, et ainsi de suite.

Des Fourrages et des Vivres.

J'ai fait huit campagnes sous l'Empire et toujours aux avant-postes, je n'ai pas aperçu pendant tout ce temps un seul commissaire des guerres; je n'ai pas touché une seule ration des magasins de l'armée.

D. *Il n'y avait donc pas d'administration militaire?*

R. Jamais la haute administration militaire n'avait été remise en mains plus habiles et plus intègres ; citer MM. *Daru, Daure, Dufour, Volland,* et tant d'autres, c'est tout dire.

D. *Pourquoi donc cette administration n'avait-elle pas des agents aux avant-postes de cavalerie légère?*

R. C'est que l'Empereur avait jugé qu'il était impossible que ce fût. Que vouloir soumettre à la régularité des distributions une troupe irrégulière dans tous ses mouvements, était folie, surtout à une époque si largement victorieuse, où nos armées faisaient la guerre à pas de géant, et où la cavalerie légère posait à peine dans ses bivouacs, qu'il fallait qu'elle les quittât.

D. *Mais vous étiez alors en pays ennemi?*

R. Oui ; d'abord, nous avions le bonheur de voir peser sur l'ennemi seul toutes les charges de la guerre; mais, la fortune changeant, nous fûmes *obligés de nous retirer* sur nos alliés et sur *nous-mêmes. Alors,* comme avant, la cavalerie légère vé*cut où elle se trouva*, et des bons furent donné

[redacted]

Si vous trouvez des avoines sur pied, coupez-et battez-les sur un terrain uni, ou sur un mante Puis, réunissez le grain, secouez et versez-le de h sur le manteau, et à un courant d'air; en répétant p sieurs fois cette opération, vous le nettoierez, et pour le donner à vos chevaux, sans craindre que de peti pailles pointues et tranchantes ne s'arrêtent dan gorge du cheval, ne le fassent tousser, et ne blessent.

Si vous ne voulez pas que votre cheval perde avoine, servez-vous de votre musette pour la faire manger.

Ne faites boire vos chevaux que lorsqu'ils n' pas chaud; cependant si, en marche, et vos chev altérés, vous rencontrez un ruisseau, que le chef détachement fasse boire, mais sans débrider ni d cendre de cheval, et qu'il regagne le temps perdu, allongeant l'allure.

Lorsque vous avez de la viande, tâchez de fair soupe; si l'on sonne à cheval avant qu'elle soit pr renversez les marmites, mais emportez la viande.

Si vous n'avez pas le temps de faire la soupe, c pez votre viande en morceaux, et que chacun grill sien; mais n'employez pas pour cela la pointe du bre, parce que vous abîmeriez votre arme; me votre viande au bout d'un bâton. Si vous avez poule, pendez-la à une ficelle au bout d'un bâ courbé et dont l'autre bout sera fiché en terre as loin du feu pour ne pas brûler, puis avec le pouce le premier doigt, imprimez un mouvement de ro tion verticale à la poule, qui cuira ainsi parfaitem de tous les côtés.

Si vous avez de la farine, tâchez de faire du pai si vous ne le pouvez pas, pétrissez des galettes a *un peu de sel et d'eau*, et cuisez-les sur la cend *autrement*, faites des pâtes et cuisez-les dans *l'eau bouillante*.

Un cavalier qui sait son affaire porte toujours dans sa besace, du sel d'abord, puis du poivre, de l'oignon et de l'ail ; avec ces assaisonnements, tout se mange.

Lorsque vous avez mangé et qu'il vous reste des vivres, ne les jetez pas ; qui sait si le lendemain vous ne mourrez pas de faim ?

Une fortune en guerre, c'est une petite marmite en fer-blanc. J'ai connu des cavaliers qui ne manquaient jamais de rien, et qui n'emportaient cependant avec eux que leur petite marmite ; mais en la prêtant, ils avaient part à tout ce qu'elle faisait cuire.

Un meuble indispensable au bivouac, c'est un couteau.

On a vu des cavaliers, sous le prétexte de chercher des vivres, s'emparer de toute autre chose ; qu'un exemple extrêmement sévère punisse cette faute grave, et que le souvenir effrayant de cette punition prévienne toute récidive. Il ne doit pas y avoir de pitié pour un voleur.

D. *Quelle distinction faites-vous entre aller au fourrage et faire un fourrage ?*

R. *Aller au fourrage* est tout simplement chercher du fourrage et des vivres aux alentours de son bivouac, ou près de sa colonne, arrêtée pour cela par les ordres de son chef.

Faire un fourrage exprime autre chose. Une troupe a épuisé les ressources de ses bivouacs, de ses cantonnements. Elle doit aller au loin chercher ce qu'elle n'a plus près d'elle ; *un fourrage* est ordonné. De nombreux détachements de toutes armes sont réunis et mis *en marche*. Arrivés sur le terrain désigné, la *cavalerie fait son devoir* d'avant-postes. Elle place *ses vedettes, ses grand'gardes* ; elle repousse même

l'ennemi tandis que le reste de la troupe s'empare des ressources que lui offre ce village, les charge sur des voitures et les dirige sur le camp, où se fait une distribution régulière.

La meilleure manière de fourrager dans un village, c'est de réunir de suite les autorités, et de frapper une réquisition. Si les paysans s'exécutent promptement, tout se fait en ordre, rien ne se gâche, et vous joignez à cet avantage celui de conserver vos hommes réunis, et en mesure de répondre à une attaque.

S'il ne se trouve pas de village, et que le but du fourrage ait été seulement de rapporter du vert pour les chevaux, les faucheurs, protégés par notre chaîne, font des trousses qu'ils lient avec des cordes à fourrage, les assujettissent sur leurs chevaux, et regagnent en ordre le camp. La troupe de soutien exécute alors ce qui est prescrit pour l'escorte des convois.

D. *Qu'est-ce qu'une trousse ?*

R. Ce sont deux fortes bottes de fourrage, de semblable pesanteur, liées ensemble, et qu'on jette sur le dos d'un cheval, de façon que l'une d'un côté, et l'autre de l'autre, soient maintenues en équilibre par leur égalité de poids.

Rapporté au bivouac, le fourrage est réuni et distribué en commun.

D. *Si l'ennemi attaque un fourrage, que faites-vous ?*

R. Nous le protégeons vigoureusement.

D. *Si l'ennemi est plus fort que la troupe de soutien ?*

R. Les cavaliers faucheurs abandonnent le camp, montent à cheval, et viennent le renforcer.

D. *Si les trousses sont déjà sur le dos des chevaux ?*

R. Tout ou partie des cavaliers faucheurs jette ses trousses et se réunit à la troupe de soutien. Si l'ennemi est repoussé, les trousses sont reprises ; s'il est plus fort que nous, les trousses sont perdues, mais les hommes sont sauvés.

D. *Les cavaliers faucheurs sont donc armés?*

R. Certainement. Règle générale, en guerre il n'y a pas de service, tel qu'il puisse être, qui n'exige le port des armes.

Toutes les fois qu'un cavalier est à cheval, il doit être complet, ne rien laisser derrière lui qu'il soit obligé de venir reprendre.

D. *Est-il possible de calculer, à la simple inspection, le nombre des rations de grains ou de fourrage, sec et vert, que renferme un tas de grains, une meule de foin ou de paille, et un pré ?*

R. Je répondrai à cette question en citant les calculs établis par M. le capitaine Jacquinot de Presles, dans son excellent ouvrage intitulé *Cours d'art et d'histoire militaires.*

Un mètre cube de foin bien entassé pèse environ 130 kilogrammes.

Un mètre cube de paille 85 kilog.

Il est bien facile, en multipliant entre elles les trois dimensions de l'espace occupé par les denrées, de connaître le nombre de mètres cubes qui s'y trouvent ; mais si celles-ci sont en meules cylindriques, on en connaîtra encore la quantité en multipliant d'abord le rayon du cercle qui en forme la base par la circonférence de ce cercle, et prenant la moitié du produit, puis en multipliant le nombre ainsi obtenu par la hauteur de la meule.

Un mètre cube de grains contient 10 hectolitres, et un *hectolitre contient* environ douze rations *moyennes ; un mètre* cube renferme donc 120 rations.

La pipe nous force à porter un briquet et de l'amadou ; avec ce briquet et cet amadou, nous allumons aussi un feu de bivouac.

Il n'y a pas de petites choses en campagne, où l'homme est réduit à de si faibles ressources, qui n'aient leur degré d'importance. La pipe est un moyen d'échange, de jouissance et de service, dans notre vie de *relation fraternelle*; prêtée dans certains cas, elle devient un secours.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale, fumez et faites fumer vos chasseurs.

Des Grand'gardes, Piquets, Petits Postes, Vedettes et Patrouilles.

D. *Qu'est-ce qu'une grand'garde?*

R. La grand'garde est un corps de garde avancé, placé entre le poste et le détachement, pour relever les vedettes ou les soutenir, en cas d'attaque de l'ennemi, afin de donner le temps nécessaire au détachement, ou cantonnement qu'elle couvre, de se préparer à la défense ou à la retraite. (L. R. A.)

D. *Où place-t-on la grand'garde?*

R. Sur la route présumée que tiendra l'ennemi pour attaquer le bivouac.

D. *Pourquoi?*

R. Pour retarder cette attaque et donner le temps au bivouac de se mettre en mesure de la recevoir.

Le plus centralement possible à la ligne des vedettes.

D. *Pourquoi?*

R. Pour que les vedettes attaquées, en se retirant sur elle, rencontrent en même temps leur point d'appui.

Ainsi, l'embranchement de plusieurs routes, de plusieurs sentiers est un lieu favorable pour établir une grand'garde.

La position d'une grand'garde doit être à celle de ses vedettes ce qu'est la base d'un éventail aux extrémités *supérieures* de ses feuilles.

D. *Qui est-ce qui place une grand'garde?*

R. L'officier commandant supérieur, s'il n'a pas

près de lui un officier très-habile et qui mérite une confiance entière.

D. *Quand le fait-il?*

R. Après avoir bien reconnu le terrain, et pris sur lui tous les renseignements supérieurs qu'il peut recueillir.

D. *Comment établit-on les forces d'une grand'-garde?*

R. Par le nombre des vedettes; en calculant quatre hommes pour chaque vedette à placer. (L. R. A.)

D. *Comment forme-t-on une grand'garde?*

R. Arrivée sur le terrain où elle doit s'établir, l'avant-garde étant à cheval, les hommes commandés de grand'garde sortent du rang, et se mettent en avant de la ligne de bataille faisant face à l'ennemi. Les officiers désignés pour les commander les font rompre, et marchent sous la direction du commandant de l'avant-garde, qui a déjà reconnu le terrain. Arrivés sur le lieu où la grand'garde doit prendre position, ils se forment en bataille et s'arrêtent. On désigne alors les hommes qui doivent faire partie des petits postes; ils sortent du rang et se forment en avant de la grand'garde faisant face à l'ennemi. Les brigadiers ou cavaliers de première classe commandants particuliers de chacun des petits postes de quatre hommes, sortent du rang, et reconnaissent les hommes qui vont être mis sous leurs ordres. Ce travail préparatoire exécuté, les petits postes réunis se mettent en marche sous les ordres des commandants de la grand'garde, et sous la direction du commandant d'avant-garde, ou de l'officier désigné par lui à cet effet; cet officier se porte sur le point central de la ligne des petits postes qui va être établie et s'arrête. Le poste central

(L. R. A.) Toutes les fois que je trouve l'occasion de me *servir des propres* paroles de M. de La Roche-Aymon, je n'ai *garde d'y manquer.*

est placé le premier, ainsi que la vedette qu'il fournit; puis, les postes qui doivent garnir la ligne sur une des ailes partent ensemble, et sont placés successivement, ainsi que leurs vedettes.

Ce travail exécuté, le commandant de l'avant-garde, toujours accompagné de celui de la grand'garde, retourne au point central en vérifiant la ligne de vedettes qu'il vient de tracer, et la rectifie s'il y a lieu; puis il complète la ligne, en faisant pour la seconde partie de ses petits postes ce qu'il a fait pour la première.

D. *N'a-t-il pas un soin en plaçant les vedettes?*

R. Oui, c'est de donner au commandant de la grand'garde les notions topographiques qu'il a recueillies sur le terrain, et de lui communiquer ses prévisions sur les tentatives de l'ennemi, afin que ce commandant soit éclairé sur les points qu'il doit plus spécialement surveiller. Il joint à ces détails les ordres qu'il croit devoir être exécutés, si telles ou telles circonstances se présentent.

D. *Que fait le commandant de la grand'garde de retour à son poste?*

R. Il fait mettre pied à terre à ses hommes, puis il règle le service des rondes. Il ordonne aux officiers ou sous-officiers qui en seront chargés, d'aller reconnaître la ligne des postes et des vedettes.

Ensuite, il accompagne le commandant de l'avant-garde, qui lui indique la ligne de nuit qu'occupera sa grand'garde, et lui donne les ordres nécessaires pour la direction que devra prendre sa retraite dans certains cas. Il accompagne cet officier jusqu'au piquet, dont il reconnaît la position. En revenant à son poste, il examine bien de nouveau le terrain qu'il parcourt, afin que dans le cas où sa grand'garde serait attaquée, il puisse la ramener de nuit comme de jour, en se servant des avantages que présente la configuration du terrain, de tel côté que vienne l'attaqu

et que sa retraite ne soit pas embarrassée par les obtacles de ce même terrain.

D. *Arrivé à la grand'garde, que fait cet officier?*

R. Il donne le mot d'ordre, qui est communiqué aux petits postes; il passe l'inspection des armes, reçoit le fourrage que lui envoie le piquet ou le régiment; fait débrider et manger la moitié de ses chevaux, en ordonnant que les cavaliers soient toujours à leurs chevaux, et qu'ils ne dépaquètent pas. Il visite souvent ses petits postes et ses vedettes, en dehors de la ligne desquels il se porte souvent aussi pour mieux juger de la facilité que l'ennemi pourrait avoir à les surprendre. Il exige que ses vedettes le reconnaissent toutes les fois qu'il arrive à leur portée; puis il les interroge pour s'assurer qu'elles suivent bien leur consigne, et visite leurs armes, pour être sûr qu'elles ne rateront pas. Il renouvelle ces tournées d'autant plus souvent que l'ennemi est plus près; que ses cavaliers sont moins habiles, plus fatigués, et que le temps est plus mauvais.

Il permet à la grand'garde et aux vedettes de mettre les manteaux; mais il défend que celles-ci en relèvent les collets, ce qui les empêcherait d'entendre.

Lorsque le temps est trop rigoureux, il raccourcit la durée des factions.

Si l'ennemi exécute des mouvements, il en prévient de suite son commandant. Si le mouvement est important, il envoie un officier ou sous-officier intelligent, pour l'expliquer convenablement.

Si ses vedettes font feu, il fait brider et monter à cheval, et il se porte de sa personne au feu.

S'il est attaqué, il se replie en ordre, en tiraillant, et exécute ce qui est prescrit au chapitre *Arrière-gardes*.

Si des rondes viennent à passer, il les reconnaît lui-même. Il fait sortir des patrouilles qui lient ses postes entre eux. Ces patrouilles, prises sur la moitié

bridée de ses chevaux, sont d'autant plus fréquentes, que les petits postes et les vedettes sont plus éloignés les uns des autres.

Toutes les fois qu'il s'éloigne de sa grand'garde il laisse le commandement provisoire à l'officier le plus élevé en grade, auquel il donne des instructions très-circonstanciées.

D. *Une grand'garde doit-elle avoir un feu?*

R. Quelquefois; mais il faut qu'il n'éclaire pas trop, et que sa place soit choisie de manière que l'ennemi l'aperçoive le moins possible.

D. *Qu'est-ce qu'un petit poste?*

R. La grand'garde de la grand'garde.

D. *Que fait un commandant de petit poste?*

R. Le commandant d'un petit poste place une vedette, lui donne le mot d'ordre, les signaux convenus et la consigne. Puis il reconnaît avec soin les difficultés du terrain qui l'entoure, et les obstacles, ou les facilités qu'elles offriraient, en cas d'attaque, à sa retraite utilement combinée sur la grand'garde. Il a constamment l'œil sur sa vedette, et sur celles qui l'avoisinent, ainsi que sur la ligne en avant du point confié à sa garde.

Dès que sa vedette fait un signe qu'il ne comprend pas, il monte à cheval, et va en reconnaître la cause. Si cette cause est sérieuse, il fait monter à cheval son petit poste, et envoie prévenir la grand'garde. Si la cause est légère, il rassure, réprimande la vedette, et fait signe au petit poste de mettre pied à terre, afin que ce mouvement, qui dénote de la tranquillité, rassure la grand'garde.

Si la vedette fait feu, le petit poste monte aussitôt à cheval. Toutes les fois que le chef d'un petit poste s'éloigne, il doit rester en vue de ses hommes, et convenir avec eux de signes qui les fassent ou monter à cheval, ou mettre pied à terre.

Si, plongeant sur le terrain en avant de sa vedette, il s'aperçoit de mouvements qui échappent à

regard de cette vedette, il doit les lui faire remarquer, soit par signes, soit en allant l'en prévenir, et la réprimander vertement de son inattention.

Il doit souvent inspecter les armes de ses hommes, surtout de celui mis en vedette.

Le repos et le sommeil sont interdits à tout commandant de grand'garde et de petit poste.

A la pointe du jour, et à l'entrée de la nuit, leur surveillance doit doubler, parce que c'est, en général, l'heure des attaques. Ils doivent tout voir par leurs yeux, et défendre leurs hommes de terreurs paniques, qui se propagent facilement, mettent inutilement sur pied toute une armée, et déconsidèrent l'officier commandant le poste d'où elles sont parties.

Pendant tout le temps que les reconnaissances sont sorties, les postes doivent rester bridés.

D. *Un petit poste doit-il faire du feu?*

R. Non, à moins d'une permission spéciale.

D. *Doit-il débrider?*

R. Jamais.

D. *Qu'est-ce qu'une vedette?*

R. C'est le factionnaire à cheval placé le plus près de l'ennemi.

D. *Quel est son devoir?*

R. De surveiller avec la plus grande attention les mouvements de l'ennemi, si cet ennemi est à portée de son regard; de prêter l'oreille au moindre bruit, l'œil au moindre incident qui peut intéresser la garde du détachement auquel il appartient; de signaler au poste ce qui lui paraît menaçant, d'avertir de l'attaque par un coup de feu.

D. *Quelle est la meilleure position à choisir pour placer une vedette?*

R. Celle de laquelle elle peut tout voir, sans être aperçue: ainsi, un pan de muraille, un bouquet de bois, une haie, un fossé un peu profond, sont favo-

rables pour masquer une vedette ; il faut bien se garder de négliger de s'en servir pour cet emploi.

D. *Si le point duquel la vedette peut le mieux voir, se trouve sur une élévation tout à fait nue, que faut-il faire?*

R. Choisir l'emplacement de la vedette un peu en arrière du sommet, de manière que la ligne du sommet la couvre le plus possible, sans pour cela l'empêcher de bien voir.

D. *Si c'est un lancier qui est en vedette, et pouvant avec un peu de soins se dérober à la vue de l'ennemi, que doit-il faire?*

R. Descendre sa lance, ou enlever la flamme pour qu'elle ne trahisse pas sa présence.

D. *Si le terrain sur lequel est tracée la ligne des avant-postes se trouve onduleux, doit-on placer aussi des vedettes dans des fonds?*

R. On doit placer des vedettes partout où l'on doit craindre l'approche de l'ennemi. Ainsi telle vedette est sur la hauteur pour observer la plaine, telle autre est au bas d'une montagne pour observer une gorge, un bois, un chemin creux, un gué, et pour protéger la vedette, qui, sur la hauteur, pourrait être tournée sans s'en apercevoir.

D. *Qu'observez-vous encore dans le choix des postes des vedettes?*

R. Vous avez soin que la vedette que vous posez dans un fond, puisse le plus possible apercevoir une ou deux de celles qui sont sur la même ligne qu'elle, afin d'être averti par elles du danger qu'elle pourrait courir, dans le cas d'un mouvement de l'ennemi.

D. *Que doit faire une vedette?*

R. Ne jamais mettre pied à terre, à moins d'ordres contraires du commandant de la grand'garde, et tenir toujours son mousqueton ou son pistolet haut.

D. *Quelle consigne donnez-vous à une vedette en la posant?*

D. Vous lui indiquez la portion de terrain que son œil doit observer. Vous lui spécialisez les points les plus intéressants, que vous lui recommandez de ne pas perdre de vue, d'avoir l'œil aussi fort souvent sur les vedettes qui, comme elle, forment la ligne; puis vous lui donnez un signe de convention avec lequel elle avertit et est avertie par les autres vedettes, qu'il faut redoubler d'attention et se mettre sur ses gardes. Vous lui donnez un second signe avec lequel elle prévient son petit poste, dont le chef monte immédiatement à cheval et vient reconnaître.

D. *Peut-on juger de la distance à laquelle on aperçoit l'ennemi ?*

R. A deux mille mètres on aperçoit les hommes et les chevaux comme des points.

A douze cents, on distingue l'infanterie de la cavalerie.

A huit cents, les mouvements individuels sont marqués.

A sept cents, on peut distinguer de temps en temps la tête du reste du corps.

A quatre cents, on la distingue fort bien (1).

D. *Une vedette peut-elle quitter son poste, ou en changer?*

R. Jamais, sous aucun prétexte, à moins d'ordres particuliers donnés d'avance.

D. *Doit-elle observer autre chose que l'ennemi ?*

R. Elle doit observer tout ce qui se passe ; ainsi, si elle voit un paysan sortir d'un bois, y entrer, en sortir encore, s'approcher des vedettes, il est probable que c'est un espion; dans ce cas, elle doit faire signe à son poste.

Si la poussière s'élève régulièrement à l'horizon, il est possible que ce soit une colonne en marche ; elle doit de même prévenir.

---

quinot de Presles.

Si un signe est fait par une autre vedette, elle doit le répéter et prévenir encore.

D. *Lorsque le danger est imminent, que fait-on?*

R. On double les vedettes. Dans ce cas, l'une d'elles peut venir prévenir lorsqu'il y a nécessité, tandis que l'autre continue à observer, et si les vedettes ont l'ordre particulier de sortir de leurs postes pour reconnaître ce qui se passe en avant de leur ligne, d'arrêter les hommes suspects qui y rôderaient, etc., l'une d'elles exécute cet ordre, tandis que l'autre reste à son poste. Dans ce cas aussi, si l'ennemi avance, les vedettes étant plus nombreuses, forment déjà une ligne de défense, et tiraillent en exécutant leur retraite, si elles ne sont pas poussées trop vivement.

D. *Que fait une vedette qui s'aperçoit qu'on va l'attaquer?*

R. Elle tourne son cheval, le flanc droit à l'ennemi, pour être plus tôt prête à terminer son demi-tour, et lorsque le mouvement de l'ennemi est décidé, elle fait feu.

D. *Quand relevez-vous les vedettes?*

R. Ordinairement toutes les heures; ce qui vous indique que les petits postes doivent être relevés de quatre en quatre heures.

D. *La nuit, placez-vous les vedettes comme le jour?*

R. La nuit, les vedettes sont rapprochées des petits postes, les petits postes des grand'gardes, et les grand'gardes du détachement. La ligne d'horizon d'une vedette ne peut jamais être assez éloignée le jour; il n'en est pas de même la nuit, et, pour que l'œil de cette vedette puisse distinguer, surtout lorsque la nuit est sombre, il faut rapprocher de beaucoup la ligne de son horizon.

Pour cela, la vedette qui, le jour, était placée sur *une hauteur, sera*, la nuit, posée dans un fond, et *son œil fixera* attentivement la ligne des terrains

rapprochés à une distance utile, et qui se décou pera sur le ciel. Si l'ennemi se présente, telle pro fonde que soit l'obscurité, sa silhouette à l'horiz sera aperçue de la vedette, qui, criant à l'insta même *qui vive*, fera feu si aucune réponse ne lui e faite.

La position de la nuit ne doit être prise que lor qu'il fait assez sombre pour que l'ennemi ne puis pas apercevoir votre mouvement rétrograde. Ce de jour, à l'instant même où la nuit va finir, de m nière que l'ennemi ne puisse pas reconnaître la po tion que vous venez de quitter. Dans ce mouveme en avant, éclairez-vous pour ne pas tomber dans d embuscades.

D. *Qu'est-ce qu'un piquet?*

R. Une troupe intermédiaire entre le détacheme et la grand'garde.

D. *Où se place le piquet?*

R. En admettant qu'une troupe soit bivouaqu en arrière d'un village, le piquet sera placé à l'aut extrémité de ce village, du côté de l'ennemi, et quelques centaines de pas en arrière de la granc garde.

D. *Pourra-t-il se loger dans les maisons?*

R. Les chevaux pourront être réunis et mis l'abri dans des granges ouvertes ; les hommes b vouaqueront.

D. *Ses chevaux restent-ils bridés?*

R. La moitié seulement.

D. *De quelle force est un piquet en général?*

R. D'un nombre d'hommes égal à celui des gran gardes.

D. *Quel est son service?*

R. Il a un factionnaire à vingt-cinq pas avant de lui, dont la consigne est de prêter l'orei à tout bruit extérieur venant du côté de la gran garde, et d'empêcher les hommes bivouaqués en rière de passer sans ordre aux avant-postes.

D. *N'a-t-il pas aussi un factionnaire aux armes?*

R. Non, car les armes restent sur les chevaux, et le factionnaire précité n'est pas éloigné.

Le piquet assure les derrières de la grand'garde ; il fournit des patrouilles qui éclairent en avant et sur les flancs.

Si la grand'garde est attaquée, il prévient le détachement, monte à cheval, soutient les avant-postes, et ne se retire qu'avec eux.

Les officiers de piquet peuvent alterner pour dormir.

D. *Toutes les fois qu'il y a une grand'garde, y a-t-il aussi un piquet?*

R. Non ; il faut, pour qu'un piquet soutienne une grand'garde, que l'on soit très-près de l'ennemi, et que des attaques soient présumables. Quand ces conditions n'existent pas, il est inutile de doubler le service ; seulement, alors la vigilance du détachement au bivouac doit être plus grande.

D. *Qu'est-ce qu'une patrouille?*

R. Un détachement de vedettes volantes.

D. *Comment se composent les patrouilles?*

R. Ordinairement de deux cavaliers, commandés par un brigadier ou un ancien chasseur.

Les patrouilles sont plus utiles encore que les vedettes ; quelquefois même elles les remplacent complétement. Mais alors leur service est continu, et exerce une surveillance constante.

D. *Dans quel cas cela est-il ainsi?*

R. Si de l'infanterie bivouaque avec de la cavalerie, l'infanterie fournit les factionnaires et la cavalerie les patrouilles.

Si un partisan, harassé et aventuré, s'est retiré et barricadé dans une ferme ; que de l'extrémité supérieure des bâtiments, il découvre au loin, il ne place pas de vedettes, mais il fait faire des patrouilles autour de lui.

De bonnes patrouilles conduites avec intelligence valent mieux, en général, que des vedettes.

D. *Pourquoi?*

R. Parce que leur service ne permet pas le sommeil à ses cavaliers ; qu'il force l'homme à déployer toutes les ressources de son intelligence et de son courage ; fouille mieux le pays et éclaire plus au loin.

D. *Que doivent faire des hommes en patrouille?*

R. Marcher sans bruit d'aucune espèce. Ainsi plus de conversations. Que le fourreau de sabre soit maintenu de manière à ne pas frapper contre l'éperon, ni l'étrier. Que le mousqueton soit soutenu par la main droite, pour éviter qu'il ne sonne contre le porte-mousqueton, ni les cuivres de banderole.

Que le cheval suive les chemins de terre, pour que ses fers ne résonnent pas sur le pavé. S'il fait jour, que l'homme se faufile le long des haies, des murs, dans les chemins creux, les ravins ; qu'il baisse sa lance, pour que sa flamme ne le fasse pas découvrir; qu'il disparaisse dans les bois, qu'il regarde par les clairières.

S'il fait nuit, qu'il cherche à découvrir dans l'obscurité. Qu'il s'arrête. Qu'il suive les chemins creux. Qu'il se garde de fumer pour ne pas éclairer son visage.

S'il rencontre l'ennemi, qu'il ne tire ni ne se montre. Qu'il l'examine, le compte, reconnaisse ses intentions. Que l'un des cavaliers en patrouille, s'il le peut sans être découvert, aille prévenir notre grand'garde.

Les cavaliers étant en patrouille ne doivent pas marcher les uns à côté des autres, mais bien les uns derrière les autres, et éloignés entre eux de quelques pas, afin de mieux voir, de se protéger mutuellement, et dans le cas où ils tomberaient dans une embuscade, de n'être pas tous coupés et enlevés à la fois.

Les lignes que suivent les patrouilles peuvent

être intérieures, ou extérieures, relativement à celles de nos vedettes. Dans le second cas, la vigilance doit être bien plus grande que dans le premier, puisque les dangers sont plus imminents. Les patrouilles qui suivent la ligne extérieure, doivent se considérer comme des vedettes volantes, qui ont sur les vedettes fixes l'avantage de pouvoir aller reconnaître ce qui leur donne des soupçons ; de marcher, de s'arrêter, de s'embusquer, aussi longtemps qu'elles le jugent nécessaire.

Il est souvent utile d'envoyer de ces patrouilles d'un ou deux hommes, se placer à de grandes distances, et y rester plusieurs heures.

Une patrouille qui s'est trop aventurée, et à laquelle un poste ennemi crie *qui vive*, doit bien se garder de répondre, si ses cavaliers ne parlent pas la langue de l'ennemi, ou si, avant de partir, elles n'ont pas appris un ou deux mots de cette langue, qui prononcés peuvent suspendre la reconnaissance et leur donner le temps de tourner bride sans danger, et de gagner du terrain en retraite.

Si l'ennemi marche sur nos postes, et doive y arriver avant qu'on y soit averti de sa présence, que la patrouille fasse feu, et revienne en tiraillant par la route qu'elle a suivie pour venir.

On m'a dit que dans la campagne du Portugal, notre cavalerie, ayant à marcher sur un sol rocailleux et sonore, entortillait les pieds des chevaux de ses patrouilles avec des morceaux de peau de mouton (la laine en dedans), liés au-dessus du paturon, et qu'ainsi nos patrouilles approchaient de très-près les vedettes anglaises, sans que celles-ci les entendissent. Ce moyen peut être bon dans une circonstance semblable.

Un cavalier en patrouille, malgré sa vigilance, peut *être surpris, surtout* s'il traverse des terrains boisés *et coupés. Qu'il s'arrête* souvent, fixe et consulte les *oreilles de son cheval ;* leur direction attentive pour

l'avertir. Qu'il ne méprise pas ces avertissements ; et si son cheval persiste dans son attention jusqu'à l'effroi, qu'il reconnaisse avec soin la cause de ce sentiment finement instinctif.

Deux patrouilles qui se rencontrent, en dehors des avant-postes, doivent, surtout si l'ennemi est proche, se reconnaître sans crier *qui vive*.

Il est inutile de prévenir les avant-postes de la sortie des patrouilles, de leur nombre, de leurs uniformes, etc., de manière qu'il n'y ait aucun doute, aucune hésitation lorsqu'elles se présenteront pour rentrer.

D. *La grand'garde et les piquets vont-ils au fourrage?*

R. Non ; si l'ennemi est près d'eux, ou qu'on craigne une surprise, c'est alors le détachement qui envoie ce qu'il faut à ses hommes et à ses chevaux.

D. *Comment les chevaux d'une grand'garde vont-ils boire?*

R. En petit nombre, et toujours en attendant, pour sortir, que les premiers sortis soient rentrés.

Des Détachements.

D. *Comment marche la cavalerie légère en campagne?*

R. Presque toujours en détachements.

D. *Qu'est-ce qu'un détachement?*

R. Toute troupe séparée par ordre, du corps d'armée, de la division, de la brigade, du régiment, de l'escadron, du peloton, auquel elle appartient.

D. *Y a-t-il plusieurs espèces de détachements?*

R. Oui.

D. *Quelles sont-elles?*

R. *Les détachements* (*proprement dits*), *les avant-gardes, arrière-gardes, les grand'gardes et piquets, les reconnaissances, les patrouilles, les fourrages, les escortes et les partisans.*

D. *Ces détachements ont-ils un service distinct?*

R. Ils ont un service distinct, dont la surveillance la plus active est le mobile, et la sûreté du corps qu'ils protégent est le but.

D. *Comment compose-t-on les détachements de guerre dans un régiment?*

R. En prenant un nombre égal de cavaliers dans chaque escadron, proportionnellement à la force numérique présente de chaque escadron.

D. *Pourquoi ne compose-t-on pas de préférence les détachements en hommes du même escadron?*

R. Parce que, s'il arrivait malheur au détachement, un escadron pourrait se trouver privé, pendant une campagne, de ses officiers ou de ses cavaliers, tandis que les autres escadrons du même régiment seraient complets.

D. *A qui confie-t-on le commandement des détachements ?*

R. Aux officiers, et sous-officiers, à leur tour de service, en commençant par la droite du contrôle d'ancienneté de chaque grade.

D. *Cette règle est-elle invariable ?*

R. Non ; dans les circonstances importantes, on choisit les officiers et sous-officiers qui ont fait preuve de plus de mérite, de zèle et de courage : c'est à l'ancienneté à réunir ces qualités à ses droits, si elle ne veut pas éprouver la honte de se voir préférer plus jeune qu'elle.

D. *Quel est le premier soin d'un commandant de détachement ?*

R. De passer l'inspection de sa troupe avant de se mettre en marche ; de s'assurer que ses chevaux sont bien sellés, bien sanglés ; bien paquetés, et ferrés ; que ses hommes ont des cartouches ; que ses sabres coupent ; que ses lances piquent ; que ses armes à feu sont en bon état, et qu'elles sont garnies de pierres neuves.

D. *Quel est le second devoir de ce commandant ?*

R. De faire monter promptement son détachement à cheval.

D. *Le troisième ?*

R. De le présenter au feu de la manière la plus avantageuse.

D. *Le quatrième ?*

R. De le faire manger et dormir à propos.

D. *Il est des cas où un commandant ne peut, avant de se mettre en marche, passer l'inspection de son détachement ; celui, par exemple, d'un départ précipité pendant la nuit, ou par le mauvais temps ?*

R. Lorsque le jour paraît, ou que la pluie cesse, le commandant passe son inspection, sans arrêter, en faisant marcher à files ouvertes, et se plaçant de sa personne dans leur intervalle ; il fait remarquer aux officiers les négligences commises, et à la premiè

halte elles sont corrigées, sous l'inspection spéciale de ces mêmes officiers.

D. *Lorsqu'un détachement marche en colonne de route, et loin de l'ennemi, que fait le commandant ?*

R. Après avoir formé son avant et arrière-garde, il le conduit sur le chemin qu'il doit parcourir. Puis, il s'arrête de sa personne pour compter ses hommes ; passe l'inspection dont je viens de parler ; s'assure que les officiers et sous-officiers sont à leurs places, et attentifs à leur service ; que personne ne reste en arrière ; que les chevaux ne boitent pas ; qu'on n'abuse pas inutilement de leurs forces ; que l'arrière-garde est à bonne distance, et fait serrer les traînards. Après avoir marché quelque temps derrière la colonne, pour que tout se règle sous ses yeux, il revient prendre sa place en tête du détachement.

Après trois quarts d'heure ou une heure de marche, lorsque les chevaux se sont vidés, il arrête la colonne, pour qu'ils urinent ; fait mettre pied à terre, ressangler, retrousser les queues détroussées, et corriger les fautes de tenue, de paquetage, de harnachement, qu'il a signalées dans son inspection. Il fait, ensuite, remonter à cheval, et sonner la marche qu'il reprend le plus possible à files ouvertes.

Lorsque le terrain est onduleux, et que la tête de la colonne arrive sur une hauteur, il se retourne pour juger de la régularité de sa marche.

Si l'allure de la tête est trop allongée, il la raccourcit ; si elle est trop lente, il l'allonge.

Il vaut mieux qu'elle soit allongée que trop raccourcie.

Si des chevaux à pas courts interrompent et inégalisent l'allure des files, il les fait mettre à la queue de la colonne.

Il tâche que la colonne soit gaie, que les hommes *chantent et causent.*

Si la colonne est composée de plusieurs escadrons, il recommande aux commandants des divers esca-

drons de ne pas serrer sur le premier, et de marcher pour leur compte.

Il fait halte de temps en temps pour que les distances trop grandes soient regagnées.

A moitié chemin, telle courte que soit la journée, il se forme en colonne par escadron à distances de division, sur le flanc de sa route, met pied à terre, et fait une halte d'une demi-heure, pendant laquelle les hommes déjeunent.

Les officiers profitent de cette halte pour rectifier le paquetage.

Cette halte est essentielle, parce que les hommes, à leur arrivée au gîte, n'auront plus à s'occuper que de leurs seuls chevaux.

Si la route est longue, le commandant en se remettant en marche fait rompre par la gauche.

Si la route dure plusieurs jours, il met successivement chaque escadron en tête de colonne.

D. *Combien un détachement parcourt-il d'espace à l'heure en colonne de route ?*

R. La cavalerie en colonne de route au pas parcourt environ cinq mille mètres à l'heure, et presque le double au trop.

D. *Si le détachement rencontre une rivière trop profonde pour que les chevaux aient pied, comment la passe-t-il ?*

R. Sur un large front dont la masse coupe le courant. Les cavaliers en amont sont moins exposés que s'ils passaient isolément, et ceux placés en aval traversent plus facilement.

D. *Quelles précautions prennent les cavaliers ?*

R. Avant d'entrer dans l'eau, ils décrochent leur ceinturon qu'ils ceignent autour de leur col après avoir mis le sabre au crochet et de façon que le sabre pende derrière le dos.

Ils jettent ensuite le mousqueton par-dessus l'épaule droite comme pour monter à cheval.

Entrés dans l'eau, ils relèvent les jambes en ar-

rière, penchent un peu le corps en avant, soutiennent très-légèrement leurs chevaux avec le filet de la main gauche, et saisissent de la main droite une poignée de crins à moitié de l'encolure.

S'ils se renversent en arrière, se pendent à la bride, ou saisissent une poignée de crins trop haut ; s'ils déplacent le centre de gravité, s'ils ne s'allégent pas sur le dos de leurs chevaux, ils risquent de les renverser, de les noyer, et de se noyer avec eux.

D. *Si, au bord de la rivière, il se trouve des bateaux, mais trop petits pour transporter les chevaux ?*

R. Les hommes passent dedans, en tenant par la bride leurs chevaux, qui suivent en nageant.

D. *S'il se trouve un bac ?*

R. Les hommes n'y entrent qu'après avoir mis pied à terre,

D. *Si le détachement rencontre un pont de bateaux ?*

Les cavaliers mettent pied à terre pour le passer.

D. *Arrivé au gîte, que fait le commandant ?*

R. Après avoir entendu l'officier ou sous-officier chargé du logement, et préparé d'avance l'ordre, il forme sa troupe sur l'emplacement le plus central, et donne l'ordre le plus promptement, afin que les chevaux soient logés le plus vite possible.

Il a soin que les chevaux ne soient dessellés que trois ou quatre heures, et qu'on ne les fasse boire qu'une heure et demie après l'arrivée ;

Que les officiers d'escadron visitent les écuries et passent l'inspection journalière des chevaux. Il prend note des escadrons qui continueraient à avoir le plus de chevaux blessés.

Si l'on fait une courte halte, pendant laquelle les chevaux doivent manger et boire, il fait donner d'abord la moitié de la ration d'avoine, puis boire ; ensuite donner le reste de l'avoine, et partir immédiatement après.

Si un détachement dont les chevaux n'ont pas b

depuis longtemps rencontre un ruisseau, et qu'on craigne de ne pas trouver d'autre eau de la journée. on fait boire lestement sans débrider, et on continue immédiatement la route, pour que les chevaux ne se refroidissent pas.

D. *En guerre, plusieurs des règles ci-dessus ne peuvent être suivies?*

R. En guerre, on fait ce que l'on peut, et toujours le mieux qu'on peut, en prenant pour base rationnelle les précautions prises en paix pour conserver la santé des chevaux et des hommes.

Près de l'ennemi, et sur le qui-vive, on resserre sa colonne, on met les armes au crochet, on adapte à toute chose l'ordre qui nous permet de nous mettre le plus promptement possible en mesure, pour l'attaque ou la défense, dans telle position inattendue qui se présente.

Si de mauvais terrains, un gué, un pont étroit, etc., forcent à rompre par un, le commandant de la colonne forme sa troupe successivement de l'autre côté du défilé, et ne reprend la marche que lorsque tout son monde est réuni.

Si l'on fait route de nuit, à travers des bois, que le terrain soit difficile, et que l'on n'ait pas intérêt de cacher sa marche, le commandant en chef réunit les commandants d'escadrons, et leur donne la consigne suivante, qu'il se fait répéter par chacun d'eux, et qu'ils rendent à leurs escadrons lorsqu'ils y retournent.

Les trompettes vont être mis à la tête de chacun de leurs escadrons respectifs.

Toutes les sonneries, n'importe d'où elles partiront, seront répétées par eux.

La marche signifiera de se porter en avant.

Un appel de s'arrêter.

Deux appels, que le terrain est ouvert, et que le détachement se forme sur la tête de la colonne, en colonne serrée.

Trois appels, qu'un escadron s'égare.

Quatre appels, qu'il a rejoint.

On ne laissera pas de distance entre les escadrons.

Les officiers et sous-officiers marcheront dans la colonne, en tête et queue de leurs pelotons; ils veilleront avec soin à ce que les cavaliers serrent de tête à croupe, et à ce qu'aucun d'eux ne s'endorme.

Chaque escadron mettra en queue de la colonne un officier et deux sous-officiers, qui auront attention à ce que l'escadron qui les suit ne perde pas leur piste. Si à un passage difficile ils s'aperçoivent qu'ils ne sont plus suivis, ils laisseront un cavalier qui indiquera, par ses cris, l'endroit où il se trouve. Cet homme joindra dès que les trompettes de l'escadron attendus seront arrivés à sa hauteur.

Si l'escadron, en restant trop en arrière, fait craindre qu'il ne soit fourvoyé, l'officier criera, et fera crier de bouche en bouche, jusqu'à la tête de la colonne, la nouvelle que lui aura apportée le cavalier laissé en arrière.

Le commandant d'escadron en avertira le commandant en chef par la sonnerie des trois appels, qui sera répétée plusieurs fois par les trompettes.

Le commandant en chef fera arrêter par la sonnerie d'un appel.

Dès que quatre appels auront appris que l'escadron égaré a rejoint, la marche remettra la colonne en mouvement.

Cet ordre donné, les officiers retournent à leurs postes, et les officiers, sous-officiers et trompettes sont placés comme il vient d'être indiqué.

D. *Si le commandant d'un détachement en pays ennemi, craignant d'arriver la nuit au bivouac, et de n'y pas trouver de fourrages, rencontre des granges pleines, que fait-il?*

R. Il arrête son détachement, met un factionnaire *à la porte* de la grange, fait mettre pied à terre, et fi-

celer avec ordre des trousses que chaque cavalier paquète sur son cheval. Puis il continue sa route.

D. *Si un cheval, par faiblesse ou accident, ne peut plus suivre, que faut-il faire?*

R. Le renvoyer sur les derrières par son cavalier, qui le conduira en main.

D. *Si le cheval est blessé de manière à ne pouvoir plus servir?*

R. Le commandant réunit les officiers et l'artiste, et si, à l'*unanimité*, il est décidé que le cheval ne peut rendre aucun service, on l'abat, et son cavalier porteur de son harnachement et équipement, est renvoyé sur les derrières au petit dépôt le plus prochain.

Ces règles sont applicables à tous les détachements. Les circonstances seules les modifient dans l'exécution de leurs préceptes; passons aux spécialités.

Des Détachements proprement dits.

D. *Qu'est-ce qu'un détachement proprement dit?*

R. Une troupe séparée, par ordre, du corps auquel elle appartient, sans mission de reconnaître, de garder, de patrouiller, de fourrager, d'escorter ou de faire le métier de partisans.

D. *Expliquez-vous?*

R. Un chef de corps a son premier escadron en position à une lieue de lui ; des rapports lui font craindre qu'il ne soit pas assez fort pour soutenir l'attaque dont on le menace ; il détache le second pour l'appuyer, et se mettre sous les ordres de l'officier qui commande le premier. Cette troupe, pendant sa marche, est en *détachement proprement dit.*

Des portions de troupes, laissées en arrière dans de petits dépôts, rejoignent les avant-postes ; elles sont en *détachement proprement dit*, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à destination, etc.

Des Avant-Gardes.

« Le général Steingel, Alsacien, était un e
lent officier de hussards ; il avait servi sous Di
riez, aux campagnes du Nord, était adroit, ir
gent, alerte ; il réunissait les qualités de la jeu
à celles de l'âge avancé ; c'était un vrai général d'a
postes.

« Deux ou trois jours avant sa mort, il était
le premier dans le Lézégno ; le général français
riva quelques heures après, et, quelque chose de
eût besoin, tout était prêt.

« Les défilés, les gués avaient été reconnus
guides étaient assurés ; le curé, le maître de]
avaient été interrogés ; des intelligences étaien
liées avec les habitants ; des espions étaient en
dans plusieurs directions ; les lettres de la poste sa
et celles qui pouvaient donner des renseignei
militaires traduites et analysées ; toutes les me
étaient prises pour former des magasins de su
tances pour rafraîchir la troupe.

« NAPOLÉON, *Campagnes d'Ita*

Qu'ajouter à cet admirable portrait de l'o
d'avant-garde ? En quelques lignes, voilà tou
science.

Apprenez-le par cœur ; répétez-le dix fois par
entrez-le si bien dans votre mémoire, dans
pensée, inspirez-vous-en si profondément, qu'i
à tout instant présent à votre souvenir ! Et puis
chez ensuite de ressembler à Steingel !

Pour mériter le titre de bon officier d'avant-
il faut, pour ainsi dire, être capable de com

les troupes nombreuses auxquelles on ouvre le passage.

Le bon officier d'avant-garde juge du déploiement des colonnes qui le suivent, des positions qu'elles prendront, des besoins qu'elles auront, des attaques qu'elles supporteront.

La faible troupe qu'il commande n'occupe souvent qu'une faible partie de sa pensée, car elle n'est là qu'un point dans l'espace que son regard doit embrasser.

Il n'agit pas pour elle, mais bien pour ce qui la suit.

Il n'est pas seul, comme l'officier en reconnaissance; sa troupe fait partie d'un tout; et s'il le faut, il se sacrifie, il sacrifie jusqu'au dernier de ses hommes, pour conserver à sa division, à son corps d'armée, une clef de position, l'entrée d'un défilé, etc.

Ses devoirs sont :

1° De bien connaître, en grand, le terrain qu'il parcourt sous son aspect *offensif et défensif*.

2° D'obliger l'ennemi à se déployer, et à lui montrer ses forces.

3° De sonder ses projets, et d'apprécier l'importance, et la possibilité de leur exécution.

4° De préparer, pour ainsi dire, le logement des troupes qu'il devance, et d'y joindre tout ce qui peut leur être utile matériellement, et en renseignements de toute nature.

Il n'y a pas de chapitre de ce volume, que l'officier d'avant-garde ne doive consulter; aussi le renvoyé-je à tous, pour ce qui est détails, et me borné-je à indiquer ici succinctement ses devoirs, et à dire ce que les autres chapitres ne contiennent pas.

Un officier d'avant-garde est livré plus ou moins à lui-même; il a *l'ordre*, ou *de marcher dans telle direction et d'arriver* promptement à tel point, ou de *suivre l'ennemi* avec prudence, et de profiter de

toutes ses fautes, et de tous les avantages c
ront.

D. *Dans le premier cas, que fait-il?*

R. Il exécute vigoureusement son ordre.

D. *Dans le second?*

R. Il tâte le terrain, marche pas à pas, r
ture sur telle ou telle route qu'après avoir
les suites de ses déterminations, combiné l
spéciaux de sa mission avec l'importance rel
échec qu'il pourrait éprouver, l'éloignem
appuis, etc.

Sa troupe marche bien *échelonnée*, et to
mesure de se porter en tout sens, appuyée
premier de ses tirailleurs jusqu'au dernier de
de son arrière-garde. Chacun de ses peloto
cavaliers, occupe sa place spéciale, et toujo
utile à l'ensemble de son mouvement; tou
culé, rien n'est laissé au hasard.

Tous les indices sont profondément con
lui. Trouve-t-il des bivouacs abandonnés,
leurs restes fumants, et quelquefois ensan
proximité, le nombre, les pertes, la fatigue
ralisation de l'ennemi.

A un embranchement de route, voit-il
breuses traces de pas, de roues, de chevau
vergent, il s'arrête, et par leur fraîcheur e
ports des paysans, des reconnaissances qu
par les dispositions de sa carte, il juge des r
de l'ennemi.

D. *S'il rencontre un défilé?*

R. Il s'éclaire par les hauteurs qui le do
le sonde avec prudence, et toujours après a
sa troupe en arrière, de sorte qu'elle soit e
si elle est attaquée subitement.

D. *S'il dépasse ce défilé, et craint d'y é
et séparé par l'ennemi*, de sa division, de
d'armée?

R. Il y laisse un détachement assez f

garder, jusqu'à ce qu'il se soit assuré de la réalité de l'objet de ses craintes.

D. *S'il arrive devant un village?*

R. Il arrête sa troupe, et le fait fouiller par son extrême avant-garde; si l'ennemi n'y est pas, il fait traverser rapidement le village à un quart de sa troupe qui le cerne, en posant quelques vedettes à ses sorties; ces vedettes ont ordre de se replier lestement au premier coup de mousqueton.

D. *S'il s'y établit?*

R. Il s'empare du clocher, dans lequel il fait placer, de jour, un factionnaire; il asseoit défensivement son bivouac en arrière des maisons du côté de sa retraite, s'y fait apporter des vivres et fourrages, barricade toutes les issues par lesquelles l'ennemi pourrait venir le surprendre, en laissant de petits passages indispensables à la retraite de ses postes; il indique la *place d'alarme*, saisit et interroge tous les habitants qui peuvent lui donner des renseignements, et prend des guides qu'il garde à son bivouac.

D. *Qu'est-ce qu'une place d'alarme?*

R. La position défensive reconnue la plus militaire, la plus favorable pour la réunion générale d'une troupe en cas d'attaque; celle, par conséquent, de laquelle il sera le plus utile d'exécuter un mouvement, soit en avant, soit en arrière.

C'est sur la *place d'alarme*, bien reconnue d'avance par tous les cavaliers, que doivent se rendre directement, en cas d'attaque, tous les petits postes ne faisant pas partie de la *grand'garde* proprement dite.

D. *Si c'est la nuit qu'arrive l'avant-garde devant un village?*

R. Son commandant s'arrête à quelques centaines de pas en arrière; il envoie des cavaliers intelligents le reconnaître. Ceux-ci se faufilent silencieusement jusqu'aux premières maisons, s'arrêtent, écoutent, jugent par le bruit de la présence ou de l'absence de

l'ennemi. L'un d'eux met pied à terre, enja
haie, s'approche d'une fenêtre éclairée, rega
l'intérieur, puis revient à son brigadier auqu
ce qu'il a vu. Un paysan est saisi, et condui
tolet sur la gorge, au commandant, qui l'i

D. *Si notre avant-garde rencontre la n nemi?*

R. Si l'ennemi ne l'a pas aperçu, elle silencieusement, l'étudie, et, dans certain surprend même, si l'occasion est bonne.

D. *Si c'est de jour?*

R. Elle tâte l'ennemi, le force à se déplo borde en lui cachant ses forces, et les ét toujours en position défensive, jusqu'à c juge l'instant venu de prendre l'offensive.

D. *Si l'ennemi est en retraite, et qu'il par exemple, à détruire un pont?*

R. Elle le presse, et s'empare du pont.

D. *Si l'ennemi est refoulé sur une petite*

R. Elle le presse vivement pour qu'il le temps d'en détruire les ressources, d'en les hommes dont les renseignements nous utiles, d'en enlever les lettres de la poste, e

D. *Si le commandant de l'avant-garde veu à cette ville une idée exagérée de sa force e des troupes qui le suivent, pour que cette i portée à l'ennemi, intimide celui-ci?*

R. Il présente sur diverses routes, dont loppement est masqué pour l'œil des h quelques pelotons qui figurent des têtes de Il annonce l'arrivée de forces nombreus mande une grande quantité de rations, re nombreuses voitures, etc., etc., et veille a soin à ce que des espions ennemis ne p glisser sur ses derrières et découvrir sa rus

D. *Et une fois entré en ville?*

R. Il s'y établit militairement, et pous d'espions en avant et sur ses flancs.

D. *Si, l'avant-garde en marche, une rivière se présente?*

R. Elle reconnaît ses abords, ses gués; détruit ceux-ci, s'ils peuvent permettre à l'ennemi de le couper ou d'attaquer l'armée, lorsqu'elle se portera en avant.

D. *Si une avant-garde arrive devant une rivière, en même temps que l'ennemi se présente sur la rive opposée?*

R. L'officier commandant juge, devine sur-le-champ les lieux que l'ennemi va choisir pour effectuer son passage, et établit des postes en face de ces points.

D. *Si, la nuit, l'avant-garde est installée dans ses bivouacs faisant face à l'ennemi, et que, faible, elle veuille intimider celui-ci?*

R. Elle a recours aux ruses de guerre.

Elle allume un grand nombre de feux qu'elle entretient avec soin, et dont elle prolonge la ligne, de manière à donner le change sur ses forces. Elle fait tourner plusieurs fois sur lui-même, autour d'un grand feu, un détachement d'un cinquantaine de cavaliers, qui figurent ainsi une longue colonne arrivant pour la renforcer.

D. *Si elle craint cependant une surprise de nuit?*

R. Lorsque ses feux sont allumés, elle annonce son départ pour le lendemain, exécute silencieusement sa retraite pendant la nuit, et va prendre en arrière une position meilleure et ignorée.

L'officier commandant l'avant-garde ne doit jamais quitter sa troupe, et, pour ainsi dire, *son point de commandement*; cependant si, pour mieux juger, il est utile qu'il s'aventure dangereusement de sa personne, il ne doit le faire qu'après avoir prévenu le commandant en second, et lui avoir laissé des instructions bien précises, afin qu'il le remplace *complètement, telle* chance qui se présente.

D. *Avant de se porter en avant*, et de quitter le

division, le corps d'armée, que fait le comma d'une avant-garde?

R. Il s'inspire bien des ordres que lui donn général, et qu'il tâche d'obtenir *écrits*; il prie néral de lui répéter ce qu'il n'a pas suffisam compris, compare sa carte avec celle de cet o général, corrige la sienne, s'il y a lieu, règ montre, puis il convient de la fréquence des ports qu'il devra envoyer.

D. *Si le général laisse à son jugement l'opp nité de l'envoi de ses rapports?*

R. Alors, il en fait de fréquents, tantôt é tantôt verbaux, mais il envoie toujours ceux- des officiers ou sous-officiers intelligents, et s'être assuré, en les faisant répéter deux fois p envoyés, qu'ils seront rendus avec une *fidélit térale.*

*Je suis arrivé à***. — L'ennemi se montre breux.—Il est en position; sa position est for a de l'infanterie et du canon.—J'ai besoin d'i terie.—Dois-je tenir ou me retirer?—Je sui bordé par ma gauche, et obligé de rétrograder perds beaucoup de monde. — J'ai pris positi ravin de***.—L'ennemi s'arrête. Il fait rétrog son infanterie; c'est une ruse. — Des colonnes breuses marchent dans la direction de***. Ell se composent que de cavalerie. — Les hussards dragons qui me faisaient face ont été remplacé les cuirassiers de*** et les hussards de***.—Les de la rivière de*** sont rompus. Il me faut heures pour les réparer. — J'ai enlevé à l'en deux cents hommes d'infanterie et un canon fait une fausse manœuvre.—Il se déconcerte.- abandonné quelques voitures. — L'ennemi e pleine retraite; je le suis l'épée dans les reins. me fera faire du chemin ce soir. — Les chemin je parcours sont trop mauvais pour qu'il soi prudent que vous y engagiez votre artilleri*

fait reconnaître autour de moi, il n'y en a pas d'autres, etc. (Voyez *Rapports.*)

D. *Si l'armée se trouve en pays étranger?*

R. Le commandant de l'avant-garde s'assure, avant de se mettre en marche, que parmi ses cavaliers il en est qui parlent bien la langue du pays; et s'il n'y en a pas, il en fait adjoindre plusieurs à son détachement, et les tient près de sa personne.

D. *Que fait-il ensuite?*

R. Il inspecte rapidement son détachement, s'assure qu'il est en bon état, qu'il ne manque pas de munitions, et, s'il se peut, de vivres et de fourrages; s'il ne connaît pas les officiers qu'on met sous ses ordres, il prend sur eux quelques notes verbales que lui donnent leurs chefs directs; il place ensuite ces officiers de la manière la plus conforme à ses besoins, et par conséquent la plus utile. (Voyez *Chefs, Officiers.*)

Des Reconnaissances

La base de toute opération militaire es
connaissance du terrain sous son double
fensif et offensif, puis celle de la position,
et, si l'on peut, de la pensée de l'ennemi.

C'est pour établir avec certitude cett
des officiers sont envoyés en reconnaissa

Le commandant d'une reconnaissanc
réunion de toutes les qualités militaire
elle nécessite leur complet usage.

Sur ce terrain neuf, où l'on est isolé,
suffire à soi-même, trouver en ses propre
ressources en harmonie avec la gravité
ponsabilité et l'importance relative de sa

Là, il ne s'agit pas seulement de vo
bien voir, pour ne pas fournir de fau
ments au corps d'armée qui règlera ses
tions sur le rapport que vous lui ferez.

Pour voir, il faut arriver sur les lieux
car ce qui vous entoure est ennemi et a in
perte ; il faut ensuite revenir sans se l
mer, sans se laisser prendre.

Se laisser prendre ! idée affreuse ! l
est-elle pas attachée ? et combien cette h
ra-t-elle pas plus poignante encore, si l
dant d'une reconnaissance calcule que ce
seulement les hommes qu'il avait sous
dont il répondait, mais encore tous ceux
gade, de la division, du corps d'armée,
connaissance éclairait, protégeait !

La science de la retraite d'une recon

d'abord d'échapper au regard de l'ennemi; mais s'il est impossible de tromper son œil de lynx, et d'empêcher une poursuite, la science alors est d'avoir assez bien étudié son terrain en allant, par ses yeux, par les renseignements acquis, les analogies, et d'avoir calculé la disposition assez juste, l'emplacement présumable des forces qui peuvent nous barrer le passage, pour suivre des chemins qui dépistent l'attaquant, ou rétrécissent le front de l'attaque, de façon à rendre ce front égal à celui de la défense. Si, malgré ces précautions, une reconnaissance est coupée, après avoir épuisé toutes les ressources de l'adresse, elle a recours à celles de la force. Celles-ci ne la trahissent pas, si chaque homme est bien convaincu d'une grande vérité : c'est qu'un cavalier passe partout lorsqu'il le veut bien!

Le premier soin d'un commandant de reconnaissance doit donc être de calculer les forces de son détachement, de les ménager, de les récupérer à temps, pour les avoir toujours, autant que possible, intégrales à sa disposition.

Je le répète, les forces du cheval sont la fortune du cavalier; si tout est dépensé en une heure, que reste-t-il après? Et le peu que la prudence aurait ménagé, sauverait la vie et ferait obtenir la croix d'honneur.

Que l'officier en reconnaissance le pense plus que tout autre.

Que la reconnaissance qui a une longue route à faire, et dont les heures ne sont pas comptées, calcule bien exactement ses forces, les compare, les harmonie avec toutes les exigences de sa mission, et n'en dépense que ce qu'il faut à la fois.

Qu'elle ne s'enfonce dans les terres molles qui fatiguent les chevaux, qu'elle ne double ses allures que lorsqu'il le faut; car *la première nécessité matérielle d'un cavalier en reconnaissance, c'est un bon cheval en bon état.*

Que l'action soit toujours soumise à une réflexion froide, juste et prompte. Que la vigilance la plus minutieuse observe et corrige ce qui peut ralentir, entraver. diviser l'action, et détruise la cause des dangers inutiles.

J'ai dit que le commandement d'une reconnaissance exigeait la réunion de toutes les qualités militaires du cavalier léger; presque tous les chapitres de cet ouvrage doivent donc être consultés par l'officier qui sera chargé de ce commandement.

Quant à la partie topographique de ce service, je ne peux pas mieux faire que de la résumer en citant textuellement le général La Roche-Aymon :

« Voici, en définitive, dit le général, les traits principaux à observer dans les objets, tant naturels qu'accidentels, qui composent les localités d'un terrain.

Bois.

« Leur nature, leur étendue, la nature du sol sur lequel ils croissent; s'ils sont fourrés, la manière dont ils sont situés par rapport à la route que l'on a tenue pour y venir...., s'il y a des villages à portée, si beaucoup de chemins les traversent ou s'y croisent, où ils mènent et d'où ils viennent.

Montagnes.

« Leur nature, boisées ou non boisées, pierreuses, terreuses ou rocailleuses, si elles dominent la route en avant, ou de quel côté; si leur pente est douce ou rapide, si le chemin par lequel on y parvient *monte* droit ou se tourne le long des flancs de *la hauteur*; si, au sommet, le plateau est une plaine, *s'il est boisé*, quelle étendue il a, si l'on redescend

bien vite de l'autre côté, si des montagnes plus hautes les dominent.

Rivières et Ruisseaux.

« Leur largeur, leur direction par rapport aux chemins, la nature des bords, lequel des deux domine l'autre, si la rivière est encaissée, si elle coule à travers des prairies, si ces prairies sont toujours praticables, ou simplement dans quelque temps de l'année, par le grand froid ou la grande sécheresse, les ponts ou gués qu'il peut y avoir à une lieue à droite ou à gauche, le nom des lieux ou des villages où ils sont établis, s'ils sont propres au passage de l'artillerie.

Plaines.

« A peu près leur étendue, à peu près le nombre de villages qu'on y peut apercevoir, la nature du terrain, si ce ne sont simplement que des champs, ou bien si des prairies, des étangs, des lacs, de simples flaques d'eau, n'y sont pas entremêlés. On sent combien il est important pour une troupe de cavaliers qui doit, sans tâtonner, se porter partout avec une grande célérité, de connaître parfaitement d'avance le terrain sur lequel elle arrive, et de ne pas être arrêtée au milieu de ses mouvements par des obstacles imprévus ; il suit de là que les officiers ou sous-officiers chargés de reconnaissances, doivent s'assurer de la manière dont les champs sont enclos, et savoir si des fossés trop larges ne coupent ou ne séparent pas ces champs.

Chemins.

« *Leur nature*, s'ils vont droit ou s'ils serpen

tent; ce qui les borde à droite et à gauche, à la portée du canon; si, resserrés entre des gorges, ils ne forment pas des chemins creux, la largeur du front sur lequel on peut y passer.

Villes.

« Leur position; les localités environnantes; si elles ont des murailles, des portes; si l'on pourrait s'y défendre, établir un poste; les routes qui y aboutissent.

Bourgs et Villages.

« Leur situation; les localités environnantes; la disposition des maisons; si elles sont séparées par leurs jardins; si les jardins sont entourées de haies, de murailles, de barrières; combien il y a de maisons massives, et leur situation ainsi que celle de l'église et du cimetière; si le cimetière est entouré de murailles; enfin, si une rivière, un ruisseau, traversent ces villes, bourgs et villages, ou les entourent. »

La guerre a ses routines aussi, malgré les dangers qui les accompagnent, malgré les preuves terribles et journalières de leur fausseté, de leur fatalité; pourquoi? Je le sais bien.

Plus les armées sont vieilles, plus les routines ont d'empire. Si cela était ainsi lorsque le canon tirait tous les jours, que tous les jours il instruisait, que sera-ce après quinze ans de paix, avec des cavaliers de tous grades, trop vieux ou trop jeunes?

La routine est la science traditionnelle des médiocrités. Les axiomes qu'elle appuie d'une expérience *irréfléchie* sont écoutés avec admiration par ceux *qui n'ont encore rien* vu; car ils racontent aux jeunes

ens plus que ceux-ci n'ont trouvé dans leurs livres, t ils prennent de la dignité, de la gravité pour une reille respectueuse, en passant par une bouche qu'om-ragent de longues moustaches blanches.

Distinguons donc les traditions des routines; et re-oussant celles-ci, recueillons avec avidité les préceptes e celles-là.

Une faute routinière que je n'ai vu que trop sou-ent commettre dans notre armée, malgré les fréquentes t terribles leçons qu'elle nous a values, c'est de croire u'on ne pouvait reconnaître sans attaquer.

Ce principe ridiculement faux entraînait naturelle-ient une série de conséquences aussi fausses que lui. 'ne reconnaissance partait toujours nombreuse; de ., surabondance de fatigue pour les régiments; puis ifficultés, retards dans la mobilisation; puis enfin, onfiance dans ses forces, amour-propre mal entendu, ubli de sa mission, combat inégal, retraite embar-assée, et défaite complète.

Beaucoup de nos reconnaissances étaient mal cal-ulées, car elles étaient trop nombreuses pour voir sans re vues, trop faibles pour attaquer, ou soutenir une taque.

Les reconnaissances ne doivent être nombreuses ue dans un seul cas, celui où il faut qu'elles attaquent; ors, leur force numérique doit être aussi respectable ue possible.

Dans tout autre cas, elles ne doivent se composer ue de quelques hommes intelligents, et bien montés, ui passent partout, peuvent se cacher derrière un cher, quelques arbustes, et, s'ils sont poursuivis, sont obligés de s'attendre, car ils ont de meilleures mbes que ceux qui les poursuivent.

Etablissons *donc que reconnaître n'est pas atta-er.*

Une reconnaissance attaque quelquefois, mais ce *t que pour mieux* reconnaître. L'attaque n'est donc *on but,* mais un de ses moyens.

Il ne faut employer ce moyen que lorsque vous ne pouvez remplir votre mission.

Si donc, quoiqu'à la tête de deux cents c vous pouvez mieux voir l'ennemi avec deux (embusqués au coin d'un bois, qu'avec tou troupe engagée, gardez-vous de préférer le moyen au premier.

La reconnaissance la mieux commandée qui rapporte le plus de documents utiles, qu tous ses chevaux et ses hommes en bon état celle qui, en oubliant son but, fait des tours au lieu de tours d'adresse; l'officier qui co celle-ci est, à mon avis, gravement coupable être exemplairement puni.

La cavalerie légère russe n'en agit pas comi Dans la campagne de Russie, nous étions d'ava et marchions d'*Orcha* sur *Witebsk;* en arriv *binowistchi*, près d'un bois, nous aperçûmes que qui traversait une clairière ; nous nous ar et nous nous formâmes. On détacha un esca la clairière, et l'on parvint à faire prisonni Cosaques, dont les chevaux étaient épuisés de trois autres s'échappèrent. On resta longtem sition, on fouilla le pays avec soin, l'on n personne. Les prisonniers furent interrogés pondirent qu'ils avaient été envoyés de *Wi* nombre de cinq, en reconnaissance sur *Orch* lieues); qu'ils nous suivaient depuis le mati n'avaient pas perdu un seul de nos mouvem trois autres Cosaques regagnèrent leurs trou instruisirent, et, quelques jours après, à ce m *binowistchi*, une reconnaissance de notre r composée de deux officiers et cinquante che enlevée intégralement par les Russes.

Une seconde faute routinière, que je n'a ***trop souvent*** commettre dans notre armée ***lative à la régularité*** de la composition r ***et des heures*** de sortie des détacheme

pour reconnaître. Lorsque tous les jours, aux mêmes heures, sur les mêmes routes, et allant aux mêmes lieux, partent des reconnaissances composées du même nombre d'hommes, leur sort est facile à prévoir.

Les reconnaissances doivent, le plus possible, marcher inaperçues; pour cela, dans les lieux couverts, leur allure peut être plus lente que dans une plaine découverte, sur laquelle leur marche n'est plus un mystère. Il faut donc que, lorsqu'elles ont quelque chose à redouter, elles tâchent de passer les plaines la nuit, ou que, dans le jour, elles les traversent au trot, pour échapper plus tôt aux regards.

Elles doivent craindre d'être dénoncées à l'ennemi par les paysans. Pour diminuer ce danger, qu'elles évitent le plus possible les villages qu'il est inutile qu'elles traversent et reconnaissent; pour cela qu'elles aient avec elles ce qui est nécessaire à la nourriture de leurs chevaux et de leurs hommes, et qu'elles fassent leurs haltes dans des endroits isolés, cachés, desquels elles aperçoivent de loin, et dans lesquels quelques hommes à pied, bien placés, suffisent pour les garder.

Si les reconnaissances s'arrêtent dans un village, qu'elles le sondent avec prudence, avant de s'y engager, et qu'elles établissent des vedettes mobiles en dehors, sur ses flancs, pour arrêter les paysans qui pourraient s'échapper et prévenir l'ennemi. Que leurs haltes ne durent que le temps nécessaire pour reconnaître les lieux, prendre des guides, des renseignements utiles, et pour fourrager.

Si le village est entouré d'une plaine découverte, on réunira le détachement au pied du clocher, où il pourra débrider et fourrager. Un factionnaire sera mis dans le clocher pour prévenir de l'arrivée de l'ennemi; ce factionnaire et les deux ou trois vedettes volantes dont j'ai parlé plus haut, suffiront pour garder parfaitement le détachement. A la nuit, la reconnaissance s'éloignera, et si elle a intérêt à tromp

sur sa marche, elle sortira par une porte opposée à la direction qu'elle voudra suivre, et regagnera sa route par un détour. Son arrière-garde veillera à ce qu'on ne la suive pas.

Si la reconnaissance est en retraite, poursuivie par l'ennemi, et forcée de traverser un village, une ville, elle le fera rapidement.

Si la reconnaissance a des raisons de craindre une surprise de nuit dans son bivouac, elle allumera ses feux, et s'éloignant ensuite, elle ira s'établir sans feux et sans bruit, à quelques centaines de toises, en arrière de l'emplacement abandonné.

Si la reconnaissance marche la nuit, et loin de l'ennemi, elle tâchera de monter son guide sur un cheval blanc qui le distinguera, et qu'on apercevra toujours mieux qu'un autre, telle sombre que soit la nuit.

Si, la nuit, une reconnaissance est près de l'ennemi et veut lui dérober sa marche, elle se gardera bien de mettre des chevaux blancs à l'avant-garde.

Si elle tient une route pavée, elle marchera sur les côtés en terre, pour assourdir sa marche, qui s'entendrait autrement de fort loin.

Si elle est près de l'ennemi, elle interdira à ses hommes l'usage de la pipe, qui pourrait éclairer leur visage et les faire apercevoir.

Si enfin, près de l'ennemi, elle le veut bien observer, elle le tournera, puis arrêtant le gros de sa troupe, ne détachera que deux ou trois hommes très-intelligents qui, comme des chasseurs à l'affût, se glisseront dans le plus grand silence, et pour ainsi dire d'ombre en ombre, pour dérober leur marche. Arrivés à leur point de vue, ils regarderont avec la plus grande attention, et reviendront rendre compte, en mettant à leur retour le même soin qu'à leur arrivée.

Si le commandant d'une reconnaissance, après avoir bien apprécié l'ennemi, peut, sans danger, lui faire quelques prisonniers, ou jeter l'alarme dans son camp, s'il en a reçu au départ l'ordre facultatif, il le fera.

En 1814, le général *Maison* donna l'ordre à un o cier des lanciers rouges de la garde impériale de par de *Lille* à la tête de cent chevaux, pour reconnaît l'ennemi dans *Menin*, et de lui rapporter des ren seignements bien circonstanciés. Cet officier partit deux heures après midi; le soleil se couchait lorsqu'i apercevait les clochers de *Menin*; il avait dérobé la marche de son détachement qu'il embusqua à une demi-lieue de la ville. La nuit venue, et une nuit des plus sombres, il approcha de la ville avec un peloton, évitant les chemins pavés et embusquant ce peloton à une portée de fusil, puis se glissant dans le faubourg avec un officier, un sous-officier et un trompette, il mit pied à terre, fit tenir son cheval, et se cacha dans un fossé auprès du pont. Les reconnaissances de l'ennemi rentrèrent successivement et passèrent auprès de lui. Malgré la profondeur de la nuit, leurs silhouettes se détachaient assez nettement sur le ciel, pour qu'il comptât homme par homme, et qu'il distinguât la différence des diverses coupes d'uniformes. Muni de ces notes, qui lui donnaient des indices sur le nombre et la composition des troupes ennemies, certain que toutes les reconnaissances étaient rentrées et qu'il n'avait plus rien à craindre d'elles de ce côté de la rivière, il envoya chercher une dizaine de lanciers. Un paysan sortant d'une maison et passant à côté de lui, l'aperçut et voulut crier; il le fit saisir par e sous-officier qui lui mit un pistolet sur la poitrine, t le conduisit en arrière; les lanciers arrivèrent si-encieusement, à l'instant où le poste ennemi s'apprê-it à amener le pont tournant; à leur tête, il chargea poste trop confiant, fit prisonniers ses dix-huit ca-liers montés, et effectua immédiatement une prompte raite.

Il rapporta des documents certains au général, et ra-na tous ses hommes; aucun n'avait même été blessé.

n 1809, le général Curély, alors capitaine, aide mp avec moi du général Ed. Colbert, fut chargé de

reconnaître la marche de l'armée autrichienne
tirait faisant face à notre armée d'Italie. A la t
chevaux, il devança de dix lieues notre
tourna l'armée autrichienne, et se faufila
ment sur ses derrières, qu'à la chute du
trouva embusqué dans un bois, à trois quar
en arrière du village dans lequel s'établit
jor général de l'archiduc. Une grande pla
dreuse le séparait de ce village. Deux ou
raudeurs hongrois, qu'il arrêta, lui donn
renseignements utiles. Un grand troupeau
revenant des champs et se dirigeant sur l
passa près de son embuscade ; il saisit les
et fit parquer le troupeau dans le bois, j
que la nuit fût close; puis, le remettant en
plaçant au milieu ses cavaliers à pied condui
chevaux par la bride, il se dirigea ainsi v
lage, sous la protection de l'épais nuage de
qu'il soulevait. La nuit, la poussière, la f
l'ennemi, le peu d'inquiétudes qu'avaient le
chiens du côté où le troupeau se présentait,
si bien les projets de *Curély*, que celui-c
jusque sur la place du village, où, de sa
brûla la cervelle à un des factionnaires de l
général en chef. A ce signal, ses cavaliers re
à cheval, sabrèrent quelques minutes, et pr
l'étonnement, de la stupeur de l'ennemi, so
village, et rejoignirent le lendemain la bri
bert, sans avoir perdu un seul homme, n
cheval. La position de l'état-major général a
sûrement reconnue, donna des indices ce
celle de notre armée d'Italie, que, deux jou
nous retrouvâmes, et à l'avant-garde de laq
combattîmes à *Karako*, à *Pappa* et à *Raab*.

Après ces deux exemples dont je puis v
mer l'exactitude historique, je crois utile d
poser un plus détaillé, et que nous suivr
petit plan annexé au chapitre Topographi

Le capitaine****, mandé à l'état-major de la division, y reçoit l'ordre suivant :

« Le capitaine**** partira sur-le-champ à la tête de cent chasseurs du 8e.

Il reconnaîtra la petite ville de *Neustadt*.

Si l'ennemi l'occupe, il tâchera de faire quelques prisonniers qu'il ramènera.

Il rapportera des nouvelles du corps d'armée prussien qui doit être arrivé près de cette ville.

Il examinera avec soin le pays qu'il traversera, et me rendra compte de sa configuration, de l'espèce et de l'état de ses routes, de ses ponts, de ses cours d'eau, etc.

Il tâchera de rejoindre après demain avant dix heures du matin.

Le général, etc.

Bivouac de *Grosthurm*, ce 18 juin 1832, à cinq heures du matin. »

Le capitaine, après avoir reçu cet ordre des mains du général, relève sur la carte de l'état-major un calque du terrain qu'il va parcourir.

Il prend ensuite le commandement du détachement qu'a fait tenir prêt l'adjudant-major.

Il inspecte ce détachement ; reconnaît que les gibernes sont garnies de cartouches ; que les armes sont en bon état ; que les chevaux sont bien ferrés ; que les besaces contiennent du pain et de l'avoine ; puis il fait rompre par deux.

Il s'arrête de sa personne et voit filer son détachement.

Trois chevaux boitent ; deux sont trop faibles pour suivre ; d'autres sont connus pour hennir ; des chiens accompagnent le détachement, il les fait rétrograder, et les laisse au bivouac.

Une fois hors des avant-postes et de la ligne d
patrouilles, il s'arrête ; fait ressangler ses chevau
détacher les flammes de lances ; mettre les mousq

tons au crochet ; retrousser les schabraques, rouler et croiser les manteaux ; il place ses Alsaciens en tête de la colonne en leur recommandant de ne parler qu'allemand. Parmi ses officiers, il en est un de cette province, il le fait marcher auprès de lui, et donne le peloton qu'il commandait à un sous-officier.

Le premier officier, après le commandant, marche à la queue de la colonne, de manière qu'elle soit encadrée complétement.

L'avant-garde est formée de dix hommes commandés par un sous-officier alsacien ; elle marche à cent pas en avant.

Le pays est ouvert, les terres mouillées, il faut marcher vite ; on ne détache pas de flanqueurs, qui éreinteraient leurs chevaux et ralentiraient la marche en pure perte.

L'arrière-garde, composée d'un brigadier et quatre hommes, marche à cinquante pas de la colonne.

L'avant-garde paraît hésiter ; le capitaine fait marcher par quatre, espace ses pelotons à cent pas les uns des autres, et sur le côté droit de la route, leur droite au fossé. Il arrête ses colonnes, et envoie savoir la cause de la halte de l'avant-garde : c'est l'apparition de cavaliers ; ils ont été reconnus, c'est une de nos reconnaissances qui rentre.

Il interroge son commandant ; mais elle a été vers un autre point que celui vers lequel nous nous dirigeons, et ne sait rien, si ce n'est que des patrouilles ennemies de douze à vingt-cinq chevaux, à une lieue de l'endroit où il se trouve, ont paru sur la route d'*Ingolsheim*.

Il resserre sa colonne et continue sa marche. Le terrain change d'aspect ; il s'accidente ; quelques monticules s'élèvent à droite et dominent la plaine ; le capitaine détache trois hommes bien montés, qui suivent leur sommité et flanquent le détachement.

Après avoir marché deux heures, on arrive à l'extrémité du plateau. Une riche et large vallée s'ouvr

à ses pieds. Un carrefour se présente, quatre routes y aboutissent ; la première à droite est ferrée, ce doit être celle d'*Ingolsheim*. La seconde n'est qu'un petit chemin de terre, qui serpente le long de la montagne, et paraît se diriger, en traversant la plaine, vers les bois qui suivent et ferment à droite la vallée. La troisième est une route ferrée qui fait suite à celle d'*Ingolsheim* ; elle doit conduire à *Neustadt* par *Berndorf*.

Le capitaine, en consultant sa carte, se convainc qu'il ne se trompe pas ; en effet, elle indique l'extrémité du plateau, et le carrefour à deux lieues. Il y a deux heures qu'il marche. Elle indique *Berndorf* à deux lieues dans la vallée en avant, et à gauche de l'extrémité du plateau ; et à cette distance, et dans cette direction on distingue un village.

Pour être plus certain encore, il envoie son officier alsacien, suivi de deux chasseurs de la même province, interroger un paysan qui travaille à cent pas. L'officier dit en bon allemand à ce paysan : Eh! camarade, as-tu vu les nôtres ? — Qui les vôtres ?— Eh ! parbleu, les frères, les Prussiens. — Non. Mais je sais qu'il en est arrivé à *Neustadt* et à *Baumdorf*. — Et les Français ? — Ah ! les gueux ! on dit qu'il y a 10,000 de leurs cavaliers à *Grossthurm*. — Tant que cela ? — Oui, au moins. — Eh bien ! nous allons rejoindre les camarades à *Neustadt*. — Par où faut-il passer ? — Descendez la route qui est là.— Celle-ci ? —Non, c'est celle d'*Ingolsheim*. —Celle-ci ? Non, c'est un petit chemin qui conduit par les bois du côté de *Baumdorf*, mais bien celle-là qui est ferrée et qui vous conduira à ce village que vous apercevez là-bas. — Oui, je vois près de la montagne ? — Non, c'est *Bonn*, mais plus à droite dans la vallée. — Là ? — Oui, c'est *Berndorf*. — Y a-t-il loin ? — Deux lieues. — Et de Berndorf à Neustadt, combien y a-t-il ? — En cinq heures à cheval vous y serez. — Merci. — Adieu.

Le capitaine ne s'est donc pas trompé. Il
l'ennemi est dans les environs, il doit avoir
dans la vallée; il est plein jour ; la marche
chement ne peut être dérobée, surtout s'
grande route; les chevaux auront bientôt
repos; le rideau de bois qui se trouve à d
suit la vallée et se continue jusqu'à la
Baumdorf, peut masquer sa marche ; il n'h

Tournant à droite par le petit chemin, i
lestement la montagne, et traversant la plein
il gagne le bois.

Il suit les sentiers qu'il juge courir dan
tion de la marche qu'il fait. Sa boussole l'a
son défaut, le soleil. La vallée, qu'il ape
gauche à travers les clairières, l'empêche d
dangereusement à droite. Sa marche est si
Ses hommes parlent bas, ajustent leurs arm
nière qu'elles ne cliquètent pas sur le
des buffleteries, sur le fer des étriers, des épe
ici les difficultés du terrain forcent à mett
terre, mais on remonte à cheval, on doubl
Ces mouvements s'exécutent sans comma
l'exemple de la tête règle tout.

La colonne marche aussi serrée que poss
vant-garde et l'arrière-garde se sont rappr

Il y a cinq heures que l'on a quitté *Gro*
le lieu où on se trouve est désert, et l'ombr
est épaisse. Le capitaine quitte le sentier, f
les chevaux dans une clairière bien entourée
broussailles, et fait mettre pied à terre.

Des factionnaires sont placés dans diver
tions, de manière à tout voir et à n'être pa
moitié des chevaux est débridée et attacl
arbres, elle mange l'avoine, l'herbe ou le
qu'on peut ramasser sans s'écarter ; les homn
nent silencieux, la bride au bras et devant leurs

Le capitaine n'a pas oublié de faire
route des remarques qui lui serviront, si,

effectuer son projet, il est obligé de revenir par le même chemin : il a tracé un croquis suivi sur son calpin, et des branches cassées à l'entrée des routes, des aspects retenus par sa mémoire locale, sont des jalons pour le retour.

Il est une heure, on remonte à cheval, et l'on reprend la marche. Le terrain est difficile, les chevaux sont très-fatigués à six heures du soir, lorsqu'on rencontre la route de *Baumdorf ;* que fera le capitaine ?

Deux lieues le séparent encore de *Neustadt*. Il ignore si l'ennemi est dans ce bourg, s'il y est en force ; le détachement est harassé, et s'il était obligé d'exécuter une retraite sous le feu de cavaliers reposés, il éprouverait sans doute de nombreuses pertes ; d'ailleurs, s'il marche immédiatement sur *Neustadt*, il arrivera à la chute du jour, instant où la cavalerie est toujours sur ses gardes ; s'il attend sans se reposer ni faire fourrager ses chevaux, ses chances ne seront pas meilleures.

Il s'embusque donc près de la route : un homme vient à passer, il le fait saisir, et lui dit que s'il crie il le fait fusiller sans pitié.

Tu viens de *Neustadt ?* — Oui. — Les Prussiens y sont-ils ? — Oui. — Cavalerie ou infanterie ? — Cavalerie. — Combien d'hommes environ ? — Je ne sais. — Y a-t-il un village près d'ici ? — A un quart de lieue. — Et des fermes isolées ? Plusieurs. — Les connais-tu ? — Oui. — Comment leurs bâtiments sont-ils disposés, et où se trouvent-elles ? — L'une est près du village, elle est riche, ses bâtiments sont grands et on peut y entrer facilement, car elle n'a pas de cour fermée. — Et l'autre ? — Elle est à trois quarts de lieue du village, et à une demi-lieue d'ici, située sur la lisière du bois et du marais du côté de *Neustadt ;* elle n'est pas si riche que la première ; elle a une cour entourée de grands murs, et fermée par une grande porte ; elle est à une lieue environ et à droite de *Neustadt*. — Conduis-nous à celle-ci.

Le capitaine, alors, après avoir reconnu
sonne ne passe sur la route, la fait travers
ment, et rentrant dans la forêt, il suit son g
a fait attacher par un bras, et qu'il a remis
d'un brigadier et d'un sous-officier.

Il s'arrête à deux cents pas de la ferme ;
ses abords, les fait entourer lestement, et,
tant en marche, il entre dans la cour.

Un paysan qui s'échappait lui est rame
des cavaliers du cordon qu'il avait formé auto
bitation. Ce paysan, tous ceux de la métai
guide, sont mis sous clef dans une cave,
de laquelle est posé un factionnaire. Les po
ferme sont fermées, des factionnaires inté
à celles qui ouvrent sur la campagne ; quatr
cachés sont placés aux fenêtres desquelles o
de loin, et aux quatre expositions de la m
chevaux débridés mangent, les hommes n
dorment. La nuit est venue, aucune lumière
le fenêtres, le silence règne dans le détach

Une patrouille de cinq cavaliers pruss
devant la maison ; les hommes placés au
ont prévenu de son arrivée. Est-ce une avant-g
hommes ont bridé lestement, sont montés à
se sont rangés dans la cour, le sabre à la mai
est donné, dans le cas où l'ennemi serait
et voudrait entrer, d'ouvrir les portes, de
sortie vigoureuse, et de reprendre la rout
quelle on est venu.

La patrouille n'est suivie de personne, l
t-on ? Non, parce que des coups de feu p
être tirés, et donner au loin l'éveil. Elle ve
elle frappe. On ne lui répond rien. Elle ins
ficier alsacien répond en contrefaisant le m
peut l'accent du pays, qu'il ne veut pas
que si la patrouille insiste, il ira le lendema
dre à ses officiers. Elle s'éloigne en juran

Les cavaliers mettent pied à terre, débrident, et font manger leurs chevaux.

Le capitaine interroge l'un après l'autre, et isolément, les habitants de la ferme, après les avoir prévenus qu'il y va de leur vie, s'ils cherchent à le tromper dans leurs réponses.

Il apprend que cent hussards prussiens sont à *Neustadt*; qu'ils sont venus de *Freythall*, ville autrefois fortifiée, entourée encore d'une chemise, et distante de huit lieues; qu'ils bivouaquent en arrière du bourg; qu'ils ont une grand'garde de douze hommes sur la route de *Baumdorf*. et un poste de cinq hommes sur celle de *Weg*; qu'ils envoient des patrouilles dans la direction de *Bonn*, *Berndorf* et *Baumdorf*; que ces patrouilles sont de douze ou quinze hommes; qu'elles partent ordinairement à quatre heures du matin et à cinq heures du soir; qu'elles rentrent deux ou trois heures après leur sortie.

A deux heures du matin, le capitaine fait brider ses chevaux, vérifie qu'ils sont bien sellés, bien sanglés, que les besaces contiennent des vivres et une ration d'avoine, que des trousses de fourrages bien ficelées sont attachées sur les portemanteaux; puis, ne rendant la liberté qu'à un seul paysan qu'il fait monter sur un des chevaux de la ferme, et observant, à l'égard de cet homme, ce qui est prescrit au chapitre des *Guides*, il le place en tête du détachement, et vient s'embusquer dans le petit bois situé à un quart de lieue en arrière de *Neustadt*.

Ses hommes mettent pied à terre, tiennent leurs chevaux par la bride, et gardent le plus profond silence.

A cinq heures du matin, c'est-à-dire une heure après l'instant présumé du départ des reconnaissances ennemies, le détachement monte à cheval, se rapproche le plus secrètement possible de *Neustadt*, puis, lorsqu'il peut être aperçu, il part au grand trot, met le sabre à la main, prend le galop.

charge le bivouac, et enlève cavaliers et chevaux.

Le capitaine saisit les lettres de la poste, fait prisonniers deux notables de la ville : l'un est le maître de poste, l'autre le bourgmestre. Il les place sur des chevaux de prise, et, sortant au grand trot par la route de *Baumdorf*, il ne reprend le pas que lorsqu'il a tourné à droite sur celle de *Berndorf*.

Les prisonniers, sans armes, montés sur des chevaux de prise qui sont conduits en main par des chasseurs, marchent au centre de la colonne. L'avant-garde, composée de douze hommes et d'un officier, précède de 150 pas. L'arrière-garde, composée de vingt-cinq hommes et d'un officier, suit à la même distance.

Le capitaine examine avec soin la route qu'il parcourt, et sur laquelle il doit rapporter des renseignements exacts au général. Il ne s'arrête que quelques minutes à *Berndorf*, pour y prendre un guide et quelques notes ; puis, redoutant de passer au carrefour qu'il a reconnu en allant, et qui doit être nécessairement un but central pour les reconnaissances ennemies, il tourne sur un chemin vicinal à droite, traverse la plaine et gravit la montagne.

Arrivé à son sommet, il établit son monde dans un lieu écarté du chemin, derrière des monticules qui dérobent sa présence du côté d'*Ingolsheim*, et, plaçant des factionnaires cachés qui découvrent la plaine et la vallée, il fait fourrager ses chevaux. Pendant ce temps, il interroge les prisonniers, écrit son rapport, qu'on trouvera au chapitre suivant, et termine le croquis joint au chapitre *Topographie*.

Lorsque les chevaux ont mangé, il fait monter à cheval, et, par un détour, regagne la route de *Grossthurm*. A un quart de lieue du bivouac, il fait replacer les flammes aux lances de ses chasseurs ; puis,

changer son ordre de marche, il reconnaît nos
t-postes et rentre au régiment. Là, il présente
hevaux de prise au colonel, et conduit les pri-
iers démontés au général, auquel il remet son
ort.

Des Rapports.

Il y a deux espèces de rapports : les rapports verbaux et les rapports écrits.

Les premiers se font au retour d'une reconnaissance, d'une mission, et s'envoient par un officier, un sous-officier détaché de l'avant-garde. Ils doivent être courts, et pour les missions importantes, ils sont en général insuffisants ; c'est pour cela qu'il est utile qu'ils soient accompagnés de rapports écrits, dont ils deviennent un heureux complément.

Les rapports écrits, je le sais, sont difficiles à obtenir des officiers, parce que, avant la guerre, ils ne s'y sont pas brisés par des études préalables ; c'est un tort réel de la direction des études militaires. En guerre, l'inexactitude ou la paresse d'un officier à écrire et à envoyer son rapport, est une faute grave qu'il faut punir sévèrement.

Les rapports sont aussi indispensables au commandant en chef que la carte du pays qu'il parcourt. C'est par eux qu'il s'éclaire ; sans eux, il ne peut diriger.

D. *Quelles sont les qualités indispensables d'un rapport ?*

R. L'exactitude scrupuleuse des faits qu'il contient, la simplicité, la clarté de rédaction, la netteté de l'écriture, l'orthographe des noms propres.

D. *Un rapport ne doit-il jamais contenir que des faits dont on ait une connaissance parfaite ?*

R. Il peut contenir une partie *officielle* et une *non officielle*, mais elles doivent être bien distinctes ; *ainsi, par exemple,* il ne faut pas dire :

Je suis arrivé au village de *Lœvenstein*, l'ennemi vait paru le matin, et s'était retiré sur le bourg *Greiffenstein;* » mais bien :

Je suis arrivé à neuf heures et demie du soir au age de *Lœvenstein*, où je n'ai pas trouvé l'ennemi. bourgmestre m'a dit, et les différents rapports ividuels des habitants m'ont affirmé que vingt-ı hulans autrichiens (kurtka vert, rouge et or, apska jaune), cinquante cuirassiers (habits blancs, ements et collets amarante), et cinquante che-x légers (uniformes blancs, collets et parements ı de ciel), étaient arrivés ce matin à sept heures *œvenstein*, qu'ils y avaient rafraîchi, et s'étaient rés sur *Greffenstein.*

Les uniformes désignés me font supposer que hulans appartiennent au régiment de *Merfeld*, les rassiers à celui d'*Albert*, les chevaux-légers à ce-de *Colloredo*. *Greffenstein* me paraît bien éloigné ır que cette troupe se soit retirée sur cet endroit. De nouveaux renseignements me font supposer à une lieue d'ici, elle aura quitté la route qui con-t à cette ville pour se jeter sur *Kirstein*, où l'on que se trouve une division de cavalerie autri-enne. Je n'accorderai que quelques heures de re-indispensable à mes chevaux, et demain, à trois ıres du matin, je me mettrai en route pour m'as-er de la vérité. »

)ans cet exemple, la partie positive, qui est l'arri-du détachement à *Lœvenstein*, est *affirmée ;* celle ıtive au passage des cavaliers autrichiens est *an-ıcée* comme un *on dit* dans lequel on doit avoir fiance; et celle relative à la route qu'ont prise cavaliers pour exécuter leur retraite, est une *sup-ition* du commandant de la reconnaissance, dans uelle le général attachera plus ou moins d'impor-:e, suivant le degré de confiance qu'il aura dans *ïcier, et l'ensemble* des rapports qu'il aura reçus *tre part.*

D. *Les rapports doivent-ils être fréquents?*

R. La fréquence des rapports doit être relative à l'utilité des communications qu'on a à faire, et subordonnée à la difficulté qu'on éprouve à les faire parvenir ; ainsi une avant-garde, une arrière-garde, etc., doivent envoyer des rapports plus nombreux qu'une reconnaissance, parce que leurs communications avec l'armée sont plus faciles, et que les renseignements qu'elles donnent sont d'un intérêt plus direct, plus pressant ; souvent même une reconnaissance ne doit pas envoyer de rapports. Les ordres qu'elle aura reçus en partant la régleront à cet égard.

D. *Quel soin prenez-vous lorsque vous envoyez un rapport ?*

R. Si je suis loin de la division, de la brigade, que je craigne que l'ennemi n'enlève mon envoyé, je donne à celui que j'ai choisi parmi les hommes bien montés et intelligents, un calque du terrain qu'il a à parcourir. Je lui indique, sur ce calque, les endroits dangereux, et qu'il doit éviter ; puis je joins au rapport écrit des détails verbaux, qu'il devra répéter à l'officier auquel je l'adresse.

Pour être sûr qu'il m'a bien compris, je lui fais répéter deux fois ce que je viens de lui dire, et lui recommande de ne dire que ce dont je le charge.

Mon rapport est écrit fin, sur un morceau de papier qu'il met dans son gant. Si l'ennemi l'attaque et qu'il ne puisse échapper, il a l'ordre d'avaler ce papier. Une place sûre pour garantir un rapport, c'est le canon de son pistolet : là, ployé en boule et entortillé dans un peu de papier qui le garantit, il est posé en guise de bourre, et si le porteur voit qu'il ne peut le sauver, en faisant feu à la dernière extrémité, il le détruit.

Souvent, lorsqu'on a de fortes raisons de craindre que son envoyé ne soit coupé par l'ennemi, on le *fait escorter par* quelques hommes jusqu'à une *certaine distance* ; mais il faut être avare de ces escortes.

arce qu'elles affaiblissent les reconnaissances et ra-ntissent leur action.

Si l'on a un intérêt majeur à ce que le rapport arvienne, et qu'on craigne qu'il ne soit enlevé, on fait partir en double expédition, qu'on remet à eux hommes qui ne tiennent pas la même route.

D. *Un rapport doit-il être très-détaillé?*

R. Oui; et pour cela il faut prendre exactement, au fur et à mesure de sa marche, les notes qui rviront à l'établir; ainsi rien n'échappe, tout est lus généralement vrai, et la mémoire aidée n'est pas bligée de faire un effort pour donner des *à peu rès*, lorsqu'elle rassemble plus tard ses divers sou-enirs.

Il ne faut pas cependant qu'un rapport renferme es choses oiseuses, et dont la connaissance est inu-le au commandant en chef. Souvent un officier écrit histoire de sa reconnaissance, fait le récit détaillé e ses haltes, de ses inquiétudes, de ses marches et ntre-marches, etc.; c'est de l'encre et du temps de rdus. Ce qu'il faut au chef, ce sont les résultats de reconnaissance, dans le sens de l'accomplissement s ordres donnés.

D. *Ecrivez-moi le rapport de la reconnaissance ite dans le chapitre précédent, par le capitaine ***.*

Bivouac de *Grossthurm*, le 19 juin 1832.

« Porteur de l'ordre ci-joint, je suis parti hier, à nq heures du matin, du bivouac de *Grossthurm*, à tête d'un détachement de cent chasseurs du régi-ent, et me suis dirigé par la route de *Berndorf* sur *eustadt*. A trois heures du matin, j'avais tourné tte ville. A cinq, trois officiers, quarante hussards ussiens, des régiments de ***, et de ***, le bourg-estre et le maître de poste de *Neustadt*, étaient en *tre pouvoir. Dix* hussards ennemis étaient restés *le champ de bataille.*

D'après le dire des prisonniers, les autres ren-

seignements que j'ai pu recueillir des habitants, et le contenu des lettres saisies, et que je joins guillemetées à ce rapport et sous les n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7, il paraît certain que cinq mille hommes d'infanterie, quinze cents chevaux et six pièces de canon, sont arrivés avant-hier à *Freythall*, qu'ils occupent sous le commandement du général ***. Les mêmes rapports affirment : 1° Que la division d'infanterie forte de deux brigades, commandées par les généraux *** et *** se compose des 2e, 8e et 16e régiments de ligne, et du 4e de la landwehr. La brigade de cavalerie, commandée par le général ***, est formée des hussards bruns (ex Schimelpheninch), commandés aujourd'hui par ***, des hussards noirs (ex La Roche-Aymon), commandés aujourd'hui par ***, et des dragons de nouvelle marche, commandés par ***.

« 2° Que mille fantassins du 6e régiment, et deux cents chevaux du 2e towagis, sont arrivés avant-hier à *Baumdorf*, et que ce détachement a poussé des reconnaissances de quinze à vingt-cinq chevaux sur la route d'*Ingolsheim*.

« 3° Que l'artillerie est mal attelée ; qu'elle a laissé en arrière plusieurs voitures dans ses dernières marches.

« 4° Que l'infanterie est belle, mais qu'elle compte dans ses rangs environ six cents Polonais du duché de Posen, et huit cents hommes des provinces rhénanes.

« 5° Que la cavalerie est bien montée, mais harassée de fatigue ; que les officiers qui la commandent sont peu aimés du soldat, et qu'il y a eu de petites insurrections dans lesquelles ont marqué de jeunes sous-officiers, ex-étudiants de *Hall* et *Goettingue*.

« 6° Que de l'infanterie était attendue à Neustadt, où douze mille rations étaient requises pour elle.

« Le croquis ci-joint indique les observations qu

pu faire sur la disposition des lieux et la route
j'ai suivie.

Le plateau qui prend naissance à *Grossthurm* et
end carrément jusqu'à deux lieues de ce village,
large, ouvert. Son développement apparent est
viron une lieue. Quelques petits bouquets de bois,
petits monticules s'élèvent à son extrémité nord-
; il est presque entièrement semé d'orge, d'avoine
le seigle. L'artillerie peut le parcourir dans tous
sens.

La route le divise en deux parties égales; cette
te est large de vingt-cinq pieds, ferrée, et en as-
bon état; elle est partout praticable et facile pour
voitures.

Au carrefour, le plateau domine la vallée de
stadt, d'environ deux cents pieds, et se divise en-
e en fer à cheval pour entourer la vallée au sud-
st et est. Sa partie ouest est à peu près égale de
eau jusqu'à *Neustadt*, et n'est interrompue que
la gorge dans laquelle coule le torrent d'*Ill*. Cette
pure est d'environ un quart de lieue. Sa partie
descend en s'abaissant insensiblement jusqu'au
ent d'*Ill*, au-dessus, et au nord-est de *Neu-
lt*.

Trois chemins se réunissent au carrefour situé à
trémité du plateau; le premier à droite, celui d'*In-
heim*, court au sud-est; il est ferré et paraît en
état.

Le second est un sentier de terre étroit et rapide;
ourt au nord-est, et gagne les bois qui ferment la
ée à droite.

Le troisième, celui de *Neustadt* par *Berndorf*,
rt au nord, et peut être considéré comme la suite
routes de *Grossthurm* et d'*Ingolsheim*; il est fer-
large de trente pieds, et bien entretenu jusqu'à
tadt.

Du carrefour on aperçoit toute la vallée. Son ou-

verture est de deux lieues environ ; elle s'étend du sud au nord, et est coupée transversalement du su ouest au nord-est par le torrent d'*Ill*, et divisée deux parties égales par la route de *Neustadt*.

« En prenant le carrefour pour point de départ,

« A deux lieues et demie au nord, est *Ber dorf*.

« A trois lieues et demie au nord-est, est *Bon*

« A six lieues au nord, et perpendiculaireme dans la direction de *Berndorf*, est *Neustadt*.

« La vallée est riche, égale, de niveau ; ses cultur sont diverses. Les bois qui la ferment à droite s'éte dent, dit-on, jusqu'à *Ingolsheim* et *Baumdorf* ; sont d'un difficile accès pour la cavalerie, imprat cables à l'artillerie, parce que des sentiers seuls l traversent, et que des sources amollissent leur sc dans beaucoup d'endroits, ils sont hauts, touffus, offrent un rideau assuré pour masquer tout mouve ment militaire ; le plateau sur lequel ils sont ass domine la vallée de deux cents pieds environ. Da sa partie sud, il s'abaisse graduellement, jusqu'à route de *Baumdorf* qui se trouve à cette rencontr presque au niveau de la ville de *Neustadt*.

« Les coteaux qui ferment la vallée à gauche so couverts de vignes, depuis *Bonn* jusqu'à *Neustad* ils s'élèvent à peu près également de deux cents à de cent cinquante pieds au-dessus de la vallée ; leur ve sant, rapide et rocailleux, n'est parcouru que par d sentiers de culture, impraticables aux chevaux.

« En quittant le plateau, la route de *Neustadt* de cend dans la vallée par une pente qu'on peut estim à peu près à six pouces par mètre : cette route e bonne, bien ferrée, et arrive au bas de la montag par quatre révolutions.

« *A gauche*, dans la vallée, sont des terres à bl *qui s'étendent* jusqu'à la montagne, dont le ver *est couvert* de taillis. Elles sont traversées par un

min de terre qui part de *Berndorf* pour gagner la sommité du plateau. Les sillons de ces champs sont profonds et les rendraient pénibles à la marche de l'artillerie et de la cavalerie.

« A droite, sont des cultures diverses bordées d'arbres fruitiers, impraticables à l'artillerie et à la cavalerie, mais très-favorables pour embusquer des tirailleurs d'infanterie.

« Cet état de choses se continue jusqu'à *Berndorf*.

« *Berndorf* est un grand village de trois cent dix âmes, environ; ses maisons sont de riches fermes, dont les granges sont garnies de grains et de fourrages; on estime le nombre de ses bêtes à cornes à cent trente, de ses moutons à cinq cents, de ses chevaux à soixante-dix.

« La route se rétrécit d'abord à l'entrée du village, puis s'élargit, et tourne enfin autour du cimetière, au milieu duquel s'élève l'église, et qui est fermé par des murs à hauteur d'appui. Ce cimetière serait un poste excellent pour de l'infanterie.

« A la sortie du village, on aperçoit *Bonn*, village pauvre, habité par des vignerons, situé sur le torrent d'*Ill* à trois quarts de lieue, environ, et vers lequel se dirige une route vicinale qu'on dit praticable aux voitures.

« A droite, un sentier, d'une lieue un quart environ, gagne les bois en traversant la plaine, dont la nature de culture a changé. De *Berndorf* à la chaussée de *Baumdorf*, entre la route et les bois, ce ne sont plus que des prés, dont la moitié qui touche la grande route, est solide, et la moitié qui borde les bois, est marécageuse et tourbeuse.

« La route continue à être bonne, et se dirige au *nord-est;* les champs qui la bordent à gauche, s'étendent jusqu'à un jeune bois, qui se trouve à une demi lieue environ, et qui est séparé de la montagne

l'*Ill*. Le sol de ses champs, cultivés e
solide, les sillons sont peu profonds, e
ployer et mouvoir sur eux de l'artiller
breux bataillons et escadrons.

« Après avoir marché quatre heures,
la chaussée de *Baumdorf* à *Neustadt* et
quelle on tombe perpendiculairement. Ce
est large de trente-cinq pieds, ferrée, m
tretenue.

« Tournant à gauche, et après avoir
heure, on arrive à *Neustadt*. L'*Ill*, qui cou
de la ville, est un torrent, large de qua
pieds environ ; son fond est rocailleux, c
guéable aujourd'hui, depuis *Bonn* jusqu'à
village situé à trois lieues au-dessous de *N*
où se trouve, dit-on, de riches moulins app
nés de farine. L'*Ill* est traversé, à *Neustadt*, p
de deux arches ; ce pont est en pierre de
fort solide.

« *Neustadt* est une petite ville de quin
âmes; ses rues sont larges et mal pavées, ses
sont vastes et solidement bâties ; ses faubo
composent de fermes riches et bien approvisi
dit-on, en grains et fourrages. Cette ville poss
poste aux chevaux, et un bureau central de po
lettres. Elle est entourée de jardins fermés
barrières en planches, faciles à détruire ; de pl
est ouverte, et dominée de toutes parts ; on n
s'y défendre. Ses habitants sont, dit-on, fort e
contre les Français.

« De nombreux troupeaux appartiennent à la
on estime leur nombre à trois cents bêtes à co
douze cents moutons, et deux cents chevaux ; ma
proximité du bois peut leur assurer un prompt ref
dans le cas où les habitants craindraient qu'ils ne
fussent enlevés.

« *Neustadt* est dominée à l'ouest, et à un qua

lieue, par une montagne nommée *Grosskopf*, dont le sommet est aride, impraticable, et la base cultivée de vignes qui s'étendent jusqu'à *Bonn*.

« Au nord-ouest, s'ouvre une vallée qui suit la grande route de *Weg*; au nord, court la grande route découverte de *Treythall*; au nord-est, sont des marais impraticables, et le cours de l'*Ill*; à l'est, la chaussée de *Baumdorf* qui, pendant une lieue, longe les marais susindiqués, et traverse ensuite la forêt.

« *Weg*, bourg riche, de 1,200 habitants, se trouve, m'a-t-on dit, à huit lieues au nord-est de *Neustadt*.

La route qui y conduit est bonne, et quoique inégale de niveau, facile pour l'artillerie.

« *Freythall*, ville entourée d'une chemise, et peuplée de deux mille âmes, est située au nord, et à 7 lieues et demie de *Neustadt*; la route qui y conduit est ferrée mais en mauvais état ; elle traverse deux villages, *Waldfelden* et *Rosenfelden*; le premier, de deux cents habitants, se trouve à cinq lieues de *Neustadt* sur le plateau qui domine les deux vallées ; le second, de trois cents habitants, à une lieue plus loin dans la plaine qui précède *Freythall*.

« En résumé, le pays que j'ai traversé est très-favorable à la guerre ; car ses accidents offrent d'excellentes positions, ses plaines permettent le déploiement de toutes armes, et sa richesse assure pendant plusieurs jours une abondante nourriture à un corps d'armée.

« Je n'ai à regretter la perte que d'un chasseur, le nommé *Roch* du 6e escadron, tué d'un coup de pistolet en entrant à *Neustadt* ; six autres ont été blessés, mais pas assez grièvement pour ne pas revenir avec moi.

« Il est de mon devoir de signaler à la bienveillance du général la bonne conduite du détachement et de citer particulièrement MM. Campenet, lieutenant; Lorentz, sous-lieutenant, les maréchaux des

gis Labarre du 5e escadron, Guéridon du 2e escadro (déjà légionnaire), Cannois, du 2e, et Cuvilly, du 4 les brigadiers Audebrand et Bouverot, du 5e, et chasseur Vitay, du 6e.

« Labarre, Guéridon et Vitay ont été blessés e faisant prisonniers les trois officiers que je ramèn

« Cannois, Cuvilly et Audebrand ont attaqué les pr miers avec une rare intrépidité.

« Bouverot a sauvé la vie à un de ses officiers à deux de ses camarades. »

Le capitaine commandant le détachement,

Signé : ***.

D. *Les rapports des avant-gardes diffèrent-i beaucoup de ceux des reconnaissances?*

R. Ils n'en diffèrent pas pour tout ce qui est to pographie et renseignements sur l'ennemi, mais d plus ils rendent compte d'une manière détaillée d mouvements militaires et de l'établissement d troupes.

D. *Les rapports des arrière-gardes diffèrent-i de ceux des avant-gardes?*

R. Ils sont semblables à ceux des avant-garde pour le compte rendu des mouvements militaires, de l'établissement des troupes; mais comme le terrai est connu, ils ne parlent que succinctement de s configuration, et seulement en ce qui est relaiif à partie tactique de la guerre.

Les détachements proprement dits, les cantonn ments doivent aussi des rapports ; on peut les régu lariser, les rendre faciles et concis, en traçant d'avan le modèle suivant, que le colonel remettra à tous l chefs détachés.

DÉTACHEMENT ou CANTONNEMENT DE***.

—

Rapport du 5 au 10 janvier.

REÇU.	Un ordre de l'état-major, relatif à *** et daté du ***.
ENVOIS.	Le chasseur *** à l'hôpital.
PUNITIONS.	Les chasseurs *** et *** punis de quatre jours de salle de police, pour s'être enivrés et avoir maltraité leurs chevaux. Le chasseur *** mis à pied pour être arrivé trop tard au rassemblement.
PERMISSIONS.	Une permission de vingt-quatre heures, accordée au maréchal des logis *** pour aller à ***.
SERVICE.	Un brigadier et quatre hommes de garde de police sur la place.
ÉVÉNEMENTS.	Les chasseurs *** et *** se sont battus; *** a été blessé d'un léger coup de sabre au bras. Le cheval nº 1172 s'est tué en tombant sur la glace.
MUTATIONS.	Le trompette ***, parti pour l'état-major, remplacé par le trompette ***.
DEMANDES.	Qu'un chirurgien vienne passer la revue de santé.
SANTÉ DES HOMMES.	Elle est bonne.

SANTÉ DES CHEVAUX. Elle est bonne.

OBSERVATIONS. Les écuries sont mauvai fourrages sont abonc de bonne qualité. L bitants montrent de lence.

Le Capitaine commandant le détachement de ***

Signé :

Des Commandements à la Guerre, des Positions à prendre sur le champ de bataille ; des Mouvements à y exécuter.

D. *Quel doit être le premier soin d'un officier commandant?*

R. C'est d'habituer ses hommes à la plus silencieuse attention dès que le *garde à vous* a été prononcé. Il obtient d'autant plus facilement, dans les circonstances graves, cette indispensable condition, qu'il inspire plus de confiance et d'affection.

D. *Et le second?*

R. C'est d'exiger que chaque officier, chaque sous-officier, cavalier, soit exactement à sa place de bataille, et ne la quitte sous aucun prétexte.

D. *Que doivent être les commandements?*

R. Clairs, nets, et surtout faits à propos.

D. *Pour qu'un commandement soit clair et net, c'est-à-dire qu'il parvienne parfaitement d'un bout de la ligne à l'autre, et y parvienne aussi bien à la fin qu'au commencement d'une affaire?*

R. Il faut que celui qui le fait calcule trois choses :

1° Quelles sont les cordes de sa voix les plus sonores, et qui se fatiguent le moins par l'usage ;

2° La portée de sa voix ;

3° La valeur des causes accidentelles qui peuvent influer sur le choix de la place d'où les commandements *doivent partir* pour être mieux et plus généralement *entendus*, tels que le vent, les obstacles physiques, le bruit du canon, la rupture des ligne

la distraction du soldat par les événeme
partiels qui le menacent ou l'occupent,

D. *Et l'à-propos du commandement?*

R. Ah! c'est là l'expression du génie
c'est le cachet de la science tout entièr
qui commande à propos, c'est le timon
la tempête, donne le coup de barre à u
cueil et sauve le navire! C'est de cet à
peut dépendre le succès ou la perte d'un
cavalerie légère, son honneur ou sa hon

D. *Qu'est-ce qui donne l'instinct de l'*

R. D'abord une nature forte, qui ne
rien, et calcule d'autant plus froidement
qu'il joue semble plus compromise; ens
tude d'observation de tous les moments
au courant de l'ennemi, comme si nous
son camp, dans ses rangs, dans l'âme de
de ses soldats, qui sur un seul mouve
ennemi, nous fait la confidence de tous c
suivre.

Il est des officiers qui croient devoir
voix factice pour le commandement; il
n'y a aucune nécessité à ce qu'un ton de
ment soit grave, et pourvu qu'il ne soit
ment aigu, son unique condition est d
Une voix factice a deux inconvénients
est de se fatiguer vite, le second de varie
le premier est très-grave, et le second
moins, car il est mille circonstances pr
tendues, où dans une mêlée, la nuit, etc.
la voix du chef soit reconnue à l'insta
elle se fait entendre.

Il faut habituer nos hommes aux infl
riables de notre ton de commandement; c
seules, dans certains cas, sont pour l'ore
est accoutumée une indication préparato
vements qu'on exécutera, et de la rapi
vra leur imprimer.

Ainsi, par exemple, si vous voulez arrêter lentement votre troupe dans une marche en ligne, prolongez votre commandement préparatoire d'*escadron*; si vous voulez, au contraire, l'arrêter vivement, enlevez sèchement ce même commandement.

Une habitude d'autant meilleure à prendre en guerre, qu'on commande une troupe plus nombreuse, c'est de joindre le geste au commandement. Ainsi, par exemple, dans le cas cité plus haut, au commandement d'*escadrons*, élevez perpendiculairement votre sabre; à celui de *halte*, abaissez-le, et que ces mouvements participent du plus ou du moins de verve de votre commandement.

Si vous commandez un mouvement pour gagner du terrain à droite ou à gauche, à votre commandement de *peloton à droite* ou *à gauche*, indiquez avec votre sabre le côté sur lequel vous allez marcher.

Cette habitude, une fois prise, peut être d'une grande utilité dans certains cas où, commandant plusieurs escadrons, le vent emporte notre voix du côté opposé à la troupe, où l'éloignement, le bruit, ne permettent pas de nous entendre; notre geste supplée alors puissamment au commandement inentendu, et décide à lui seul un mouvement important.

Lorsque le commandant de plusieurs escadrons veut rompre sa ligne par *pelotons à droite ou à gauche*, et marcher, ou faire rétrograder cette ligne *par pelotons demi-tour à droite ou à gauche*, il ne faut pas que le commandement de *en avant*, qu'il va faire, soit aussi attendu que l'indique l'ordonnance pour les évolutions de paix, et par conséquent se profère en même temps que celui des commandants d'escadrons; il faut qu'il parte immédiatement après le commandement de *marche* de ces commandants d'*escadrons*. *Cette* promptitude est d'autant plus *utile, dans ce cas,* que l'inégalité du terrain de *guerre ne permet* pas une régularité de mouvemen

aussi mathématique que dans une com
que des escadrons peuvent s'attendre e
ments flotter ; tandis que, s'il est indi
l'attention des commandants d'escadron
tera plus que sur l'exécution, qui gagn
rement de simplicité, d'ensemble et de

Le talent du manœuvrier sur un chan
consiste à être toujours en mesure, à
serré défavorablement malgré lui par l
profiter de tous les accidents de terrain
événements qui peuvent assurer sa supé
une partie d'échecs qu'il joue ; pour la g
tout bien voir, et n'aventurer ses coups
a mis toutes les chances pour soi.

Aussitôt que l'officier a bien vu, il do
plan et prendre à l'instant son parti.

En guerre, le plus mauvais parti
prendre, est de n'en prendre aucun ;
est pire que l'ignorance, elle est le cach
blesse.

La partie n'est jamais perdue, car
résolution audacieuse subjugue la fortu
génie à juger de ce qu'il peut entrepre
qu'il doit s'interdire.

Sur un champ de bataille ouvert, long
d'avoir croisé le sabre, le véritable manc
naît son ennemi. La rectitude, l'ensembl
dispositions de ses mouvements, leur c
boulet ont déjà donné la mesure exacte
le chef, de ce qu'est le soldat, auxquels
Que ces indications ne soient pas perd
une haute influence sur ses déterminatio

Songeons que l'opinion que nous co
l'adversaire, cet adversaire la concevra d
nous la rendrons favorable, plus nous
cet ennemi, et parviendrons ainsi à le
avant de l'avoir attaqué sérieusement.
nons cet immense avantage sur lui, p

nous aurons doublé notre force de toute celle qu'il aura perdue.

D. *Sur le vrai terrain, y a-t-il un choix à faire dans les évolutions qu'enseigne la théorie?*

R. Oui certainement, car plusieurs de ces évolutions, un jour d'action, peuvent nous compromettre dangereusement. Hors de portée de l'ennemi, il n'y a pas de motif à mouvements compliqués, et je ne peux trop redire qu'il y faut supprimer tout ce qui fatigue inutilement les chevaux; près de l'ennemi, il y a encore moins motif à ces mouvements, parce qu'ils ne s'y exécutent jamais avec le calme et la précision du terrain d'exercice, et que nous pouvons être surpris et taillés en pièces dans une formation hasardée.

D. *Qu'entendez-vous par mouvements compliqués?*

R. Tous ceux qui se composent de deux mouvements distincts; tels sont, par exemple, les formations, les changements de front sur le centre, les faces en arrière en bataille, etc.

D. *Mais cependant l'occasion peut se présenter d'exécuter un face en arrière sur la queue d'une colonne?*

R. Dans ce cas, scindez les mouvements. Commandez d'abord *Pelotons, demi-tour à droite*, ou *à gauche*; puis, la colonne étant dans la nouvelle direction, *en avant en bataille*; ainsi vous ne craindrez ni hésitation ni erreur, et vous obtiendrez ensemble et sûreté.

D. *Quels sont donc les mouvements les plus sûrs en guerre?*

R. Tous ceux dont l'exécution est simple et le plus possible d'ensemble, qui exigent le moins de commandements, dont le mécanisme est le plus habituel, le plus ordinaire, et qui, par conséquent, se font sans obliger à une action trop mathématiquement réfléchie; ceux enfin qui s'exécutent par des manœuvres

uniformes de la tête à la queue de la cc la droite à la gauche de la ligne.

Ainsi, près de l'ennemi, par exem mieux commander *pelotons à droite et lonne à gauche*, que *par pelotons romp drons.*

S'il est dangereux de rompre en col ligne, à courte distance de celle de l'enn l'exposer ainsi à une attaque de flanc, il fa y est forcé, ne pas prolonger au moins inut durée de cet état de choses dangereux; ains vous devrez vous remettre face en tête, mieux commander *pelotons à droite* ou *à marche*, et *halte*, que *colonne halte, à gau droite en bataille*, etc. De cette manière, gnerez de la vitesse, et vous ne vous arrête face en tête.

Il faut s'abstenir de toute *contre-marche*, et possible de tout mouvement *par quatre*, qu'u boulet vient bouleverser de manière à ne p reconnaître. Que le peloton soit l'unité.

D. *Vous avez dit que l'on devait ne pas ex des changements de front sur le centre; par q remplacez-vous donc?*

R. L'inconvénient majeur des formations changements de front sur le centre est de néc quatre mouvements, et la marche de colonnes que des formations, en sens inverse les unes d tres, ce qui met tout l'ordre du régiment à la sition du sang-froid, non-seulement d'un ca commandant, mais d'un chef de peloton, mais d'une file d'encadrement.

En guerre, vous avez presque toujours p place qu'il ne faut pour vos déploiements, s quand vous êtes en position; les limites mat *tiques* qui sont assignées à vos mouvements *terrain d'école* n'existent plus : aussi vous pc *fran* coudées; il vaut donc mieux

vos changements de front sur les ailes que sur le centre, il vaut mieux même, pour un régiment de deux, trois et quatre escadrons, commander d'ensemble *régiment à droite au trot* et pivoter sur l'aile, que de rompre par *pelotons à droite* et de vous reformer partiellement.

D. *Je croyais ce mouvement moins prompt que celui commandé par l'ordonnance?*

R. Vous vous trompiez, car les points de départ, d'arrivée, et le terrain parcouru étant les mêmes, il n'y a pas de raison pour cela ; mais vous y trouvez au feu un grand avantage, celui d'obéir à un commandement unique, et de rester formés pendant toute la durée du mouvement.

Règle générale, lorsque près de l'ennemi vous êtes formés, ne rompez qu'à bon escient, et dans cette rupture, subdivisez le moins possible votre troupe, de manière encore que chacune de ses portions conserve une force intrinsèque assez réelle pour, dans le cas d'une attaque subite de l'ennemi, présenter une résistance respectable.

Le terrain de guerre diffère de celui de manœuvre en ce que, sur lui, le but n'est plus de *faire des mouvements*, mais bien de *prendre des positions*. Là disparaît la lettre théorique du précepte, pour faire place au fait grave de l'application.

Ne voyez donc que le but. Si vous pouvez l'atteindre en remplaçant des mouvements compliqués par des mouvements simples, n'hésitez pas à le faire. N'exécutez que ceux que vos hommes savent, pour ainsi dire, trop, et dans lesquels il est impossible à vos officiers, à vos cavaliers, de se tromper, car il faut, je le répète, que votre prévision fasse toujours la part de l'émotion, qui s'harmonie mal avec la difficulté.

Je vais plus loin et dis que, ainsi qu'un homme se *sert mieux de sa main* droite que de sa gauche, de *même un régiment* manœuvre mieux par la dr

que par la gauche ; faites donc votre profit d observation, pour les cas pressés, et qui réc l'intégralité du calme et de l'aplomb.

D. *Je croyais que l'ordonnance avait tout p et qu'on ne devait exécuter sur le champ de ba que les évolutions qu'elle vous indiquait?*

R. Il faut exécuter sur ce terrain-là celles qu nécessités conseillent. L'ordonnance n'a pu ni dû prévoir ; considérez-la donc comme un type classi duquel il ne faut pas s'éloigner sans nécessité, ı non comme un complet évangile, hors de l'obser tion littérale duquel il n'y a pas de salut.

Ainsi, je vais prendre un exemple qui se rencon assez fréquemment en guerre. J'admets que votre gimeut marche en plaine, échelonné à distances e tières, la droite en tête, par escadrons. Un défilé quelques pas et de la largeur du front d'un escadro se présente subitement devant le premier. Il est uti que vous le passiez promptement. Commanderez vous, ainsi que le veut l'ordonnance: *Escadrons Halte. — Escadrons en ligne, marche.* Puis, *Sur l premier escadron formez la colonne serrée.—Marche* Puis enfin, *Colonne en avant. — Marche?* Ne sera-t-il pas plus simple et plus prompt de commander sans arrêter, *Sur le premier escadron, formez la co-lonne serrée, au trot, marche.*

Ainsi pas de halte, pas de temps perdu ; les esca drons, par pelotons à droite, viennent prendre plac dans la colonne.

Sorti du défilé, si vous le jugez convenable, vou reprenez votre marche en échelons, sans arrêter a commandement de *sur le premier escadron en éche ons à distances entières déployez la colonne.* Ce qu 'exécute par les moyens inverses.

Si le défilé se présente devant tout autre escadr : *le premier,* comme vos échelons sont à distan ères, vous pouvez former par les mêmes mo

ments la colonne sur cet escadron en doublant l'allure.

D. *Quelle est la meilleure position un jour d'affaire?*

R. Celle qui nous donne l'avantage du terrain pour l'attaque et pour la défense.

D. *En quoi consistent les principales qualités d'une bonne position?*

R. A avoir ses ailes appuyées sur des obstacles que l'ennemi ne peut franchir, ses derrières assurés pour la retraite, et devant soi un terrain commandé par la position, et qui, en opposant des difficultés à l'ennemi, permet au contraire l'emploi instantané de toutes nos forces.

D. *Ne prenez-vous pas ordinairement position sur des hauteurs?*

R. Oui, parce qu'on y découvre mieux autour de soi, que les pentes offrent des difficultés de plus à l'ennemi, et que le regard de l'ennemi ne plongeant pas sur nous, nous pouvons, derrière le rideau que la ligne supérieure du terrain oppose à ce regard, établir nos lignes et grouper nos forces sans être aperçus.

D. *Si le terrain sur lequel vous vous trouvez forcément en position présente des désavantages?*

R. Vous vous hâtez de les reconnaître, et vous y remédiez par une bonne disposition de votre troupe.

D. *Quels sont les défauts capitaux d'une position?*

R. Une position peut être très-avantageuse sur son front, mais n'appuyer qu'une de nos ailes, ce qui est d'autant plus dangereux, que l'ennemi nous attaquant par l'aile découverte, peut nous jeter sur l'obstacle qui nous défendait, nous y acculer, et nous y détruire. Une position qui n'a pas assez de profondeur ne doit pas être tenue, car il faut à la cavalerie du terrain non-seulement pour se mouvoir, mais pour conserver l'intégralité de sa force d'impulsion lorsqu'elle attaque.

La position la plus désavantageuse est cel présente un défilé sur nos derrières ; plus ce est rapproché, plus la position est dangereuse. lorsque vous êtes obligé de passer un défilé en a massez d'avance, et rapprochez de vous votre t de soutien, de manière à faire une pointe vig sement appuyée à la sortie, et portez-vous t avant. pour que la troupe qui vous suit puisse rapidement, sans encombrement, et s'établir de à vous soutenir, et à empêcher qu'on ne vo foule sur le défilé, qu'on ne vous y accule, et y détruise.

D. *Sur un terrain ouvert que faites-vous?*

R. Je marche et manœuvre de façon à pc me déployer, et me présenter en ligne rapid sur toutes faces. Il est bien rare qu'une plain assez plane et rase, pour qu'il n'y ait pas q avantage de terrain à y saisir contre l'ennem fossé, une barrière, des prés plus humides, des cl dont les sillons plus profonds font culbuter le vaux qui les traversent perpendiculairement, gères ondulations sont à apprécier quand on venu à croiser le sabre ; tirez-en donc parti pou en appuyer, et pour en faire des causes de p votre ennemi.

D. *Où place-t-on ordinairement la cavale gère ?*

R. Une fois les lignes formées, sur leurs ail

D. *Pourquoi ?*

R. Parce qu'elle les éclaire, et les protége p l'affaire ; que de là, elle inquiète l'ennemi, et qu un changement de front, sa facilité de mobili donne plus de rapidité au mouvement des aile

D. *Sa place une fois assignée, doit-elle la sans bouger ?*

D. Non ; son commandant a deux choses à ver ière est sa position relative dans v ; la seconde, sa position par

Ainsi, pourvu qu'il remplisse strictement la position d'ordre qui le regarde, dans l'ensemble de l'action, lorsqu'il n'est pas embusqué, il peut exécuter des mouvements partiels, mais courts, soit pour distraire ses hommes des pertes que leur fait éprouver le boulet ; soit, lorsqu'ils y sont exposés inutilement, pour les en garantir, en se servant des ondulations du terrain comme de revêtement protecteur ; soit pour masquer son nombre ; soit pour concentrer ses escadrons, s'il prévoit une menace contre l'ennemi, et le besoin d'une nouvelle disposition de déploiement.

D. *Si le boulet l'inquiète, que fait-il ?*

R. Il juge la configuration du terrain qui peut le garantir, et se porte un peu en avant, ou en arrière, ou sur les flancs.

D. *Si masqué derrière le rideau qu'il s'est choisi, les pièces ennemies, qui jugent sa position, pointent de manière à l'y atteindre encore ?*

R. Il appuie sur un de ses flancs. Aussi la meilleure manière d'exécuter le mouvement dont je parle, soit en avant, soit en arrière, est de descendre perpendiculairement à sa ligne, sur le lieu qu'on choisit ; et, arrivé à l'endroit que l'on ne veut pas dépasser, de se porter par *pelotons à gauche ou à droite*, à une centaine de pas sur sa gauche, ou sur sa droite, et là de s'y remettre en bataille. Les batteries qui vous supposent reformé dans votre ancienne direction, ne changent pas leur ligne de tir, et perdent leurs coups, qui passent à votre droite, ou à votre gauche. Pour mieux tromper l'ennemi, vous ne déplacez pas vos tirailleurs.

D. *Devez-vous rester à cheval tout le temps que dure une affaire?*

R. Non ; comme je l'ai répété plusieurs fois, ménager les forces de ses chevaux pour ne les user qu'utilement, *est un de nos premiers devoirs*. Jamais d *suremploi, qui ne dénote de la part du chef qu'ig rance et pis que* cela. De même que pour la ga

d'un bivouac, pour la composition d'une reconnaissance, il n'y a qu'un mauvais officier qui commande trop d'hommes de service ; de même, sur un champ de bataille, il n'y a qu'un ignorant qui laisse sans nécessité ses hommes à cheval, et exposés sans utilité. Lorsque vous êtes en position, que vous voyez parfaitement clair autour de vous, que l'on ne peut vous surprendre, que le boulet ne peut vous atteindre, faites mettre pied à terre à vos hommes ; mais qu'aucun ne quitte son cheval. Rappelez-vous aussi que toutes les fois qu'un cavalier met pied à terre, il doit ressangler son cheval.

D. *Si un escadron qu'on a porté en avant pour telle cause que ce soit, et qui se trouve masqué par le terrain, souffre du boulet, que peut-il faire encore ?*

R. Elargir ses files, ou même, espacer ses pelotons.

D. *Ne peut-il pas aussi mettre ses cavaliers sur un rang ?*

D. Cela s'est quelquefois fait en guerre, mais surtout dans l'intention de fausser l'opinion de l'ennemi sur notre force réelle ; si l'on en agit ainsi, il faut se placer de façon que l'ennemi ne puisse pas juger que notre second rang nous manque.

D. *Quelle est la meilleure manière de se présenter sur le terrain, un jour d'affaire ?*

R. En colonne serrée ; on y trouve six avantages, dont l'ensemble est tout le mécanisme de la science du manœuvrier :

1° De se mouvoir facilement et promptement en tous sens ;

2° De masquer sa force ;

3° De tenir cette force plus rassemblée dans notre main, pour agir selon les circonstances et le terrain ;

4° De ne déployer que ce qu'il nous faut de monde, et de tenir notre réserve compacte ;

5° Si nous sommes plus nombreux que l'ennemi,

de le démoraliser par le seul fait d'un déploiement exécuté à propos ;

6° De trouver dans le plus simple et le plus prompt mouvement, le déploiement le plus généralement utile, celui *en échelons*.

D. *Comment l'ennemi peut-il vous forcer à lui montrer vos forces?*

R. En vous canonnant ; parce que dans l'ordre profond vous avez trop à perdre sous le boulet, pour ne pas vous déployer au plus vite.

D. *Mais si vous avez intérêt à lui masquer une partie de vos forces ?*

R. Vous pouvez alors vous déployer sur deux lignes, et porter immédiatement la seconde en arrière à une assez grande distance, pour que les boulets dirigés sur la première, ricochent par-dessus la seconde.

D. *Si vous n'avez qu'un régiment de six escadrons sous vos ordres, quel commandement ferez-vous dans ce cas?*

R. *Sur le premier et le quatrième escadron déployez la colonne*, et les lignes formées, la seconde fera *pelotons demi-tour à gauche*, se portera à cent pas en arrière, et se remettra face en tête par le même mouvement.

D. *Si en colonne serrée vous craignez une double attaque de front et de flanc, que faites-vous?*

R. Je commande :

Colonne, sur le premier escadron en arrière, prenez vos distances ! A ce commandement, tous les escadrons, à l'exception du premier, font pelotons detour à gauche et se remettent successivement face en tête, quand ils ont parcouru une distance égale au front d'un escadron. La colonne ainsi formée peut se déployer sur toutes les faces, seulement l'escadron devient l'unité.

D. Si, après un déploiement de colonne serrée en échelons, la droite en tête, ainsi que l'enseigne l'or

Prenez vos distances.

Ce mouvement s'exécute comme le précédent ; vos échelons ainsi espacés, si l'ennemi marche sur vous, vous commandez :

Escadrons à gauche et halte, pour lui faire face échelonné ; ou la conversion près de finir, *en avant, en ligne.*

D. *Ces mouvements ne sont pas dans l'ordonnance?*

R. Non, mais ils sont utiles parce qu'ils sont simples, et qu'ils remplissent la grande condition de guerre pour la cavalerie légère, c'est de pouvoir faire face promptement de tous côtés. Quelquefois, par des mouvements de guerre pressés, inattendus, l'ordre des escadrons d'un régiment peut s'intervertir. Le premier escadron par exemple, après avoir été détaché, peut s'enclaver le troisième dans la ligne de bataille. Qu'il prenne sur-le-champ le n°3.

L'escadron de manœuvre n'est pas plus *l'escadron administratif* que la *batterie* qui fait feu sur l'ennemi n'est la *batterie* administrative: Déshabituez-vous donc de les confondre ensemble.

Ne jamais manœuvrer intervertie, est un malheur pour la cavalerie légère ; car des circonstances impé- [illegible] à la faire sous

D. *Mais vous serez interverti?*

R. Qu'importent les moyens? *l'armée doit-elle plutôt périr qu'un principe?* En agissant ainsi, l'exigence ne sera-t-elle pas satisfaite mieux que de toute autre manière; en une seconde ne ferai-je pas face à l'ennemi; ne serai-je pas parfaitement prêt à le recevoir ou à l'attaquer? Seulement je me déploierai *en ordre inverse* afin qu'au premier demi-tour de mes pelotons, le régiment se trouve complétement remis dans *l'ordre naturel.*

D. *Et si en colonne serrée, et les pelotons intervertis par un demi-tour, vous devez rompre par pelotons, commanderez-vous : par la gauche, par pelotons, rompez les escadrons?*

R. Non; mais *par pelotons, rompez les escadrons.* Et, les quatrièmes pelotons se trouvant à la droite de chaque escadron, je reformerai ma colonne avec distance en *ordre naturel*, puisque je marcherai par la gauche du régiment.

Notre tort est de confondre toujours la droite d'un régiment avec le premier escadron, et la gauche avec le dernier; de même que la droite d'un escadron avec son premier peloton, et la gauche avec le quatrième. Aussi lorsque, par une formation forcément intervertie, le premier escadron se trouve à la gauche de la ligne, et les premiers pelotons à la gauche de leurs escadrons, nous ne savons plus quels commandements faire. En cavalerie légère et en guerre, il faut toujours être prêt, et sûr de son fait; les hésitations sont ce qu'il y a de plus dangereux; pour les éviter dans la circonstance ci-dessus indiquée, remplissez la lacune laissée par l'ordonnance, en convenant d'avance qu'en manœuvre la droite et la gauche d'une ligne, d'un escadron, tel que puisse être *l'ordre partiel* de leur formation, seront toujours *la droite et la gauche réelles, sans acception de numéros d'escadrons et de pelotons*; et que par conséquent une ligne ou une colonne serrée ayant fait

ont la droite, et les pr...
y aura plus de doute pour les commandements, ...
ur exécution.

J'ai vu plusieurs fois, malheureusement, la même
irconstance se présenter en guerre, c'est celle où un
égiment de cavalerie s'aventurant en plaine hors
e portée de ses appuis, s'est trouvé brusquement
hargé, tourné, coupé par des forces supérieures, et
après une résistance vaillante et désespérée, mais une
léfense défectueuse par l'insuffisance des manœuvres
classiques, a été obligé à une retraite, ou plutôt à un
sauve-qui-peut individuel, pendant lequel il a été
fort maltraité, avant que des secours aient eu le
temps d'arriver pour le rallier et le soutenir.

D. *Si semblable circonstance se présentait de nouveau, que ferait-on?*

R. A l'exemple de l'infanterie, qui fait front sur toutes faces, *on formerait le carré.*

D. *Comment?*

R. Il va sans dire qu'un colonel se voyant surpris en plaine, coupé de ses appuis par des forces très-supérieures aux siennes, et ne pouvant espérer ... sûrement sa retraite en échelons ou en ... car il

Sur le 2e et 3e escadron, formez le carré. — Au trot.—Marche.

Au commandement préparatoire, le commandant du 1er escadron commandera :

Croisez lances ou *haut le mousqueton.*

Les commandants des 2e et 3e escadrons commanderont : *1re division à droite.—2e division à gauche. —Au trot.*

Le commandant du 4e escadron commandera :

Escadron en avant, guide à gauche.

Les commandants des 1res divisions des 2e et 3e escadrons commanderont *division à droite. — Au trot.*

Les commandants des 2es divisions des 2e et 3e escadrons commanderont *division à gauche.—Au trot.*

Au commandement de *marche*, répété par les officiers supérieurs, les commandants d'escadrons, et les commandants des divisions des 2e et 3e escadrons, le mouvement s'exécutera.

Les capitaines et les officiers commandant les deux premiers pelotons des trois premiers escadrons, ainsi formés, démasqueront le front en se portant à la droite de chaque escadron, et rempliront le vide des angles du carré.

Les officiers commandant les troisième et quatrième pelotons des trois premiers escadrons, se porteront à la gauche de leurs divisions, dans le même but.

Le capitaine de serre-files du deuxième escadron marchera avec la première division de son escadron, celui du troisième avec la seconde du sien : ces deux officiers se placeront au centre des escadrons latéraux.

Le capitaine du quatrième escadron fera obliquer son guide de gauche, de quatre pas à gauche, et commandera immédiatement :

Demi-tour à droite par quatre, et à trois pas des pivots du troisième escadron.

Marche.—Halte.—A droite alignement.

comment romprez-vous le carré?

Le colonel fera mettre le sabre à l'épaule, et com-mandera :

Garde à vous—pour rompre le carré.—Au trot.—Rompez le carré.—Marche.

Au deuxième commandement répété par les offi-ciers supérieurs, et les capitaines en second, les offi-ciers reprendront leur place de bataille.

Les capitaines des deuxième et troisième escadrons entreront dans le carré, de manière à se retrouver au centre de leurs escadrons respectifs, lorsqu'ils se-ront reformés.

Les officiers commandants du 4e escadron rentre-ront dans le carré pour reprendre les places qu'ils oc-cupaient avant le *demi-tour à droite par quatre*. Les serre-files de cet escadron sortiront du carré pour reprendre les places qu'ils occupaient avant le même demi-tour.

Au troisième commandement répété par les officiers supérieurs, le capitaine commandant le premier esca-dron commandera *escadron en avant, guide à gau-*

Les officiers commandants les 1[res] divisions des 2[e] et 3[e] escadrons commanderont :

A gauche par quatre, et tête de colonne à gauche. —Au trot.

Les officiers commandant les 2[e] divisions des 2[e] et 3[e] escadrons commanderont :

A droite par quatre; et tête de colonne à droite, au trot.

Le commandant du quatrième escadron commandera :

Demi-tour à gauche par quatre.

Au commandement de *marche*, répété par les officiers supérieurs, les capitaines commandants des 1[er] et 4[e] escadrons et les lieutenants commandant les divisions des 2[e] et 3[e], le mouvement s'exécutera.

Le premier escadron ayant marché à seize pas s'arrêtera et s'alignera aux commandements que son chef lui fera d'*escadron — halte — à gauche alignement.*

Les têtes de colonnes des divisions d'escadrons du centre se dirigeront l'une vers l'autre.

Le capitaine commandant du 2[e] escadron commandera à temps :

A droite et à gauche par quatre—marche—halte —à gauche alignement, et se portera de sa personne à la gauche de son escadron reformé.

Le capitaine commandant le 3[e] escadron commandera à temps :

A droite et à gauche par quatre—marche en avant, — guide à gauche (à douze pas) *halte — à gauche alignement*, et se portera de sa personne à la gauche de son escadron reformé.

Le capitaine commandant le 4[e] escadron commandera :

En avant, guide à gauche (à douze pas), *halte, à gauche alignement*, et se portera de sa personne à la gauche de son escadron.

D. *Si vous aviez 5 ou 6 escadrons, pourriez-vous exécuter ce mouvement?*

De même, au commandement de *sur les 2e, 3e, 4e et 5e escadrons formez le carré.* Le carré ne serait plus équilatéral, mais il serait régulier et présentant un front sur toutes faces, l'ennemi ne pourrait tourner et sabrer les escadrons par derrière.

La base des talents du manœuvrier en guerre c'est une telle habitude du terrain, une telle justesse d'appréciation de ses distances, qu'elle devienne pour ainsi dire instinctive, et qu'au premier coup d'œil elle fixe ses calculs de manière à n'y plus revenir, et qu'un mouvement ordonné soit exécutable sur-le-champ, et sans avoir besoin de le corriger.

Il faut que ce coup d'œil embrasse à la fois l'espace qu'occuperont les escadrons, et celui sur lequel ces escadrons, une fois formés, auront à agir, soit en avant, soit sur leurs ailes, soit en arrière; c'est pour cela qu'il faut qu'un commandant marche de sa personne, tantôt à la tête, tantôt sur les flancs de sa colonne en gagnant toujours les sommités des ondulations du terrain, pour arrêter ses calculs: une fois cela fait, il vient se placer au *point de commandement.*

Une des meilleures manières de connaître le terrain, d'apprécier ses hauteurs, ses bas-fonds, ses obstacles, ses facilités, c'est de suivre de l'œil les ondulations, les accidents de marche de la ligne des tirailleurs ennemis. Cette ligne écrit d'autant plus utilement pour l'œil exercé, le terrain sur lequel vous allez opérer, qu'elle le parcourt graduellement dans tout son développement d'ensemble et de détails.

Cette connaissance est si importante et l'observation que je signale est si simple, qu'il faut, dans certains cas, pour l'obtenir, faire pousser une partie de *la ligne des tirailleurs* ennemis, dont la retraite nous *instruit de ce que* nous voulons savoir.

L'art de la guerre est, en petit comme en grand

la réunion et l'emploi de forces supérieures sur un point décisif.

Avoir pour soi l'offensive est ce qu'il y a de plus avantageux, parce qu'on oblige ainsi l'ennemi à combiner ses mouvements sur les nôtres, et qu'on le démoralise.

La défensive n'est utile que pour gagner du temps.

Il ne faut jamais prendre de position dans laquelle on puisse nous couper de nos appuis.

Il ne faut jamais se lancer à fond sans être appuyé, et ne faire aucun pas qui, après un revers, puisse nous devenir plus funeste que nos succès ne nous auraient été avantageux.

Le meilleur ordre pour attaquer, est celui en échelons, parce que les lignes se soutiennent successivement; que leurs flancs sont couverts; qu'il est impossible à l'ennemi de manœuvrer sur nos ailes, sans que nous soyons en mesure de le recevoir, et qu'en cas d'échec, notre retraite est disposée et soutenue.

Telles nombreuses que soient les troupes agissantes, il doit y avoir unité dans leur action, et par conséquent dans la pensée du commandement. Chaque détachement fait partie d'un tout, et ne doit agir que comme membre du même corps. En cavalerie la centralisation d'action, en faisant toute sa vitesse, fait aussi toute sa force.

Des Charges.

'où dépend le succès des charges?
: l'à-propos.
à-propos est-il difficile à saisir?
le répète, *la science de l'à-propos est le génie*
terre!
uelles sont les conditions utiles de l'à-propos?
De surprendre l'ennemi;
: le prendre du fort au faible, lorsqu'il a perdu
e, ou entamé un faux mouvement;
: le rencontrer avec des cavaliers plus unis, et
aux plus frais que les siens,
de tenir avec plus d'entêtement que lui.
ue doit faire un chef de corps qui a l'ordre de
?
rriver à une allure modérée le plus près pos-
vec ses escadrons alignés, mettre le sabre à
, et charger immédiatement.
croyais qu'il fallait mettre le sabre à la main
e se porter en avant?
est une erreur. Plus tard vous mettez le sabre
n, mieux vous faites. L'effet moral que pro-
: charge sur l'ennemi est pour les trois quarts
éussite imposante et puissante de cette charge.
lonc le bien combiner d'avance, et ne rien né-
: ce qui peut le rendre, cet effet, plus surpre-
us complet.
ligne met le sabre à la main avant de s'é-
lle indique trop longtemps d'avance à l'en-

nemi ses dispositions, auxquelles celui-ci se prépare et s'habitue; l'instant de surprise, si puissant en guerre, est passé, est perdu.

Si, au contraire, le régiment qui se porte en avant a le sabre dans le fourreau; s'il laisse l'ennemi dans l'indécision de la gravité du mouvement qu'il exécute, les lames sorties tout à coup, en étincelant à ses yeux, ne lui permettent plus de réfléchir sur le danger, dont le sentiment l'ébranle et détermine quelquefois malgré lui sa retraite. Ensuite, l'effet moral produit sur l'ennemi attaqué réagit en raison inverse sur l'attaquant par ce même mouvement.

Le cavalier qui depuis longtemps a le sabre à la main, perd sa fraîcheur de respect et d'enthousiasme pour son arme; mais si ce même cavalier saisit son sabre à un commandement vigoureusement enlevé de son chef, à l'instant même où il doit s'en servir, il le serre avec plus de force, avec plus d'élan, et en frappe avec plus de verve. Le cavalier qui charge est un être complet, mû par un seul sentiment qui tient de l'ivresse; ne l'attiédissez pas ce sentiment si prompt, si subit; en le prolongeant, en le produisant partiellement, vous le tuerez! Tirer son sabre, appliquer les éperons au ventre de son cheval, frapper l'ennemi, doivent être un!

D. *Quel est le devoir des commandants d'escadrons ou de pelotons dans une charge?*

R. De marcher bien alignés entre eux, et de faire marcher alignées les troupes qu'ils commandent, en appelant par leurs noms les hommes qui retardent, jusqu'à l'instant où le commandement de *chargez* a été fait. Alors ils ne doivent plus songer qu'à percer les premiers la ligne ennemie.

D. *Que font les serre-files dans une charge?*

R. Ils poussent devant eux le second rang, qu'ils *forcent* à l'alignement, jusqu'au commandement de *chargez*. Si quelques lâches retardent, ils les ali-

gnent vigoureusement. Une fois entrés *dans l*
leur devoir de serre-files cesse, et *ils sabren*
tour.

D. *Les hommes, en chargeant, doivent-ils cri*

R. Oui, ils doivent crier *en avant!* mais
ment au commandement de *chargez*. Ce cri doi
proféré le plus haut, et partir le plus ensemble
sible.

D. *Comment doit charger un cavalier?*

R. Courbé en avant sur son cheval pour se
quer par son encolure, offrir moins de surface
coups de feu, moins envisager le danger, et d
plus d'élan à son cheval. Cette première position a
aussi plus de puissance à l'effet moral que le ca
produit, lorsque joignant l'ennemi en criant, il
lève subitement de toute sa hauteur et de celle d
étriers raccourcis, et lui apparaît menaçant.

D. *Une fois la charge engagée, que doit fa
chef du corps?*

R. L'exciter par le commandement et par l'exe
puis rassembler sur-le-champ quelques cavalier
lides qui, placés en rangs et faisant ferme conten
deviennent le noyau de ralliement. Si la charge p
en avant, ce noyau marche avec elle; si elle se cl
en retraite, ce noyau se retire plus lentement,
se laissant pas entamer; son exemple ralentit l
traite, la réunit, et lui fait promptement repr
l'offensive.

D. *Faut-il charger promptement?*

R. Les attaques les plus promptes sont tou
les plus sûres, et les moins dangereuses pour
qui les exécutent. Il faut les pousser avec plus d
sévérance sur tel ou tel peuple, qui plus ou m
qu'un autre, aventure sa cavalerie.

Une fois les Hongrois et les Prussiens en retra
n'y a pas de milieu, ou il faut se décider à leu

'épée dans les reins ou à abandonner sur-le-champ sa charge en se ralliant ferme.

D. *Quelles sont les meilleures charges?*

R. Celles qui prennent l'ennemi de flanc, en ce qu'elles lui font un double mal, en le démoralisant d'abord, et ensuite en le renversant par la force d'impulsion qui est toute à votre avantage. C'est une charge semblable que fit avec tant d'intelligence et de bravoure le colonel *Bro* à Waterloo, lorsqu'il reprit sur la brigade *Ponsomby* une de nos aigles enlevée par les Anglais.

D. *Il faut donc ménager l'allure de ses chevaux avant d'entamer la charge?*

R. Oui; et une fois la charge sonnée, n'avoir plus qu'une allure, *le galop*.

D. *Sur l'infanterie que faut-il faire?*

R. Charger rapidement et à fond; si l'ennemi se déconcerte, que les lignes flottent, que les rangs s'ouvent, entrez! s'il se serre, présente ses baïonnettes, et que la peur l'empêche de charger ses armes, tournez autour du carré, que vous menacerez de toutes parts; étourdissez-le, et criez-lui *prisonnier* : ce mot s'entend dans toutes les langues. S'il s'ébranle, entrez; s'il se rend, plus de coups de sabre, mais armes jetées, division immédiate des hommes, et conduite en arrière.

Si, au contraire, garanti par un obstable que vous n'avez pas aperçu, il vous reçoit froidement, ne s'ébranle pas, et qu'il recharge ses armes, vous ne pouvez espérer de l'entamer, revenez à toute bride, en baissant le dos, vous rallier hors de portée de ses balles, pour le menacer de nouveau dans son premier déploiement. Agir autrement est sot amour-propre et ignorance de la guerre.

D. *Si vous chargez de l'infanterie en ligne?*

D. Tâchez de la prendre par une de ses ailes; vous recevrez peu de coups de fusils, vous la ploierez en

désordre, et vous en aurez bon marché. Si vous ne le pouvez pas, et que sa ligne soit étendue, percez cette ligne sur son centre.

D. *S'il faut charger un carré ?*

R. Attaquez-le par un de ses angles.

D. *Pourquoi ?*

R. Parce que l'ennemi n'aura contre vous que des feux obliques, qui sont moins dangereux que les feux directs.

D. *Quelle est la force de pesanteur d'un cavalier lancé à la charge ?*

R. Le poids du cavalier lancé, augmenté de sa vitesse, complète une masse de 370 kil. qui peut et doit tout renverser !

D. *Quel moment choisit-on pour charger l'infanterie ?*

R. Celui où elle fait un mouvement en ligne, ou en colonne avec distance, ou bien celui où elle a été ébranlée par l'artillerie.

D. *Si l'on charge de l'infanterie en colonne, quel instant choisit-on ?*

R. Celui où sa colonne s'allonge, où le terrain que vous avez à parcourir pour arriver sur elle est facile pour vos chevaux ; vous prenez alors cette colonne par son flanc, et le perçant, vous divisez ses extrémités.

D. *Si l'infanterie se rend, que faites-vous ?*

R. Après lui avoir fait jeter ses armes, vous l'en éloignez le plus rapidement possible, et formez vos escadrons entre elle et les forces ennemies qui pourraient tenter de la reprendre.

D. *Si la cavalerie ennemie menace d'une charge, que fait-on ?*

R. Vous tâchez de prendre promptement une position en avant de laquelle il se trouve quelques obstacles qu'elle n'aperçoit pas ; vous la laissez s'abandonner sur vous, et quand elle arrive à ces obstacles,

qui l'étonnent et la désunissent, vous la chargez à votre tour, et profitez de son désappointement et de ses embarras physiques pour la renverser sur un terrain qui lui est défavorable.

D. *Si le terrain n'offre pas d'obstacles?*

R. Vous jugez d'un coup d'œil si la distance à laquelle l'ennemi entame sa charge est trop grande; dans l'intérêt de l'ensemble et de la vitesse de son attaque; si l'ennemi a fait cette faute, vous l'attendez de pied ferme, et le chargez vigoureusement quand ses cavaliers essoufflés arrivent à vous. C'est ce que nous exécutâmes à Waterloo contre la brigade anglaise *Ponsomby*.

D. *Si l'ennemi n'a pas pris trop d'espace?*

R. Vous vous ébranlez quand il est au quart de sa charge, et le chargez à votre tour.

D. *Pourquoi*

R. Pour avoir une force d'impulsion égale à la sienne, et un ensemble d'un quart supérieur.

D. *Si c'est de la grosse cavalerie qui vous attaque?*

R. Dès que vous jugez son projet, vous vous ployez rapidement en colonne serrée sur une ou plusieurs colonnes, selon le temps que vous avez à vous, au commandement sur *le troisième escadron, formez la colonne serrée, au galop*, ou *sur le premier et le quatrième escadron, formez les colonnes serrées, au galop*; puis, chargeant en colonne le centre de la ligne lancée, tournez bride aussitôt que vous l'avez percée, et vous déployant et faisant demi-tour, prenez par derrière ces gros et lourds cavaliers que vous enveloppez et dont vous avez bon marché un à un.

Il est encore une manière de recevoir les charges de grosse cavalerie. Dès que l'ennemi s'ébranle, en supposant que vous ayez quatre escadrons, vous faites exécuter aux deux premiers *un peloton à droite, au galop, en avant*; puis *tête de colonne, à gauche*,

puis *pelotons, à gauche, et chargez*. Les deux derniers escadrons *font pelotons à gauche, au galop en avant, tête de colonne à droite, pelotons à droite*, et chargent. Ainsi les gros cavaliers, qui ne peuvent changer facilement leur direction, passent dans l'intervalle que vous avez ouvert, et, pris par leurs ailes et en queue se tirent difficilement de la position critique dans laquelle ils se trouvent. Cette attaque sera d'autant meilleure, si notre seconde ligne, démasquée par notre mouvement, se porte en avant, et charge de front les cuirassiers.

Il faut pour ces mouvements, comme pour presque tous ceux qui nécessitent de la rapidité d'exécution, et des commandements qui sortent de la série ordinaire, il faut, dis-je, que le chef les prévoie quelques instants d'avance, et prévienne les officiers de ce qu'il va ordonner, en indiquant à chacun ce qu'il devra faire dans tel ou tel cas. S'il ne prend pas cette précaution, il risque de n'être ni compris ni obéi.

D. *Dans les cas ordinaires, quelle est la meilleure manière de charger ?*

R. Par échelons. En cas de succès, le premier échelon ébranle, le second enfonce l'ennemi, les autres ne s'engagent qu'autant qu'ils sont utiles. En cas de revers, les derniers échelons offrent toujours un point d'appui, et rendent la confiance aux premiers poursuivis.

D. *Avant de charger la cavalerie, que doit-on faire ?*

R. La tâter, comme un maître d'armes habile tâte son adversaire dans un assaut ; la manœuvrer par des mouvements de flanc bien simples, de *pelotons à droite* et *à gauche*, mais en maintenant ses distances, pour reformer la ligne bien pleine et unie au premier *ordre*.

Menacer ses ailes, et si l'ennemi s'ébranle par un mo[illegible]ment maladroit et trop compliqué, saisir l'ins

tant qui ne dure que quelques secondes, et charger à fond.

Une manœuvre que j'ai toujours vu employer avec succès, lorsque deux lignes s'observent sans bouger, et attendent l'une et l'autre l'instant de l'attaque, c'est de ployer rapidement en colonne par pelotons un de nos escadrons des ailes, et de le lancer ainsi en avant au grand trot, perpendiculairement, à cent pas de l'aile de la ligne ennemie ; avec ordre de la déborder, et aussitôt, par un mouvement de pelotons à droite ou à gauche, de se reformer en bataille, et de tenir bon. Rarement l'ennemi ne s'ébranle pas sur cet escadron isolé, qui fait diverger sa pensée et l'inquiète ; alors, s'il bouge et prête le flanc, vous entamez la charge avec vos derniers escadrons, et vous avez de grandes chances de réussite. Ce mouvement est en petit toute la guerre.

Si, tandis qu'une portion de nos troupes charge l'ennemi, une autre menace sa retraite, on est sûr de le démoraliser, et vous êtes d'autant plus fort contre lui, que la pensée de vos combattants est *une*, et que celle des siens est dédoublée et divergente.

D. *La théorie ordonne de charger les pièces en fourrageurs?*

R. La manière est bonne sur un terrain parfaitement uni, et lorsque les pièces sont aventurées. Mais ce que ne dit pas l'ordonnance, c'est que, même sur un terrain uni, il faut, avant d'essayer une charge sur les pièces, faire reconnaître ce terrain par quelques tirailleurs hardis et bien montés, qui ne sont pas assez nombreux, et qui sont trop éloignés les uns des autres pour redouter que l'ennemi perde sur eux un coup de canon. Sans cela on risque d'être arrêté court avant d'atteindre le but, et de revenir sans résultat autre que ses pertes. C'est cette précaution que prit le général Colbert à Wagram, lorsque l'Empereur lui donna de charger sur le centre ; et c'est elle qui,

vant sa brigade d'une perte sans résultat, lui de l'employer, une heure après, à concourir lamment à la victoire.

Tous les terrains en guerre, et surtout c lesquels on place les batteries, ne sont pas u lévation utile au pointage des pièces, indiq généralement des bas-fonds, des chemins cre ravins, des mouvements en avant d'elle, et faut, avant tout, profiter pour garantir sa ma rapprocher du but, à l'abri de la mitraille, de départ de sa charge. Ensuite, plus que d autre cas, la promptitude fait le succès.

Un soin utile encore, c'est, si les pièces q chargez sont soutenues par de l'infanterie, de votre charge de manière à tenir ces pièces i diaires entre cette infanterie et vous : la cr tuer les canonniers, suspendra le feu de la m terie.

La meilleure manière d'enlever des pièces, sur un terrain onduleux, c'est de les menac fausse attaque avec la moitié de votre troup les couper avec l'autre.

D. *En arrivant sur les pièces que faut-il f*

R. Charger vigoureusement la troupe de rabattre ensuite sur les canonniers, sabrer, les soldats du train, les faire tourner lestemen aux pièces, et soutenir leur retraite avec int et ensemble.

D. *Si les soldats du train mettent de la m volonté et ralentissent l'allure dans l'espoi repris?*

R. Leur tenir la pointe au corps.

D. *S'ils n'ont pas peur ?*

R. Les jeter bas ; puis quatre cavaliers p *par la bride* les deux chevaux de tête et les *timon pour* les diriger ; d'autres cavaliers

à coups de plat de sabre sur les côtes des chevaux, et gagneront ainsi du terrain.

D. *S'il est impossible de conserver les pièces, que faut-il faire ?*

R. Les théoriciens ordonnent de les enclouer ; pour cela, il faut, avant la charge, préparer des clous et des marteaux ; mais si nos cavaliers n'ont pas eu cette précaution, il faut tout simplement tâcher de renverser les pièces dans un ravin, enlever les avant-trains, ou brûler la cervelle aux chevaux, briser les écouvillons, puis céder dans l'instant, et ne pas se rallier trop loin, pour revenir de suite en force tâcher de reprendre les pièces.

D. *Comment charge-t-on sur une route?*

R. Si c'est pour percer une ligne, et se déployer ensuite sur ses derrières, vous formez votre colonne en masse, sur le front que permet la largeur de la route, et vous chargez en colonne. Cette manœuvre peut être considérée plutôt comme un passage de défilé que comme une charge proprement dite ; car, dans ce cas, la charge n'est que secondaire, et ne sert qu'à faire la trouée.

D. *Et si le projet n'est pas de percer la ligne ?*

R. Vous prévoyez la retraite, et dans ce cas, règle générale, vous formez vos escadrons en colonne, à de grandes distances (cent pas, par exemple). Vous ne donnez à vos colonnes que l'épaisseur de la moitié de la largeur de la route, afin que les escadrons en retraite aient de la place pour passer sans renverser leur troupe de soutien. D'avance vous prévenez les escadrons qui se retireront, d'aller successivement se former à cent pas en arrière des derniers escadrons ; puis vous ordonnez que les colonnes partielles, ainsi formées, appuieront toujours leurs flancs droits au *fossé, laissant* libre, à leur gauche, la portion de *route qui* doit servir à la retraite des escadrons r*menés.*

L'escadron d'avant-garde espace ses deux premiers pelotons à cinquante pas l'un de l'autre ; la deuxième division de cet escadron reste unie. Vous ordonnez ensuite que tant que l'on marchera en avant, les colonnes partielles marcheront à l'allure de la tête, en maintenant leurs distances entre elles ; mais que s'il est forcé à la retraite, les colonnes s'arrêteront court, toujours à leurs distances. Que, dès que l'escadron de tête se retirera, celui qui le suit immédiatement, à l'instant où il sera dépassé par lui, se jettera sur l'ennemi qu'il refoulera, et s'il réussit dans sa charge, reprendra l'offensive, et ainsi de suite pour les autres. De cette manière, les chevaux frais, et ayant repris haleine, se trouveront toujours attaquant avec une impulsion neuve, un ennemi essoufflé. Vous ordonnez aussi que les colonnes serrent les unes sur les autres à la sonnerie du ralliement, afin que si vous veniez à être menacé sur vos flancs, vous réunissiez lestement vos forces.

Ces ordres donnés et bien compris, vous vous placez de votre personne, à la tête du 1er escadron, et vous entamez la marche. Vous lancez votre premier escadron ; s'il est ramené, vous lancez le second, et ainsi de suite. Si le terrain s'ouvre et permet qu'on se déploie, vous faites sonner le ralliement, et vous échelonnez sur les côtés de la route, en conservant sur elle une colonne pour appuyer votre retraite en cas pressé Si l'ennemi attaque par le flanc, vous sonnez de même le ralliement, faites face sur la route ayant le fossé pour vous garantir, et manœuvrant même, si les localités vous en donnent la facilité et en indiquent la nécessité.

D. *Que doit faire un colonel de cavalerie qui prévoit qu'il chargera bientôt ?*

R. S'il le peut, faire ressangler ses chevaux, et boire la goutte à ses hommes.

Quelquefois, il n'y a pas de mal, pour donner du *nerf à ses cavaliers,* s'ils ont à charger contre l'in-

fanterie ou l'artillerie, de les exposer quelques instants aux balles des tirailleurs et au boulet. Une troupe qui a souffert, charge avec plus de vigueur qu'une autre. Non-seulement elle a une revanche à prendre, une vengeance à tirer, mais il est alors facile de lui persuader que charger est souvent moins dangereux que de rester en position, et qu'un coup de collier prompt et vigoureux, la débarrassera de la longue fatigue qu'elle éprouve à servir de cible et à se perdre tristement ainsi en détail, sans résultat pour sa gloire, ni pour sa vengeance.

Un général du plus haut mérite et de la plus grande et juste réputation, celui auquel on doit le succès d'Iéna, m'a dit souvent que lorsqu'une affaire se préparait, il taquinait par système ses officiers, et que cet éperon leur donnait encore plus d'élan, lorsqu'il les jetait sur l'ennemi. Cela étant on peut donc en tirer la conséquence qu'il faut qu'un officier de troupe légère qui voit arriver l'instant où il portera des coups importants, tienne ses subordonnés en haleine, et monte graduellement leur gamme morale à la hauteur des circonstances, qui ne les étonneront plus dès qu'elles se présenteront dans toute leur gravité, et contre lesquelles ils auront l'ensemble intégral de leurs facultés : calme pour juger, élan pour agir.

Règle générale : lorsqu'une charge est bien entamée, poussez-la à fond, et tenez bon, vous réussirez. En toutes choses il y a croissance, apogée et décroissance ; cette vérité aussi morale que physique, vous indique naturellement votre devoir raisonné, et vos chances de succès. Une charge a sa minute d'élan, sa minute de mêlée, puis celle d'hésitation, et celle de retraite. Soyez fermes pendant la seconde et la troisième minute, la victoire est à vous ; et si vous en *profitez bien*, *cette* fois, l'ennemi ne prendra pas sa *revanche de toute* la campagne, il sera démoralisé.

En 1806, je traversais la haute Silésie, avec

7e hussards duquel j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant : à quelques lieues de ***Ratibor***, je rencontrai les ruines d'un vieux château gothique ; elles étaient peu intéressantes sous le raport de l'art, et je me retirais, lorsque au-dessus d'une porte, je vis grossièrement sculptés deux cerfs se tenant tête sur un tronc d'arbre jeté sur un torrent. Au-dessus était écrit en vieil allemand : ***Le plus persévérant l'emporte.*** Cette devise me frappa, et n'est jamais sortie de ma mémoire. Qu'elle soit la vôtre à l'heure d'une charge.

Ce qui prolonge la tenue d'une charge, ce qui double sa vigueur, c'est la confiance inspirée par la proximité des troupes de soutien. Qu'on ne l'oublie jamais. Que ces troupes, telle allure que marche l'attaque, suivent aussi rapidement qu'elle, en ne s'arrêtant qu'avec elle, et pour se poster près, et menaçantes. Presque tous les demi-tours des charges ne sont dus qu'à la mollesse, ou à l'ignorance des troupes de soutien. Une charge mal soutenue, tel bravement qu'elle ait été entamée, n'est qu'une sanglante échauffourée. Une charge bien soutenue, est toujours victorieuse et décisive ! Rappelez-vous qu'en raccourcissant la retraite d'une charge, par la proximité des points d'appui, vous annulez la retraite.

J'appelle *troupes de soutien*, non-seulement la première ligne qui suit et appuie une charge, mais bien les lignes qui s'échelonnent en arrière, et qui viennent rapidement, et à courtes distances, s'emparer des positions, au fur et à mesure qu'elles sont enlevées.

Si l'on n'exécute une charge que pour reconnaître l'ennemi, et le forcer à se déployer, il est inutile d'avoir une réserve ; mais dès que cette attaque est *le fer d'une flèche* qui doit entrer et se ficher, *il faut que les troupes* de soutien emboîtent la charge.

Si l'officier qui commande une charge ne permet

pas à ses cavaliers de calculer d'avance leur retraite, et ses obstacles, c'est parce qu'il l'a calculée pour eux. C'est pour cela qu'il doit se garder le plus possible de développer son front en avant d'un défilé, d'un marais, de fossés, etc.

Du Courage, de la Lâcheté.

D. *Qu'est-ce que le courage?*

R. La qualité la plus essentielle du soldat. L'empereur Napoléon la récompensait avant toutes les autres, surtout lorsqu'elle dépassait la ligne ordinaire! En parlant d'un de ses généraux (que je ne nommerai pas, parce que depuis il s'est honteusement sali d'ingratitude), il disait : « *Quand on est* « *brave comme lui, on vaut son pesant de diamants.* » Récompensez donc avant tout le courage qui entre le premier dans une mêlée; qui porte des coups froids et sûrs; qui soutient le dernier une retraite; qui sauve son officier, son camarade; qui rapporte un drapeau; qui reprend des pièces; qui ne s'étonne jamais de la mauvaise fortune, et se trouve toujours prêt! Modérez le courage trop bouillant qui abandonne son rang pour commencer une attaque sans ordres : punissez-le même, quoiqu'il vous en coûte; il y va de la discipline.

Il y a plusieurs natures de courage. C'est le courage d'élan qui gagne les batailles.

Il est des soldats de guerre et des soldats de paix; la perfection, c'est d'être l'un et l'autre. Cette perfection est habituelle : l'homme qui en garnison a le noble amour-propre de n'être jamais puni, d'être cité pour sa belle tenue, pour son instruction, d'être soldat d'élite enfin, garde presque toujours sur le champ de bataille ce rang dignement acquis. Mais il est cependant quelques exceptions à cette règle, et *tel homme* qui se ployait difficilement à l'ordre uni*forme de la garnison*, qui se faisait souvent punir, et

peu aimer de ses chefs, se lave tout à coup, au feu, de ses tristes antécédents, et regagne vaillamment en un jour ses éperons! Chefs, rappelez-vous que *le feu purifie tout!* Plus de souvenirs défavorables, plus de récriminations dès que le soldat s'est fait reconnaître par ses camarades pour le plus brave. Oubli complet du passé, et que les grades, les décorations récompensent l'action d'éclat. Au feu l'utilité, les droits, c'est le courage!

D. *Qu'est-ce que la lâcheté?*

R. Ne vous hâtez pas de taxer de lâcheté le jeune homme qui pâlira en allant au feu pour la première fois. Sa volonté peut être ferme et son cœur haut, mais son tempérament est nerveux, et la pâleur de son visage n'est pas un indice de peur. Quel est le vieux soldat qui, franchement, et la main sur sa conscience, peut se flatter d'avoir reçu le baptême du feu sans émotion?

Il dépend souvent d'un chef de corps de faire des hommes intrépides de jeunes gens faibles et indécis. Qu'il les présente pour la première fois au feu avantageusement pour eux. Qu'il agisse comme l'adroit piqueur avec une jeune meute. Qu'il les lance sur l'ennemi fatigué; qu'il les fasse mordre au lieu d'être mordus; au retour de la charge, ils ne douteront plus de rien. S'il fait le contraire, il est à craindre qu'il ne démoralise et ne tue leur courage d'élan, pour longtemps.

D. *Mais quand la lâcheté est bien avérée, qu'elle est le fait d'un vieux soldat?*

R. Alors, il n'y a pas de punition assez sévère, ni assez publique.

Devant le régiment rassemblé, faites arracher l'uniforme du lâche. Faites chasser l'indigne par ses pairs. Que son cheval et ses armes soient donnés, en sa présence, à un conscrit démonté. Pour lui, que, conduit sur les derrières, il soit remis à la prévôté.

On a dit avec justesse : ce n'est pas mépriser la

vie, que de lui préférer l'honneur. C'est estimer l'honneur ce qu'il vaut. A *Waterloo*, lorsque MM. de Bourmont, Clouet, etc., si tristement célèbres, eurent passé à l'ennemi, nous voyons une batterie de notre garde se précipiter au galop sur les Anglais! *Duchand déserte*, s'écrie l'Empereur! Duchand déserter!!!.. Il se plaçait à quart de portée, réunissait sur lui tout le feu ennemi, et démontrait par des monceaux de morts anglais l'injustice irréfléchie du grand homme! Brave Duchand, inscris sur tes armes *Duchand déserte!*

De l'Effet moral, du Moral.

D. *Qu'est-ce que l'effet moral en guerre?*

R. Le sentiment irréfléchi de sa force ou de sa faiblesse. Celui qui, de prime abord, donne confiance ou terreur.

D. *Qu'est-ce qui a le plus d'empire sur lui dans son sens défavorable?*

R. La surprise.

D. *Qu'est-ce qui le modifie?*

R. La nature plus ou moins ferme de l'âme qui le reçoit; nature qui appelle plus ou moins vite à son aide la réflexion et ses puissantes ressources.

D. *Dans le cas où ce sentiment agit par la terreur, que produit-il?*

R. D'abord l'absorption des facultés morales et physiques; puis l'hésitation; puis le besoin de sa propre conservation.

D. *Quand il agit par la confiance?*

R. Il décuple les forces! c'est ce sentiment agissant dans son double sens qui, en 1806, faisait rendre six mille Prussiens armés de deux cents pièces de canon, derrière les murailles de *Stettin*, à cinq cents hussards français, dont la témérité confiante ne doutait pas du succès.

L'effet moral n'est jamais également réparti dans son double sens, entre deux troupes qui se font face. L'une a confiance, l'autre terreur; et la terreur de *l'une est toujours* en proportion exacte de la *confiance de l'autre*.

L'effet moral est pour les trois quarts dans la pui

sance de la cavalerie! Ne l'oubliez pas, et en conséquence agissez toujours vigoureusement, et rapidement sur le terrain. De cette manière, toute hésitation disparaîtra. Tout équilibre dangereux sera rompu, et vos succès enlèveront de tout leur poids la balance!

D. *L'effet moral est-il à la disposition du chef?*

R. Oui, souvent; quand ce chef est *complet*. C'est-à-dire, qu'il a la confiance intime, entière, qui l'investit du droit de voir, de penser, d'agir pour tous.

D. *Dans ce cas, l'effet moral peut donc être maîtrisé et détruit par une puissance subite comme lui?*

R. Tous ses rayons viennent se briser réunis sur le point intermédiaire qui est le chef; il a changé de cause. Le soldat ne regarde plus l'ennemi ni le danger, mais ce chef, et il se dit: *C'est possible qu'il fasse chaud; mais il nous ramènera bien, lui! Il ne bouge pas, notre affaire est bonne! Il sourit, nous allons leur couper les reins!* Et si le chef répond à cette pensée qu'il a pressentie longtemps d'avance, par ces mots prononcés froidement: *pelotons demi-tour à gauche. — Au pas.* La retraite s'exécute avec le plus grand ensemble: *Ne bougeons pas, enfants!* Ils ne bougent pas. *Ils sont à nous; chargeons!* L'ennemi est perdu!

Et si dans une surprise de nuit sur nos bivouacs, le désordre est à son comble, que cette même voix du chef crie: *A moi, chasseurs, à droite alignement. Apprêtez armes.* Cette voix reconnue, obéie, arrête court la confusion, et renverse la peur, et l'ennemi!

Je le répète, dès que la ligne de l'effet moral qui, prompte et directe, vole électriquement de la cause *à l'impression*, peut être rompue par un intermédiaire, comme la confiance inspirée par un chef, ses *ils ne sont plus à craindre.*

D. *L'effet moral n'est-il produit que par les causes subites?*

R. Il peut être produit aussi par des causes lentes et suivies; comme, dans le sens favorable, par la réception de bonnes nouvelles, les récompenses; et dans le sens défavorable, par la fatigue, les privations, le soupçon de trahison, la continuité des pertes sous le boulet, la vue des morts et des blessés, etc. Dans ce second cas, la puissance morale du chef est de grande ressource, surtout si elle s'appuie sur *l'esprit de corps*, et si le diapason de l'*âme* du régiment est monté haut et s'y soutient de longue date.

D. *Que faire lorsque de bonnes nouvelles circulent dans les rangs?*

D. Vous les laissez circuler; vous les appuyez même. Cependant, dans certains cas où elles vous paraissent plus que douteuses, vous les commentez froidement et publiquement, afin que l'effet produit plus tard par la reconnaissance de leur fausseté, ne soit pas trop vif.

D. *Si ce sont de mauvaises nouvelles qui se répètent?*

R. Vous faites venir celui qui les a apportées, l'interrogez sévèrement; et si vous jugez qu'il y ait dessein de nuire, vous punissez exemplairement le traître. Si cet homme n'est qu'un homme faible, vous le tancez vertement, et l'envoyez sur les derrières, à la première occasion.

D. *Si le boulet fait de nombreuses blessures dans vos rangs?*

R. Vous faites hâter le transport des blessés aux ambulances.

D. *S'il y tue beaucoup d'hommes?*

R. Vous exécutez un léger mouvement en avant, *ou sur le côté*, de manière à masquer les pertes faites, *par un rideau* quelconque; puis vous faites appuyer

et recompter vos rangs et distrayez vos hommes par les moyens qui sont à votre disposition.

Un verre d'eau-de-vie distribué à propos, une faute que commet l'ennemi et qu'on fait remarquer; l'espoir de charger bientôt, pour se venger; le récit de blessures qu'on croyait graves et qui bientôt ont été guéries, parce que l'homme ne s'est pas abandonné; celui d'actions d'éclat récompensées; celui de positions crues un instant désespérées; et qui, rétablies par le courage et le sang-froid firent pleuvoir les justes récompenses sur les braves; etc.

Nous entrâmes les premiers à *Heilsberg*, et reprîmes là une grande quantité de Français et d'alliés qui, la veille avaient été blessés et faits prisonniers par les Russes et les Prussiens. L'un d'eux, soldat d'infanterie, nous voyant boire du vin, vint à nous très-gaiement, nous raconta comment il avait été pris, et but avec nous. Mais tout le vin qu'il mettait dans sa bouche, retombait sur ses revers. Nous regardâmes, il avait la gorge coupée en grande partie, et c'était par cette ouverture que la vin s'échappait; nous lui en fîmes l'observation, il nous répondit que ce n'était rien et regagna lestement son régiment. J'ai appris depuis qu'il avait guéri parfaitement. Il ne s'était pas abandonné.

A l'affaire de *Pappa*, nous chargeâmes l'insurrection hongroise et la cavalerie de *Bubna*. Un adjudant sous-officier du 9e hussards reçut un coup de sabre qui lui fit une entaille des plus larges au col; sa tête se pencha sur ses épaules et ses yeux se fermèrent; je le crus mort. Il en revint promptement; il était avec nous à *Wagram*. Il avait voulu vivre.

Près de *Tilsitt*, un des hussards du 7e, et de la compagnie dont je faisais partie, reçut vingt-deux *coups de lance*; un mois après il était à cheval. *Il n'avait pas douté un seul instant de sa guérison.*

A l'affaire de *Raab*, sous les ordres du général Monbrun, nous manœuvrâmes par la droite et refoulâmes l'infanterie hongroise, par un changement de front à gauche. Le soir nous étions à *St-Nicolas*, village situé à quatre lieues en avant du champ de bataille. Sous du foin que j'enlevais pour mes chevaux, je trouvai un fantassin autrichien qui se cachait ; je l'amenai au bivouac. Il soupait avec nous, et ne se plaignait pas, lorsque je remarquai sur son uniforme blanc une longue trace de sang. Je le fis déshabiller. Une balle lui était entrée dans la poitrine et se trouvait apparente à l'œil et au toucher près des reins ; elle fut extirpée devant moi, par un simple coup de bistouri qui débrida la peau. Cet homme était blessé depuis six heures, et avait fait quatre lieues à pied, en quatre heures. Que ne peut la volonté !

Sous *Kommorn*, la cavalerie autrichienne nous surprend de nuit. Nous la repoussons. Un hussard hongrois est traversé d'outre en outre d'un coup de pointe. Il est pris ; quinze jours après, il était sur pied, et chantait dans nos bivouacs.

A *Wagram*, nous chargeâmes sur des carrés; le général Colbert, dont j'avais l'honneur d'être aide de camp, reçut à brûle-pourpoint une balle à la tête. Cette balle le frappa près de l'oreille droite et sortit près de l'oreille gauche. La brigade pleurait déjà son intrépide chef ! Mais la balle avait fait le tour du crâne. Le soir même, il revint à *Vienne* à cheval, et sur la route il riait avec nous. Vingt jours après il était complétement guéri.

La nature physique et morale du blessé influe d'une manière sensible sur le degré de ses souffrances. J'ai vu des hommes supporter les opérations les plus cruelles en chantant, et même sans changer de visage. Ils souffraient indubitablement moins que d'autres.

Il est *des hommes* que le champ de bataille rend *féroces ; il faut* modérer ces dispositions, lorsqu'on *les rencontre ; d'autres* chez lesquels des préjugés

d'enfance égarent et faussent le noble instinct de la pitié.

Le lendemain de la bataille d'*Heilsberg*, à la pointe du jour, étant de grand'garde, nous entendîmes tirer des coups de fusil. Nous montâmes lestement à cheval et nous portâmes du côté d'où partaient ces coups. Que trouvâmes-nous? un tirailleur corse qui achevait les blessés qu'il jugeait ne pouvoir survivre; nous l'interrogeâmes, et nous nous convainquîmes qu'il le faisait par pitié. C'est ainsi qu'il la comprenait.

A la bataille de la *Moskowa* (*Mojaisk*), un jeune cuirassier charge avec son régiment sur la redoute russe qui se trouvait en face de notre aile gauche. La charge est brillante. Mais les Russes reprennent la redoute, et vingt de leurs chevau-légers se jettent à la fois sur ce brave. Il refuse de se rendre, tue l'officier commandant, et, couvert de blessures, revient en protégeant la retraite d'un de ses chefs d'escadron blessé grièvement comme lui. L'Empereur lui donne devant nous la croix et fait une pension de cent écus à sa mère.

A *Hoogstraeten*, à dix lieues en avant d'*Anvers*, un officier des lanciers de la garde a l'ordre, le 1er janvier 1811, d'attaquer à la pointe du jour un pulk de Cosaques. Il attaque en colonne sur une route, et, ne se déployant pas, n'engage véritablement que son premier peloton. L'ennemi, percé sur son centre, se rue avec acharnement sur ce peloton qui tient ferme, soutient le choc, et reprend la charge. Notre franche attaque, notre audacieuse fermeté ont de beaux résultats. L'Empereur envoie à ce seul peloton deux croix et deux brevets d'officiers.

Le sang-froid qui laisse arriver à soi une charge; qui, par son calme, lui impose, et la fait échouer complétement, est aussi à remarquer, et ne peut être mieux comparé moralement qu'au regard du chat qui, attaqué par un dogue, arrête court son redoutable ennemi seulement en le fixant.

Telles armes imposent plus que d'autres. La lance est celle qui possède, avant toutes, cette puissance morale.

A *Waterloo*, nos quatre régiments de la garde se trouvaient sur la même ligne. Les Anglais chargent cette ligne. Nous autres lanciers croisons la lance; à ce mouvement, l'ennemi démasque spontanément notre front, pour se jeter sur les régiments à armes courtes.

Quoique je l'aie dit au chapitre des Charges, je crois devoir encore répéter qu'un des moyens les plus puissants d'agir sur le moral de l'ennemi qu'on attaque, c'est de ne mettre le sabre à la main, ou de ne croiser la lance, qu'à courte distance de lui.

Un cavalier poursuivi, qui sent qu'il n'y a pas parité entre les forces de son cheval et celles de celui de son ennemi, doit menacer froidement du bout de son pistolet le cavalier qui le poursuit. Rarement cette menace manque son effet. Dans une mêlée où il y a du choix pour frapper, on n'attaque jamais l'homme qui montre le plus de volonté et de sang-froid.

Les troupes qui se démoralisent le plus facilement sous les blessures sont les Autrichiens. Cela tient à leur molle nature et aux uniformes blancs qu'ils portent, et sur lesquels marque la moindre tache de sang.

On ne peut avoir trop de soins pour les blessés. Il faut leur porter de prompts secours, leur adresser une parole de consolation, et les remettre promptement aux mains d'un ou deux hommes, pour les conduire aux ambulances. Ces deux hommes ayant rempli avec soin cette mission de pitié, reviennent rapidement au feu.

De même qu'il est deux courages, l'un instinctif et inné, l'autre réfléchi et acquis; de même il existe dans *les récompenses* deux actions, dont le double sentiment ne doit jamais être divisé par le chef qui accorde : la première est celle de la justice, la second

(et la plus importante) est celle de l'exemple. Tout chef qui récompense doit donc peser consciencieusement les droits de chacun, et considérer le fait plus encore que les efforts.

Il est très-doux de récompenser le mérite, il est plus essentiel encore de frapper la masse par l'exemple de la récompense. Que la justice préside à cet exemple afin que la masse soit excitée par lui, au lieu d'être découragée; la discipline et l'élan sont les résultats de l'accomplissement de cette loi.

Que la récompense ne se fasse pas attendre quand elle est méritée; son à-propos double son prix, dans le double sens de l'action.

Comme se présente d'abord le chef de tout grade, il est accepté. Que ce chef, dans l'intérêt de sa puissance morale, ne l'oublie pas, et qu'il s'arrange en conséquence pour n'avoir rien à se reprocher plus tard. La dignité et la force du commandement en dépendent.

Il ne faut pas qu'un chef fasse dire de lui par le soldat : *C'est un bon enfant,* parce que *faible* est sous-entendu; mais bien : *Il est juste, il est humain, il est le père du soldat; mais il ne faut pas lui manquer, car il ne manque personne.*

Un chef doit tout voir d'un coup d'œil, dans son régiment. Il sait d'avance où sont les bons et les mauvais serviteurs, et par conséquent les bons et les mauvais services. La connaissance morale qu'il a des hommes sous ses ordres classe et simplifie infiniment cette inspection.

Que cette connaissance ne le prévienne cependant pas jusqu'à le rendre injuste.

Le chef doit tenir grand compte à l'homme qui se *corrige.*

Souvent on croit cacher quelque chose à l'œil du *chef; qu'on* se détrompe : il voit, mais il ne veut pas

voir. Qu'on s'observe néanmoins et qu'on se corrige; car le jour où il prouvera que rien ne lui est échappé, et ne lui échappe, il fera revenir sèchement de l'erreur dans laquelle on sera resté sur son aveuglement.

Qu'un chef se corrige d'un ridicule comme d'un vice.

Les succès d'une troupe, pendant toute une campagne, dépendent presque toujours de la manière dont on l'a engagée dans la première affaire. Si le chef la fait battre au début, le pacte de confiance est rompu, le charme est détruit, et il faut des circonstances imprévues et bien heureuses pour rétablir équilibre et élan.

Si, au contraire, cette troupe a été engagée habilement; qu'elle ait pris l'ennemi du fort au faible; qu'elle ait mordu sans être mordue, elle ne doute plus de rien; vous pouvez en toute confiance la lancer dans les expéditions les plus difficiles, elle s'en tirera glorieusement.

La réputation méritée que se fait une troupe court rapidement dans une armée. Si vous avez l'honneur d'appartenir à ce brave régiment, les jouissances de votre amour-propre n'ont point de bornes! J'ai vu des corps applaudis par toute une armée! on leur criait *bravo* dès qu'ils paraissaient en ligne! on se débandait pour aller serrer les mains de leurs braves! Et quel élan leur présence n'inspirait-elle pas! *Il est avec nous*, criait-on; *en avant, la victoire est sûre!*

Et si des blessés de ce régiment revenaient sur les derrières, c'est à qui se dépouillerait pour eux!

La réputation d'un corps ne s'établit pas seulement dans son armée, l'ennemi lui-même est soumis à son influence; elle le terrifie, le démoralise, le rend incapable de défense, à la seule vue de ses uniformes! Et combien, en cavalerie légère surtout, cette puissance appréciée à sa toute valeur, par un chef habile, n'est-

elle pas gigantesque ! dès que l'ennemi tremble, il est à nous. Vous pouvez tout tenter ! Serrez-le, traversez-le, enlevez ses canons, ses généraux, faites rendre ses carrés, mettez-le en déroute complète, vous pouvez tout, il n'y a pas de borne à vos succès !

Des Tirailleurs et Flanqueurs.

D. *Qu'entendez-vous par tirailleurs et flanqueurs?*

R. La garde avancée d'une troupe en mouvement d'attaque ou de retraite. Celle qui la première reconnait offensivement l'ennemi, lui jette le gant, le serre, le menace, lui interdit le repos, fouille sa pensée, l'empêche de surprendre nos troupes, de connaître leurs forces, qui amortit l'effet et les résultats des attaques sérieuses, qui soutient la retraite, celle enfin qui entoure, comme les pions d'un échiquier, notre première ligne, d'un réseau vigilant et protecteur.

D. *Quand lancez-vous vos tirailleurs en avant?*

R. Toutes les fois que je rencontre l'ennemi, ou que je le suppose près de moi.

D. *Doivent-ils faire feu aussitôt qu'ils l'aperçoivent à bonne portée?*

R. Ils ne doivent faire feu que sur l'ordre de leur chef.

D. *Et lorsque leurs munitions s'épuisent?*

R. Ils doivent en envoyer chercher au régiment; car leur feu une fois ordonné, ne doit jamais être interrompu.

D. *Qu'est-ce qui fait cesser le feu?*

Un ordre de leur chef, et sous tel prétexte que ce puisse être, ils ne doivent plus alors tirer un seul coup de mousqueton ni de pistolet.

D. *Quel soin doit avoir un tirailleur pour ses feux?*

R. C'est de ne tirer qu'à bonne portée et de bien *ajuster ses coups.*

longueur de nos armes et de notre bras. Si cet ennemi, sentant sa mauvaise position, veut volter lestement à droite, saisissons-le dans ce mouvement, et d'un coup de poitrail de notre cheval appuyant sur le flanc du sien, nous sommes sûrs de le renverser sans le moindre effort.

Dans toute attaque, la puissance du cavalier est toute dans la justesse de son regard et le sang-froid de son jugement.

D. *Le tirailleur dont le mousqueton se décroche et tombe, que doit-il faire?*

R. Si l'ennemi est près, il doit se servir de suite de son pistolet, et ne ramasser son mousqueton que lorsque l'ennemi s'est éloigné.

D. *Lorsque le tirailleur a pris sa place sur la ligne, doit-il s'arrêter?*

R. Il doit faire de légers mouvements, surtout de flanc, lorsqu'il charge ses armes, et qu'il est près de l'ennemi.

D. *Pourquoi?*

R. Parce qu'il empêche ainsi qu'on ne l'ajuste aussi sûrement que s'il restait en place.

D. *Un cavalier démonté dans une charge doit-il se regarder comme pris?*

R. Non, s'il conserve son sang-froid, et qu'il ait la ferme volonté de ne pas se laisser prendre.

D. *Que doit-il faire alors?*

R. Cela dépend absolument de la position de la charge et de la sienne particulière. Il doit, dans certains cas, aussitôt qu'il est à terre, tâcher de remonter à cheval. S'il ne le peut pas, s'adosser à son cheval, et se défendre, ou saisir vigoureusement la queue du cheval d'un de ses camarades, qui ralentira un peu son allure, et le ramènera ainsi, tandis que les autres tirailleurs soutiendront vigoureusement sa retraite.

Si cela n'est pas possible, il se couchera à terre,

surtout si l'ennemi n'est pas armé de lances, et contrefera le mort. Qu'il ne craigne pas les chevaux, ils sauteront tous par-dessus lui sans le toucher.

La charge passée, s'il se trouve sur le terrain qu'occupe l'ennemi, mais en vue des nôtres, il jugera d'un coup d'œil la nature de ce terrain qui l'entoure, notre proximité, notre force; s'il a chance, enfin, de s'échapper en gagnant rapidement, à notre vue, un fossé, un ravin, un bois. Puis, si cette inspection est favorable, il s'élancera du côté du ravin, du fossé, du bois, en jetant le fourreau de son sabre, et ne gardant en main que la lame. Si des cavaliers ennemis viennent sur lui, il les évitera, en voltant, en se couchant, en frappant la tête de leurs chevaux, en pointant un cavalier dont il aura arrêté le cheval de la main gauche, et s'il le renverse, il sautera sur le cheval. Il nous donnera ainsi le temps d'accourir à son secours.

Si ces chances ne se présentent pas, et que sa défense ne puisse être qu'inutile, il se rendra. Mais dès le soir du même jour, il tâchera de s'échapper, surtout s'il se trouve en pays ami, et que l'ennemi qui l'emmène soit en retraite.

Dans la campagne de 1809, nous venions de charger les hulans autrichiens du prince *Charles*. Un sous-officier du *vingtième de chasseurs* avait été fait prisonnier par eux, et était emmené sur les derrières par un hulan qui conduisait en même temps les deux chevaux. Ce sous-officier, rêvant aux moyens de s'échapper, aperçoit tout à coup sur le champ de bataille un pistolet perdu. Il est chargé, car il est armé ; le saisir, tuer le hulan, et revenir à nous avec les deux chevaux, fut l'affaire d'un instant pour ce brave sous-officier.

Le lendemain de l'affaire de *Wagram* le jeune *Lorain, sous-lieutenant* au 20e chasseurs, fait *prisonnier un officier* autrichien, qu'il conduit en ar*rière avec tous* les égards dus au malheur, et après

avoir reçu sa parole qu'il ne tentera pas de s'échapper. Les cavaliers de cet officier chargent *Lorain*, qui est obligé de songer à une prompte retraite ; mais son cheval butte, tombe et se relève presque aussitôt. *Lorain* désarçonné et pied à terre, s'adosse à lui pour se défendre, lorsque l'officier autrichien, oubliant sa parole, le saisit par derrière pour le désarmer ; le jeune Français lui casse la mâchoire d'un coup de pistolet, puis voltant autour de son cheval, et se servant de lui comme d'un rempart, il gagne ainsi du temps, et les nôtres le sauvent et ramènent son prisonnier.

Beaucoup de prisonniers sont faits, parce qu'ils perdent sang-froid, courage, et qu'ils n'apprécient plus les moyens qui leur restent encore.

Toutes les fois qu'un cavalier est démonté, ses camarades doivent accourir au plus vite pour protéger sa retraite. Les uns attaqueront l'ennemi, les autres se partageront les armes, les effets d'équipement, de harnachement de l'homme démonté ; d'autres aideront sa marche.

D. *Lorsque des tirailleurs déployés se portent en avant, que doivent-ils observer ?*

R. De bien former leur ligne de manière à ne pas laisser des ouvertures trop grandes, par lesquelles l'ennemi puisse s'introduire, à ne pas abandonner un des leurs sans appui, à ne pas allonger leur ligne, et couvrir inutilement trop d'espace, ce qui diminuerait leurs forces et compromettrait leurs ailes.

A former une ligne toujours parallèle à celle de l'ennemi, à suivre celle-ci, pour ainsi dire mathématiquement, en calquant tous leurs mouvements sur les siens.

A observer avec soin, et successivement, le terrain qu'occupe ou qu'abandonne l'ennemi, afin de n'être pas embarrassés, lorsqu'ils se trouveront sur le même *terrain*.

A juger d'avance les dispositions d'ensemble et *partielles de ce* terrain par les ondulations, les rup-

tures de la ligne des tirailleurs ennemis en retraite.

A bien se rappeler le terrain qu'ils viennent de parcourir ; cette scrupuleuse observation est d'autant plus utile, si l'on traverse des ruisseaux à moitié desséchés, des ravins, des défilés, afin que dans une retraite subite ils ne soient pas embarrassés, et ne se jettent pas dans des culs-de-sac, dont ils ne pourraient sortir, et où ils seraient pris infailliblement.

A gagner, le plus possible, les sommités des terrains, afin de découvrir plus d'espace, et de mieux reconnaître les dispositions de l'ennemi.

A avertir lestement aussitôt que l'un d'eux aperçoit des masses ignorées jusque-là, s'embusquant, s'y préparant, ou exécutant un mouvement quelconque, offensif ou défensif.

Si un tirailleur aperçoit sans être vu, il s'arrêtera, continuera à observer sans se montrer, fera signe, et ne bougera pas jusqu'à ce que son officier prévenu soit accouru lui-même reconnaître, et lui donner de nouveaux ordres.

Si des tirailleurs jugent que l'ennemi est pris de vitesse, et que sa retraite est douteuse, dans le cas où l'on essayerait sur lui une prompte attaque, ils préviendront, et en même temps se porteront vigoureusement en avant pour jeter la confusion, et profiter d'elle pour faire des prisonniers.

Si de l'artillerie se trouve compromise, c'est sur elle qu'ils tomberont de préférence.

D. *Dans le cas d'un mouvement rétrograde, les tirailleurs exécutent-ils leur retraite comme l'indique l'ordonnance ?*

R. Lorsque la théorie ordonne d'exécuter la retraite successive par rang, elle a voulu faire une chose régulière sur un champ de manœuvre, et qui indiquât aux cavaliers qu'ils doivent dans une retraite se *soutenir mutuellement*, et ne pas dégarnir l'ensemble de *leur ligne*. Il faut donc ne prendre de cet ordre que *la pensée* qui a présidé à sa rédaction ; mais ne p

s'attacher en guerre à la stricte exécution du mouvement qui est impraticable et qui serait dangereux.

Lorsqu'une ligne de tirailleurs se retirera, ce ne seront pas les numéros pairs ou impairs qui entameront ou soutiendront la retraite, mais on fera filer les premiers les chevaux les moins vigoureux, pour laisser à l'arrière-garde les tirailleurs les mieux montés. On ne dédoublera sa ligne le plus possible qu'également, dans son entier développement.

D. *Si l'un de nos tirailleurs est coupé des siens par l'ennemi, que doit-il faire ?*

R. S'il est bien monté et qu'il voie trop de chances dangereuses à tâcher de joindre en ligne directe, après avoir abandonné son mousqueton, placé son sabre horizontal dans la main de la bride, la poignée à droite, la lame maintenue par le pouce sur le premier doigt, avoir mis le pistolet à la main, il se dirigera en dehors, et ménageant les forces de son cheval, présentant le bout de son pistolet à ceux qui le suivent, il fera un détour en se rapprochant des siens qu'il rejoindra bientôt; car, surtout si le pays est coupé, l'ennemi ne le suivra pas longtemps.

La marche des tirailleurs, à moins d'ordres contraires, est toujours soumise à celle de la troupe qu'ils couvrent. Ils doivent toujours, autant que possible, être à la même distance de cette troupe, soit qu'on se porte en avant ou en arrière. Cependant, quand ils couvrent un mouvement rétrograde, ils doivent tenir à tous les défilés, et avoir soin de les passer de façon à n'y laisser prendre aucun des leurs par l'ennemi. Que nos tirailleurs aient donc constamment l'œil sur l'ennemi, mais aussi sur nos mouvements. Cette double attention est indispensable pour l'utilité de leur service et la sûreté de leur action.

Ils resserreront graduellement leur ligne, quand ils s'approcheront d'un défilé; puis, pour éviter l'en*combrement*, ils feront passer lestement une partie *des leurs*, qui aussitôt garnira l'autre rive, et, face en

tête, exécutera un feu nourri sur l'ennemi, afin de protéger la retraite de leurs camarades encore engagés. Si la troupe qu'ils couvrent a continué à marcher, ils rejoindront en doublant l'allure.

Plus la retraite est prompte, moins on doit développer la ligne des tirailleurs. Il faut même, pour établir plus d'ordre, et par conséquent plus de facilité de mobilisation, lorsque le front de défense rétréci n'oblige plus à avoir une aussi grande quantité de tirailleurs, réunir en pelotons les inutiles, et les joindre à la troupe de soutien.

Si l'on gagne ainsi une route, il ne faut laisser à l'arrière-garde que peu d'hommes en tirailleurs, car autrement il arriverait qu'un plus grand nombre se gênerait, et se blesserait indubitablement en faisant feu.

Il faut ordonner aux tirailleurs d'ajuster de préférence sur les groupes, parce qu'ainsi une balle qui manque son but, a des chances de n'être pas perdue. Il faut aussi par conséquent ordonner à ses tirailleurs de marcher toujours isolément, parce qu'ainsi ils seront moins ajustés.

Lorsque l'ordre a été donné de cesser le feu et de se retirer, il est expressément défendu d'y désobéir, fût-on même certain de réussir dans une attaque. Souvent des cavaliers, par excès de courage ou d'entêtement, continuent le combat : il faut les punir sévèrement, et s'ils retombent dans la même faute, se retirer et les abandonner, parce que souvent, pour les soutenir, on rengage une affaire qui tient une armée entière sur pied toute une journée ; on la harasse inutilement, et pour un homme imprudent, on en compromet dix mille.

D. *Comment charge un tirailleur ?*

R. Je l'ai indiqué au chapitre *des Charges.*

D. *Si nos cavaliers tiraillent contre de l'infanterie, que doivent-ils faire ?*

Tâcher de l'attirer en plaine sur un lieu découvert.

Puis la charger à fond, et la coupant de ses appuis, la tailler en pièces.

Les tirailleurs cosaques se réunissent souvent pour charger ; mais à la retraite ils se divisent.

Nos tirailleurs font presque toujours le contraire, telles que puissent être les facilités du terrain. Les Cosaques ont raison, et nous avons tort. En effet, combien de fois n'avons-nous pas vu nos cavaliers, en se retirant, se jeter les uns sur les autres, de telle façon qu'ils s'ôtaient individuellement l'usage de leurs armes, qu'ils encombraient, et arrêtaient leur marche, et qu'ainsi, retardant encore celle des hommes les moins bien montés, et restés en queue, ils faisaient sabrer et prendre ces malheureux, dont le dos avait servi de bouclier à leurs coupables compagnons.

Une retraite trop massée est toujours sabrée, par deux raisons bien simples : la première, c'est que les cavaliers qui l'exécutent, en se serrant mutuellement outre mesure, paralysent leurs mouvements de défense individuelle, et rendent impossible la halte et le demi-tour de face en tête ; et la seconde, c'est que le cavalier attaquant, qui n'a qu'un seul point de vue, qui n'est nullement inquiété sur ses flancs, se lance de toute sa force impulsive, de toute son audace, sur cette masse inoffensive qu'il taille en toute sécurité, et qu'il roule aussi loin qu'il veut.

Il n'en est pas ainsi d'une retraite individuellement divisée. L'homme qui l'exécute conserve toute sa force défensive. Il est égal en tout à l'attaquant, qui se garde bien de se lancer abandonné sur lui, parce que ses flancs sont menacés, que son attention est divergente, et que les dangers sont égaux de part et d'autre. Une semblable retraite n'est jamais ni vivement poussée, ni longuement suivie. Les chevaux les moins vites l'exécutent comme les plus rapides ; elle inquiète l'attaquant, s'arrête sur le point utile, et fait vivement face en tête pour reprendre l'offensive.

De toute antiquité, les peuples vraiment cavaliers en ont exécuté de semblables. *Polybe* nous dit en décrivant le passage de la *Trébia* : « Cependant Sempronius fit sonner la retraite, afin de rappeler sa cavalerie, qui ne savait comment manœuvrer contre l'ennemi qu'elle avait en front. En effet, *elle avait affaire aux Numides, dont la coutume était de se retirer dans diverses directions*, et de retourner vigoureusement à la charge lorsque l'ennemi s'y attendait le moins. »

D. *Doit-on toujours communiquer ses ordres aux tirailleurs par la trompette, ainsi que le prescrit l'ordonnance ?*

R. Gardez-vous-en bien, à moins (ce qui est fort rare en guerre) que vous ne soyez sur un terrain parfaitement régulier, que vous n'ayez à opérer un mouvement général, et que vous ne vouliez que l'ennemi connaisse vos projets en même temps que vous-même.

Les tirailleurs sont essentiellement irréguliers dans leur marche, dont l'ordre est subordonné aux mouvements de notre armée, à ceux de l'armée ennemie, et surtout à la configuration du terrain. Les signaux indiqués par l'ordonnance, tout nombreux qu'ils sont, ne suffiraient pas à beaucoup près, si vous ne commandiez que par eux.

De quelles sonneries, par exemple, vous serviriez-vous, si vous vouliez refuser l'aile droite, avancer l'aile gauche, faire un changement de front, retarder le centre, etc., etc., et cinquante autres mouvements dont la nécessité se présente à chaque instant ?

En admettant que nos tirailleurs eussent trop forcé par la gauche, si vous sonniez la retraite, toute la ligne obéissant, non-seulement vous ne rectifieriez rien à l'ensemble du mouvement, mais vous risqueriez de commettre une faute grave.

Règle générale : ne vous servez de la trompette que *dans les cas bien rares où vous voudrez attaquer ou vous retirer d'ensemble*. Mais toutes les fois que vou

aurez des ordres partiels à donner (ce qui sera le plus habituellement), faites-les porter par un sous-officier, ou portez-les vous-même.

Que ces ordres soient simples et courts. Exemple : Dites au maréchal des logis *Guéridon* d'arrêter ses hommes jusqu'à ce que la droite de ceux du maréchal des logis *Mozet* soit arrivée à l'angle du petit bois.

Dites au maréchal des logis *Cannois* de se retirer jusqu'au ruisseau, de le passer et d'y tenir jusqu'à nouvel ordre.

Dites au maréchal des logis chef *Chabrier* de réunir ses hommes et de barrer le petit pont.

Dites à l'aile gauche de ne se mettre en marche que lorsqu'elle m'apercevra traversant la grande route.

Dites que si je fais sonner la retraite, *Leyssac* repassera le ravin près du champ de seigle, *Piat* près du moulin, *Corties* près des trois peupliers, et qu'ils tiendront ferme en arrière.

Dites à M. *Cardon* que dès qu'il verra le mouvement de retraite s'exécuter, il réunira ses tirailleurs, sans bruit de trompette, et se portera au grand trot près de la ferme, où il prendra position, etc., etc.

Qu'un commandant de tirailleurs ait donc grande attention à l'opportunité des sonneries qu'il ordonnera ; car non-seulement il peut faire exécuter à ses hommes un mouvement faux, mais induire en erreur des tirailleurs qui ne sont pas sous ses ordres.

Il faut qu'un tirailleur juge l'ennemi et reconnaisse ses ruses.

Si celui-ci montre peu de monde, et que ses tirailleurs soient très-éloignés les uns des autres, il est probable qu'il tient embusquées des troupes de soutien.

S'il s'étend outre mesure par une de ses ailes, il prépare sans doute une attaque ou une fausse attaque.

S'il resserre ses tirailleurs en retraite, il veut passer un *défilé* ou tenter une charge.

S'il refuse une de ses ailes sans motif, il veut attirer dans un mauvais pas vos cavaliers qui font face à cette aile.

S'il refuse son centre, il veut vous envelopper.

Si ses tirailleurs disparaissaient tout à coup, méfiez-vous; arrêtez-vous court, et faites reconnaître au plus tôt les causes de cette disparution subite; il est possible qu'elle ne précède que de bien peu une attaque sérieuse sur le centre ou sur l'une de vos ailes.

Il est des ruses individuelles que j'ai vu employer par des tirailleurs, et qui réussissaient souvent.

Au commencement de notre campagne de Pologne, nos dragons eurent du désavantage avec les Cosaques; cela tint aux fatales théories d'un général célèbre. Les Cosaques, enhardis par leurs succès, attaquaient avec furie et confiance ces cavaliers. Nos cuirassiers portaient des manteaux blancs comme nos dragons; on les leur fit revêtir, et on porta ces cuirassiers en première ligne. Les Cosaques, croyant avoir affaire aux dragons, les chargèrent impétueusement; ils eurent cruellement à se repentir de leur confiance. Les dragons réorganisés rationnellement, fidèles à leur ancienne et brillante réputation, illustrèrent nos armes en Espagne, et dans les campagnes suivantes, reprirent dans toutes les affaires la plus terrible et la plus glorieuse des revanches.

J'ai vu de nos hussards, lorsqu'un tirailleur ennemi venait de lâcher son coup de carabine, contrefaire les blessés ou tués. L'ennemi, les voyant tomber sur le devant de leur selle, accourait pour les prendre, mais ceux-ci se relevant, et faisant feu à brûle-pourpoint, enlevaient l'assaillant et son cheval.

Il n'est pas indifférent pour un officier de tirailleurs de savoir à quel ennemi il a affaire. Dans toutes les armées, malgré le renouvellement successif du personnel, il existe des régiments dont l'ancienne et *bonne réputation* n'a jamais dégénéré. De ce nombre *sont, par exemple*, en Russie, en Autriche et en Prusse

les Cosaques de la garde, ceux du Don, *Blan*
hussards; les dragons de la Tour, *Merfeld* l
quelques régiments de dragons prussiens, l
sards noirs, etc., etc., qui font plus habilem
d'autres le métier d'avant-garde. Sur les no
lesquels ils se sont illustrés dans nos guer
sont greffés d'autres depuis la paix, puisqu'
magne les régiments portent ceux de leurs c
mais la souche est la même, et la guerre ne l
débaptisés pour nous. Nos vieux soldats, en
vant les vestes rouges, les pantalons bleus à
rouges, les shakos rouges, les pelisses bleu
les habits verts et amarante, les schapscki ja
dolmans noirs et bleu de ciel, etc., reconnaît
vieux et braves régiments qui les portent, et
vreront en conséquence.

Des Prisonniers, des Déserteurs.

D. *Qu'est-ce qu'un prisonnier?*

R. Tant qu'un homme porte ses armes, il n'est pas prisonnier. Dès qu'il les a jetées, il vous appartient, et a droit à toute votre protection qui doit être alors aussi active et fraternelle que possible. Maltraiter un prisonnier est une lâcheté impardonnable ; il faut faire pour lui ce que vous voudriez qu'il fît pour vous en pareille occasion.

D. *Le Français n'est-il pas trop confiant envers ses prisonniers?*

R. Oui, parce qu'il se persuade souvent que l'ennemi dépassé, et séparé par lui des siens, est pour cela prisonnier; c'est une erreur, je le répète; l'ennemi n'est prisonnier que lorsqu'il a jeté loin de lui ses armes, et qu'il ne peut plus les ramasser.

Que les lanciers dans les charges ne ménagent pas l'infanterie qui se couche, ou les hommes démontés qui ne se rendent pas, qu'ils piquent en allant, et repiquent en revenant.

Que le cavalier n'oublie pas que tout fantassin isolé, qui en plaine lui tourne le dos, est un homme pris, s'il veut le charger.

D. *Lorsqu'on prend un cavalier, que fait-on?*

R. On lui ordonne de jeter ses armes à terre; puis on saisit les rênes de son cheval, et on le mène promptement en arrière du champ de bataille, pour le présenter sur-le-champ à son colonel. Là, le prisonnier met pied à terre; il est interrogé par l'officier commandant, et réuni aux autres hommes pris dans l'af-

faire, et dirigés sous escorte, pour être remis à l'i fanterie.

D. *A qui appartient le cheval du prisonnier?*

R. A celui qui a fait le prisonnier; il doit le p senter d'abord au colonel, puis aux autres offici du corps, et le vendre sur-le-champ, afin de retour aussitôt à son escadron.

D. *Ne fouille-t-on pas les prisonniers?*

R. Oui malheureusement; c'est un usage hum liant qu'on n'a pu détruire dans aucune armée. était digne des Français de l'abolir. Mais enfin, pu qu'il existe parmi les simples soldats, et que de pl en appauvrissant le prisonnier, il lui ôte un moy de s'échapper, et de nous vendre à l'ennemi, il fa exiger que le cavalier ne perde pas un temps précie à fouiller son prisonnier dans une charge et co promettre ainsi sa position personnelle et relati

D. *Lorsqu'on fait de l'infanterie prisonnière, q soin doit-on avoir?*

R. Celui de briser ses fusils.

D. *Lorsqu'un cheval pris ne veut pas se laiss conduire sur les derrières, et qu'il est probable q l'ennemi le reprendra, que faut-il faire?*

R. Lui brûler la cervelle en ayant soin de diri son coup de manière que la balle en manquant le b ou en ricochant, ne blesse quelqu'un des nôtres.

D. *Lorsqu'il y a de bons chevaux de pris, et q les officiers bien montés n'en ont pas besoin?*

R. Il faut que le colonel les achète pour le cor et les mette dans le rang, sauf à faire régulariser p tard cet achat.

D. *Si le régiment n'a pas d'hommes à pied?*

R. Si les chevaux de prise sont jugés beauco meilleurs que certains chevaux du rang, le comma dant ne doit pas hésiter à abandonner les mauv ssède, pour les bons qui lui sont prése er devoir d'un colonel de cavalerie

étant, avant tout, de commander des hommes bien montés, et par cela même, toujours mobiles et prêts à tout entreprendre. Si ce colonel, cependant, a des blessés, il les monte sur les mauvais chevaux qui se dirigent sur les chevaux de main et les petits dépôts.

D. *Faut-il jeter les harnachements des chevaux pris?*

D. Il ne faut les jeter qu'après en avoir extrait les pièces nécessaires au prompt raccommodage de notre harnachement.

D. *Quand est-il pardonnable à un cavalier de se rendre?*

R. Jamais tant qu'il est à cheval, fût-il même blessé grièvement; un homme à cheval passe partout.

D. *Lorsqu'un des nôtres est fait prisonnier, faut-il tenter de le reprendre?*

R. Oui, si l'on a des chances de le reprendre au moins égales à celles que cet effort lui fait courir. Dans une charge il ne faut pas hésiter, mais hors d'une charge, il faut promptement calculer et agir : si l'homme pris n'est pas blessé de manière à s'affaiblir, s'il est connu pour vigoureux, entreprenant, s'il est mal gardé, si le terrain est coupé, favorable à sa fuite, etc., il faut tenter de le reprendre. Si l'homme au contraire est blessé, qu'il soit connu pour mou, lourd, inintelligent, et que l'ennemi l'emmène sur un terrain sans accident, il est imprudent de l'essayer, car l'effort qu'on fera ne sera pas secondé, et il y a tout à parier que l'ennemi tuera son prisonnier, plutôt que de le laisser reprendre.

D. *Lorsqu'un déserteur vient à vous, que faut-il faire?*

R. Lui ordonner de jeter ses armes, prendre la bride de son cheval, et le conduire au colonel.

D. *Si l'ennemi veut le reprendre ?*

R. Il faut assurer vigoureusement sa retraite.

D. *A-t-on le droit de fouiller un déserteur ?*

R. Non ; son cheval et ses effets lui appartiennent sa propriété est sous la sauvegarde de son déshonneur et de notre mépris.

Des Surprises et Embuscades.

Le propre de l'habileté jointe à la promptitude est de *surprendre.*

L'effet produit par la surprise est la *démoralisation.*

La guerre d'avant-postes est une suite de *surprises.*

L'officier qui, à forces mêmes inégales, surprend le plus souvent son ennemi, est sûr de le détruire promptement.

Cependant, quoique ce mot de *surprise* désigne à peu près toute la guerre offensive d'avant-postes, nous renfermerons sous ce titre ce qu'on est convenu d'appeler plus spécialement de ce nom.

D. *Qu'est-ce qu'une surprise?*

R. Une attaque inattendue.

D. *Que doit-elle être?*

R. Elle ne peut être trop prompte et trop résolue.

D. *Qu'est-ce qui la précède?*

R. Une marche rapide ou une embuscade.

D. *Qu'est-ce qu'une embuscade?*

R. Une troupe en position cachée.

D. *Quelle est la meilleure embuscade?*

R. Celle que l'ennemi peut le moins prévoir, éventer.

D. *Doit-elle toujours être sur la route même que tient l'ennemi?*

R. Moins il lui faut de temps pour fondre

l'ennemi, mieux cela vaut. Cependant il est des cas où il est indispensable qu'elle se trouve à quelque distance.

D. *Lesquels?*

R. Ceux, par exemple, où elle veut attaquer le centre ou la queue d'un convoi qui s'engage dans un défilé. Il est probable que l'ennemi, avant de traverser cet endroit dangereux, fouillera ses abords ; mais surtout s'il est en marche depuis longtemps, son investigation ne s'étendra que jusqu'à une certaine distance. Que l'embuscade alors se poste en dehors du rayon facilement prévu de cette investigation.

D. *Il y a donc deux espèces d'embuscade?*

R. Oui ; qu'on pourrait appeler *instantanées* et *combinées*.

D. *Donnez-moi un exemple d'une des premières?*

R. Dans les premiers jours de 1814, sous les ordres du général *Maison*, nous battions en retraite de *Breda* sur *Anvers*. Déjà nous apercevions les clochers de cette ville. L'avant-garde ennemie serrait de si près notre arrière-garde, qu'infanterie, cavalerie et artillerie des deux armées se mêlaient et se prenaient corps à corps.

Deux de nos pièces allaient être enlevées. *Reckinger*, officier de lanciers de notre régiment, se trouvait à l'extrême arrière-garde, à la tête d'une douzaine de cavaliers ; il se décide à l'instant, et disparaît à un tournant de route, où se trouvaient quelques maisons et un jardin. Notre infanterie, pêle-mêle avec un ennemi acharné, continue sa retraite, mais forcée par le nombre, perd ses pièces. L'ennemi crie *victoire!* se groupe sur les canons, sur les chevaux, et les retourne ; l'intrépide *Reckinger* sort alors de son embuscade. Trois minutes après, les pièces et les Prussiens qui les montaient étaient à nous (1).

---

(1) [illegible]inger, lieutenant en second aux lanciers rouges de

D. *Qu'appelez-vous embuscades combinées?*

R. Celles qui sont prévues d'avance, qui participent d'un mouvement qu'on a eu le temps de réfléchir, de calculer; ainsi, par exemple, si, commandant une avant-garde puissamment offensive, et connaissant bien le terrain sur lequel je vais refouler l'ennemi, je savais que les flancs de sa colonne pourront être attaqués partiellement sur tel ou tel point, je ferais partir d'avance les cavaliers destinés à ces attaques, je leur recommanderais de s'embusquer à telle hauteur, en convenant d'avance soit d'un signal, soit de l'heure de l'attaque, et je combinerais mon mouvement offensif avec le leur.

Si *la puissance* des embuscades gît dans l'instantanéité et la résolution de leur attaque, *leur science* est soumise à deux conditions indispensables, *la connaissance parfaite de l'ennemi, la connaissance parfaite du terrain.*

En effet, pour surprendre l'ennemi, il faut bien connaître ses forces et ses dispositions. Pour s'embusquer, il faut non-seulement bien choisir le lieu convenable, mais s'y rendre sans être aperçu, sans donner le moindre soupçon de sa marche.

Une troupe qui va s'embusquer doit donc marcher, compacte et silencieuse, par les chemins les plus couverts.

Je ne puis m'empêcher de citer un exemple des embuscades en grand.

En 1812, nous arrivions devant *Smolensk*, l'ennemi s'y était retranché. Il faisait un temps superbe. Notre armée au bivouac couronnait les hauteurs qui dominent la ville. L'Empereur ordonne au général

---

la garde impériale, fut récompensé par la croix d'officier de la *Légion d'honneur*. Son titre de brave officier de la garde en fut *un de réprobation* sous la Restauration, et Reckinger mourut, il *y a quelques années*, à Paris, employé dans la maison d'un cocher de cabriolets de place.

Morand, si justement célèbre, d'enlever les faubourgs. Nous voyons descendre cette intrépide division dans un ravin, tourner à gauche derrière un monticule, et se grouper, serrée et inaperçue de l'ennemi, au-dessous d'un moulin. Tout à coup, comme par enchantement, cette division est jetée sur la ville ! En un clin d'œil, faubourgs, artillerie, ouvrages avancés, tout est en notre pouvoir ! Et notre armée entière battait des mains ! Je n'ai vu de ma vie un plus beau spectacle, ni rien qui m'ait laissé un souvenir plus profond de la majesté de la guerre, et de la puissance du génie et du courage !

L'emplacement à choisir pour une embuscade, dépend du plus ou moins de clarté du jour ou de la nuit. Quand l'ombre d'un brouillard ou de la nuit se charge de vous bien cacher, il est inutile de chercher d'autre rideau, mais il faut pour cela qu'il soit impénétrable. Quand il n'en est pas ainsi, un bois, un monticule, un ravin, des murailles doivent vous servir d'abri contre le regard ; calculez toujours leur hauteur, leur profondeur, de manière que la ligne du rayon visuel de l'ennemi ne puisse plonger sur vous, et découvrir l'extrémité de vos coiffures et de vos armes. La moindre imprudence de ce genre vous trahirait, vous perdrait. Rappelez-vous le lièvre qui, parce qu'il a mis sa tête dans un trou, et qu'il ne voit plus, croit n'être pas aperçu.

Souvent aussi l'impatience des troupes embusquées évente l'embuscade. Arrivent-ils ? se demandent-elles, et un curieux s'avance à la lisière du bois ou passe sa tête au-dessus du mur, ou parle haut. Dès lors, le fruit de vos peines, de vos fatigues, est perdu ; vous êtes reconnu, et souvent très-exposé.

Songez qu'une troupe embusquée est presque toujours en l'air, dans une position critique ; qu'elle risque pour ainsi dire le tout pour le tout. Tel détachement de cinquante hommes, qui, bien dirigé, bien patient, aurait jeté la confusion dans une co-

nne décuple de nombre, et fait une diversion des us importantes, des plus décisives, s'il est aperçu, t perdu.
Le lieu de l'embuscade doit, pour ainsi dire, tou- urs être une fortification fermée à notre volonté du té de l'ennemi, ouverte du côté de la retraite. Le rrain qui la sépare de l'ennemi doit être propice à 1 temps de galop, celui de la retraite bien reconnu, calculé pour le front de troupe en cas d'échec.
Je ne parle ici que des embuscades peu nombreu- s, et qui, malgré les prévisions, peuvent avoir af- ire à plus fort qu'elles ne le pensaient. Quant à lles dont les forces sont supérieures, elles n'ont à iller qu'à une chose, c'est à masquer leur présence, ur qu'aucun ennemi ne leur échappe. Après la réus- te, elles ont le temps de se décider, soit à se porter 1 avant, soit à se retirer par tel ou tel chemin r'elles connaissent également bien.
Au résumé, nous convenons qu'on établit des em- iscades pour enlever des reconnaissances, pour at- quer des colonnes ou des convois, pour arrêter une ant-garde trop audacieuse, couper et détruire une rière-garde trop faible, pour surprendre un bivouac op confiant, des ouvrages mal posés et éclairés, des oupes mal disposées et aventurées sur un champ de taille. Il est également convenu que la science de s embuscades est tout entière dans la connaissance ie nous avons de l'ennemi, dans le choix du lieu notre établissement, et le secret de notre marche ur nous y rendre.
La nuit est l'instant le plus favorable pour les em- iscades, mais elle ne les favorise pas seule. Le temps t à considérer pour elles : aussi le froid, la neige, la uie, un grand vent sont utiles.
D. *Pourquoi?*
Parce que, par le froid, les hommes attaqués sont *ins prêts, moins* mobiles, leurs manteaux presque *ours déployés* rendent leur ouïe moins fine, la

pluie mouille les amorces et empêche les armes de partir. Un grand vent favorise la marche, surtout s'il vient du côté de l'ennemi, parce qu'il empêche qu'on entende le pas de chevaux.

Si vous avez à surprendre, profitez de ces indications.

Ainsi, si vous pouvez choisir votre route, tournez l'ennemi du côté opposé au vent.

Si vous surprenez surtout de l'infanterie, choisissez les temps de pluie.

Si vous surprenez la nuit, attendez l'instant où, les reconnaissances rentrées, la vigilance est moins grande et le sommeil plus général.

D. *Dans une surprise de nuit, sur un bivouac, que faut-il faire?*

R. Il est prudent à un chef d'embuscade, avant de surprendre la nuit un bivouac, de faire porter à ses hommes et de porter soi-même un signe de reconnaissance, tel qu'un mouchoir au bras gauche, une branche d'arbre, ou le plumet au shako, etc.; ce signe devra être d'autant plus apparent que la nuit sera plus noire.

Avec cette précaution, d'autant plus utile que l'ennemi porte un uniforme sombre et de même coupe que nous, on évite de sabrer les siens. Cela fait, le chef développe, non-seulement à ses officiers, mais à tous ses hommes, son plan d'attaque, et désigne deux routes pour la retraite; l'une, par le chemin qui conduit le plus directement de chez l'ennemi à notre armée, et sur lequel sont les grand'gardes de l'ennemi, qu'on sabrera et prendra en passant, l'autre par le chemin tenu pour arriver.

Il convient, de plus, de quatre sonneries les plus courtes et les plus habituelles à l'oreille du soldat.

La première pourra dire : Sabrez, pas de prison-

conde : *Faites* des prisonniers.

La troisième : *Retirez-vous par la route la plus directe.*

La quatrième : *Retirez-vous par le chemin que nous avons tenu pour arriver.*

Aux deux dernières sonneries, les signes de reconnaissance devront disparaître, et la retraite s'effectuer lestement, et se grouper à la sortie du village.

A *Atsh* sous *Kommorn*, en Hongrie, nous fûmes surpris par l'insurrection. Le signe de reconnaissance qu'avaient pris ses hussards étaient le manteau blanc déployé. Il leur servit à donner beaucoup d'ensemble à leur attaque, qui réussit à merveille. Mais quand nous nous trouvâmes en mesure, ce signe fut fatal à ceux qui le portaient. Leur troupe s'en aperçut, et ne tarda pas à le quitter. Cette détermination protégea sa retraite, et elle était déjà loin que nos régiments se battaient entre eux, se prenant mutuellement pour l'ennemi.

Une surprise de nuit peut être plus ou moins hasardée : j'entends par ce mot celle qui est faite par une troupe qui n'est pas appuyée, et qui se trouve beaucoup moins nombreuse que l'ennemi qu'elle attaque. La surprise a toujours un but plus *spécial* : celui de terrifier l'ennemi, ou de le détruire, ou tous les deux à la fois.

En admettant que la surprise soit peu nombreuse, et veuille surtout effrayer l'ennemi, il faut alors qu'elle se serve beaucoup de ses pistolets ; que son attaque soit prompte, que ses hommes crient, galopent, ne fassent pas de prisonniers, et se retirent lestement.

Si, au contraire, la troupe qui surprend est appuyée, nombreuse, et qu'elle veuille enlever l'ennemi, il faut qu'elle soit silenciense, qu'elle manœuvre, s'empare avec ordre des points importants, tels que la baraque ou le logement du colonel, les sorties du *bivouac, du village*, etc., et enlève sur-le-champ les *chevaux et les* grand'gardes. S'il est indispensable *qu'elle tue,* qu'elle le fasse à coups de pointe.

D. *Quel est le meilleur côté pour surprendre un bivouac ?*

R. Celui opposé à ses grand'gardes.

D. *Dès que l'attaque a réussi, que faut-il faire ?*

R. Faire filer lestement les prisonniers désarmés, sur leurs chevaux conduits en main et sous bonne escorte, qui, sous aucun prétexte, n'attendra le détachement, et regagnera l'armée.

D. *Si l'attaque échoue, et qu'on batte en retraite ?*

R. Faire retirer lestement le détachement et sans s'arrêter. Laisser les cavaliers les mieux montés à l'arrière-garde, les jeter sur une fausse route pour dépister ceux qui les suivent. Ces cavaliers feront un feu nourri pour couvrir le bruit des pas du détachement, et une fois qu'ils jugeront que leur ruse a réussi, et que ceux qu'ils couvrent sont hors de danger, ils regagneront le détachement par un détour.

Si l'ennemi a bien choisi son bivouac, et qu'il soit difficile d'y entrer, la surprise doit s'effectuer d'une manière particulière. Ce qu'il faut, c'est de mettre l'ennemi sur un terrain moins avantageux pour lui que celui qu'il occupe. Dans ce cas, divisez votre troupe en deux parties inégales, embusquez la plus forte ; que la seconde tiraille avec la grand'garde, et si l'ennemi sort, que la troupe embusquée charge à fond.

Une attaque de nuit peut avoir un but moins sérieux, celui, par exemple, d'ajouter à la fatigue de l'ennemi en lui interdisant le sommeil. Dans ce cas il ne faut que peu de monde ; borner sa surprise réelle à l'enlèvement de quelques vedettes ou petits postes, et pistoletter sur la ligne.

D. *Si c'est vous que l'ennemi vient surprendre, que faites-vous ?*

R. Il est indispensable qu'un officier d'avant-garde *qui s'établit* dans un bivouac avec la crainte que l'ennemi ne vienne l'y surprendre, prenne des dispositions *particulières*, à l'instant même de son installation

tion. Ces dispositions sont celles-ci, surtout si sa troupe est peu nombreuse et éloignée de ses appuis.

Choisir son bivouac couvert, fortifié, pour ainsi dire, par un fossé, une barrière, des barricades, etc., de manière à être à l'abri d'un temps de galop, d'un coup de main.

Que des barricades mobiles ferment tous les abords du bivouac qui ne sont pas défendus naturellement, et que ces barricades ne puissent être reconnues ni enlevées par nous. Concentrer ce bivouac dans le moins d'espace possible.

Donner la consigne que si l'ennemi attaque, on ne courra pas à ses chevaux, mais qu'on se défendra à pied.

Assigner d'avance à chacun son poste au premier coup de pistolet des vedettes.

Supprimer les feux de bivouacs, ou en faire allumer sur un faux emplacement.

Conserver une partie de ses chevaux bridés, et plus d'hommes éveillés.

Que tous les cavaliers aient la bride au bras, la giberne sur le dos, et le mousqueton sous la main.

D. *Si le bivouac est dans une ferme ?*

R. S'y enfermer, et, à l'instant de l'attaque, faire brider par quelques hommes, tandis que les autres tireront par les fenêtres, jusqu'à ce que, prêts à être forcés dans ce retranchement, tout le monde monte à cheval, et exécute d'ensemble une sortie vigoureuse et massée.

D. *Si le bivouac est en plaine rase, et qu'il ne soit garanti par rien ?*

R. S'arranger de façon à être le plus tôt possible à cheval et réunis.

D. *Si l'ennemi surprend des hommes isolés ?*

R. Ne pas s'étonner, ne pas courir à ses chevaux, *prendre l'assaillant* corps à corps, le fusiller à brûle-*pourpoint, le pointer*, couper les jarrets de son cheval, *etc.*, se courber, se jeter derrière des obstacle

comme un fossé, un arbre, un pilier, etc., ne pas faire de prisonniers. L'homme à pied qui ne s'étonne pas est bien fort contre un cavalier qui l'attaque la nuit.

Les surprises de nuit sont, en général, plus effrayantes que dangereuses. L'effet moral est pour les huit neuvièmes dans leur réussite. Opposez-leur donc un grand calme. Le calme et le silence de l'attaqué terrifient souvent l'attaquant de telle sorte, que l'effet moral se déplace, et que cet attaquant est invinciblement entraîné à la retraite.

D. *Les surprises de jour sont-elles plus dangereuses que celles de nuit ?*

R. Oui, lorsqu'elles réussissent, parce que l'attaquant assure ses coups et juge la faiblesse de l'attaqué.

A ces surprises, il faut, avant tout, opposer un grand sang-froid.

Le jour de l'affaire de *Maëroslawetz*, dans la campagne de Russie, presque toute la cavalerie légère russe s'embusqua sur les flancs de notre colonne. Elle tenta sur notre état-major général une attaque si bien combinée, que l'Empereur lui-même se trouva fort exposé. Au même instant, *Platow* et ses Cosaques chargèrent sur nous qui marchions à l'arrière-garde. Quinze cents à deux mille Cosaques entourèrent les deux faibles escadrons qui nous restaient, et les serrèrent de si près que nos hommes furent blessés de coups de lance dans le rang. L'un de ces escadrons, commandés par le brave *Verdières* (aujourd'hui général), croisa la lance en avant et en arrière, et intimida tellement l'ennemi par son sang-froid, qu'il se retira sans nous entamer. Nous conservâmes notre position contre un ennemi dix fois plus fort, et dont la manœuvre hardie aurait eu les plus funestes résultats pour nous, et peut-être pour l'armée, sans le froid courage de nos chefs et de nos lanciers.

D. *Comment amène-t-on l'ennemi sur une embuscade ?*

R. En l'occupant de manière à l'empêcher de la reconnaître. Pour cela, tantôt il faut engager vivement ses meilleurs cavaliers, en leur faisant exécuter ensuite un rapide demi-tour, pour que l'ennemi les poursuive. Dans ce cas, on peut l'amener directement sur l'embuscade, tantôt en manœuvrant lentement, changeant de front, et poussant ensuite l'ennemi sur l'embuscade.

Parlementaires.

Des officiers et sous-officiers envoyés en parlementaires sont quelquefois sabrés par l'ennemi, et cela par leur faute. Pour éviter ce danger, il est indispensable de bien connaître cette espèce de service de guerre.

Le parlementaire se présentant toujours à la première ligne, c'est-à-dire aux hommes les plus échauffés par le feu, ceux dont l'agitation, l'exaltation sympathisent le moins avec son action froide et souvent contrariante, il doit sonder, en quelque sorte, le terrain avant de s'aventurer ; il le doit d'autant plus, que souvent l'ennemi a l'ordre de ne pas le recevoir, et qu'il pourrait être fait prisonnier de bonne guerre.

Le parlementaire doit donc être choisi parmi les officiers ou sous-officiers qui ont le plus d'habitude de la guerre d'avant-postes, et le plus de connaissances spéciales de l'ennemi auquel il se présente.

Le parlementaire doit donc être bien monté et précédé d'un trompette aussi bien monté que lui, afin que, s'étant avancés tous deux, s'ils sont attaqués, ils puissent se tirer d'affaire.

Avant de faire sortir un parlementaire, le commandant de l'avant-garde fera cesser le feu de ses tirailleurs, faire haut le mousqueton, et arrêter court ses cavaliers.

Le parlementaire choisira, pour sortir de la ligne, l'endroit le plus en vue, et celui qui fera face à l'officier commandant les tirailleurs ennemis.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il sera plus tôt aperçu et plus tôt en rap-

port avec cet officier, qui, comprenant son action, fera cesser les dangers qui pourraient le menacer.

Le parlementaire se portera, au pas, en avant de notre ligne de tirailleurs.

D. *Pourquoi?*

R. Parce que cette action froide le distinguera des combattants.

Il se fera précéder de vingt-cinq pas par son trompette, puis s'arrêtera, et fera arrêter le trompette, qui sonnera aussitôt.

Le parlementaire aperçu fera remettre dans le fourreau le sabre de son trompette, et exécutera lui-même ce mouvement avec affectation, pour qu'il soit bien compris. Puis il déploiera son mouchoir, l'agitera avec la main droite ; ses fontes resteront découvertes.

D. *Pourquoi remettra-t-il son sabre?*

R. Pour bien éclairer sur la nature de sa mission.

Il ne se laissera aborder par les cavaliers ennemis que lorsqu'il se sera assuré de leurs intentions pacifiques, et lorsqu'il verra qu'ils agissent par l'ordre de leurs chefs.

Cette conviction acquise, il tâchera d'être le plus tôt possible en rapport avec un officier, puis il se laissera bander les yeux, et agira avec sang-froid et politesse.

Un parlementaire a presque toujours une double mission, dont la partie cachée est bien plus importante que la portion ostensible. Souvent un prétexte frivole couvre la reconnaissance qu'il pousse dans le camp ennemi ; c'est pour cela que tout officier ne peut pas être envoyé en parlementaire, et que le plus intelligent doit être choisi pour ce service.

Presque toujours on débande les yeux au parlementaire, lorsqu'il est arrivé à l'état-major. Quelquefois aussi on ne commet pas cette imprudence. *Dans le premier* cas, le parlementaire doit tout voir, *sans avoir l'air* de regarder. Dans le second, il ne

doit pas perdre un seul mot de tout ce qui se dit autour de lui ; aussi est-il indispensable qu'il parle la langue de l'ennemi, et que l'ennemi ne s'en doute pas.

Tout voir, signifie embrasser d'un prompt regard la configuration du terrain, le nombre et l'espèce des troupes, leur disposition locale, leur état physique et moral. Pour l'œil exercé, cette connaissance doit être entière, malgré les précautions matérielles prises par l'ennemi, et le vernis de jactance sous lequel les états-majors croient toujours devoir cacher leurs inquiétudes ou leurs projets.

Tout entendre, signifie ne pas perdre une syllabe de ce qui se dit autour de soi. Souvent un mot échappé à un jeune officier, à un soldat, instruit mieux que tous les discours calculés d'un général.

Il faut qu'un parlementaire n'oublie pas qu'il est lui-même sur la sellette, et qu'il est l'objet d'une attention égale à celle qu'il porte à ce qui l'entoure. Que sous l'apparence de la rondeur, il cache tout ce qu'il ne veut pas que l'ennemi lui dérobe. Beaucoup de questions, insignifiantes en apparence, lui seront adressées; qu'il les pèse avant d'y répondre.

Lorsqu'on veut parlementer, il faut non-seulement choisir l'officier, mais aussi le trompette ; car celui-ci sera invité à boire et questionné. Que ce soldat soit donc sobre et silencieux, et qu'une consigne bien donnée avant le départ assure encore ces qualités.

Un parlementaire entrant dans un camp est toujours l'objet d'une curiosité grande et générale. On le détaille des pieds à la tête, on le regarde malgré soi comme un échantillon des troupes auxquelles on a affaire. Il est indispensable que cet échantillon soit bien choisi sous tous les rapports, pour que l'impression morale qu'il fait soit complète et forte. Que le *parlementaire* soit donc beau soldat, bien habillé, bien *armé, qu'il* ait toutes les apparences de la force, de *l'adresse, et* qu'il soit monté sur un cheval vigoureux

et en bon état. Que le trompette qui l'accompagne soit comme lui.

Sous aucun prétexte, un officier de tirailleurs ne doit se permettre de cesser le feu ni de parlementer sans ordre de son commandant supérieur. Dans la campagne de 1809, nous fûmes envoyés en Hongrie, pour lier l'armée d'Italie à la Grande Armée. Arrivés devant *Edimbourg*, la cavalerie hongroise s'arrêta, et demanda à capituler pour la ville. Notre avant-garde était fort en avant de notre troupe; elle écouta les propositions qui lui étaient faites sans pouvoir y répondre promptement, parce que les généraux étaient loin. Ces propositions nécessitaient la présence d'un officier français dans le camp autrichien. L'officier commandant notre extrême avant-garde, n'envisageant que l'avantage réel de la prompte évacuation de cette ville importante, mais craignant qu'un officier qu'il enverrait pour discuter cette évacuation ne fît pas aussi bien que lui-même, se décida à se rendre de sa personne au camp ennemi. Il partit, et lorsque nos généraux arrivèrent à notre avant-garde, ils ne le trouvèrent plus. Son absence, quoique utilement motivée, mais qui laissait l'avant-garde sans chef, fut fortement blâmée. Que cet exemple ne soit pas perdu pour tout commandant d'avant-garde qui se trouverait dans la même position, et qui ainsi, avec un ennemi adroit, pourrait, tout en voulant bien faire, se laisser attirer dans un piége, et compromettre la sûreté de l'armée.

D. *Si un parlementaire ennemi se présente à nos avant-postes, que fera-t-on?*

R. L'officier d'avant-garde n'arrêtera pas le feu de ses tirailleurs parce que les tirailleurs ennemis auront cessé le leur, mais marchera doucement, et enverra prévenir sur-le-champ le commandant de l'avant-garde, et prendre ses ordres. En attendant, il ordonnera aux tirailleurs des ailes surtout, de bien examiner si l'ennemi ne fait pas un mouvement de fla

et si l'envoi du parlementaire ne couvre pas une ruse de guerre, soit pour nous attaquer, soit pour gagner un temps précieux.

Si le général d'avant-garde ordonne de continuer le feu, le commandant des tirailleurs fera signe au parlementaire qu'il ait à se retirer, qu'on ne veut pas le recevoir.

D. *Si l'ordre est donné de recevoir le parlementaire?*

R. L'officier d'avant-garde arrêtera sa troupe, et fera cesser le feu ; puis, mettant le sabre dans le fourreau, et accompagné de deux sous-officiers et deux chasseurs, il se portera au-devant du parlementaire, qu'il arrêtera le plus possible dans un bas-fond, pour qu'il ne puisse de là apercevoir nos lignes. Il le préviendra alors qu'il va être reçu, le fera tourner face à l'ennemi ainsi que son trompette, et il leur fera bander les yeux avec soin, de manière qu'ils ne puissent absolument rien voir.

Cette opération faite, il fera conduire le parlementaire à l'état-major par un cavalier qui tiendra la bride de son cheval, et accompagner par un des sous-officiers. Le trompette sera gardé par le second sous-officier et le second chasseur.

L'officier, de sa personne, restera à côté du trompette, et par de bons traitements et une série de questions adroites, tâchera d'obtenir des renseignements sur l'ennemi.

Le sous-officier accompagnant le parlementaire marchera à sa hauteur, et veillera avec grand soin à ce qu'il ne relève pas son bandeau pour voir autour de lui. Il ne répondra à aucune des questions que celui-ci pourrait lui adresser, et ne permettra qu'aucune conversation s'engage avec lui. Arrivé à l'état-major, il le remettra au commandant, dont il prendra les ordres pour l'officier d'avant-garde.

Il est prudent de ne pas débander les yeux à un *parlementaire*; mais cependant il peut se trouver des

cas où d'en agir autrement soit politique. L'opportunité de cette mesure ne peut être appréciée que par le commandant en chef. Si le parlementaire est amené dans un lieu duquel il ne puisse pas apercevoir nos troupes, lui débander les yeux n'a rien d'imprudent, et le commandant, en l'interrogeant, peut mieux juger de ses impressions, et obtenir par elles des renseignements plus utiles.

Si l'aspect de nos troupes peut intimider l'ennemi, on doit les montrer au parlementaire, surtout si notre action offensive doit suivre immédiatement le renvoi de celui-ci. « *Débandez les yeux à cet officier*, disait, en désignant un parlementaire du duc de Saxe Weymar, le général Maison, coupé en 1814, devant *Courtray*, par 25,000 hommes de la sainte-alliance. *Votre duc, monsieur, se trompe sur notre nombre, car, vous le voyez, nous ne sommes que* 6,000. *Il ignore aussi, à ce qu'il paraît, mon titre de général de division, commandant en chef, puisqu'il se permet d'écrire sur le dos de cette lettre, à M. Maison. Reportez de ma part à ce Monsieur, qu'il devrait se rappeler que j'étais officier général, lorsqu'il n'était encore connu que par son cuisinier, et ajoutez que je ne lui donne que dix minutes pour ouvrir le passage.* » Vingt minutes après, nous avions traversé, renversé l'armée du duc, et nous ramenions à *Lille* ses canons, ses drapeaux, et une partie de son infanterie.

Des Escortes et des Convois.

D. *Y a-t-il plusieurs espèces d'escortes, et quelles sont-elles?*

R. Il y en a trois : escorte d'honneur, escorte des généraux en campagne, et escorte des convois.

D. *Dans le premier cas, que doit faire l'escorte?*

R. Devancer et suivre le prince ou son représentant.

D. *Dans le second cas?*

R. S'établir à l'état-major du général; obéir exactement aux ordres qui lui sont donnés par ce général ou son chef d'état-major, et rester là jusqu'à ce que le général la renvoie, ou qu'un autre poste vienne la relever.

D. *Quel est le devoir de l'officier commandant l'escorte?*

R. De commander et d'administrer son détachement avec le plus grand soin, pour donner de lui et du régiment la meilleure opinion.

De ne pas manquer de faire faire les distributions à ses hommes.

De surveiller le logement, afin que les hommes et les chevaux soient le mieux possible.

De maintenir une discipline sévère. D'exiger que la tenue soit toujours d'une grande propreté et uniformité.

De veiller à ce que les hommes soient toujours là, et prêts lorsqu'on a besoin d'eux.

De surveiller les soins donnés aux chevaux, lorsqu'ils rentrent après un service.

D'établir le plus de régularité possible dans le *service,* malgré l'irrégularité des circonstances.

De ne négliger aucune occasion de faire parvenir à son colonel des situations et des nouvelles du détachement.

S'il s'aperçoit que MM. les officiers d'état-major exigent de ses hommes un service qui n'est pas en rapport avec celui pour lequel ils sont commandés, de s'adresser sur-le-champ et directement au général, afin de faire cesser les abus qui peuvent fatiguer outre mesure et déconsidérer ses cavaliers.

Dans le cas où un officier d'état-major demande à monter un des chevaux de son détachement, de s'y refuser formellement, à moins d'un ordre direct du général.

Dans l'ancienne armée, nous avions une merveilleuse prodigalité de cavalerie légère. Aussi, j'ai vu des régiments presque entiers divisés en domestiques de généraux, d'administration, etc., en escortes de fourgons particuliers, de calèches, de cantines, etc. Tel général de division de cavalerie, célèbre du reste à juste titre, malgré les ordres précis de l'Empereur, se donnait pour escorte un escadron d'élite, dont les hommes formaient non-seulement sa garde d'honneur, mais étaient encore les domestiques de tous les officiers et employés de l'état-major. Ces escortes épuisaient tellement les forces d'un régiment, qu'un jour d'affaire, il n'y avait plus personne dans le rang.

Plus les régiments étaient brillants d'uniformes, plus ils étaient certains d'être choisis pour ce service abusif, parce que M. le lieutenant aide de camp, M. le pharmacien en chef trouvaient plus joli de se faire suivre d'un hussard à pelisse éclatante que d'un chasseur à sombre tenue.

L'abus de ces escortes ne se bornait pas là. Des officiers d'état-major, oubliant honteusement qu'ils étaient payés pour avoir des domestiques et des chevaux, et abusant de la facilité ou de la distraction de leurs généraux, mettaient des cavaliers à leurs chevaux de main, et montaient les chevaux d'autres ca-

valiers. Les malheureux chasseurs et hussards démontés suivaient à pied, perdaient bien vite la trace de leurs chevaux, qui. forcés et abandonnés, étaient promptement perdus pour l'Etat et pour le régiment.

Je ne connais pas d'abus plus révoltants, et auxquels il faille que les officiers d'escorte s'opposent avec plus de fermeté ! Si malgré eux ils s'établissent, leur devoir est de réclamer sans relâche auprès des officiers généraux de tous grades, et de prévenir sur-le-champ leur colonel.

Si, dans le cas de séparation d'une partie de l'escorte, ils recontrent un cheval de la partie détachée monté par une personne étrangère, ils doivent sur-le-champ démonter le cavalier, tel qu'il soit, et reprendre le cheval, si ce cavalier ne justifie pas de suite de la possession éventuelle par un ordre écrit du général.

Tout cavalier qui, sans ordre de son chef direct, laisse monter son cheval par un autre, quel que soit son grade, doit être à l'instant même démonté, et renvoyé comme un lâche sur les derrières.

Qui de nous, parmi ceux revenus de *Moscou*, ne se souvient d'avoir, malgré leur épuisement et tant d'autres causes de douleurs, rougi de colère et de honte, en voyant dans cette malheureuse retraite, un officier général d'artillerie, dont je tairai le nom parce qu'il n'existe plus, dételer et abandonner nos pièces pour atteler sa calèche blanche et dorée remplie d'objets pris à *Moscou !* Tant que je vivrai, ce souvenir ne sortira pas de ma mémoire ! Il est pour moi le type de la démoralisation la plus avilie ! Honte à celui auquel je le dois ! honte à tout officier qui, pour son service particulier, démonte un malheureux cavalier dont le cheval était la fortune, la gloire, *l'avenir !* honte à celui qui prive ainsi le champ de *bataille d'un* brave soldat, qui aurait contribué à l'il-

lustration de son régiment, à la gloire de notre drapeau !

D. *Si l'ennemi attaque l'état-major, que doit faire l'escorte?*

R. Entourer le général, le défendre vaillamment, et périr plutôt que de le laisser enlever ou sabrer.

D. *Y a-t-il plusieurs espèces de convois?*

R. Quatre espèces : convois de munitions de guerre, de vivres, de prisonniers et de blessés.

D. *Quel est le premier soin que doit prendre l'officier commandant le convoi?*

R. C'est de former des divisions d'un même nombre de voitures, et d'en confier le commandement aux officiers et sous-officiers les plus intelligents et actifs. Il doit ensuite s'assurer que le convoi, marchant alternativement par la droite et par la gauche, obéit exactement et promptement aux ordres qu'il lui donne.

D. *Quelles sont les règles générales relatives au commandement des convois?*

R. Le commandant de l'escorte d'un convoi doit ne jamais perdre de vue que le but de sa mission n'est autre que *d'amener à bon port le convoi qui a été confié à sa garde*. Ainsi, toutes les fois que l'ennemi se présentant, il pourra éviter le combat, il le fera; et s'il l'attaque, ce ne sera jamais que dans le cas où il jugera que cette attaque, en ralentissant ou inquiétant l'ennemi, donnera le temps au convoi, soit de gagner un terrain sur lequel il puisse être moins inquiété, ou échapper à la menace, soit de prendre un ordre de formation plus favorable à sa défense.

D. *L'ennemi repoussé, quel est le devoir du commandant?*

R. De bien se garder de le poursuivre, tels avantages particuliers qu'il espère de cette poursuite, *mais de faire filer* son convoi, dont la sûreté, *je le répète, doit être* l'unique objet de tous ses soins.

D. *Comment doit marcher un convoi?*

R. Le plus rassemblé possible. Ainsi les voitures ne laisseront aucune distance entre elles ; et dans le cas où la largeur de la route le permettra, elles marcheront deux de front. Arrivées à un défilé, elles dédoubleront avec régularité, pour reprendre, au sortir de ce défilé, l'ordre le moins profond possible.

D. *Si quelques voitures d'un convoi marchent plus lentement que les autres et ralentissent la marche générale, que faut-il faire?*

R. Reconnaître les causes de cette lenteur. Juger si les gens du pays conduisant ces voitures ne mettent pas de mauvaise volonté dans l'accomplissement de leurs devoirs; s'ils ne prévoient pas une attaque et s'ils ne veulent pas ainsi la faciliter. Dans ce cas, changer les charretiers, et s'assurer de ceux dont on se défie. Si la lenteur de ces voitures a pour cause un surchargement qui n'est pas en rapport avec la force motrice, diviser plus convenablement le poids sur l'ensemble du convoi. Si ces voitures sont en mauvais état, ne pas hésiter à les abandonner, après en avoir retiré le chargement, les chevaux, et les pièces utiles au reste du convoi.

D. *Comment marche l'escorte d'un convoi ?*

R. La cavalerie qui escorte un convoi devant, avant tout, plutôt éclairer sa marche, que la protéger offensivement, pousse son avant-garde le plus en avant possible; elle éloigne aussi les éclaireurs de ses flancs, afin qu'ils découvrent de plus loin, et que, dans le cas où le convoi serait menacé, ils préviennent assez à temps pour qu'on puisse prendre les précautions nécessaires. L'arrière-garde marche aussi à une grande distance. Cette disposition de la cavalerie ne l'empêche pas de communiquer avec le convoi par des intermédiaires, qui indiquent l'allure à laquelle il marche, et les haltes qu'il fait.

D. *Lorsqu'un convoi fera halte, quel ordre devra-t-il prendre?*

près avoir choisi pour la halte un bon ter-
r le flanc de la route, le commandant y for-
convoi, en colonne serrée par divisions.

*'entendez-vous par terrain bien choisi pour
e de convoi?*

1 terrain solide, sur lequel on peut arriver,
el on peut sortir facilement; près d'un ruis-
qui offre de l'ombre en été, et un abri contre
s du nord en hiver.

nnemi rôde dans les environs, il faut, autant
sible, que la halte se fasse en arrière d'un dé-
soit facile de défendre avec peu de monde,
son emplacement soit masqué, de manière
loin on ne puisse facilement prendre con-
e de l'importance du convoi et de ses moyens
se.

*uelles dispositions prenez-vous pour défendre
oi?*

lles indiquées par l'importance de l'attaque et
uration du terrain; celles qui rendent la dé-
is facile en rassemblant les forces qui pré-
le plus d'obstacles à l'ennemi pour enlever
res, et faire filer sur son camp celles qu'il au-
es.

l'attaque est prévue, que faut-il faire?

unir l'escorte entière sur le côté de l'attaque;
des dispositions pour maintenir l'ennemi;
iler rapidement le convoi, que l'on ne doit
t parquer qu'à la dernière extrémité. Gagner
défilé, et sur ce terrain resserré, où le front
jue ne peut pas être plus étendu que celui de
e, tenir vigoureusement à l'arrière-garde.

l'attaque est imprévue, que faut-il faire?

pas hésiter à charger vigoureusement l'atta-
ns se désunir, s'abandonner, ni poursuivre
qu'il ne faut pour bien connaître les forces
et rester à portée utile du convoi.

'attaque se fait sur la tête du convoi et

qu'on soit obligé de rétrograder, quel soin doit-on avoir?

R. C'est de conserver le calme dans la colonne, et de faire opérer le demi-tour des chariots sans désordre : un chariot dont les chevaux sont abandonnés ou mal conduits pouvant arrêter la retraite, et être cause de la perte de tout le convoi.

D. *Si l'ennemi poursuit avec force et vigueur, de quels moyens peut-on se servir encore pour l'arrêter?*

R. Abandonner quelques voitures pour sauver les autres. Barrer un défilé avec l'une d'elles, dont on a enlevé les roues; s'en servir comme d'un rempart, de derrière lequel on dirigera un feu meurtrier sur l'ennemi.

D. *Si le commandant acquiert la conviction qu'il ne peut pas sauver le convoi?*

R. Il doit tâcher de le détruire par le feu ou par tel autre moyen que ce soit, après en avoir sauvé les chevaux.

D. *Si l'ennemi attaque inopinément et en forces très-supérieures le convoi par son flanc, et arrive promptement sur lui, quel parti doit-on prendre?*

R. Réunir l'escorte et ne défendre que la portion du convoi qu'on peut espérer de sauver.

D. *Si l'on est obligé d'arrêter le convoi pour se défendre?*

R. Il faut, s'il y a impossibilité à ce qu'on gagne le flanc de la route, doubler la file des voitures, en les faisant tourner successivement vis-a-vis, et à côté l'une de l'autre, de manière que les chevaux des deux attelages qui se suivent, se regardent en ne laissant que peu d'espace entre les têtes opposées, le derrière des chariots tourné sur le flanc extérieur. A mesure que les chariots avancent et se succèdent, tous ceux d'une même division viendront se ranger de la même manière. Si la route est bordée de fossés profonds, cette manœuvre peut quelquefois ôter tout

possibilité à la cavalerie ennemie de pénétrer au centre du convoi.

Si l'on peut se jeter sur le flanc de la route, on s'y formera en carré le plus serré possible, les chevaux en dedans, et s'enfermant dans cette fortification, on s'y défendra par des feux nourris et bien dirigés.

D. *Les précautions ne doivent-elles pas redoubler dans un pays de montagnes?*

R. Oui, parce que les difficultés du terrain ralentissent la marche du convoi, et offrent plus de chances favorables à ceux qui voudraient l'attaquer. Il est prudent à un commandant de convoi qui connaît le terrain qu'il va parcourir, et qui sait qu'un défilé placé sur sa route, peut être occupé par un parti ennemi, de donner l'ordre à son avant-garde d'aller d'avance s'emparer de ce défilé.

D. *Quelles précautions particulières prenez-vous pour un convoi de munitions de guerre?*

R. De le défendre de toute proximité du feu. Ainsi, dans les routes, il doit être expressément défendu de fumer à ceux qui font partie du convoi. Si l'on rencontre des hommes fumant sur la route, l'avant-garde doit leur faire éteindre leur pipe. Si l'on passe devant une forge, on doit en faire fermer les portes et fenêtres donnant sur la route que tient le convoi, etc., etc.

Si l'on se dirige sur une ville incendiée, et dont le feu puisse encore couver sous les décombres, il faut que le convoi la tourne.

Si le convoi traverse forcément des bivouacs, il faut que la garde se place devant les feux; qu'elle défende qu'on les attise; que les voitures passent une à une, à bonne distance l'une de l'autre, et le plus rapidement possible.

D. *Lorsque le convoi s'arrête pour prendre du repos, quel soin doit-on avoir?*

R. De faire le moins de feu possible pour le bi

vouac. De placer ces feux éloignés du parc du côté opposé au vent, et de les établir de façon que si le vent venait à changer il ne pût pas pousser d'étincelles jusque sur les chariots.

Une bonne précaution, s'il se trouvait un ruisseau près de là, serait d'avoir des seaux pleins d'eau près des feux, afin que si ces feux par un changement de vent menaçaient le parc, on pût les éteindre aussitôt.

D. *Si le convoi était attaqué par des forces supérieures, et qu'il fût impossible de le sauver, que faudrait-il faire?*

R. Sauver les chevaux, et détruire les voitures et les munitions.

D. *Comment faudrait-il s'y prendre pour cela?*

R. Réunir les voitures, les serrer les unes auprès des autres, les dételer, envoyer les chevaux en arrière, entr'ouvrir les caissons, établir des communications entre eux avec des traînées de poudre placées sur des barres de bois, verser une grande quantité de poudre dessous et autour des caissons, établir en arrière, du côté de la retraite, une traînée calculée d'épaisseur pour la rapidité de communication du feu, puis retirer l'escorte, et laisser en arrière un homme bien monté, qui, avec un morceau d'amadou attaché au bout d'un bâton ou d'un sabre, mettrait le feu, et s'éloignerait aussitôt.

D. *Si l'attaque nous laissait l'espoir de sauver les caissons vides, que ferions-nous?*

R. Vous ouvririez les caissons; jetteriez les poudres dans une mare, dans un fossé, dans un endroit humide; s'il ne s'en trouvait pas, vous les éparpilleriez au vent, et vous feriez ensuite filer les voitures dont vous dirigeriez et protégeriez la rapide retraite.

D. *Quels soins prend-on pour l'escorte des blessés?*

R. Si vous n'êtes pas menacé par l'ennemi, vous consultez les officiers de santé qui vous accompagnent

afin de juger les haltes qui vous sont nécessaires pour laisser reprendre force et courage aux blessés. Vous choisissez le terrain le moins inégal, et le moins raboteux pour la marche des voitures ; vous arrêtez près des ruisseaux pour qu'on puisse y puiser de l'eau pour étancher la soif des blessés, et vous ordonnez à une partie de vos cavaliers de porter des soins à leurs frères, en ne faisant aucune différence entre nos blessés et ceux de l'ennemi.

D. *Quelles précautions prenez-vous pour l'escorte des prisonniers?*

R. L'escorte des prisonniers exige des soins spéciaux, trop négligés par l'insouciante confiance de notre nation.

D. *Quels sont-ils?*

R. L'officier ou sous-officier chargé de conduire des prisonniers, doit les réunir, les placer sur deux rangs; les mettre ensuite en marche en colonne, en faisant devancer, suivre et flanquer avec soin, cette colonne, qui doit marcher en ordre et serrée. Puis défendre toute conversation entre les hommes de l'escorte et les prisonniers.

S'il est en pays ennemi, empêcher toute communication des habitants avec les prisonniers.

Sonder avec soin les dispositions des prisonniers, ce qu'il fait en ayant constamment l'œil sur eux.

S'il s'aperçoit que quelque complot puisse se tramer parmi eux, les faire prévenir par un de ses hommes parlant bien leur langue, que s'ils se révoltent il fera feu.

Veiller à ce que l'escorte ait constamment ses armes chargées et prêtes; à ce qu'elle ne s'écarte ni ne s'enivre.

Si l'on fait halte, et passe la nuit dans un bivouac, réunir les prisonniers, et placer un cordon de sentinelles autour d'eux.

Si cette halte se fait dans un village, placer les pri

sonniers dans une église, et poser des sentinelles intérieures et extérieures.

Veiller à ce que les prisonniers soient traités avec la plus grande douceur; qu'ils ne manquent de rien de ce qu'on peut leur procurer; que leurs habits, leurs manteaux leur soient conservés; qu'il ne leur soit fait aucune insulte; mais s'ils tentent de s'échapper, faire un exemple.

D. *Quelle est la meilleure manière d'attaquer un convoi?*

R. Par surprise et dans un défilé.

D. *Comment formerez-vous votre troupe pour attaquer un convoi?*

R. En deux portions calculées d'après la disposition de l'escorte et la configuration du terrain. La première attaquera la tête du convoi, la seconde, son flanc. L'attaque doit être vive et hardie, et toujours tendre à séparer le convoi de son escorte.

D. *Si vous attaquez en plaine et que l'ennemi ait eu le temps de parquer, et de s'enfermer dans le carré de ses voitures, que faites-vous?*

R. Si la troupe qui défend ainsi le convoi, est moins nombreuse que celle de l'attaquant, celui-ci fait mettre pied à terre à une forte partie de son monde, et enlève le carré. S'il ne peut réussir, il fait mine de s'éloigner du côté opposé à celui par lequel il sait que le convoi se retirera; puis, par un détour, il vient s'embusquer, et lorsque le convoi a repris sa marche, il renouvelle son attaque.

Du Soutien des Pièces.

D. *La cavalerie qui soutient des pièces ne doit-elle pas se placer derrière elles?*

R. C'est une faute que je n'ai vu que trop souvent commettre, et dont je n'ai pu m'expliquer la cause qu'en la rejetant sur d'anciennes idées routinières; ou sur l'amour-propre mal placé de certains officiers, qui croient de leur honneur de chercher un danger inutile; ou sur l'ignorance de certains autres, qui n'étant employés à ce service qu'une fois par hasard dans leur vie, n'ont pas dans l'idée les devoirs qu'ils ont à remplir.

D. *Cette cavalerie de soutien ne doit-elle pas se poster très-près des pièces?*

R. Autre faute.

D. *Ne doit-elle pas se poster en vue de l'ennemi pour prouver à celui-ci que les pièces sont soutenues?*

R. Troisième erreur aussi coupable que les deux premières.

D. *Où doit-elle donc se mettre?*

R. Votre seule réflexion devrait répondre à cette question. Quel est le devoir d'une troupe de soutien? Est-ce de se faire tuer inutilement sans croiser le sabre, pour n'être plus bonne à rien quand vient l'à-propos de s'en servir? Est-ce de gêner le mouvement des pièces? Est-ce de décider une charge de l'ennemi sur ces mêmes pièces? C'est ce qui arrivera infailliblement, cependant, si vous la placez comme vous venez de me l'indiquer. En effet, la troupe de soutien d'une batterie, placée derrière elle, est bien vite dé-

R. Les cavaliers remontent à cheval et font face à l'ennemi.

D. *Si une batterie en position perdait trop de canonniers pour pouvoir continuer le feu, et demandait quelques hommes à la troupe de soutien ?*

R. Celle-ci les prêterait, et en enverrait prévenir son chef direct.

D. *Il arrive quelquefois qu'on emploie une ruse de guerre, surtout contre des masses de cavalerie qui se réunissent pour exécuter une charge, c'est de faire approcher des pièces, dont la marche offensive est masquée par un escadron. Que doit faire dans ce cas le commandant de cet escadron ?*

R. Placer toujours, pendant la marche, son escadron devant les pièces, de manière que l'œil de l'ennemi ne puisse percer le rideau qu'il forme ; puis, lorsque les pièces sont en batterie et chargées, que les mèches sont allumées, et qu'il n'y a plus qu'à faire feu, il les démasque rapidement par un mouvement de peloton à droite ou à gauche, au galop, et vient prendre sa place de soutien.

Il faut que la troupe de soutien en agisse de manière à inspirer en elle une grande confiance aux canonniers, car ceux-ci tireront d'autant plus froidement, sûrement et longtemps, que cette confiance sera plus entière.

Que cette troupe ait l'œil encore plus ouvert quand elle soutiendra des pièces du nouveau modèle que de l'ancien.

D. *Pourquoi?*

R. Parce que l'ancien modèle se mettant en retraite à la prolonge, peut ne songer à se retirer qu'au dernier moment, et mitrailler ainsi plus longtemps sans changer de place, tandis que le nouveau, nécessitant la mise sur avant-train pour exécuter la retraite, la prudence exige que les canonniers n'attendent pas les coups de sabre de l'ennemi pour exécuter ce mouvement.

ème, les pièces en retraite, porter plus d'at-
à celles du nouveau que de l'ancien modèle.
urquoi ?
rce qu'un seul cheval de timon tué, les traits
ère coupés, dans les attelages de l'ancien mo-
pièce entraînée par la volée peut continuer sa
tandis qu'avec les attelages du nouveau, les
vaux tirant sur les quatre mêmes traits, si
es traits est coupé ou cassé, la pièce est dé-
un malheur semblable arrivait, que la troupe
en s'empresse d'aider les cavaliers à le répa-
u'elle mette immédiatement à leur disposi-
chevaux et ses cordes à fourrage.

Des Pièces.

SERVICE DE CELLES QUI SONT PRISES, OU QUI ONT PERDU LEURS CANONNIERS.

Il serait utile qu'on fît au cavalier léger une théorie du service des pièces ; car l'occasion peut se présenter pour lui de mettre à profit cette instruction, soit sur un champ de bataille, soit dans une place où il se trouve enfermé.

Lorsqu'elle ne lui servirait qu'à lui faire connaître la disposition d'une batterie, son peu de forces intrinsèques défensives, lorsqu'elle est attaquée par la cavalerie, la place et l'importance de chacun de ceux qui la desservent, elle ne serait pas perdue pour ces cavaliers, dont le service est de s'en emparer.

C'est cette opinion qui me fait donner ici, non pas un résumé qui ne pourrait être que plus ou moins exact d'un fait qui demande, avant tout, l'exactitude scrupuleuse, mais la théorie elle-même qui n'indique rien d'inutile et qui ne soit motivé. Si le cas se présente d'avoir besoin de cette théorie, on l'emploiera ; si un résumé suffit, chaque lecteur le fera, et d'une manière d'autant plus raisonnée qu'il aura pu apprécier dans ses détails l'utilité de chaque chose.

Une pièce en campagne se compose de deux parties distinctes : la pièce et son affût, l'avant-train sur lequel est posé le coffret.

Lorsqu'une pièce est en batterie, l'avant-train auquel sont attelés les chevaux est éloigné d'elle, pour

éviter que le boulet ennemi dirigé sur les pièces, ne fasse éprouver une double perte, et que les munitions que renferme le coffret ne sautent.

Le service des bouches à feu présente quatre actions bien distinctes.

Nettoyer et charger la pièce.

L'approvisionner.

La pointer et l'amorcer.

Mettre le feu.

Six hommes sont nécessaires pour l'exécution d'une bouche à feu.

Deux, partageant les détails de la charge, sont nommés *premier servants*, et sont placés à droite et à gauche de la pièce du côté de l'ennemi.

Le troisième, pointant la pièce et l'amorçant, est appelé *pointeur*, et est placé à gauche.

Le quatrième, dirigeant la pièce et assistant le précédent dans l'opération du pointage, est placé à droite.

Le cinquième, chargé du service du boute-feu, est nommé *second servant*, et est placé à droite.

Le sixième, enfin, est chargé de l'approvisionnement de la pièce et est appelé *second servant de gauche*.

Ces six hommes sont placés, trois de chaque côté, à dix-huit pouces, et faisant face à la pièce.

PREMIER SERVANT DE DROITE.

D. *Comment la pièce est-elle montée pour être exécutée et transportée?*

R. Sur un affût.

D. *Que désigne le mot de pièce?*

R. La réunion de la pièce, proprement dite, et de *son affût.*

D. *La pièce étant placée pour être manœuvrée, quelle est sa droite, quelle est sa gauche ?*

R. La droite et la gauche de l'homme faisant face à l'ennemi.

D. *Qu'est-ce que l'âme ?*

R. Le vide intérieur, destiné à recevoir la charge. Dans les canons, l'âme a la même largeur dans toute son étendue.

D. *Qu'est-ce que la bouche ?*

R. L'entrée de l'âme.

D. *Qu'est-ce que la lumière ?*

R. Le canal qui aboutit vers le fond de l'âme, et par lequel on communique le feu à la charge.

D. *Qu'est-ce que le bourrelet en tulipe ?*

R. Le renflement qui se trouve vers la bouche.

D. *Et l'astragale ?*

R. La moulure qui entoure le canon au bas du bourrelet.

D. *Qu'est-ce que l'écouvillon ?*

R. L'instrument dont on se sert pour charger le canon ; il est composé d'une hampe, d'une brosse, et d'un refouloir. La brosse sert à nettoyer les pièces, le refouloir à bourrer la charge. Ils sont l'un et l'autre serrés par une virole.

A vos postes.

Se placer à la droite de la pièce, à dix-huit pouces de la roue et en dehors, le côté gauche à dix pouces en avant de la roue. Tenir l'écouvillon horizontalement, la brosse à gauche, la main droite vers le milieu de la hampe, la main gauche à dix-huit pouces de la droite, l'une et l'autre les ongles en dessous, les bras pendant naturellement.

En action.

Porter le pied gauche à deux pieds du droit, la

ligne des talons parallèle à la direction de la roue; ployer le jarret gauche et tendre le droit, les pieds également tournés en dehors, le corps d'aplomb sur les hanches.

Chargez (1 *temps* 5 *mouvements*).

1er. Se relever sur la jambe droite, et assembler du pied gauche, tendre le bras droit dans la direction des épaules, laisser glisser la hampe dans la main gauche jusqu'à la virole de la brosse, ployer le bras gauche, le coude au corps, pour rapprocher la brosse de l'épaule.

2e. Faire un grand pas en avant, en partant du pied gauche, et assembler du pied droit.

3e. Ecarter le pied droit à deux pieds du gauche, en tendant le jarret gauche et ployant le droit, les talons sur une ligne parallèle à la direction de la pièce, présenter la brosse à la bouche sans la toucher, la hampe dans le prolongement de l'âme.

4e. Engager l'écouvillon dans l'âme, l'enfoncer jusqu'à la main droite en tendant le jarret droit et ployant le gauche; placer en même temps la main gauche à plat sur la cuisse, conserver l'immobilité des pieds, l'aplomb du corps et la carrure des épaules.

5e. Glisser la main droite le long de la hampe, en tendant le jarret gauche et ployant le droit, saisir la hampe à six pouces de la virole du refouloir, pousser l'écouvillon jusqu'au fond de l'âme, en tendant le jarret droit et ployant le gauche, saisir la hampe avec la main gauche, les ongles en dessous, du côté de la bouche, et à six pouces de la lumière.

Ecouvillonnez (1 *temps* 6 *mouvements*).

1er. Tourner trois fois l'écouvillon de droite à gauche et de dessus en dessous, le tourner ensuite

dans l'autre sens, les yeux toujours fixés sur la lumière ; replacer la main gauche sur la cuisse.

2e. Retirer l'écouvillon à moitié en tendant le jarret gauche, et ployant le droit, le bras droit tendu; glisser la main droite le long de la hampe, en tendant le jarret droit et ployant le gauche, saisir la hampe vers le milieu.

3e. Retirer entièrement l'écouvillon, en tendant le jarret gauche et ployant le droit, le bras droit tendu, la hampe dans le prolongement de l'âme.

4e. Faire tourner l'écouvillon dans la main droite, le bras tendu, la brosse en bas, sans l'approcher ni l'éloigner du corps, la main gauche appuyant d'abord, et sans frapper sur la hampe près de la brosse pour déterminer le mouvement; la main droite seule dirige ensuite l'écouvillon et sans jamais l'abandonner totalement; tourner successivement autour de la hampe et se placer les ongles en dessus en même temps que l'écouvillon revient dans le prolongement de l'âme; le recevoir alors dans la main gauche, les ongles en dessus près du refouloir; le présenter à la bouche sans l'engager : les yeux fixés sur la lumière.

5e. (Lorsque la charge est placée) engager le refouloir dans l'âme.

6e. Glisser la main droite le long de la hampe en tendant le jarret gauche et ployant le droit; saisir la hampe à six pouces de la virole de la brosse ; pousser la charge avec effort au fond de l'âme en tendant le jarret droit et ployant le gauche.

Refoulez (1 *temps* 6 *mouvements*).

1er. Retirer le refouloir à moitié en tendant le jarret gauche et ployant le droit, le bras droit tendu. refouler un coup, en tendant le jarret droit et ployant *le gauche.*

2e *Retirer* le refouloir à moitié.

3ᵉ. Retirer entièrement le refouloir.

4ᵉ. Se relever sur la jambe gauche et assembler du pied droit en faisant tourner l'écouvillon avec la main droite, le refouloir en bas, sans l'approcher ni l'éloigner du corps, pour amener la hampe droit devant lui.

5ᵉ. Faire en arrière un grand pas du pied droit pour le porter à la position dont il est parti, assembler du gauche en continuant à faire tourner l'écouvillon ; recevoir la hampe dans la main gauche, les ongles en dessus, le bras gauche tombant naturellement; retourner vivement la main droite pour la placer les ongles en dessus.

6ᵉ. Reprendre la position *en action*.

A vos postes.

Se relever sur la jambe droite, assembler du pied gauche, et rester immobile.

Repos.

Poser l'écouvillon, le refouloir à terre, la hampe sur le moyeu de la roue, la brosse en l'air.

PREMIER SERVANT DE GAUCHE.

D. *De quoi se compose la charge à boulet ou à cartouche ?*

R. Elle est composée de trois parties : un sachet en serge qui renferme la poudre, le boulet, et un sabot en bois placé entre le boulet et la poudre pour la réunir.

A vos postes.

Se placer à la gauche de la pièce, à la position du

soldat sans armes, à dix-huit pouces en dehors de la roue, le côté droit à dix pouces en avant de la roue.

En action.

Porter le pied droit à deux pieds du gauche, la ligne des talons parallèle à la direction de la roue; ployer le jarret droit et tendre le gauche, les pieds également en dehors, le corps d'aplomb sur les hanches; les bras pendant naturellement.

Chargez (1 temps 5 mouvements).

1er. Se relever sur la jambe gauche et assembler du pied droit.

2e. Faire un grand pas en avant, en partant du pied droit, à distance égale de la roue et de la pièce; assembler du pied gauche, faisant face à la pièce.

3e. Ecarter le pied gauche à deux pieds du droit, et tendant le jarret droit en ployant le gauche, les talons sur une ligne parallèle à la direction de la pièce; saisir la hampe avec la main gauche, les ongles en dessus, près de la main du premier servant de droite et du côté du refouloir; placer en même temps la main droite sur le plat de la cuisse, les pieds tournés également en dehors, le corps d'aplomb sur les hanches, les épaules placées carrément, effacées.

4e. Aider le premier servant de droite à introduire l'écouvillon, en tendant le jarret gauche et ployant le droit.

5e. Glisser la main gauche le long de la hampe, en tendant le jarret droit et ployant le gauche; saisir la hampe près de la virole du refouloir; aider le premier servant de droite à enfoncer l'écouvillon, en

tendant le jarret gauche et ployant le droit ; saisir la hampe avec la main droite, les ongles en dessous, entre les deux mains du premier servant de droite.

Ecouvillonnez (1 *temps* 6 *mouvements*).

1er. Aider le premier servant de droite à tourner l'écouvillon au fond de l'âme, replacer la main droite sur le plat de la cuisse.

2e. Aider le servant de droite à retirer l'écouvillon à moitié, en tendant le jarret droit et ployant le gauche, le bras gauche tendu ; glisser la main gauche le long de la hampe, en suivant le mouvement de la main du premier servant de droite, et tendant le jarret gauche en ployant le droit ; saisir la hampe avec la main gauche, les ongles en dessus, près de la main du premier servant de droite, et du côté du refouloir.

3e. Aider le premier servant de droite à retirer entièrement l'écouvillon, en tendant le jarret droit et ployant le gauche, le bras gauche tendu.

4e. Abandonner l'écouvillon ; prendre la charge par la droite, sans bouger les pieds, en tendant le jarret gauche et ployant le droit ; recevoir des mains du pourvoyeur le boulet dans la main gauche, le sachet dans la main droite, les ongles en dessus, faire face à la pièce sans bouger les pieds ni les jarrets ; introduire la charge dans l'âme, saisir la hampe avec la main gauche, les ongles en dessus, près de la main du premier servant de droite, du côté de la brosse, en tendant le jarret droit et ployant le jarret gauche ; replacer la main droite sur la cuisse.

5e. Aider le premier servant de droite à pousser la charge, en tendant le jarret gauche et ployant le droit.

6e *Glisser la main* le long de la hampe, en tendant *le jarret droit et* ployant le gauche ; saisir la hampe *près de la* virole de la brosse ; aider le premier ser

vant de droite à enfoncer la charge. en tendant le jarret gauche et ployant le droit.

Refoulez (1 *temps* 6 *mouvements*).

1er. Aider le premier servant de droite à retirer le refouloir à moitié, en tendant le jarret droit et ployant le gauche, l'aider à refouler, en tendant le jarret gauche et ployant le droit.

2e. Aider le premier servant de droite à retirer le refouloir à moitié.

3e. Aider le premier servant de droite à retirer le refouloir entièrement.

4e. Abandonner l'écouvillon, se relever sur la jambe droite et assembler du pied gauche.

5e. Faire en arrière un grand pas du pied gauche pour le porter à la position d'où il est parti; assembler du droit.

6e. Reprendre la position en action.

A vos postes.

Se relever sur la jambe gauche, assembler du pied droit et rester immobile.

SECOND SERVANT DE GAUCHE.

D. *Qu'appelez-vous les flasques?*

R. Ce sont les principales pièces en bois de l'affût.

D. *Et le cintre de mire?*

R. C'est le coude que font les flasques en dessus et vers le milieu.

D. *A quoi sert le sac à charge?*

R. A porter des munitions; il en faut un pour chaque pourvoyeur.

D. *Qu'est-ce que porte le second servant de gauche?*

R. Un sac à charge qu'il place à gauche, la banderole appuyant sur l'épaule droite.

A vos postes.

Se placer à la position du soldat sans armes, sur le côté gauche de la pièce, à dix-huit pouces en dehors d'elle, et à hauteur du cintre de mire.

En action.

Faire un à-droite sur le talon gauche, et courir au dépôt de munitions en arrière de la pièce; y approvisionner son sac.

Chargez.

Revenir lestement à la pièce, se placer face à la pièce, à hauteur du moyeu et à dix-huit pouces en dehors de l'alignement des autres servants.

Ecouvillonnez (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Se fendre de la jambe gauche pour se placer en arrière et à droite du premier servant de gauche, prendre une charge des deux mains, tenant le boulet dans la main droite, le sachet dans la main gauche, les ongles en dessus.

2e. Remettre la charge au premier servant de gauche, se fendre du pied droit pour se placer à hauteur du moyeu, assembler du gauche.

Refoulez.

Rester immobile ; aussitôt que le sac est vide, *retourner à l'approvisionnement* de nouveau.

A vos postes.

Se porter par un pas du pied droit à hauteur du cintre de mire et à dix-huit pouces en dehors de la roue ; assembler du gauche, rester immobile à la position du soldat sans armes.

—

POINTEUR.

D. *Qu'est-ce que la volée ?*

R. C'est la partie de la pièce comprise entre l'astragale et les premières moulures.

D. *La culasse ?*

R. C'est le derrière de la pièce à partir du fond de l'âme ; elle est terminée par une partie saillante de forme arrondie, qu'on nomme bouton de culasse.

D. *La crosse ?*

R. C'est la partie arrondie du flasque qui porte à terre lorsque la pièce est en batterie.

D. *Les leviers ?*

R. On distingue dans les leviers : *le petit bout* terminé par un anneau ; *le corps* garni d'un *arrêtoir*, *le gros bout* serré par une virole. Ils reçoivent le nom de *leviers de manœuvre*, lorsqu'ils sont placés en travers sur la pièce, dans les anneaux destinés à les recevoir, et qui portent le nom d'*anneaux de manœuvre* ; ils sont appelés *leviers de pointage*, lorsqu'ils sont en arrière de l'affût dans les anneaux nommés *anneaux de pointage*.

D. *Les crochets de retraite ?*

R. Sont placés sur les flasques à la naissance des crosses.

D. *La vis de pointage ?*

R. Sert à hausser et baisser la culasse ; sa manivelle se compose de quatre branches, au moyen desquelles on fait mouvoir la vis.

D. *Le dégorgeoir?*

R. Est une tige en fer montée sur un manche en bois; on s'en sert pour percer la cartouche avant de l'amorcer.

D. *Le sac à étoupilles?*

R. Est composé de trois parties : le sac proprement dit, la ceinture, et le couvert dans lequel on fiche le dégorgeoir.

L'étoupille est composée d'un roseau rempli de composition qu'on place dans la lumière, et de quatre brins de mèches appelés cravate, qui restent en dehors de la pièce pour recevoir le feu.

D. *Le doigtier?*

R. Sert au pointeur à boucher la lumière, quand on charge la pièce.

A vos postes.

Se placer à la position du soldat sans armes, à hauteur du milieu des leviers de pointage, à dix-huit pouces en dehors de la roue, l'épaule gauche du côté de l'ennemi.

En action.

Garder l'immobilité.

Chargez (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Faire un demi-à-gauche sur le talon gauche, porter le pied droit parallèlement au flasque, à hauteur du crochet de retraite, et à trois pouces de la crosse; assembler du gauche.

2e. Porter le pied gauche à hauteur du cintre de mire; se baisser en tendant le jarret droit et ployant le gauche, levant le talon droit, saisir de la main droite l'une des branches de la vis de pointage; placer la gauche, le doigt du milieu fortement appuyé sur la

lumière, le pouce derrière la plate-bande de culasse; avec la main droite hausser ou baisser la volée pour qu'on puisse charger commodément.

Ecouvillonnez.

Continuer à boucher la lumière, quitter la vis de pointage pour rectifier la direction de la pièce, la main droite placée entre les flasques indiquant le mouvement à donner aux crosses en frappant légèrement avec le dos de la main sur le flasque droit et avec la paume sur la gauche.

Refoulez (1 *temps* 3 *mouvements*).

1er. Reporter la main à la vis de pointage pour donner la hauteur; la pièce pointée, se relever sur la jambe gauche, en assemblant du pied droit, les bras pendant naturellement.

2e. Saisir le dégorgeoir de la main droite en plaçant le pouce sur la tête du manche; prendre une étoupille de la gauche; dégorger et placer l'étoupille dans la lumière, la cravate tournée du côté droit de la pièce; reconnaître d'un coup d'œil si les servants ont repris la position en action.

3e. Faire un à-droite sur le talon gauche; partant du pied droit se retirer à deux pas égaux à hauteur du milieu des leviers de pointage, et à dix-huit pouces en dehors de la roue; assembler du pied droit en faisant un à-gauche et demi sur la pointe du pied gauche pour se placer face aux leviers; étendre le bras droit en avant pour signal de mettre le feu; replacer le dégorgeoir et reprendre la position du soldat sans armes.

A vos postes

Rester immobile.

POINTEURS SERVANTS.

A vos postes.

lacer à la position du soldat sans armes, à de la pièce, à hauteur du milieu des leviers de ge, à dix-huit pouces en dehors de la roue, e droite du côté de l'ennemi.

En action (1 temps 2 mouvements).

Faire un demi-à-gauche sur le talon gauche, le pied droit à six pouces et à hauteur du pe- t du levier de pointage de droite, assembler du auche.

Faire un à-droite et demi sur la pointe du pied porter le pied gauche à six pouces en dehors uteur du petit bout du levier de pointage de e; saisir les leviers de pointage les ongles en , ployant en même temps les deux jarrets, ap- les coudes sur les cuisses au-dessus des genoux, ffort pour placer la pièce dans la direction du

Chargez.

tinuer à tenir les leviers; rester immobile dans ition qu'indique la fin du commandement pré- t.

Ecouvillonnez.

x signes du pointeur rendre doucement les crosses té qu'ils indiquent.

Refoulez (1 temps 2 mouvements).

Le pointeur ayant dégorgé et amorcé abandonne

les leviers de pointage; se relève sur la jambe droite en assemblant du pied gauche.

2e. Faire un demi à-droite sur le talon droit, porter le pied gauche à hauteur des leviers de pointage, à dix-huit pouces en dehors de la roue, assembler du droit en revenant à sa position par un à-gauche et demi sur la pointe du pied.

A vos postes.

Rester immobile.

SECOND SERVANT DE DROITE.

D. *Comment est porté l'écouvillon sur la pièce?*

R. Par un crochet à pointe droite placé à la tête du flasque, et un crochet à fourche placé en arrière du cintre de mire; ce dernier est traversé par une chevillette.

D. *Où est placée la flotte à crochet?*

R. Au bout de l'essieu, entre le moyeu et l'essieu.

D. *A quoi sert le seau?*

R. A contenir l'eau dont on mouille la brosse de l'écouvillon pour rafraîchir la pièce, lorsqu'on fait feu, et pour éteindre les parcelles enflammées qui pourraient être restées dans l'âme après une décharge. Il est suspendu à un crochet nommé *crochet-porte-seau*, placé vers le milieu du flasque droit.

D. *Qu'est-ce que la lance?*

R. C'est une cartouche en carton remplie d'une composition d'artifice avec laquelle on met le feu à l'étoupille.

D. *Qu'est-ce que l'étui à lances?*

R. C'est l'étui dans lequel sont renfermées les lances.

D. *De quoi se compose le porte-lance?*

R. Du porte-lance proprement dit, dans lequel
ajuste la lance en l'y serrant par une virole, et d'un
anche en bois, taillé en pointe à son extrémité.

D. *Qu'est-ce que le boute-feu?*

R. C'est un bâton de deux à trois pieds de long,
ointu d'un côté pour pouvoir être fiché en terre, et
ndu de l'autre pour recevoir un bout de mèche dont
est entouré.

Le second servant, équipé d'un étui à lances pen-
nt de droite à gauche, d'un boute-feu et d'un porte-
nce, appuiera ces deux derniers sur l'avant-bras
uche, la main gauche les tenant à quatre pouces
l'extrémité, les ongles en dessus, la droite pendant
aturellement.

A vos postes.

Se placer à hauteur du cintre de mire, à dix-huit
ouces en dehors de la roue, à la position du soldat
ns armes, le bras gauche restant ployé, l'épaule droite
u côté de l'ennemi.

En action.

Faire un demi-à-gauche sur le talon gauche, saisir
e la main droite le boute-feu, près de la mèche; se
ndre de deux pieds de la jambe gauche, pour plan-
r le boute-feu en arrière et à gauche; se relever sur
jambe droite, et se replacer face à la pièce.

Chargez (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Se fendre de la jambe droite, en portant le ta-
la hauteur de la *roue*; saisir de la main droite les
viers de manœuvre, les ongles en dessus et les tirer
squ'à ce qu'ils arrasent le flasque gauche; prendre

ensuite le seau avec la main droite, les trois derniers doigts passés sous l'anse, l'anneau retenu entre le premier doigt placé à sa droite et en arrière, et le pouce appuyé à gauche et en avant.

2e. Enlever le seau en se relevant sur la jambe gauche : aussitôt que le genou est dégagé de la roue, se fendre de la jambe droite à deux pieds environ; accrocher le seau à *la flotte à crochet*, la position de la main droite restant la même : se relever sur la jambe gauche et assembler du pied droit.

Écouvillonnez.

Faire un demi-à-gauche, prendre la lance avec la main droite, l'avant-bras gauche maintenant l'étui, fermer le couvert, fixer la lance dans le porte-lance, le saisir de la main droite, les ongles en dessous vers l'extrémité du manche, allumer la lance, retourner la main gauche pour la placer à six pouces de la droite, les ongles aussi en dessous, et tenir le porte-lance incliné de droite à gauche, la lance à quelques pouces de terre.

Refoulez (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Le pointeur ayant quitté le cintre de mire pour se retirer à son poste, détacher la main gauche du porte-lance, en se fendant de la jambe droite, et la paume de la main gauche appuyant sur le bout des leviers, les repousser de manière qu'ils dépassent également l'un et l'autre flasque ; se relever sur la jambe gauche et assembler du pied droit.

2e. Au signal du pointeur, conduire la lance à la lumière en la faisant passer près de terre, toucher *avec la flamme* la mèche de l'étoupille, le bras droit *tendu et élevé*, les ongles en dessus ; dès qu'elle a *pris feu*, *retirer* la lance en l'inclinant vers la terre et

ramenant vivement la main à gauche ; replacer la main gauche comme au commandement *écouvillonnez*.

A vos postes (1 *temps* 3 *mouvements*).

1er. Retourner la main gauche pour saisir le porte-lance, les ongles en dessus, l'abandonner de la main droite, se fendre de la jambe gauche ; couper, en se baissant, la lance à un demi-pouce de la flamme, reprendre le boute-feu de la main gauche, se relever sur la jambe droite, assembler du pied gauche, appuyer sur le bras gauche le boute-feu et le porte-lance, en revenant, par un demi-à-droite, face à la pièce.

2e. Porter le pied droit à deux pieds vers le moyeu, saisir, en se baissant, le seau avec la main droite, l'anneau retenu entre le premier doigt et le pouce.

3e. Se relever sur la jambe gauche pour pouvoir porter le pied droit, le talon à hauteur de la roue, placer le seau au crochet porte-seau, se relever sur la jambe gauche, assembler du pied droit, et rester immobile.

D. *En guerre fait-on tous les commandements indiqués ci-dessus?*

R. Non ; mais seulement, *à vos postes*, *en action*, *chargez*. A ce dernier commandement, on exécute la charge à volonté, mais en ayant soin de passer par tous les temps importants. On ne raccroche le seau que lorsqu'on change de position.

D. *Pourquoi les deux premiers servants se fendent-ils en arrière lorsque la pièce va faire feu?*

R. C'est pour éviter les dangers qu'ils pourraient courir, et mettre à l'abri leur ouïe de la forte pression que la décharge imprime à la colonne d'air qui est devant la pièce.

D. *Pourquoi les sacs à munitions sont-ils recouverts?*

R. Pour empêcher les accidents qui pourraient résulter de la communication du feu aux munitions.

D. *Pourquoi le pointeur appuie-t-il fortement le pouce sur la lumière, pendant tout le temps de la charge?*

R. C'est pour la boucher hermétiquement afin que l'air ne circule pas dans la pièce, et éviter ainsi qu'il excite le feu que quelques parcelles restées dans l'âme après la décharge précédente auraient pu y conserver, ce feu en se communiquant à la charge nouvelle pouvant causer les plus graves accidents.

D. *Pourquoi les servants s'éloignent-ils à dix-huit pouces en dehors des roues ? Pourquoi les pointeurs ne restent-ils pas derrière la pièce lorsqu'elle fait feu ?*

R. Parce que la décharge imprime à la pièce un recul violent qui blesserait grièvement ceux qui auraient l'imprudence de rester dans sa direction.

D. *Pourquoi le second servant de droite retourne-t-il la main, les ongles en dessus, pour mettre le feu?*

Parce que si la mèche prenait trop vite, et que le coup partît lorsque la lance se trouverait encore au-dessus de la lumière, il serait à craindre que l'explosion, qui se fait toujours par cette issue, ne chassât violemment la lance et ne blessât le servant, tandis qu'avec les ongles en dessus, si cet accident arrivait, la lance s'échapperait de sa main sans le blesser.

D. *Qui est-ce qui juge de la portée des coups ?*

R. L'officier ou sous-officier commandant la pièce.

D. *Où se place-t-il pour cela ?*

R. Du côté opposé au vent, pour que la fumée de la pièce ne l'empêche pas de voir.

D. *Pourquoi le pointeur ne se porte-t-il pas aussi de côté pour juger où le boulet a frappé ?*

R. C'est ce qu'il fait en guerre, lorsque les décharges ne doivent pas être trop promptes et que les sont séparées.

nd le recul a imprimé à la pièce une forte

retraite, ne la ramène-t-on pas sur le terrain qu'elle vient d'abandonner ?

R. Oui ; et pour cela les servants poussent aux roues.

—

PIÈCE DE 4.

D. *Les pièces de quatre ne sont-elles pas munies d'un écouvillon différent des autres pièces ?*

Oui ; l'écouvillon est à hampe recourbée, terminé, d'un côté, par une brosse, et de l'autre, par une poignée unies à la hampe par un crochet à douille.

Les modifications apportées pour son service sont celles-ci.

—

PREMIER SERVANT DE DROITE.

A vos postes.

Se placer comme précédemment ; tenir ainsi l'écouvillon : la poignée dans la main droite, les ongles en dessous, la hampe dans la main gauche, les ongles en dessus, les bras pendant naturellement ; la hampe appuyée sur l'avant-bras droit et le touchant par la partie voisine du crochet à douille.

En action.

Comme précédemment.

Chargez (1 temps 4 mouvements).

1er. Se relever sur la jambe droite et assembler de *la gauche ;* tendre le bras droit dans la direction de

épaules, laisser glisser en même temps la hampe dans la main gauche jusqu'à la virole, en ployant le bras gauche, le coude au corps pour rapprocher la brosse de l'épaule gauche, la hampe à hauteur de la poignée.

2e et 3e. Comme précédemment.

4e. Engager l'écouvillon dans l'âme, l'enfoncer en tendant le jarret droit et ployant le gauche ; placer en même temps la main gauche à plat sur la cuisse ; conserver l'immobilité des pieds, l'aplomb du corps, la carrure des épaules.

Ecouvillonnez (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Tourner l'écouvillon au fond de l'âme la poignée passant par-dessus ; le ramener à soi par un mouvement contraire ; le retourner par-dessous et l'élever jusqu'à ce que la hampe touche la saignée, la main droite ne quittant pas la poignée, la paume et les ongles en avant ; ramener la main à la position qu'elle avait avant le commandement.

2e. Retirer l'écouvillon, la hampe dans le prolongement de l'âme, en tendant la jarret gauche, et ployant le droit, le bras droit tendu ; laisser tomber la hampe dans la main gauche placée pour la recevoir à quatre pouces au-dessous de la bouche et la saisir près de la virole, les ongles en dessous.

Refoulez (1 *temps* 6 *mouvements*).

1er. Engager l'écouvillon dans l'âme, pousser la charge avec effort jusqu'au fond, en tendant le jarret droit et ployant le gauche ; placer en même temps la main gauche à plat sur la cuisse.

2e. Comme précédemment.

3e. Ramener la brosse près de l'épaule gauche en ployant le bras gauche le coude au corps ; se relever sur la jambe gauche, et assembler du pied droit.

4°. Faire en arrière un grand pas du pied droit, pour le porter à la position d'où il est parti, assembler du gauche.

5°. Reprendre la position *en action.*

6°. *A vos postes* comme précédemment.

—

PREMIER SERVANT DE GAUCHE.

Ce servant est équipé d'un sac à charge.

Chargez (1 *temps* 3 *mouvements*).

3°. Prendre une charge dans le sac et la tenir devant soi, le boulet dans la main gauche, le sachet dans la droite, les ongles en dessus, les bras pendant naturellement.

Ecouvillonnez.

L'écouvillon retiré, introduire la charge dans l'âme.

—

SECOND SERVANT DE GAUCHE.

En action.

Faire un à-droite et courir au dépôt de munitions, y approvisionner le sac et revenir promptement ; remettre les charges au premier servant de gauche, qui les reçoit dans le sac dont il est équipé.

Continuer ainsi jusqu'au commandement *à vos postes.*

Revenir alors à la première position.

D. *Lorsque vous avez à exécuter un obusier, la manœuvre n'est-elle pas différente?*

R. Oui.

OBUSIERS.

D. *Combien faut-il d'hommes pour exécuter un obusier ?*

R. Six, qu'il faut placer comme pour un canon.

D. *En quoi l'âme des obusiers diffère-t-elle de celle des canons ?*

R. En ce qu'elle est terminée par une portion beaucoup moins large, laquelle est destinée à recevoir la poudre. Cette partie se nomme *chambre de l'obusier.*

D. *De combien de parties se compose la charge?*

R. De deux : la poudre contenue dans un sachet, où l'on distingue le *culot* et la *bouche.*

D. *Qu'est-ce qu'un obus?*

R. L'*obus* est un boulet creux, percé d'un trou nommé *œil* ; on charge l'obus d'une certaine quantité de poudre, et une fusée, chassée avec force dans l'œil, communiquant le feu à cette poudre, fait éclater l'obus. Un morceau de parchemin, lié sur la fusée et enduit de mastic, sert à la garantir jusqu'au moment où l'obus doit être tiré ; on enlève alors le parchemin, et cette opération s'appelle *décoiffer l'obus.*

PREMIER SERVANT DE DROITE.

A vos postes.

Se placer à la position du soldat sans armes, à dix-*huit pouces* en dehors de la roue, l'épaule droite vers

l'ennemi, et le côté gauche à dix pouces en avant de la roue ; tenir l'écouvillon dans les deux mains, les ongles en dessus, la main gauche près de la virole de la brosse, la main droite à dix-huit pouces à peu près de la gauche, les bras pendant naturellement.

En action (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Porter le pied gauche à un pied du droit, la ligne des talons parallèle à la roue ; assembler du pied droit.

2e. Se fendre de deux pieds de la jambe gauche, la ligne des talons parallèle à la roue ; ployer le jarret gauche en tendant le droit, les pieds également tournés en dehors, le corps d'aplomb sur les hanches, la position des mains ne changeant pas.

Chargez (1 *temps* 5 *mouvements*).

1er. Se relever sur la jambe droite et assembler du pied gauche ; élever en même temps l'écouvillon à hauteur des épaules, le coude au corps pour rapprocher la brosse de l'épaule.

2e. Ecarter le pied droit d'un pied, et assembler du gauche.

3e. Porter le pied gauche à distance égale de la roue et de l'obusier, le côté gauche à hauteur du devant des roues, assembler du pied droit.

4e. Ecarter le pied droit à un pied du gauche, les talons sur une ligne parallèle à la direction de l'obusier, et présenter la brosse à la bouche sans l'engager, la hampe dans le prolongement de l'âme ; les pieds également tournés en dehors, le corps d'aplomb sur les hanches, les épaules carrément effacées.

5e. Enfoncer l'écouvillon dans la chambre en laissant *glisser la hampe* dans la main gauche ; placer *cette main, les* ongles en dessous, à six pouces de la *droite.*

2e. Ecarter le pied gauche d'un pied, assembler du droit.

3e. Porter le pied droit à distance égale de la roue et de l'obusier, le côté droit à hauteur du devant des roues, assembler du pied gauche.

Ecouvillonnez.

Recevoir, par la droite, le sachet dans la main gauche en le saisissant par la bouche, et quand le premier servant de droite a retiré l'écouvillon, se fendre d'un pied de la jambe droite vers l'obusier; placer le sachet de la main gauche dans la chambre, le culot au fond, en s'appuyant de la main droite sur la tête du flasque, se relever sur la jambe gauche.

Refoulez (*1 temps* 5 *mouvements*).

1er. Recevoir, par la droite, l'obus des mains du pourvoyeur, la main droite placée sous l'obus, le soutenant de la gauche, saisir *la fusée* avec le pouce et le premier doigt ployés, les trois autres doigts allongés sous l'obus; le porter ainsi à la bouche de l'obusier en se fendant d'un pied de la jambe droite, l'y introduire et l'y conduire de la main gauche seule jusqu'au fond de l'âme, en s'appuyant de la main droite sur la tête du flasque; retirer le bras gauche.

2e. Le bras sorti, se relever sur la jambe gauche, s'assurer par un coup d'œil si l'obus est bien placé; si la fusée n'était pas dans le milieu de l'âme, l'y ramener en introduisant de nouveau la main gauche dans l'obusier.

3e. Faire en arrière un grand pas du pied gauche pour le porter à la position dont il est parti, assembler du droit.

4e. Ecarter le pied droit à un pied, et assembler du gauche.
5e. Reprendre la position *en action*.

A vos postes (1 *temps* 2 *mouvements*).

1er. Se relever sur la jambe gauche, assembler du droit.
2e. Ecarter le pied gauche d'un pied, assembler du droit et rester immobile.

—

SECONDS SERVANTS POINTEURS.

Pointeur servant.

Comme pour les canons.

Le servant pourvoyeur reçoit au dépôt des munitions, chaque fois, un sachet qu'il place dans son sac à charge, et un obus décoiffé qu'il porte dans les deux mains jointes devant lui ; lorsqu'il prend le sachet dans son sac et pendant qu'il le remet au premier servant (en le tenant par le culot), la main droite seule soutient l'obus, en l'appuyant contre la ceinture.

POINTAGE.

D. *Qu'est-ce que pointer une bouche à feu?*
R. C'est la disposer, dans toutes ses parties, de manière que le projectile qu'elle lance frappe le but qu'on se propose d'atteindre.
D. *Qu'est-ce que l'axe?*
R. On appelle axe de la pièce une ligne droite qu'on *imagine passer* par le milieu de l'âme dans toute *sa longueur: cette* ligne, supposée indéfiniment pro- *longée, prend* le nom de ligne de l'axe.

bile portant *un cran de mire*, qui glisse le long des montants : cette hausse est employée pour le tir des obusiers.

D. *Que résulte-t-il de l'emploi de la hausse?*

La règle suivante : pour pointer sur un objet situé au delà du but en blanc, il faut, d'abord, disposer la pièce comme pour tirer de but en blanc, et le pointeur, prévenu par le chef de la pièce, place la hausse au nombre de lignes qui lui est indiqué ; il baisse ensuite la culasse jusqu'à ce que visant par la partie supérieure de la hausse, et par le point le plus élevé du bourrelet, son œil rencontre de nouveau le but.

Le chef de la pièce, pour donner cette indication, doit connaître la distance du but et le nombre de lignes qui y correspond. La distance du but lui est quelquefois donnée ; le plus souvent, il est obligé de l'estimer à vue, et ne peut le faire avec probabilité qu'après s'être souvent exercé à des estimations semblables. Des tables, calculées à cet effet, lui apprennent ensuite les hausses correspondantes ; mais parce qu'il est difficile de fixer ces tables dans la mémoire, on peut établir, comme règle générale dans laquelle on trouve toujours une approximation suffisante :

Quand on tire plus loin que le but en blanc, il faut donner deux lignes de hausse pour chaque vingt-cinq toises au delà.

D. *Lorsque le point à battre est plus rapproché de la pièce que la position du but en blanc?*

Il est facile de reconnaître que le boulet passerait au-dessus du but, si l'on visait avec la ligne de mire ordinaire, et il faudrait, afin d'opérer d'une manière analogue à celle indiquée pour la position plus éloignée, rapprocher le point d'intersection de la ligne de tir avec la ligne de mire *en abaissant* le point par lequel on vise à la culasse ; mais cette correction n'étant pas possible, *on pointe* la pièce, en dirigeant la ligne de mire

u-dessous du point à battre, d'une quantité relaive à son éloignement, c'est-à-dire, pour *chaque vingt toises* en deçà *du but en blanc, pointer un pied u-dessous du point à battre, jusqu'à la moitié de la listance du but en blanc; et, à partir de cette moiié, diminuer l'abaissement d'un pied à mesure que but se rapproche de vingt toises de la bouche de a pièce.*

D. *De quoi dépend l'établissement de la ligne de nire?*

R. De la connaissance des points les plus élevés de a culasse et du bourrelet; ces points ont été rendus emarquables dans un grand nombre de pièces, en raçant à la culasse une entaille qu'on nomme *visière*, t en plaçant sur le bourrelet une petite saillie qu'on omme *bouton de mire.*

La considération de ces deux points facilite le pointage, lorsque la pièce est établie sur un terrain de iveau; mais elle pourrait conduire à des erreurs, orsque les roues sont inégalement élevées; dans ce as, la ligne de mire, inclinée du côté de la roue la lus basse, ne peut plus couper la ligne de tir, qui, 'abord, se confond avec elle.

D. *D'après cette observation, que doit-on faire?*

R. Chercher toujours à placer la pièce de manière que les roues soient également élevées; mais si on est forcé de s'établir sur un terrain incliné, il aut :

Ne faire aucune attention à la visière et au bouon, et diriger la ligne de mire sur les points de la ulasse et du bourrelet qui se trouvent le plus élevés ans la position actuelle de la pièce.

D. *Et si, pour faire usage de la hausse, on dirige a ligne de mire par la visière et le bouton?*

R. Il faut *pointer* au-dessus de l'objet à battre, et *droite ou à gauche* du côté de la roue la plus élee, *et faire ces rectifications* d'autant plus fortes que

Des Partisans.

D. *Qu'est-ce qu'un partisan?*

R. Un détachement est en partisan, lorsqu'il opère à part, isolé de l'armée, et sous les inspirations de son chef, qui ne sont soumises qu'à des ordres donnés en grand, et à des indications sur les mouvements d'ensemble de l'armée.

Un partisan est envoyé pour soulever une province, inquiéter les flancs ou les derrières de l'armée ennemie, enlever ou détruire les dépôts, des convois, etc.; faire des prisonniers, et donner quelquefois le change à l'ennemi sur les mouvements de notre armée.

D. *Quel est le premier soin d'un officier qui a l'ordre d'agir en partisan?*

R. C'est de veiller à ce que le détachement qu'il commande soit composé de cavaliers hardis et bien montés.

D. *Et le second?*

R. C'est de recevoir de son général une carte exacte du terrain sur lequel il va opérer, des renseignements aussi certains que possible sur la position de l'ennemi, sur les déterminations qu'on lui suppose, et de prendre connaissance des mouvements présents et suivants, de nos différents corps d'armée.

D. *Pourquoi ce dernier soin, puisqu'il opère isolément?*

R. Pour savoir où adresser ses rapports, et dans un cas pressé trouver un appui à sa retraite.

Le métier de partisan est aventureux. Il ne peut être bien fait que par un chef adroit, rapide, audacieux, et par une troupe qui ressemble à ce chef.

our le partisan, plus de repos ; il doit toujours avoir œil ouvert ; et si la fatigue le force à sommeiller un istant, il faut qu'une ligne avancée d'espions le garde t l'avertisse.

La guerre qu'il fait est celle du corsaire. Son acon n'est forte que par la surprise. Le vautour inaerçu qui tout à coup fond sur sa proie, l'enlève, t disparaît, est l'image du partisan ! qu'il porte onc des coups décidés, prompts, terribles même, s'il faut, et qu'aucune trace ensuite n'avertisse de sa etraite.

Toutes les ruses de guerre sont du ressort du parsan. Tel combine si bien son attaque, jette si juste n filet sur le détachement ennemi qu'il surprend, u'aucun homme de ce détachement ne s'échappe our porter l'alarme.

Tel en pays ennemi manœuvre avec l'ennemi, frappe a son nom des contributions de draps, de chevaux, remonte et habille à neuf son détachement aux ais du roi de Prusse.

Tel déshabille ses prisonniers, revêt leurs uniormes, entre dans les bivouacs ennemis qu'il surrend confiants, et les taille en pièces.

Tel, à vingt lieues sur les derrières de l'armée isse, reprend nos prisonniers qu'il monte sur les levaux de leur escorte et ainsi double sa force.

Tel autre enlève un parc d'artillerie. L'ennemi, préenu, accourt deux heures après, et tandis qu'il reouve les restes fumants de ses caissons sautés, le irtisan frappe un second coup aussi vigoureux à trois eues en arrière.

L'ennemi, ignorant la force numérique de ce parti idacieux, s'arrête, prend position, masse les détaiements qui seraient d'un grand secours à son armée, la nôtre profite de ces retards.

Tel autre, *enfin*, comme le valeureux, l'illustre Po*nais Uminski, à la tête de quelques escadrons, trase l'armée ennemie*, soulève une province, fait une

Si le partisan a fait des prisonniers, pour ne pas s'affaiblir, il en remet la conduite en pays ami, à des gardes nationales rurales, qui les amènent à notre armée par des chemins détournés.

Si le partisan a enlevé des pièces, et qu'il ne puisse les faire parvenir sûrement à notre armée, il les enterre secrètement, et surtout loin des regards des prisonniers, dans un bois peu fréquenté, et marque la place où il les a cachées. Puis ensuite il emmène avec lui les avant-trains qu'il détruit à quelques lieues plus loin; ainsi la place de son dépôt se trouve certainement ignorée.

Règle générale : le partisan devant être avant tout le plus léger possible de mobilisation, il ne doit rien garder avec lui qui retarde ou appesantisse sa marche.

Des Chevaux de main, des Cantiniers.

D. *Qu'entendez-vous par chevaux de main?*

R. La réunion des chevaux d'un régiment non montés par leurs cavaliers, et qui sont conduits en main par des hommes du régiment, ou au service des officiers.

D. *Où marchent-ils en guerre?*

R. Avec le régiment, et sur le point le moins exposé aux attaques de l'ennemi. Lorsqu'un régiment est seul, les chevaux de main le suivent; s'il est à l'arrière-garde, les chevaux de main le précèdent. Si l'ennemi peut l'attaquer en tête et en queue, les chevaux de main marchent au centre de la colonne.

D. *Et si le régiment est embrigadé?*

R. Les chevaux de main sont réunis à ceux des autres régiments de la brigade, et marchent ainsi que le général commandant l'ordonne.

D. *Et le jour d'une affaire?*

R. Les chevaux de main sont en arrière des lignes, hors de portée du boulet, et le plus souvent rapprochés des premières ambulances du régiment.

D. *Les chevaux de main d'un régiment sont-ils soumis à un commandement?*

R. Oui; ils sont commandés par un sous-officier, et quelquefois même, dans un cas grave, par un officier.

D. *Quel est le devoir de ce commandant?*

R. De bien les réunir. De les faire marcher ensemble. S'ils se reposent, de choisir la place la moins exposée, la plus favorable pour une halte. De reconnaître les alentours, et de ne jamais s'isoler telleme

du régiment qu'il puisse le perdre, et ne pas le rejoindre au bivouac, le soir.

D. *Les chevaux de main doivent donc joindre tous soirs ?*

R. Oui, à moins d'ordres contraires ou de dangers imminents

D. *Le commandant est-il relevé ?*

Son service est de vingt-quatre heures, mais il ne peut le quitter qu'il ne soit relevé.

Quelquefois, pour conserver dans le rang un sous-officier utile, on charge de la conduite des chevaux de main un sous-officier, ou mal portant ou légèrement blessé.

Il faut, cependant, que ce service très-important ne soit pas confié à un homme hors d'état de le bien remplir.

Pour commander les chevaux de main, il faut de l'intelligence, de la douceur et une grande fermeté.

L'intelligence fait choisir l'emplacement le plus favorable comme sûreté et commodité, observer et juger les dispositions des hommes sous son commandement.

La douceur détruit tous les prétextes que saisiraient des domestiques malintentionnés pour s'éloigner, marcher pour leur compte, et quelquefois même déserter.

La fermeté resserre l'action des marches et des haltes.

Si le commandant des chevaux de main, un jour d'affaire, perd le régiment de vue, il doit s'informer auprès de tous les hommes qui reviennent du champ de bataille, des mouvements qu'il a pu faire, et, sur les réponses qu'il reçoit, se rapprocher ou s'éloigner du lieu où l'on dit qu'il se trouve.

Il faut que, dans le choix qu'il fait de sa place, il *pense* toujours à rendre facile les recherches que le *régiment* pourrait faire de ses chevaux de main. C'est pour cela qu'il ne doit pas se mettre où il serait

sible ou long de le trouver en cas de besoin.
oit aussi veiller à ce que les conducteurs des
ıx les fassent manger, et ne les quittent pas.
ont fourrager, il doit exiger que la moitié reste
ès chevaux et réponde d'eux. Il doit aussi
iefois accompagner les fourrageurs, s'il craint
ne pillent, ne se soûlent, ou ne surmènent les
ıx qu'ils emmènent avec eux pour rapporter
urrage.

que les chevaux ne mangent plus, ou qu'il
quelque suprise, il doit faire brider, et tenir
e au bras.

it aussi veiller à ce qu'on ne gâche pas le
ge et les vivres de la halte, et qu'on s'arrange
ière à pouvoir rapporter quelque chose au bi-
du régiment pour les chevaux qui ont été
, et pour leurs maîtres.

it faire boire quand il rencontre des ruisseaux
puits, et faire panser les chevaux qui, blessés,
ıt besoin de soins spéciaux.

evenant au régiment, il doit faire son rapport
f du corps.

*orsqu'un homme est démonté, où doit-il se
avec son armement et son harnachement ?*

ux chevaux de main, qui deviennent le ren-
us général des hommes isolés.

't lorsqu'un cheval est destiné à aller au petit

doit être conduit aussi aux chevaux de main.
se trouve un homme valide et un cheval en
les réunit pour les diriger sur le régiment. De
on donne un cheval incapable de service ac-
blessé qui fait partie du détachement qui se
ur le petit dépôt.

*mment peut-il se trouver aux chevaux de
cheval de troupe en état de servir ?*

ce qu'on dirige sur eux les chevaux de prise

ou ceux qui ont perdu leurs cavaliers pour y monter les hommes à pied.

D. *Si vous avez de braves officiers, sous-officiers ou chasseurs qui, blessés légèrement, ne peuvent continuer leur service d'avant-poste, mais auxquels quelques jours de demi-repos peuvent rendre forces et mobilité ?*

R. Vous les faites marcher avec le chevaux de main, et dès qu'ils sont en état de reparaître au régiment, vous les y appelez.

D. *Si des cavaliers montés, et en état de croiser le sabre, viennent aux chevaux de main?*

R. Le commandant les renvoie à leurs escadrons.

D. *Où marchent les cantiniers ou cantinières ?*

R. Leur intelligence, leur appât du gain, leur font facilement choisir la place la plus convenable à la vente de ce qu'ils portent. Néanmoins, il existe pour eux des règles d'usage qu'il faut connaître.

Les cantiniers qui ont des voitures doivent marcher avec les chevaux de main.

Ceux qui sont à cheval, marcher plus près du régiment, et, pour ainsi dire, au point intermédiaire entre lui et les chevaux de main.

Un cantinier ne doit vendre à d'autres corps que lorsque le régiment dont il fait partie n'a besoin de rien.

Il ne doit quitter sa place utile, que le temps qu'il faut pour acheter ce qui est nécessaire aux approvisionnements du régiment.

On doit exiger qu'un cantinier porte toujours avec lui un petit paquet de charpie et de linge, pour servir, en cas de besoin, aux premiers pansements des blessés. Si la provision des chirurgiens se trouve épuisée, cette réserve est précieuse.

On doit exiger aussi qu'un cantinier n'abuse pas de la pénurie de toutes choses pour vendre trop cher aux hommes du régiment. Ses bénéfices doivent être beaux pour compenser ses fatigues, mais ne doivent pas être exorbitants.

Un bon cantinier est un être précieux pour un régiment : aussi on lui doit protection et secours.

Arrivés dans un camp ou dans les cantonnements, les cantiniers doivent être non-seulement pourvoyeurs, mais blanchisseurs.

Un cantinier qui pille en pays ennemi doit être livré de suite à la justice militaire.

Quelquefois des cavaliers demandés par des généraux pour leur service d'escorte, sont soustraits de ce service par des officiers ou employés d'un état-major, et transformés forcément en domestiques de ces messieurs : toutes les fois qu'un officier ou sous-officier trouvera un homme de son régiment conduisant des chevaux de main étrangers au corps, il interrogera le cavalier, et s'il s'aperçoit qu'il y ait abus, absence d'ordres écrits du général, il fera lâcher les chevaux et rentrer le cavalier au corps.

Des Arrière-Gardes.

D. *Qu'est-ce qu'une arrière-garde?*

R. La portion de troupes détachées pour protéger les derrières d'un détachement en marche.

D. *A qui doit-on confier le commandement d'une arrière-garde?*

R. A l'officier qui inspire le plus de confiance à la troupe, par la froideur de son jugement, la fermeté et l'intrépidité de son action.

D. *Pourquoi?*

R. Parce qu'il aurait affaire à un ennemi dont notre retraite doublera l'audace.

D. *Quel est le devoir de cet officier?*

R. De retarder par tous les moyens possibles l'approche de l'ennemi, et de périr plutôt que de laisser entamer le détachement qu'il protége.

A la *Bérézina*, un officier d'arrière-garde, écrasé par la mitraille russe, perdait tout son monde. Vainement il avait demandé du renfort au maréchal *Ney*. Ne concevant rien à son silence, il court à lui: « Des cinq cents hommes que j'avais il y a deux heures, quatre cents sont morts, lui dit-il vivement. — Les trappistes ne quittent pas le bord de leurs tombes, répondit froidement *Ney*; et quand l'un d'eux dit: Frère, il faut mourir! l'autre répète: Mourir il faut. » L'officier retourne à son poste sous une grêle de balles. Il venait de le reprendre en répétant avec humeur: *Frère, il faut mourir!* lorsqu'une voix terrible lui répond: *Mourir il faut!* c'était celle de *Ney*. Le maréchal resta longtemps à l'extrême arrière garde, qu'il encouragea de son vaillant exemple!.. Il était écrit qu'il périrait assassiné!...

rsqu'on se porte en avant, a-t-on besoin d'une garde?

ii.

quoi sert-elle?

rassembler et pousser en avant les traînards, ;er la colonne contre l'attaque de l'ennemi rait tournée. A garder les défilés importants raindrait de voir tomber au pouvoir de cet A reconnaître les embuscades qui auraient erçues par la colonne. A éclairer les flancs en de la marche, et quelquefois à lier un corps ivec ses troupes de soutien.

e doit faire une arrière-garde, lorsque la laquelle elle appartient est attaquée et se igne?

ins d'ordres contraires, joindre immédiate-prendre rang dans l'ordre de bataille. Si ce-elle aperçoit un mouvement de flanc exécuté iemi et menaçant les derrières, ou l'une des détachement, elle doit se porter rapidement nt de l'ennemi, en envoyant prévenir le com-t du détachement, et commencer immédiate-feu.

l'ennemi cherchait à s'emparer d'un défilé ait repasser le détachement, que ferait-elle?

e préviendrait de même le commandant du nent, et se porterait en toute hâte pour dé-défilé.

it-elle marcher fort éloignée de sa colonne?

distance qu'elle doit établir entre la colonne épend, d'abord, des ordres qu'elle a reçus; dres ne sont pas précis à cet égard, elle doit plus éloignée dans un pays ouvert, plus rap-dans un pays couvert, mais toujours de ma-*percevoir*, ou à être, au moins, promptement *rt* avec le détachement, à ne pas perdre sa *ne pas* être séparée de lui par l'ennemi.

D. *Si, malgré ces précautions, le cas de cette séparation se présente, que doit-elle faire?*

R. Si l'ennemi n'est pas trop supérieur, percer sa ligne, et joindre le détachement. Si elle juge impossible la réussite de ce mouvement, elle doit sur-le-champ tirailler avec l'ennemi qui occupe la route, le distraire et le menacer par ses attaques.

D. *Si l'ennemi détache des forces supérieures contre elle?*

R. Elle doit se retirer à l'allure à laquelle on l'attaque, s'arrêter si l'ennemi s'arrête, le suivre s'il retourne sur ses pas, le harceler constamment; dans le cas où le détachement ferait une trouée, manœuvrer pour seconder ce mouvement, et joindre le plus vite possible.

D. *Quel est le devoir d'une arrière-garde, dans les mouvements rétrogrades?*

R. De protéger et soutenir la retraite.

D. *Comment, dans ce cas, marche l'arrière-garde?*

D. A une distance toujours proportionnée au plus ou moins d'ouverture du pays parcouru, mais toujours à la même allure que la colonne, de manière à ne pas courir les chances d'être séparée d'elle, de ne pas l'inquiéter sur son sort, et de manière aussi à reconnaître et à rompre, si cela est possible, les attaques dont le détachement serait menacé.

D. *Quel ordre de formation garde-t-elle?*

R. Celui qu'elle juge le plus convenable pour n'être pas entamée. Si elle est suivie mollement dans des plaines, elle conserve sa ligne de tirailleurs, qu'elle allonge ou raccourcit suivant les obstacles du terrain et les menaces de l'ennemi; mais toujours en reconnaissant bien la réalité et la puissance de ces menaces, et s'arrangeant de manière à pouvoir se masser intégralement et rapidement. Si elle est poussée vigoureusement sur une route,

ne laisse en arrière que quelques tirailleurs
s parmi les mieux montés et les plus braves, fait
r en avant ses hommes mal montés, qui ne fe-
ent que l'embarrasser et la retarder ; puis, en
posant qu'elle soit d'un escadron, elle espace
pelotons sur la route à la distance d'une cen-
ne de pas les uns des autres. Ses pelotons se
irent ainsi ; ils se règlent les uns sur les autres,
font face en tête en même temps, en ayant soin
ppuyer leur droite au fossé, de manière à laisser
eur gauche un espace vide par lequel les tirail-
rs chargés puissent passer sans les rompre. Si le
emier peloton est repoussé, il se retire pour aller
reformer en arrière. Le second attend de pied
me, et charge brusquement l'ennemi qu'il arrête
elques instants ; s'il ne peut pas tenir, il se re-
e, et va se reformer en arrière du premier. Le
isième charge à son tour : ainsi de suite des qua-
ème, premier et deuxième.

D. *Si la route n'est pas assez large pour contenir
front d'un peleton, que fait-on?*

D. On forme ses pelotons en colonne par section
quatre.

D. *Si l'ennemi suit avec du canon, que faut-il
re?*

R. Placer le plus possible ses troupes sur le flanc
la route, dont il faut bien, cependant, se garder
bandonner la possession ; tenir plus ferme à tous
changements de direction de cette route, à tous
obstacles, à toutes les différences de niveau qui
tégent du canon, en l'empêchant de pointer juste
le balayer directement la chaussée. Menacer quel-
efois les pièces, et tendre des embuscades, si l'on
e qu'elles puissent réussir.

D. *Si, dans la retraite, on rencontre un bois, que
t-il faire?*

. Feindre avec assurance de tenir, pour inquié-
'ennemi sur les forces qu'il peut renfermer. Si

l'ennemi s'arrête, il faut marcher à lui, et profiter le plus longtemps possible de son indécision, en prévenant toutefois la colonne de la halte qu'on fait, et des dispositions de l'ennemi, et ne s'exposant pas à être coupé. Si le détachement ne juge pas convenable de s'arrêter, il le fait dire à l'arrière-garde, qui agit en conséquence. S'il change de route, il laisse un sous-officier à l'endroit où il quitte celle qu'il tenait pour jalonner la marche de l'arrière-garde.

D. *Si c'est un village qui se présente?*

R. On en agit de même et l'on profite du temps de halte pour le barricader avec des poutres, des charrettes, dont on arrache les roues, etc. Pour cela faire, on masque ses mouvements par un seul peloton qui garnit la route; on fait passer les autres en arrière de la barricade, à laquelle on ne laisse qu'une petite ouverture qui sert à la retraite successive, et par un des cavaliers du peloton d'extrême arrière-garde, dès qu'il est menacé d'une charge. Si cette charge s'effectue, on l'attend à la barricade, et on la reçoit avec un feu de mousqueton ou de pistolet.

D. *Quel soin a-t-on lorsqu'on établit des barricades?*

R. De les placer de manière qu'elles ne puissent être facilement tournées; car alors elles nous seraient plus dangereuses qu'utiles.

D. *Si c'est un pont que l'on rencontre?*

R. On le passe rapidement, et l'on tient en arrière. Si le pont est en bois, et qu'on puisse facilement le détruire, on tiraille pour protéger ceux des nôtres qui le détruisent.

D. *Comment se détruit un pont de bois?*

R. En arrachant les poutres qui forment son plancher, et qu'on a soin de jeter sur la rive qu'on occupe, ou en le brûlant. Pour le brûler, on place sous lui de la paille, des fagots, on l'enduit de goudron si l'on peut. Cette opération est toujours lente.

D. *Si c'est un gué qu'il soit utile de détruire, mment s'y prend-on?*

R. S'il est près d'un village, on tâche de réunir es herses qu'on renverse dans le fond de ce gué, en s coulant les dents en l'air. On brise des bouteilles i fond du gué, on jette des arbres en travers de la vière, la tête de ces arbres du côté de l'ennemi, etc. i l'on ne peut détruire le gué, on le barricade comme n défilé.

Si l'ennemi veut forcer le gué, on feint de se retier pour le laisser s'y engager, et lorsque sa tête de olonne est passée, on la charge vigoureusement, et n la culbute dans la rivière.

D. *Si la rivière n'est pas guéable?*

R. On la passe comme il est indiqué au chapitre *étachement.*

D. *Si on la traverse dans un bac, dans des baaux?*

R. On le fait comme il est dit au même chapitre; ulement on défonce les bateaux après s'en être rvi.

Un officier d'arrière-garde ne doit avoir sous ses rdres que des hommes et des chevaux bien dispoibles, parce qu'il ne faut pas que sa marche soit rerdée par des causes individuelles.

Si donc il se trouve avec lui des chevaux trop ibles, il doit s'en débarrasser au plus vite, en les nvoyant au détachement.

D. *Les soins généraux d'un commandant d'arrièrerde sont donc?*

R. De retarder, par tous les moyens que lui sugère son intelligence, la marche de l'ennemi. D'emêcher l'ennemi d'apprécier la force et la composion de nos colonnes, ainsi que la pensée qui résido à leur marche. De modérer l'allure de ses evaux, de manière à ne pas les essouffler, et à raener tout son monde. De ne pas se laisser couper *la troupe qu'il protége*, et d'être constamment en

de diminuer ou d'augmenter leurs forces ; mais les meilleurs gardiens d'un cantonnement, ce sont de nombreux et sûrs espions, et la connaissance exacte des faits politiques. Dans le cas de crainte, un cantonnement se conforme à ce qui est prescrit aux chapitres : *Bivouacs*, *Avant-gardes*, *Grand'gardes*, *Reconnaissances*, etc.

Dans le cas contraire, il se borne à placer les gardes indispensables à pied et derrière des barricades ; à lier toutes ses parties, par une correspondance active, et à indiquer un point de réunion générale pour ses divers détachements.

Les officiers commandant un cantonnement doivent exercer une surveillance active, parce que les hommes habitués à la liberté, au gaspillage, au sans façon de la guerre, sont difficiles à ramener à l'ordre et à son utile économie, au respect de la propriété, aux égards dus à l'habitant.

Il faut que le service marche régulièrement, et que des appels inattendus et fréquents forcent les hommes à la présence.

Il faut que les hommes logent avec leurs chevaux ; que les portemanteaux soient toujours faits, et les effets de harchement et d'armement sous la main des cavaliers.

Que l'activité soit entretenue, et que de fausses alarmes combinées viennent de temps à autre réveiller les dormeurs.

Si des cantonnements sont pris pendant la durée d'un armistice ou après la guerre, il faut que chaque officier détaché connaisse bien et réunisse les ressources de son village, afin qu'il apprécie le temps pendant lequel ces ressources pourront lui suffire. Lorsqu'il voit que bientôt elles seront épuisées, il faut qu'il n'attende pas pour en prévenir ses chefs. En pays ennemi, tout officier de cantonnement doit, aussitôt son arrivée, demander aux autorités du lieu le nom des ouvriers qui peuvent lui être utiles, puis les

en atelier, placer un planton auprès d'eux, et
e travailler à force aux réparations de l'arme-
de l'équipement et de l'habillement. S'il n'a
moyen de payer en argent ces ouvriers, il tâche
faire participer aux distributions de vivres, il
te leurs maisons de logement militaire, etc.
commandant d'escadron qui, même après une
campagne, sort d'un cantonnement de vingt
ans être complétement réparé, est un mauvais
ne.

Quelle est la meilleure manière d'attaquer un nement?

C'est de le surprendre. Pour cela, il faut 1° que
lres pour les apprêts de l'attaque ne soient
qu'à l'instant même où l'on doit monter à
afin que les espions n'aient pas le temps de
ir l'ennemi;
ue des vedettes soient placées dans la direc-
l'ennemi, de manière à arrêter tout espion
chapperait;
ue les hommes sellent leurs chevaux le plus
ment et le plus lestement possible;
ue le détachement formé profite de la nuit
urner le cantonnement ennemi;
ue l'attaque soit vigoureuse et se fasse ainsi
st prescrit au chapitre *des Surprises*.

Si c'est nous qui sommes attaqués à l'impro-

Ne courez pas à vos chevaux. Faites feu par
êtres de vos logements, jusqu'à ce que vous
z vous réunir sur la place d'alarme.

De notre Cavalerie légère dans ses rapports avec notre infanterie.

Si en reconnaissance, à l'avant, ou l'arrière-garde, de l'infanterie se trouve momentanément sous les ordres d'un officier de cavalerie, cet officier doit avoir le plus grand soin d'elle et regarder comme un devoir de la ménager plus que sa propre cavalerie.

Au bivouac, que ses cavaliers fourrageurs partagent en frères avec les fantassins.

Au feu, qu'ils les soutiennent et ne les abandonnent jamais.

Si le terrain s'ouvre, que les cavaliers paraissent en première ligne. S'il se resserre, que l'infanterie marche le plus près de l'ennemi, mais que la cavalerie veille, sur ses ailes, à ce qu'elle ne soit pas coupée, et sur ses derrières à ce que, repoussée, elle trouve un prompt et vigoureux appui.

Si, à l'arrière-garde, cette troupe mixte se trouve attaquée par des forces très-supérieures, qui l'obligent, par prudence, à quitter la route directe, pour en choisir une moins ouverte et sur laquelle la défense ait plus de chances de succès, que la cavalerie consulte avant tout les convenances de l'infanterie, qu'elle règle ses allures sur son pas, sur ses forces.

Que le commandant dirige le détachement du côté où se trouveront des terrains coupés, des taillis, des vignes, des montagnes.

Si un fantassin est blessé, qu'un cavalier lui cède *son cheval*, et s'arme de son fusil, jusqu'à ce que l'on *ait trouvé un* cheval ou une voiture de paysan pour ... *rter* le blessé.

Quand l'instant du repos arrive, que le bivouac soit choisi de manière que l'infanterie soit couverte, et à l'abri d'une surprise de la cavalerie ennemie.

A ce bivouac, plus de vedette, mais bien des factionnaires d'infanterie, et seulement des patrouilles continues de cavalerie.

A l'avant-garde, que l'infanterie soit masquée et ne paraisse que lorsqu'il en sera temps. Cette apparition ménagée fera le plus grand effet sur l'ennemi, surtout s'il ne nous oppose que de la cavalerie.

Une manière excellente de faire débuter son infanterie, c'est de l'embusquer, et d'attirer ensuite la cavalerie ennemie en masse sur l'embuscade; une maison sur une route, une haie, un ravin, une carrière, un taillis, dans une plaine, un mur de jardin à l'entrée d'un village sont d'excellents rideaux pour masquer cette embuscade, surtout si l'infanterie, se pénétrant bien de sa mission, se tait, descend ses armes, ses shakos, s'accroupit, se couche, emploie enfin tous les moyens pour ne dénoncer sa présence que lorsqu'il en est temps.

Que notre cavalerie n'hésite pas alors à dépasser l'embuscade, mais qu'elle se forme rapidement le sabre à la main pour charger vigoureusement et à fond, après la décharge faite à brûle-pourpoint; si elle profite à propos de la surprise de l'ennemi, elle le mènera loin. Si elle ne le taille pas en pièces dans cette affaire, au moins le rendra-t-elle bien plus circonspect; la puissance morale sera pour elle, et il est à présumer qu'il n'entreprendra plus rien d'audacieux avec les mêmes troupes.

Si vous manœuvrez de conserve avec votre infanterie, ayez bien soin de démasquer ses feux de manière à ne pas les gêner ni les paralyser.

En admettant que le détachement se compose *d'un bataillon et de quatre escadrons*, et que vous soyez *forcé de traverser* une plaine, en retraite, mettez au

centre l'infanterie s'échelonnant par demi-bataillon.

A droite et à gauche, placez un escadron en colonne par pelotons, et gardez les deux autres escadrons réunis centralement à cent cinquante pas en arrière.

L'infanterie aura toute la puissance de ses feux. Si elle est menacée, ses deux lignes se ploieront rapidement en carrés échelonnés. Vos escadrons des ailes seront, pour ainsi dire, les bras de ce corps agissant d'ensemble comme un homme. La position centrale des escadrons de réserve leur permettra de se porter en quelques secondes sur les points menacés.

Dès que des accidents de terrain présenteront de bons postes, le carré le plus éloigné de l'ennemi s'y établira, garnira leur ligne, élargira son feu, pour protéger le reste du détachement qui dépassera ce poste, et s'échelonnera à son tour en arrière, laissant l'arrière-garde du 2e demi-bataillon. Si les escadrons des ailes ont souffert, ils seront aussi relevés par ceux du centre dont ils viendront prendre la place.

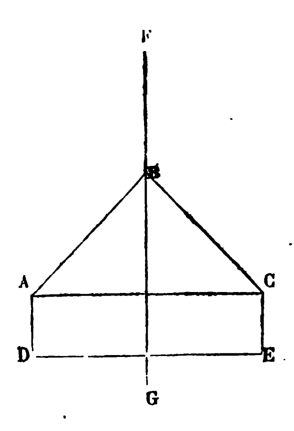
Si l'on ne doit pas s'arrêter, on ne tiendra que peu de temps dans cette position, et la retraite s'exécutera dans le nouvel ordre.

Si la route est bordée d'un côté par des vignes, ou des bois, ou des haies, des fossés, etc., et de l'autre par une plaine, la cavalerie exécutera sa retraite en échelons sur la route ou dans la plaine, et l'infanterie se retirera de même par le côté protégé par les obstacles naturels.

Si l'ennemi, avec des forces très-supérieures, pousse activement notre retraite, la nuit arrivée, l'infanterie ne restera dans notre bivouac que le peu d'heures indispensables à son repos; puis elle filera d'avance, tandis que notre cavalerie, dont la moitié des chevaux restera bridée, entretiendra les feux pour donner le change à l'ennemi, et ne se retirera lentement qu'une heure avant le lever du soleil.

S[illegible] nce et l'audace que nous avons remar-

quées dans l'ennemi nous font craindre qu'il ne profite de la nuit pour dresser des embuscades en arrière sur la route que nous devons suivre le lendemain, nous le préviendrons dans ce dessein en quittant nos bivouacs sans bruit aussitôt que nos feux seront allumés, soit pour aller prendre position beaucoup plus en arrière, et hors de danger, soit en abandonnant la route, et pointant à droite ou à gauche dans une direction que l'ennemi n'aura pu prévoir que nous choisissions.



La *capitale* est la ligne F G, qui partage en deux parties égales l'angle flanqué d'un ouvrage.

Les *faces* sont les côtés A B, B C de l'angle flanqué.

Les *flancs* A D, C E sont en arrière des faces auxquelles ils tiennent, et avec lesquelles ils forment un angle.

La *gorge* D E est l'ouverture qui sert d'entrée à un ouvrage.

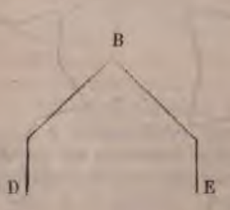
D. *Qu'est-ce que le redan ?*

R. C'est un ouvrage composé de deux faces formant un angle A B C ouvert à la gorge ; il sert à couvrir les grand'gardes, les postes avancés. Son profil est faible.



D. *Qu'est-ce que la lunette ?*

R. C'est un ouvrage composé de deux faces et de eux flancs, et ouvert à sa gorge ; ses dimensions et on profil sont plus forts que ceux du redan.



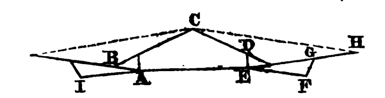
La lunette sert à couvrir les débouchés d'un pont ı de tout autre défilé, une digue, etc.

Par suite de l'ouverture de sa gorge, la lunette doit ujours être soutenue en arrière soit par des troupes, ›it par d'autres ouvrages.

D. *Qu'est-ce que la redoute ?*

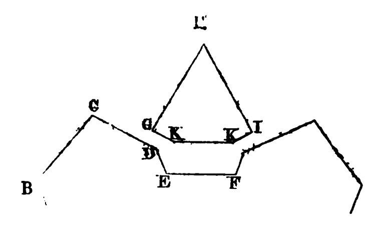
R. C'est un ouvrage entièrement fermé, dont la *me et le profil* varient suivant les circonstances. La *oute est le* plus souvent carrée.

attaques de l'ennemi ; A C sont les *faces*, et C D les *flancs* de la gorge.



Les parties E F et A I qui rejoignent deux bastions s'appellent *courtines*.

Lorsqu'on a le temps et qu'on veut rendre le système de défense plus complet en avant de la courtine E F, on construit une demi-lune G H I K L. L'angle flanqué H doit être à 150 mètres des faces des bastions.



D. *Qu'est-ce que les lignes discontinues ?*

D. Ce sont celles qui laissent entre elles des intervalles propres aux mouvements des troupes. Elles se composent d'ouvrages détachés que nous avons décrits plus haut, qui se flanquent réciproquement.

On peut employer un système de lunettes A B C, redoutes, ou tout autre ouvrage isolé.



Le général Rogniat propose des bastions isolés, re-iés par des batteries formant courtines, avec une ›uverture à l'extrémité des flancs.

Les lignes discontinues sont plus avantageuses que es lignes continues, en ce qu'elles sont propres à l'at-aque comme à la défense. Il importe, dans une re-onnaissance, de signaler l'espèce de lignes, afin d'y ›roportionner les moyens d'attaque.

DÉFENSES ACCESSOIRES.

D. *Qu'est-ce que les palissades?*

R. Ce sont des prismes de bois triangulaires aigui-és par un bout, longs de 2 mètres 8 centimètres à mètres; on les place dans le fond des fossés, à la orge des ouvrages, dans les chemins couverts; on *es plante verticalement* la pointe en haut. Elles sont *'une bonne* défense quand elles ne sont pas vues par *rtillerie.*

D. *Qu'est-ce que les fraises ?*

R. Ce sont les mêmes pièces que les palissades, mais dans une position différente. On les place ordinairement dans les parapets, extérieurement inclinées vers le fond du fossé. Il faut les dérober aux vues de l'artillerie.

D. *Qu'est-ce que les abatis ?*

R. Ce sont des arbres coupés auxquels on laisse seulement les principales branches, qu'on aiguise par le bout. On les place sur les glacis, en avant des ouvrages, ou pour boucher une trouée, ou obstruer un passage. On les entrelace, en présentant le bout des branches à l'ennemi, et on les fixe avec des piquets.

D. *Qu'est-ce que les palanques ?*

R. C'est un ouvrage formé de troncs d'arbres jointifs, derrière lesquels on élève de la terre pour faire une *banquette*, et où l'on pratique, de mètre en mètre, des créneaux pour tirer des coups de fusil.

D. *Qu'est-ce que les trous-de-loup ?*

R. Ce sont des trous coniques de 2 mètres de large et de 1 mètre 65 centimètres de profondeur, au fond desquels est un piquet, et disposés en quinconce sur trois rangs, en avant des ouvrages.

D. *Qu'est-ce que les chevaux de frise ?*

R. Ce sont des poutrelles à quatre ou à six pans traversées par des lances en bois, ferrées par le bou sortant de 1 mètre 65 centimètres. On les place à gorge des ouvrages ou dans les ouvertures des lign

D. *Qu'est-ce que les petits piquets ?*

R. Ce sont des piquets placés irrégulièremen 30 centimètres de distance les uns des autres, in nés du côté de l'ennemi, saillant de 60 centimètr 1 mètre.

D. *Qu'est-ce que les chausse-trapes ?*

R. Ce sont des machines en fer à quatre poi ıètres de longueur, placées de mani ɔujours relevée.

D. *Qu'est-ce que les fougasses ?*

R. Ce sont de petits fourneaux remplis de poudre ı'on enterre de 3 à 4 mètres ; on les charge de rre jusqu'au niveau du terrain, et on les fait sauter ıand l'ennemi est arrivé dessus.

On se sert de bombes pour produire le même effet.

D. *Quel moyen emploie-t-on pour détruire les ›rtes, cloisons, barrières, etc.?*

R. On place de 10 à 20 kil. de poudre dans un sac, ıntre l'obstacle, on le contre-butte de huit à dix sacs terre. On met le feu. L'obstacle résiste rarement. ›rsqu'il est très-fort, on emploie jusqu'à 30 kil.

Des Remontes.

DES MALADIES DES CHEVAUX EN CAMPAGNE ; DE LEUR TRAITEMENT, EN L'ABSENCE D'UN VÉTÉRINAIRE.

D. *Il se peut qu'en campagne vous soyez chargé d'une remonte; quelles sont les qualités les plus essentielles à un cheval de cavalerie légère?*

R. Une santé robuste et de la vigueur.

D. *Ne faut-il pas aussi de la légèreté ?*

R. Sans doute ; mais d'abord un cheval vigoureux, de taille de cavalerie légère, est presque toujours léger, l'adresse n'étant en général que le résultat d'une bonne et égale dispensation des forces. Il ne faut pas commettre la faute de sacrifier les autres qualités à ce qu'on est convenu d'appeler la *légèreté* et la *tournure*. Demander de trop nombreuses qualités à un cheval de remonte payé peu cher, c'est vouloir l'impossible, et risquer d'obtenir des remontes, élégantes en apparence, mais dont à l'user on reconnaît promptement les défauts essentiels.

D. *Comment classez-vous les races pour le service de la cavalerie légère?*

R. Les russes, polonaises et hongroises, de petite espèce danoise, de Litoche, française, ardennaise, et dite allemande.

D. *Je croyais les chevaux allemands meilleurs que les français ?*

R. C'est une erreur : ils sont plus légers peut-être.

plus faciles à dresser, mais ils ont moins de membres, d'aplomb et de durée.

D. *Avez-vous des races, en France, pour les remontes de la cavalerie légère?*

R. Peu de distinctives ; cela tient à l'oubli dans lequel le gouvernement, jusqu'à ce jour, a laissé ce genre de production ; mais, cependant, il existe des espèces dans lesquelles je distinguerais les auvergnate, morvandille, nivernaise, bretonne et béarnaise.

D. *Et la normande?*

R. Elle est trop chère pour la cavalerie légère.

D. *Quelles indications exigez-vous dans un cheval de cavalier français?*

R. Avant tout, corps court, bon coffre, membres vigoureux, corne saine.

D. *Si le cheval a les pieds un peu forts, le refusez-vous?*

R. Non, s'ils sont en proportion avec ses membres. Il y a deux conditions essentielles en guerre, c'est de *marcher* et de *courir;* on marche plus qu'on ne court, et les marches éprouvent davantage les chevaux, et en font périr plus que le boulet. Pour que la cavalerie soit utile sur un champ de bataille, il faut qu'elle soit arrivée sur ce champ de bataille. Un cheval frêle et mince, éprouvé par le poids constant qu'il porte et une nourriture mauvaise et insuffisante, arrive moins sûrement qu'un cheval fort et robuste, ou, s'il arrive, il est exténué à l'instant où l'on a besoin de toute sa vigueur. Les allures d'un régiment, sur un champ de bataille, sont toujours mesurées sur celles des chevaux les moins vites ; ainsi, qu'un cheval ait un galop moyen, c'est tout ce qu'il faut. Le cheval, comme je l'indique, porte, sans souffrir, son cavalier, son harnachement, son équipement, ses vivres; il n'est épuisé ni par la marche, ni par le froid, ni par le chaud ; il bivouaque à la pluie, à la neige, sans perdre l'appétit ; sa corne re-

ien sa ferrure, et il ne manque jamais au ser-
r'il doit faire; d'ailleurs, ses allures prennent
itesse, quand le cavalier qui le monte l'a dressé
il faut.

*Détaillez-nous les maladies qui peuvent affec-
cheval, et les moyens simples de les guérir ou
pendre leurs effets, s'il ne se trouve pas de
aire avec vous en campagne?*

LE CHEVAL EN SANTÉ.

heval en santé est celui dont toutes les fonc-
font bien, qui a le regard vif, le poil lustré,
régulier et qui boit et mange bien.

LE CHEVAL MALADE.

heval malade est celui dont une de ses fonc-
esse; le regard n'est plus aussi vif; il tient sa
sse, ne mange pas comme d'habitude; si on
net à un exercice quelconque, il n'a plus la
vigueur, et a la respiration accélérée; ce pre-
mps est important à saisir, il est quelquefois
nier symptôme de grandes maladies.

Moyens à employer.

itôt qu'on s'aperçoit qu'un cheval n'a plus
ne gaieté, ni son appétit ordinaire, il faut de
i supprimer toute nourriture échauffante, telle
voine et le foin; le mettre à la paille et à
lanche, *composée d'une poignée de son ou de
dans un seau d'eau;* le soumettre à un
e modéré; quelques jours de ce régime suf-
ouvent pour faire disparaître ces symptômes;
uelquefois, il arrive que cet état de maladie
te, que le cheval refuse de manger et de
il est plus triste, tient sa tête basse, a le poil

ique
b

ro
bor
effet,
val à
aître
eau
laven
deux
moye
d'une

Est u
de la
l'inflam
gime su
tion qu
les che
on pra
pointe
tir des
risquer
ner un
du sar
en pile
l'enferm
vinaigre
une heu
du ch
sage

piqué, le flanc agité, les yeux tuméfiés et larmoyants, la bouche chaude.

Traitement.

S'il a la membrane muqueuse de l'œil injectée (*rouge*), que le pouls soit plein, on pratique une bonne saignée à la jugulaire, et si elle produit un bon effet, on la renouvelle le lendemain ; on met le cheval à l'eau blanche nitrée, *faite avec un gros de nitre et une poignée de son ou de farine dans un seau d'eau*, et on lui donne un peu de paille : quelques lavements émollients *avec une poignée de son dans deux pintes d'eau* produisent un bon effet ; ces moyens suffisent quelquefois pour arrêter les progrès d'une maladie.

LAMPAS OU FÈVE.

Est une inflammation de la membrane muqueuse de la bouche ; le plus souvent elle est la suite de l'inflammation de l'estomac. Quelques jours de régime suffisent pour arrêter les progrès d'une affection qui n'est dangereuse qu'en ce qu'elle empêche les chevaux de manger. Si l'inflammation continue, on pratique au palais une légère saignée avec la pointe d'un bistouri, entre les 3[e] et 4[e] sillons à partir des dents incisives : si l'on saignait plus bas, on risquerait de toucher l'artère palatine et de déterminer une hémorrhagie dangereuse : après l'écoulement du sang, on appliquera un mastigadour ; il se fait *en pilant une gousse d'ail avec du poivre et du sel et l'enfermant dans un linge ; tremper le tout dans du vinaigre et le fixer au mors du bridon, le laisser une heure le matin*, une heure le soir dans la bouche *du cheval, et choisir* pour cela l'heure des *pansages.*

L'ANGINE.

Est une inflammation de la membrane muqueuse du larynx et du pharynx (*de la gorge*) ; cette affection est très-dangereuse, et a souvent des suites graves. Elle se reconnaît à la tristesse du cheval, à une toux grasse et douloureuse ; il ne peut pas avaler, il y a écoulement de salive par la bouche, et la gorge est très-endolorie.

Traitement.

Le premier moyen à employer est de tenir le cheval chaudement, le faire boire au blanc tiède, lui pratiquer une bonne saignée ; lui faire prendre *des bains de vapeur ainsi composés : Une livre de feuilles de mauve bouillies dans quatre pintes d'eau ; en faire respirer la vapeur en plaçant le vase sous la tête du cheval qu'on couvre d'une couverture pour empêcher la déperdition de la vapeur* ; lui faire aussi prendre des *gargarismes d'orge miellés qu'on fait avec une décoction de deux poignées d'orge pour quatre pintes d'eau, en y ajoutant un demi-verre de vinaigre et une livre de miel. Il faut injecter ce gargarisme, toujours tiède, avec une seringue.*

Si la maladie continue, il faut placer un séton *en faisant une incision à la peau du poitrail que l'on pince avec la main gauche en l'attirant à soi de manière qu'elle se double sous vos doigts, la traverser avec une lame bien tranchante, en ayant soin de ne pas léser les muscles ; passer par les deux ouvertures un ruban de fil enduit d'onguent basilicum, nouer les deux bouts* de ce ruban ; laver le séton tous l[illegible]rs *en le graissant* avec le même onguent tous les [illegible]s.

LA GOURME

Est une affection des jeunes chevaux. Elle présente à peu près les mêmes caractères que l'angine, excepté que les glandes de l'auge (*ganache, dessous des mâchoires*) sont engorgées ; il y a jetage par les naseaux d'une matière blanchâtre qui ne s'attache pas ; les yeux sont larmoyants, le cheval tousse avec difficulté.

Traitement.

Il faut supprimer l'avoine et le foin, mettre le cheval à l'eau blanche tiède, donner un électuaire *composé de quatre onces de poudre de réglisse ou de guimauve pour une livre de miel qui sont suffisantes pour un jour.* (*Ce médicament est donné au moyen d'une palette en bois, qui le porte dans la gorge.*) Tenir le cheval chaudement ; si la maladie fait des progrès, appliquer un séton et les bains de vapeur.

LA MORVE

Est une maladie mortelle. Quand elle est bien déclarée, elle présente à peu près les mêmes caractères que la gourme, et on l'a souvent confondue avec cette affection. Elle n'attaque que les chevaux faits. Elle se reconnaît à un jetage par un naseau d'une matière verdâtre qui s'y attache, avec une glande du même côté ; le cheval n'en est pas incommodé, il continue à bien manger.

Traitement.

La première obligation à remplir, quand un cheval jette, est de le séparer des autres ; le mettre à l'eau blanche et à la paille ; quelquefois une bonne saignée

des bains de vapeur, un séton au poitrail sont suffisants pour arrêter les progrès de la maladie.

LE FARCIN

Est une maladie contagieuse qui se manifeste par des boutons qui tiennent au tissu cellulaire, et suivent ordinairement le trajet des veines ; la première chose à faire est de séparer le cheval, de le mettre au régime.

La cure est très-longue.

LA GALE

Est une maladie de la peau qui se montre par de petits boutons terminés en pointe, qui occasionnent une grande démangeaison, et déterminent le cheval à se frotter ; elle est toujours la suite de la malpropreté.

Traitement.

Cette maladie étant très-contagieuse, il faut séparer le cheval, le mettre au régime, laver les boutons avec une décoction émolliente, ensuite avec de l'eau de lessive ou une dissolution de sulfure de potasse ou de tabac ; administrer de légers purgatifs à l'intérieur, et faire de bons pansages, en ayant soin de ne pas écorcher les boutons.

LES DARTRES.

Phlegmasies cutanées (*inflammation de la peau*) ordinairement chroniques, caractérisées par de petits boutons rouges, vésiculeux, réunis en plaques plus ou moins larges, communément arrondies, avec plus ou moins de démangeaisons, sur lesquelles se forme une espèce de croûte, ou une sécrétion ichoreuse (*jaunâtre*).

Traitement.

Il est prudent de séparer le cheval affecté de dartres, le mettre au régime, faire des *onctions mercurielles d'une once de mercure mêlée avec quatre onces de graisse, qui peuvent suffire pour le pansement d'un cheval pendant quinze jours,* et purger le cheval.

LE ROUVIEUX

Est une démangeaison qui survient à la crinière, et y est occasionnée par la malpropreté.

Traitement.

Il faut tenir cette partie bien propre, la laver avec de l'eau de lessive ; ces soins suffisent pour arrêter les progrès de la maladie.

GASTRITE (INFLAMMATION D'ESTOMAC).

Cette maladie est caractérisée par un malaise général ; le cheval ne mange plus, a le poil piqué, devient triste, a la bouche chaude, et la membrane muqueuse de l'œil colorée en jaune, caractère essentiel de cette maladie ; quelquefois elle se complique de l'inflammation de l'intestin, et porte alors le nom de *gastro-entérite* ; c'est une affection très-longue et dangereuse, dont on prévient les suites en soumettant le cheval au régime le plus sévère.

Traitement.

On ne doit donner que de l'eau blanche, et pratiquer de légères saignées, répétées ; administrer des *décoctions émollientes miellées.*



bouchonner, administrer des lavements d'e des breuvages émollients nitrés, *préparés a de nitre dans deux pintes de décoction é* pratiquer une saignée ; si la colique con le cheval n'urine pas, il faut introduire sa le rectum et comprimer légèrement la vess vant en arrière ; ce moyen fait effectuer l' de l'urine, mais il demande de grandes pr il faut se couper les ongles, et s'huiler le b

LA PÉRITONITE

Est l'inflammation du *péritoine* (*membra pisse l'abdomen* (*ventre*) *et enveloppe les* elle présente à peu près les mêmes caractè coliques. Elle est occasionnée le plus souv arrêt de transpiration, ou quand les cheva chaud et qu'ils boivent de l'eau froide ; le de temps après devient triste, se couche, regarde son flanc, et a la membrane muque (*conjonctive*) très-rouge.

Traitement.

Il importe de connaître la cause ; si c'e de transpiration, on la ranimera par la et le bouchonnement sous le ventre ; on a des breuvages émollients *miellés* (*de graine de mauve*), des lavements d'eau de son ; on une forte saignée, et on la renouvellera, s duit un bon effet ; on peut sans crainte t livres de sang à la première saignée.

LA PLEURÉSIE

Est l'inflammation de la plèvre (membr *pisse la poitrine et enveloppe* les poumo causée le plus souvent par des arrêts de tr nnaît à la difficulté que le ch

l'inspiration, qui est très-douloureuse ; il tousse difficilement et avec douleur, tient sa tête basse, a le pouls serré, et ne mange plus.

Traitement.

Pour faire cesser la cause qui la produit, il faut mettre le cheval dans une écurie bien chaude, le faire boire au blanc tiède, le bouchonner sous le ventre, lui retirer toute nourriture, donner des breuvages émollients miellés, toujours chauds, et des lavements d'eau de son ; si ces moyens ne réussissent pas, pratiquez une bonne saignée que l'on peut renouveler deux et trois fois, faites prendre du miel avec la poudre de réglisse, passez un séton au poitrail, et faites prendre des bains de vapeur.

LA PNEUMONIE

Est l'inflammation de la *plèvre* et du *tissu pulmonaire ;* elle est produite par la grande quantité de sang qui se porte aux poumons, et occasionnée par des arrêts de transpiration et souvent par l'influence atmosphérique ; elle se reconnaît à la grande difficulté qu'a le cheval de respirer ; il tousse avec peine, a le flanc agité, le poil piqué, baisse la tête, et ne mange pas.

Traitement.

Tenir le cheval chaudement, le bien couvrir, ne le soumettre qu'à l'eau blanche tiède miellée, des breuvages et des lavements émollients. Si les symptômes augmentent, pratiquer une bonne saignée, donner le miel et la poudre de réglisse, les lavements de décoction de son, passer un séton au poitrail ; le plus souvent en employant ces premiers moyens à temps, on triomphe de la maladie.

cela ne réussit pas, il faut employer le
le régime, les lotions d'eau de sureau. U
gnée suffit souvent pour en arrêter lès p

FLUXION PÉRIODIQUE.

Ainsi nommée parce qu'elle se reno
taines époques ; elle présente dans son
mêmes symptômes que l'*ophthalmie* ; m
jours après il y a trouble de l'humeur a
mière humeur de l'œil, celle qui est
et qui n'existe jamais que dans l'ophtha

Traitement.

Une fois la fluxion bien déclarée, il est
obtenir la cure ; seulement on a remarqu
gement de climat, un régime bien ordonn
saignées et des purgatifs doux diminue
de l'accès.

LA CATARACTE.

Est l'opacité du cristallin. Presque tou
funeste de la fluxion périodique, elle est
incurable quand elle est bien prononcée.

LA GOUTTE SEREINE

Est la paralysie du nerf optique ; l'
son brillant ordinaire, et, malgré cela, l
privé de la vue. Cette affection est très-
connaître, et l'on n'y parvient que par
connaissance de l'œil, dont le fond est
pille non contractée.

MALADIES EXTERNES,

PLAIES ET ACCIDENTS DIVERS.

LA TAUPE

Est une inflammation qui survient à l'extrémité supérieure de la tête (*nuque*); elle est le produit d'un coup sur cette partie, ou d'une têtière trop juste, qui occasionne un engorgement et une douleur très-aiguë, le cheval ne peut plus rien supporter, et se renverse en arrière quand on veut le brider.

Traitement.

Pour détruire la cause de ce mal, il faut lotionner la partie avec de l'eau de mauve et empêcher le cheval de se frotter ; lui mettre un collier au lieu de licol, et ne pas le brider.

MAL DE GARROT.

Affection très-dangereuse ; il est occasionné par une compression trop forte sur cette partie, produite par la selle qui y porte maladroitement, ou par la mauvaise disposition de la couverte; cette maladie est toujours très-dangereuse, et détermine une inflammation souvent longue, et qui met le cheval dans l'impossibilité de servir davantage à la cavalerie.

Traitement.

Il faut, pour détruire la cause, ne rien faire porter au cheval garrotté; dès le principe, faire sur la partie des frictions spiritueuses *d'un demi-litre d'eau-de-vie mêlée avec une once de savon* ; si l'engorgement persiste, appliquer un vésicatoire composé de térébenthine et de sublimé (*huit onces de térébenthine*

Venise, deux gros sublimé corrosif) ; oindre la malade après l'avoir rasée.

MAL DE ROGNON.

Engorgement des reins, produit par une c sion sur cette partie, presque toujours de la f cavalier qui n'apporte pas assez de soin en sell cheval et en paquetant.

Traitement.

On fait cesser la cause en mettant le po teau aux bagages ; relever la schabraque pour ne frotte pas sur la partie malade, tenir cett bien propre ; si la peau n'est pas entamé des frictions spiritueuses sur la partie malad a plaie, la tenir propre et la panser avec des sèches.

PLAIES D'ARMES A FEU.

Elles produisent une commotion qui est t dangereuse pour le cheval qui en est atteint gravité augmente suivant les parties qu'elles a

Traitement.

La première indication à remplir est de tâ retirer le projectile autant que la partie peut mettre ; s'il survient un engorgement consi on agrandira l'ouverture de l'entrée et celle d tie ; on pansera la plaie avec des étoupes, et gestif simple, composé d'une *once de térébentl lée d'un jaune d'œuf* ; on mettra le cheval blanche et à la paille ; quelquefois on pourr quer une légère saignée.

COUPS DE SABRE.

Ils ne sont dangerenx qu'autant qu'il y a section des vaisseaux ou des tendons ; mais s'il n'y a que la peau de divisée, il faut s'empresser de la réunir par le moyen d'une suture, *en recousant les bords de la plaie avec une aiguille courbe et du fil ciré* ; mettre le cheval au régime et lui faire garder un repos absolu.

L'ÉCART

Est la distension des ligaments qui unissent l'articulation scapulo-humérale (*première articulation de l'épaule*), affection de longue durée et très-difficile à guérir ; elle provient d'une chute, ou quand en tournant, ou se relevant, le cheval glisse.

Traitement.

Il faut lui faire garder le repos le plus absolu, sur une bonne litière ; faire des frictions sur l'articulation. Pour cela, mettez dans une bouteille ordinaire (*quatre onces d'essence de térébenthine, quatre onces d'eau-de-vie camphrée, un gros d'extrait de saturne, et remplissez la bouteille de vinaigre*), frottez en rond la partie malade pendant un quart d'heure, et ayez soin de bien remuer la bouteille chaque fois que vous vous servirez de son contenu.

EFFORT DE HANCHE

Est la distension des ligaments coxo-fémoraux (*première articulation de la hanche*) ; elle est aussi dangereuse que celle de l'épaule, et se traite de la même manière.

EFFORT DE BOULET

Est la distension des tendons et ligaments qui un

sent cette articulation. Cette affection, ainsi que l(précédentes, entraîne la claudication (*boiterie*), et traite de la même manière.

L'ENCHEVÊTRURE.

Lorsque le cheval se prend le paturon ou la cuis avec la longe de son licol, ce mouvement occasion un frottement et même des plaies qui sont assez dil ficiles à guérir.

Traitement.

Pour obtenir cette guérison, lavez la partie mala avec de l'eau blanche, *faite de trente à quaran gouttes d'extrait de saturne dans une bouteille d'ea* et lotionnez-la plusieurs fois par jour; les cor gras ne conviennent nullement pour cet acciden quand il y a une trop grande inflammation, lotion nez la partie avec de l'eau de mauve.

CREVASSES. EAUX AUX JAMBES.

Elles sont le plus souvent produites par la malpr preté ou les mauvaises habitations ; sont difficiles guérir, et font boiter le cheval ; elles surviennent au paturons et aux boulets.

Traitement.

Il faut tenir les parties affectées bien propres, l débarrasser des croûtes qui s'y forment, couper poil, et, dès le principe, laver les plaies avec de l'e blanche ; si elles deviennent inflammatoires, les l tionner avec de l'eau de mauve, et quand l'inflamm disparu, graisser avec une pommade comp *saindoux et de* vert-de-gris (huit onces de s de vert-de-gris mêlés ensemble).

MALADIES DU PIED.

—

LES ATTEINTES

Sont des meurtrissures avec ou sans déchirement, produites, soit par un des autres pieds, soit par un corps étranger : elles ne demandent que des soins de propreté ; et si elles sont négligées, elles dégénèrent en javarts.

LES JAVARTS.

Tumeurs phlegmoneuses (*inflammatoires*) ; se distinguent en raison des parties qu'ils affectent, en *cutané, tendineux, encorné, cartilagineux.*

Le premier, que l'on nomme javart simple, a son siége dans le corps même de la peau, et se guérit par des soins de propreté.

Le javart tendineux affecte les tendons fléchisseurs ou la gaîne tendineuse (*gaîne recouvrant les tendons*).

Traitement.

Le repos absolu, des bains et de cataplasmes émollients (*faire bouillir du son ou des mauves, les mettre dans un linge et les appliquer sur le pied en l'enveloppant*) suffisent pour en arrêter les progrès.

Le javart encorné, parce qu'il a son siége sous la corne, survient à l'un des quartiers ; il requiert l'opération du javart encorné.

Le javart cartilagineux, caractérisé par la carie du cartilage latéral de l'os du pied, est le plus dangereux de tous, et requiert l'amputation de ce cartilage. Tous ces javarts sont le plus souvent occasionnés par des atteintes négligées : aussi le premier soin à prendr

quand un cheval a reçu une atteinte, es
plaie au net, en coupant les poils et les l
peau ou de corne, et d'exercer sur la plai
pression avec des étoupes imbibées d'ess
rébenthine et une ligature.

LES SEIMES

Sont des divisions du sabot qui suivent
de ses fibres, et se distinguent, selon leur
en soies, en seimes, en pieds-de-bœuf, e
quartes, ou en quartier.

Les premières, qui ont leur siége à la p
viennent le plus souvent aux pieds postér

La seime-quarte attaque presque toujou
tier interne des pieds de devant, parce
plus faible ; en général, les pieds dont l
sèche sont ceux qui sont le plus exposés a

Traitement.

Il est un moyen d'y remédier, c'est d
de les graisser souvent avec de l'onguent de
posé d'une livre de saindoux, quatre onc
jaune, deux onces de térébenthine, deux g
d'olive, le tout fondu ensemble ; on empl
cambouis.

LA FOURBURE

Est une affection grave du tissu réticul
par les conduits sanguins), dans lequel se
une inflammation plus ou moins grave. C
die est toujours déterminée par des accic
...rs, ou par une nourriture trop échauf
...longue par des temps chauds peut
... se reconnaît à la difficulté que
...r ; il ne s'appuie que difficile

membres, ne pose que sur les talons, ne marche que lorsqu'on l'y force, tient la tête basse, et ne prend aucune nourriture.

Traitement.

Il consiste principalement à extraire du sang. Pratiquer de fortes saignées, mettre le cheval dans l'eau de rivière pendant des heures entières, faire des frictions d'essence de térébenthine aux boulets et aux reins ; le mettre à l'eau blanche nitrée, lui administrer des lavements émollients nitrés.

LA FOURCHETTE ÉCHAUFFÉE.

Cette altération consiste dans le suintement d'une humeur noirâtre qui séjourne dans le vide de la fourchette, et peut la pourrir.

Traitement.

Il faut nettoyer la fourchette, la parer, et y appliquer des plumasseaux (*petite bande formée par des étoupes*), imbibés d'essence de térébenthine.

LA FOUCHETTE FOURBUE.

Affection qui est du même genre que la précédente, seulement portée à un plus haut degré ; elle requiert le même traitement.

LE CRAPAUD

Est un ulcère rongeant qui altère, change le tissu de la fourchette, et même de la sole, d'où s'écoule une humeur âcre et fétide. Les boues âcres, les fumiers, les urines peuvent donner cette maladie.

MALADIES CAUSÉES UNIQUEMENT
FERRURE.

LA PIQURE.

Intromission, dans le vif, d'un clou que et que l'on retire avant de le *brocher* con cette piqûre donne quelquefois écouler gouttes de sang et à une sensibilité de la val. L'accident résultant de la piqûre se d nairement sans suite fâcheuse ; cependan de ne pas mettre le clou, et de verser dans (*trou du fer destiné à loger la tête du clo* gouttes d'essence.

L'ENCLOUURE.

Même genre d'accident que le précéden férant qu'en ce que le clou reste impla pied, ce qui est plus grave ; elle requiert soins, et quelquefois on est obligé de cheval.

LA SOLE BRULÉE.

Accident produit par un fer rougi ou chauffé, que le maréchal tient sur la sole.

On reconnaît que la sole a été brûlée parant le pied on trouve la corne criblée trous (*pores ouverts*), desquels suinte u séreuse et jaunâtre.

Les pieds plats ou combles y sont très-

Traitement.

Il faut déferrer le cheval, parer le pied quer le cataplasme de son.

LA SOLE ÉCHAUFFÉE.

Elle ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle est portée à un degré moins élevé ; reconnaît les mêmes causes et requiert le même traitement.

LES COUPS DE BOUTOIR DANS LA SOLE.

Ils produisent des entamures plus ou moins grandes et profondes, causent de la douleur et font boiter le cheval.

Traitement.

Il faut dégager la corne, la panser avec de l'eau-de-vie et des étoupes : une règle générale, en ferrure, c'est de faire le fer pour le pied et non le pied pour le fer, comme font beaucoup de maréchaux ; de parer également le pied et d'y appliquer un fer qui porte partout, sans cela le cheval n'est plus d'aplomb.

DES APLOMBS.

On entend par *aplomb* la répartition régulière de la masse du corps sur les quatre extrémités destinées à la soutenir. La justesse de l'aplomb exige une position de ces membres telle que la ligne de gravitation des différents centres de gravité passe par un point de la base.

On a démontré que, dans un cheval bien conformé, une ligne verticale, tirée du sommet du garrot à terre, passera sur la pointe du coude ; une ligne tirée du tiers supérieur et postérieur de l'avant-bras à terre, doit partager en deux parties égales tous les rayons du membre, et, par conséquent, tomber à peu près au milieu de la surface du pied.

Une ligne mesurée de l'articulation scapulo-humérale (*articulation supérieure* de l'épaule), répondr

afin d'éviter que le changement du régime ne soit trop brusque et ne produise des accidents.

Manière de l'administrer.

Le vert doit être donné peu à la fois et souvent, d'heure en heure, et l'on doit avoir soin de retirer l'ancien pour ne pas dégoûter les chevaux ; celui de prairie convient mieux les huit ou dix premiers jours, parce que son effet est plus purgatif ; ensuite, on administre la luzerne ou le trèfle : ce dernier vert demande de grandes précautions, parce qu'il est très-échauffant, et produit des accidents graves ; on y remédie en le mélangeant avec de l'herbe de pré ; les chevaux qui engraisseraient trop vite devront être saignés.

La promenade est indiquée tous les jours pour les chevaux au vert, ainsi que les bains, quand le temps le permet.

INSTRUCTION MÉDICALE.

Cette Instruction est divisée en trois parties : la première traite de quelques articles d'hygiène militaire ; la deuxième parle très-succinctement d'un petit nombre de maladies internes et externes ; et la troisième enseigne à préparer et administrer les médicaments que nécessitent ces mêmes maladies.

On y trouve décrite la manière de donner les premiers soins au soldat avec les seules ressources que les localités peuvent fournir et sans les secours des médecins.

J'ai eu soin, pour être compris facilement, d'employer, le plus possible, des termes généralement connus, ou des expressions qui remplacent le sens des mots techniques.

Nota : Les chiffres placés entre deux parenthèses renvoient à la troisième partie de l'Instruction médicale : ils y indiquent les médicaments dont on doit faire usage.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'HYGIÈNE MILITAIRE.

L'hygiène militaire est cette branche de la médecine qui a pour objet la conservation de la santé du *soldat.*

Elle détermine la manière dont il doit user de
hoses qui lui sont nécessaires, et comment il pe

modifier ou détruire les causes des mala
agissent sur lui.

CHAPITRE PREMIER.

Des précautions à prendre envers les recrue de leur arrivée aux corps.

On doit avoir l'attention, autant que possib placer ensemble les jeunes gens d'un même le soldat, se trouvant parmi ses compatriotes parlent son patois et partagent ses habitudes, beaucoup moins la gêne de son nouvel état. Il éviter aussi de trop le fatiguer, et faire en s que le travail qu'il fait journellement soit en rap avec ses forces. Par ce moyen, il s'accoutume à peu aux fatigues militaires sans que sa santé souffre.

En adoptant cette mesure, qui est très-praticab on empêchera le développement de bien des ma dies qui naissent des affections morales tristes, et la fatigue, et on ne dégoûtera point du service milita beaucoup de jeunes gens remplis, à leur début, la meilleure volonté.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des vêtements.

Art. 1er. Pour compléter l'habillement des ca liers, il serait nécessaire d'y ajouter une ceint en laine appliquée sur le bas-ventre et serrée a modération ; elle préviendrait souvent les hern des parois de cette cavité, maladies si commu chez eux. Les cavaliers pouvant se trouver dans nécessité de faire de longues marches, difficiles rapides à pied, éprouveraient encore un grand [illegible]ge.

La ceinture a aussi la propriété de tenir le ventre chaudement et de le garantir de l'impression de l'humidité et du froid, causes si ordinaires de maladies, surtout à la guerre. Un général habile en fit porter à ses soldats qui étaient bivouaqués sur les rives de l'*Èbre* entre *Tortosa* et *Amposta*. Par cette mesure, il arrêta les progrès d'une diarrhée avec coliques violentes, qui épuisait son armée et qui s'était développée sous l'influence des causes que je viens de nommer.

Art. 2. Le suspensoir n'est pas moins utile aux cavaliers; c'est un moyen efficace pour empêcher que les organes de la génération ne soient froissés dans les grands mouvements du cheval, et les préserver des maladies qu'un pareil accident peut occasionner.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des boissons.

Art. 1er. Toute eau qui n'a point de goût désagréable et qui dissout bien le savon, est bonne à boire et propre à tous les usages de la cuisine. L'eau qui ne réunit point les conditions requises doit être sévèrement interdite aux soldats.

Si l'on était forcé de boire de l'eau de mauvaise qualité, il faudrait la mêler avec le vin, l'eau-de-vie, avec le vinaigre, ou toute autre liqueur acide propre à cet usage.

Dans les lieux où l'on serait réduit à boire de l'eau stagnante ou bourbeuse, il serait utile, pour ne point s'exposer à avaler des sangsues, de la passer dans un linge. Lorsque cet accident arrive, on s'en débarrasse en buvant largement de l'eau dans laquelle on fait dissoudre du sel de cuisine.

Si l'on manquait d'eau, on ferait mâcher aux militaires des tiges, des feuilles d'arbres, d'arbrisseaux

des racines de différentes plantes, et à défaut de ces moyens on promènerait dans la bouche des morceaux de balle de fusil, de petits cailloux, etc., afin d'y attirer une grande quantité de salive qu'on avale pour se désaltérer. Les bains de mer diminuent aussi la soif.

Art. 2. L'eau-de-vie prise avec excès est très-nuisible aux soldats ; mais l'usage modéré de cette boisson peut être avantageux dans plusieurs circonstances du service : elle convient particulièrement pendant les nuits froides et humides de l'hiver. Pendant les chaleurs de l'été, elle est également utile dans les marches et dans les grandes manœuvres, pour soutenir le ton des organes, et arrêter les sueurs abondantes qui épuisent les forces et qui rendent le refroidissement extrêmement dangereux ; mais, dans ce dernier cas, il faut mêler une partie d'eau-de-vie avec six à sept fois autant d'eau. Cette boisson est excellente.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des marches.

Art. 1er. Si la troupe en marche doit loger dans un édifice public, le chef du corps doit s'y rendre le premier, pour s'assurer s'il réunit toutes les conditions de salubrité. S'il a été infecté par des hommes atteints d'une maladie contagieuse, il faut aviser au moyen pour loger la troupe autre part, dût-elle bivouaquer, plutôt que de s'exposer au danger de la contagion.

Art. 2. Lorsque la troupe marche en été, elle doit faire en sorte d'être arrivée au gîte avant l'ardeur du soleil. Si elle était obligée de voyager toute la journée, il conviendrait de faire deux grandes haltes : car la fatigue réunie à la forte chaleur peut déterminer, même chez les soldats robustes, des attaques d'apoplexie, accident qu'on a vu arriver en Espagne, et lor[illegible]nament encore à Alger.

Art. 3. Quand elle est en marche en hiver, pendant un froid très-rigoureux, on doit empêcher soigneusement les hommes qui paraissent engourdis, de rester en arrière pour se coucher ; sans cette prévoyance, ils s'endormiraient aussitôt et passeraient inévitablement du sommeil à la mort. Lorsque le froid produit ces funestes effets, on doit faire accompagner les soldats jusque dans leurs gîtes, et leur recommander de ne point s'approcher subitement du feu. Mais ils feront bien de boire, en arrivant, un mélange bien chaud d'un quart de vin avec trois quarts d'eau. Si un homme a quelque partie gelée, il faut la frotter doucement avec de la neige, ou laver avec de l'eau à la glace et ne l'approcher du feu que lorsqu'elle aura recouvré la chaleur et le mouvement (Voir *Asphyxie par le froid*).

Art. 4. Lorsqu'une troupe doit faire halte, il est nécessaire de choisir, autant que les circonstances le permettent, savoir : en hiver un endroit découvert, sec, exposé aux rayons du soleil, et à l'abri du grand vent ; en été les lieux ombragés, pas trop frais, voisins des bois ou des rivières ; mais quelle que soit la saison, il faut s'éloigner principalement des endroits marécageux et des terres nouvellement remuées.

Arrivés à la halte, les militaires qui auront très-chaud ne devront étancher leur soif qu'après quelques instants de repos ; ils ne quitteront point leurs habits pour s'exposer à la fraîcheur de l'air. Cet avertissement s'adresse particulièrement à l'homme en sueur.

Art. 5. Les militaires qui voyagent dans un pays aride et chaud, sont ordinairement très-altérés; l'eau qu'ils boivent avec avidité provoque chez eux des sueurs abondantes qui ne font que les affaiblir et augmenter la soif. Il faut, pour obvier à cet inconvénient, qu'avant de partir du gîte, le chef de corps ordonne à tous les militaires de se pourvoir de bo

vinaigre, ou mieux encore d'eau-de-vie, pour
ler avec de l'eau. Par ce moyen, ils se désalté
plus facilement, et empêcheront le développ
de bien des maladies souvent fort graves.

Art. 6. A la fin des marches, surtout pend
chaleur, il faut recommander aux soldats de se
le visage et les yeux. Ils doivent aussi se lave
pieds toutes les fois que les circonstances le
mettent. En été, au séjour comme en garnison
se baigneront de temps en temps dans une
courante. Le moment le plus convenable pour
bain, est le matin avant déjeuner, et non ap
l'exercice, ou après une longue marche.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du campement.

Art. 1er. Le terrain le plus convenable pour le campement est une plaine sablonneuse, sèche, bien découverte, un peu inclinée vers le midi ou l'orient, au bord d'une rivière ou d'un ruisseau, à la proximité d'un bois.

Il ne faut jamais, si on le peut, camper sur un terrain humide entouré de marais. Si l'on ne peut éviter cette fâcheuse nécessité, on doit pratiquer des fossés dans diverses directions pour donner de l'écoulement aux eaux.

Le voisinage d'une rivière est très-utile à un
camp, non-seulement pour fournir la boisson des
hommes et des chevaux, mais encore pour entrete-
ir la propreté et pour faciliter le renouvellement
e l'air. On doit indiquer divers points de puisage à
partie supérieure du cours de l'eau suivant le be-
in de la troupe ; l'abreuvoir doit être fixé au-des-
us ; vient ensuite le lavoir pour le linge des soldats.
doit établir les boucheries à la partie inférieure.
ssaire de placer des gardes à ces divers poi

pour y mettre de l'ordre ; si l'eau de rivière est trouble, on peut creuser, à quelque distance du bord, des puisards qui fournissent une eau filtrée à travers les terres. On doit jeter deux madriers sur ces excavations afin que les hommes puissent tirer de l'eau à leur aise sans avoir à craindre l'éboulement des bords.

Un bois est très-essentiel pour fournir le combustible nécessaire aux cuisines et aux feux de bivouac. On ne doit pas oublier cependant que le sol des grandes forêts est toujours humide, et l'on doit s'en éloigner à une certaine distance pour ne point contracter des fièvres produites par l'humidité. En 1809, avant la bataille de *Raab*, le général Séras, se dirigeant vers cette dernière ville, fit bivouaquer toute sa division, pendant une nuit seulement, dans une grande forêt ; le lendemain, au moment du départ, un nombre considérable de militaires étaient atteints de fièvres.

Art. 2. Les troupes campées doivent loger dans des baraques ou sous des tentes : celles-ci sont insupportables en été pendant le jour à cause de la chaleur étouffante qu'on y éprouve ; en hiver elles ne garantissent point suffisamment contre le froid et l'humidité. Les baraques sont d'un meilleur usage ; elles sont plus spacieuses, plus élevées, et doivent être percées d'une fenêtre opposée à la porte.

Tous les soldats doivent coucher dans leurs tentes ou baraques respectives. On doit leur défendre par un règlement de police d'en sortir en chemise ou nu-pieds pendant la nuit. Cette mauvaise pratique est une des causes de la dyssenterie qui ravage si souvent les armées.

La paille qui forme le coucher du soldat doit être renouvelée et brûlée tous les quinze jours. Si l'on néglige cette précaution et si l'on garde cette paille pour faire de la litière, elle devient un foyer de corruption qui communique le typhus aux hommes.

Les excréments et les débris des animaux abattus à la boucherie du camp doivent être enfouis profon-

dans un plus con...
choisir un plus ce changement, ren...
permettent pas ce changement, renou...
vigilance pour les soins de propreté, ren...
vent la paille et la brûler, diminuer le nom...
hommes dans chaque tente, et envoyer à l...
dès le premier jour, tout soldat malade.

Dans l'hiver, les camps ne sont plus te...
l'on s'obstine à y rester malgré la pluie et...
le typhus et les inflammations de poitrin...
ravages effrayants.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des bivouacs.

Les bivouacs doivent être établis, au...
sible, sur un terrain qui réunisse les...
diquées à l'article *Campement*.

La troupe qui bivouaque devrait re...
ble ration d'eau-de-vie. Celle qui en...
voie beaucoup moins de malades au...
celles qui sont réduites à l'eau pou...
dans les car...

Il arrive quelquefois dans le voisinage d...
par un froid vif, que le voisinage d...
... faire des feux de bivouac ;...
... doit éviter de se...

être non-seulement bien vêtus, mais encore être plus abondamment nourris que dans les pays chauds. Le froid produit chez eux un besoin impétueux de prendre des boissons spiritueuses : il convient de satisfaire ce besoin. On devrait donc accorder aux troupes un supplément de vivres et d'eau-de-vie, toutes les fois que la campagne se prolonge au delà du mois d'octobre dans un climat froid. Les militaires boiront l'eau-de-vie à petite quantité comme elle leur sera distribuée, et se garderont bien d'en réunir plusieurs rations pour les boire à la fois.

Ceux qui, dans la retraite de *Moscou*, ne s'imposaient pas cette loi, mouraient subitement en buvant cette liqueur. Si on néglige de prendre toutes ces précautions, le froid épuise les forces du soldat, et des maladies meurtrières se déclarent.

Art. 2. Dans les pays chauds du midi de l'Europe, on doit, autant que possible, éloigner les armées des pays marécageux. Si l'on est forcé d'y séjourner, il faut loger les troupes dans des habitations élevées, leur faire porter des vêtements chauds, et leur donner une ration supplémentaire de vin et d'eau-de-vie. On doit, en outre, diminuer le service de nuit, et contraindre tous les soldats qui ne sont pas de service, à rentrer dans leurs logements au coucher du soleil. Dans ces circonstances défavorables, les exercices et les manœuvres doivent être moins fréquents et d'une durée beaucoup plus courte que dans les cas ordinaires, et l'on doit choisir, pour manœuvrer, le terrain le plus sec. On ne doit faire partir les soldats pour la manœuvre qu'après le déjeuner.

SECONDE PARTIE.

PREMIÈRE SECTION.

MALADIES EXTERNES.

DE L'INFLAMMATION.

Lorsqu'une partie offre de la douleur, dı
ment, de la rougeur, et une chaleur plus f
de coutume, elle est enflammée ; souvent il y
celle-ci alors est produite par l'inflammatioı

Traitement.

Appliquez, selon l'étendue de l'inflam
quinze, vingt ou trente sangsues sur la pa
lade. Lorsque le sang aura bien coulé, il f
couvrir d'un cataplasme émollient (n° 16), q
nouvellera deux fois par jour ; faire usage d
sons (n°s 1 et 6), ne point manger et garder l

FURONCLE (CLOU).

On reconnaît le clou à une tumeur qui se dé
promptement, qui est dure, chaude, doulour
couleur rouge, terminée en pointe, et dont la
située profondément dans la peau. Arrivé à s
rité, le clou fournit une petite masse de
épaisse nommée *bourbillon*. Le furoncle prod
fois des engorgements des glandes de l'aine
faut pas confondre avec les *bubons* (poulains
riens. A mesure que le clou guérit, cet engor
des glandes se dissipe.

Traitement.

ner l'inflammation locale au moyen

plasmes émollients (n° 16), de l'onguent de la mère, du suif ou de la graisse non salée. Les cavaliers, surtout ceux qui ont la peau fine, doivent porter des caleçons pour empêcher que le frottement de la laine sur la peau ne produise cette maladie. Lorsque les furoncles sont très-nombreux et répandus sur les différentes parties du corps, il faut employer les bains tièdes, et se purger deux ou trois fois avec le purgatif (n° 12) ou autre.

PANARIS.

L'inflammation qui se déclare à l'extrémité des doigts des mains se nomme *panaris*. Cette maladie est caractérisée par une douleur avec battement quelquefois intolérable ; la partie affectée est rouge, très-sensible à la pression et souvent gonflée.

Traitement.

Appliquer, dès les premières douleurs, dix à douze sangsues sur la partie malade et autour ; faire baigner la main trois fois par jour dans une décoction émolliente tiède (n° 14) ; couvrir le doigt avec un cataplasme émollient (n° 16), qu'on renouvelle après chaque bain ; tenir le bras en écharpe, et revenir plusieurs fois aux sangsues dans les premières vingt-quatre heures. Par ce moyen, on empêche souvent l'inflammation de se former.

FLUXION A LA JOUE.

Dans cette maladie, qui est connue de tout le monde, il y a un gonflement avec sentiment de gêne, et ordinairement peu de douleur.

Traitement.

Deux cataplasmes émollients (n° 16), chaque jour,

sur la partie gonflée; un bain de pied très-chaud et salé; se tenir chaudement, pour boisson habituelle de la tisane (n° 10). Si la fluxion provient de dents carriées, cessaire de les faire arracher.

DE L'INFLAMMATION DES NARINES

Elle est caractérisée par la douleur, le g la rougeur, une chaleur plus élevée qu'à de l'entrée des narines. Très-souvent cette déclare chez les cavaliers qui ont l'habitu ter leurs doigts malpropres dans leur nez.

Traitement.

Introduire deux ou trois fois par jour dans du cérat, ou bien du saindoux ou du beurr se servira, pour cette opération, de la b plume. Faire tremper le bout du nez dan tion émolliente (n° 14). Renoncer à l'ha porter la main au nez.

DE L'INFLAMMATION DE L'INTÉRIEUR DE (OTITE).

Le malade sent dans cette partie une d ou moins vive accompagnée de sifflement donnement; quelquefois il y a une doul très-forte qui occupe le côté de l'oreille m

Traitement.

Employer, dès le début de la maladie, tous que l'art recommande en pareil cas pou cette inflammation, qui, souvent, lorsqu' mine par suppuration, cause la surdité. sont les suivants : vingt sangsues malade et laisser bien couler le san

ans le conduit de l'oreille un peu de coton trempé lans l'huile d'amandes douces; vomir cinq ou six fois vec le remède (n° 11); tenir le coup et toute la tête ien chaudement avec de la flanelle; prendre un bain le pieds bien chaud matin et soir, dans lequel on mettra deux onces de farine de moutarde ou de sel; tisane légèrement sucrée pour boisson habituelle, des n°s 1, 6, 7 ou 10); garder le lit et ne point manger.

DE L'INFLAMMATION DE L'OEIL (OPHTHALMIE).

Le blanc de l'œil est d'un rouge vif, il est le siége l'une chaleur, d'un picotement incommode. L'impression de la lumière est difficilement supportée, quelquefois même insupportable.

Traitement.

Appliquer vingt sangsues aux tempes et non sur es paupières, laisser ensuite bien couler le sang. Bassiner souvent les yeux avec de l'eau de mauve tiède n° 14), les tenir continuellement couverts avec des ompresses imbibées de cette même décoction. Eviter a lumière; vomir cinq ou six fois avec la potion n° 11); prendre chaque jour deux bains de pieds l'eau salée chaude; boire une tisane rafraîchissante des (n°s 1, 2, 6 et 7) et manger peu.

LA GALE.

Elle consiste en de petites pustules au sommet lesquelles paraît une petite vessie. La démangeaison accompagne l'apparition de la pustule, et c'est ordinairement la nuit, à la chaleur du lit, qu'elle se fait sentir davantage.

La gale se développe en dedans des bras, des vant-bras, des cuisses, des jambes, entre les doigts es *mains* et sur le ventre.

Traitement.

On peut se servir d'une lotion sulfureuse, ou d'une pommade soufrée (n° 17 et 18).

Avec la lotion sulfureuse on se frotte les bras, les mains, le ventre, les cuisses, les jarrets et les jambes. On doit faire cette opération deux fois par jour, matin et soir. La dose est de deux onces pour chaque lotion : il faut bien remuer la bouteille avant de verser la liqueur dans une assiette ou autre vase de terre propre à la contenir.

On emploie la pommade de soufre deux fois par jour à la dose de demi-once par chaque friction : les parties déjà désignées sont frottées légèrement. L'appartement des galeux doit être toujours tenu chaud.

Il faut avoir soin de mettre à la lessive les effets qui ont ont servi à la personne atteinte de la gale. Ceux de laine qui ne peuvent pas y être mis, doivent être exposés à la vapeur de soufre dans un petit appartement bien fermé. On les étend sur une claie d'osier ou autre chose qui atteigne le même but. Sous cet appareil, on place une terrine dans laquelle on fait brûler de la fleur de soufre : mais avant de les y exposer, la toile qui leur sert de doublure doit être lavée à l'eau bouillante et au savon, et être bien séchée, pour que la laine puisse recevoir la vapeur du soufre. On agira de la même manière pour désinfecter les couvertures, les draps de lit et les oreillers.

BRULURE.

Cette maladie offre différents degrés qu'il faut connaître pour bien appliquer le traitement.

Dans le premier degré, le corps brûlant n'a fait que déterminer une légère irritation de la peau, avec rougeur, chaleur et douleur.

Dans le second degré, la partie brûlée offre des ampoules.

Dans le troisième, il y a destruction de la peau brûlée : celle-ci alors est d'un jaune gris ou noir.

Traitement.

Premier degré. Plonger la partie malade, à l'instant même de l'accident et pendant plusieurs heures de suite, dans un liquide composé d'extrait de saturne et d'eau fraîche (*deux cuillerées à bouche d'extrait de saturne par pinte d'eau*), qu'on renouvelle à mesure qu'il s'échauffe. A défaut de ce moyen, on peut se servir d'eau à la glace, ou d'eau la plus fraîche possible. Si la brûlure est au dos, au ventre ou à la poitrine, on y applique des compresses imbibées dans l'un ou l'autre des liquides ci-dessus désignés. Lorsqu'elle est au visage, le malade penche la tête au-dessus d'un vase et humecte fréquemment sa brûlure avec une éponge fine ou avec un linge. Enfin, si tout le corps est brûlé, on doit mettre le malade dans un bain froid et dans lequel on aura jeté de l'extrait de saturne, dans les proportions déjà indiquées. En employant de pareils moyens on voit souvent la brûlure du premier degré se dissiper de suite.

Deuxième degré. Mettre en usage le traitement qui vient d'être décrit, et après l'avoir employé assez de temps, ouvrir les ampoules pour donner issue à la sérosité. Cette ouverture doit être faite avec une grosse aiguille à coudre. On peut piquer différents endroits ; l'épiderme qui forme l'ampoule n'est point sensible. On couvre ensuite la partie malade avec des compresses enduites de cérat, ou d'un mélange à parties égales d'huile et de jaune d'œuf ; ou bien encore de graisse ou de beurre non salé.

Lorsque la brûlure affecte toute la superficie du *corps, on doit,* à l'instant même, plonger le malade *dans un bain froid,* l'y tenir plusieurs heures, puis *serrer le corps* avec des bandes ou des serviettes e

moitié de sa longueur sur un des côtés
ensuite on rapproche les lèvres de celle-ci
l'autre moitié de la bandelette de l'autre
division. Il est bien entendu que les b
sont toujours transversales à la plaie.

La première bandelette doit être placée
de la blessure où l'écartement de ses b
plus considérable. Lorsqu'il y en a plusie
pliquées sur une plaie, il doit y avoir entr
intervalles pour faciliter l'écoulement du p

La réunion achevée, on met de la char
plaie, avec des compresses et un banda
nable.

DES MOYENS PROPRES A ARRÊTER QUELQUE RHAGIES CAUSÉES PAR DES BLESSUR

Lorsqu'à la suite d'une plaie non pénét
tête, le sang coule en abondance, il suffit,
ter l'hémorrhagie, d'appliquer sur son ou
peu de charpie avec une compresse plié
ou dix doubles; le tout doit être humec
l'eau salée, et maintenu en exerçant une
suffisante au moyen d'une bande ou d'un

Il est très-utile, avant d'arrêter l'hémor
laisser couler la quantité de sang qu'on o
une forte saignée: par ce moyen, le mala
pas exposé à bien des accidents qui pourra
venir sans cette précaution.

Les hémorrhagies produites par les ble
pieds ou des mains sont pansées de la mêm
que celles de la tête. Cependant si, malgré
ment, le sang continuait à couler, il fau
ployer la compression décrite ci-après, se
alors d'arrêter le cours du sang.

Dans les fortes hémorrhagies, suite des
du bras ou de l'avant-bras, il faut exerce
...ion au-dessus de la plaie, et por

compression soit utile, il faut qu'elle trouve u
d'appui du côté opposé à l'endroit où elle s
Au bras, elle ne doit être faite que sur un seul
Voici la manière de la pratiquer.

On applique, en dedans du bras, à l'union
tiers supérieur avec ses deux tiers inférieur
ou quatre compresses humectées avec de l'eau
chacune sera pliée en huit doubles ; ces com
étant pliées doivent être aussi grandes que la
de la main. Un morceau de planche, de t
autre corps dur et plat de la même grandeur,
suite introduit dans une de ces compresses. D
opposé, c'est-à-dire en dehors du bras et à la
hauteur, on applique des pièces semblables au
mières en nombre et en grandeur.

Toutes ces pièces étant ainsi placées, on le
appliquées avec une grande compresse qui
tour du bras, et on serre suffisamment cet
reil, soit avec une bande ou une courroie, so
un mouchoir de poche, de manière que la co
sion ne soit exercée que sur les compresses.
moyen, on empêche la sortie du sang.

Pour les hémorrhagies de la cuisse et de la
on appliquera le même appareil : seulement les
qui le composeront seront un peu plus gra
cause du volume du membre. C'est à la
moyenne et en dedans de la cuisse que do
faite la compression ; en dehors, c'est-à-dire,
opposé et à la même hauteur, on applique le
nombre de pièces, on serre ensuite le tout, co
a été dit plus haut, et on panse la plaie avec
charpie, une compresse et une bande.

Le malade est ensuite mis à la diète et à
d'une des tisanes (n°s 1, 6, 9 ou 10), et co
l'hôpital le plus tôt possible, pour y rece
soins qu'exigent des maladies aussi grave
transportera avec le moins de secousses

DES PLAIES CONTUSES.

Les plaies contuses arrivent à la suite d'une c[illegible] faite sur des corps durs, ou par des coups de ba[illegible] de sabre mal affilé. La peau est déchirée dans [illegible] plus ou moins grande étendue, et les parties qu'e[illegible] recouvre sont contuses à différents degrés.

Traitement.

On lave les plaies contuses simples avec de l'e[illegible] froide ou de l'eau salée, seulement au moment [illegible] l'accident ; ensuite on les couvre avec de la charp[illegible] et une compresse ; le tout est assujetti au moy[illegible] d'une bande ou d'un bandage convenable à la part[illegible] S'il survenait de l'inflammation, il faudrait avoir [illegible] cours aux émollients tels que l'eau de mauve (n° 1[illegible] ou des cataplasmes (n° 16) ; mais il faut, dans l'un [illegible] l'autre cas, que la plaie soit couverte de charpie, [illegible] que ses bords, avant l'application de cette dernièr[illegible] soient enduits de cérat.

DES PLAIES QUI SUPPURENT, ET LA MANIÈRE DE L[illegible] PANSER.

Lorsqu'une plaie ne doit point être réunie, [illegible] rase les poils qui l'entourent, on couvre la pla[illegible] avec de la charpie sèche ; on met par-dessus cet[illegible] charpie une compresse double qui est assujettie av[illegible] un bandage quelconque.

Si la plaie est très-étendue et que l'on craigne [illegible] fièvre, il faut mettre le malade à la diète et à l'usa[illegible] d'une des boissons (nos 1, 2, 6, 7, 9 et 10), pendant l[illegible] deux ou trois premiers jours de sa blessure. [illegible] membre blessé fera le moins de mouvement possibl[illegible] si la plaie est au bras ou à la main, l'avant-bras [illegible] [illegible] rpe ; si, au contraire, elle est à la c[illegible]

à la jambe ou au pied, le malade restera continuellement couché jusqu'à parfaite guérison.

Le premier appareil d'une plaie ne se lève que le troisième jour. Ce temps est nécessaire pour que l'irritation locale s'affaiblisse.

Voici la conduite à tenir pour la levée du premier appareil : on lève successivement les bandes, les compresses et la charpie ; on les humecte lorsque le sang ou le pus les ont collées; on saisit avec les doigts la charpie que l'on ne peut entraîner après l'avoir humectée avec de l'eau tiède, puis on enlève, à l'aide d'un linge fin, les matières qui adhèrent aux bords de la plaie; on nettoie le fond avec des boulettes de charpie que l'on y porte doucement et à plusieurs reprises.

Cette opération terminée, on met un peu de cérat autour des lèvres de la plaie; on couvre celle-ci de charpie, et on termine le pansement comme la première fois. Ensuite, on panse la plaie tous les jours et même deux fois, si la suppuration est abondante.

DE LA CONTUSION.

Elle est l'effet d'un coup plus ou moins fort appliqué sur une partie quelconque du corps. La peau malade devient d'un noir violet, parfois elle se gonfle. Cette couleur noire lui a fait donner le nom d'*ecchymose*.

Traitement.

Si la contusion est à un bras ou à une jambe, il faut plonger de suite le membre dans l'eau froide salée pendant quatre à cinq heures; on aura soin de la renouveler souvent pour qu'elle ne s'échauffe point. Après que le membre aura été retiré de l'eau, il faudra, toutes les deux heures, appliquer sur la contusion des compresses d'eau salée froide, et continuer

ce moyen jusqu'à ce que l'ecchymose soit dissipée.

Si l'inflammation, au bout de vingt-quatre heures de traitement, se déclare, il faut abandonner l'eau salée et la remplacer, soit par des bains et fomentations, par l'eau de mauve (n° 14) ou quelque autre décoction émolliente, et appliquer des sangsues sur la partie douloureuse, et à plusieurs reprises, s'il est nécessaire.

Les contusions aux fesses et aux cuisses ne pouvant point tremper dans l'eau froide, il faut appliquer sur le gonflement des compresses d'eau salée ou mieux encore de la glace, et se conformer, pour le reste du traitement, à ce qui a été dit plus haut.

Lorsque la tête a reçu une forte contusion, et qu'il y a eu des éblouissements de suite après le coup, s'il était impossible de pratiquer une saignée du pied si utile en pareil cas, il faudrait appliquer cinquante à soixante sangsues aux pieds, et laisser couler le sang jusqu'à ce que le malade fut très-faible. A défaut de sangsues, on aurait recours aux ventouses scarifiées des cuisses et des jambes, et aux bains de pieds très-chauds. Il serait aussi utile, dans tous les cas, d'entretenir la liberté du ventre au moyen de lavements d'eau salée et du purgatif (n° 12). On prescrirait aussi la diète, et pour seule boisson, une des tisanes (n°s 1, 2, 6, 7, 9 et 10).

Les contusions de la poitrine et du ventre réclament les fortes saignées du bras et ensuite les sangsues en grand nombre sur le point douloureux, et mieux encore les ventouses scarifiées ; puis la diète, les boissons (n°s 1, 2, 6, 7, 9 et 10), et un repos absolu.

La contusion des testicules est une maladie fréquente chez les cavaliers ; elle est presque toujours le résultat d'une pression vive que les testicules reçoivent pendant les manœuvres à cheval.

Les testicules contus sont gonflés et douloureux. Cette douleur augmente par le toucher et le mouve

ment. La peau qui les enveloppe devient noire, si le coup a été violent.

Traitement.

Appliquer trente sangsues sur le testicule malade et laisser bien couler le sang. Ensuite faire usage des cataplasmes émollients (n° 16) jusqu'à ce que le testicule soit revenu à son état ordinaire. Porter un suspensoir pour maintenir le cataplasme, garder le repos continuellement, et manger peu. S'il y avait de la fièvre, on prescrirait la diète et les boissons rafraîchissantes (n° 1, 2, 6, 7, 9 et 19).

Nota. S'il était possible, au moment de la contusion, de se procurer des sangsues, il faudrait en appliquer quarante ou cinquante sur la partie contuse. Ce moyen est bien préférable à l'eau froide ou à la glace. Après la chute des sangsues, et lorsque le sang a longtemps coulé, il faut y appliquer des cataplasmes émollients d'après les règles établies dans la troisième partie.

DE L'ENTORSE.

L'entorse consiste dans une forte distension éprouvée par une articulation, dont les os ont été violemment poussés en sens contraire.

Cette maladie est assez fréquente à l'articulation du pied avec la jambe, et à celle de la main avec l'avant-bras.

Traitement.

Plonger, de suite après l'accident, le membre malade dans de l'eau très-froide, pendant au moins quatre heures. Avoir soin de renouveler l'eau avant qu'elle commence à s'échauffer.

La partie, retirée du bain, sera continuellement enveloppée avec une compresse et une bande qu'on

sa tête assujettie contre la poitrine d'un aide pla derrière lui, on introduit dans le nez un levier forme cylindrique, de bois bien dur et de la grosse d'une plume à écrire, puis, en pressant légèrement bas en haut et de derrière en avant, tandis qu'on appuie un doigt de l'autre main à l'extérieur du nez on rétablit dans leur situation naturelle les fragments de la fracture.

DE LA FRACTURE DU CORPS DE LA MACHOIRE INFÉRIEURE.

Dans cette fracture, on sent sur le bord inférieur de la mâchoire une saillie plus ou moins marquée; les dents qui correspondent à la portion d'os qui est située plus bas que le reste de la mâchoire sont naturellement plus basses que les autres.

Traitement.

Appliquer sur la mâchoire une compresse imbibée d'eau salée, qui, pliée en six doubles, soit large de trois travers de doigt, et assez longue pour envelopper le menton et les côtés de la mâchoire jusqu'au bas des oreilles. Cette compresse doit être maintenue avec une bande dont le milieu couvrira le menton et le reste de cet os. Les extrémités de cette bande, après avoir été croisées derrière la tête, seront conduites entre les tempes et les oreilles, pour être fixées sur le front au moyen d'un nœud. On applique ensuite sous la mâchoire le milieu d'un mouchoir plié en quatre ou cinq doubles, et dont les extrémités, après avoir passé sous les oreilles, seront fixées sur le sommet de la tête.

FRACTURE DE LA CLAVICULE (OS QUI, PAR DEVANT, VA DU BAS DU COU A L'ÉPAULE).

Voici à quoi on reconnaît cette fracture.

Le bras est pendant sur le côté du corps, l'avant-ras est étendu, et tout le membre est tourné en de-ans. Le malade incline la tête et la poitrine de ce ôté, et ne peut diriger le bras ni en avant ni en haut. i l'on passe les doigts sur la clavicule, on sent une aillie dans le lieu fracturé.

Traitement.

Placer sous l'aisselle malade un coussin en forme le coin, dont la base (partie la plus épaisse) soit ournée en haut. Ce coussin doit avoir cinq pouces le long sur quatre de large. L'épaisseur de sa base era de deux bons travers de doigt, et celle de son xtrémité inférieure d'un demi-pouce. Il doit être fait vec de la toile usée et du coton; celui-ci peut être emplacé par de la laine, du son ou autre chose qui roduise le même effet.

A ses deux angles supérieurs, on fixe deux rubans le fil qui servent à l'attacher sur l'épaule du côté op-osé; l'un de ces rubans doit passer devant la poi-rine et l'autre derrière; on les noue ensemble entre e cou et le dessus de l'épaule. On assujettit à la poi-rine la partie inférieure du coussin, au moyen d'une rande bande qui passe sur lui en faisant le tour du orps; puis on fixe le bras sur le coussin avec d'autres ours de bandes. L'avant-bras est ensuite mis en charpe.

On doit couvrir la fracture avec deux ou trois com-resses imbibées d'eau salée, maintenues avec une pe-ite bande ou des épingles.

On peut remplacer ce coussin par plusieurs mou-hoirs de poche, qui, réunis ensemble, auront la même orme et le même volume que lui.

Ce bandage ainsi appliqué fera disparaître la saillie *le l'os fracturé.*

—

FRACTURES DU BRAS, DE L'AVANT-BRAS, DE LA CUISSE ET DE LA JAMBE.

On reconnaît en général l'existence de ces fractures, 1° par le déplacement des parties et leur raccourcissement. Ce signe s'obtient par la vue, par le toucher, et en mesurant la longueur du membre ; 2° par le bruit des deux bouts fracturés, que l'on entend en faisant mouvoir la partie malade ; 3° par la difficulté ou l'impossibilité d'obtenir des mouvements ; 4° par la douleur.

FRACTURE DU BRAS.

Il faut appliquer sur le point fracturé trois compresses doubles, larges, de quatre travers de doigt, et assez longues pour faire une fois et demie le tour du bras. En dessus et en dessous de ces premières compresses, on en applique d'autres pour envelopper les parties du bras qui restent à découvert ; elles doivent être serrées avec modération. On place ensuite quatre attelles larges de deux pouces ; la première en dehors du bras, la seconde en dedans, la troisième en arrière, et la quatrième en avant ; mais avant de les appliquer, il faut les envelopper séparément avec un linge mouillé. Ces attelles ne doivent point dépasser le coude ni l'épaule. On maintient le tout avec cinq rubans de fil d'un pouce de large, ou autres liens qui se trouvent sous la main.

Le premier ruban doit être placé à la partie moyenne du bras, le deuxième et le troisième un peu au-dessous et au-dessus du premier, et les deux autres vers les extrémités de l'appareil ; on les fixe avec un nœud et une rosette en dehors du membre.

La pression que ces liens exercent doit être égale sur toute l'étendue de l'appareil. On met ensuite *l'avant-bras* en écharpe.

FRACTURE DES OS DE L'AVANT-BRAS.

Pour réduire cette fracture, il est nécessaire d'avoir : 1° deux compresses pliées séparément en douze doubles, longues de sept pouces et d'un et demi de largeur ; 2° deux attelles minces, plus larges de quelques lignes que les compresses, mais de la même longueur ; 3° deux compresses d'un demi-pied de largeur et longues du double ; 4° une bande roulée de deux aunes de long, et cinq rubans de fil. Voici comment cet appareil doit être appliqué.

On place en long, sur le dedans de l'avant-bras qui se continue avec la paume de la main, une compresse pliée en douze doubles ; une autre compresse, semblable à cette dernière, est ainsi appliquée sur la partie de l'avant-bras qui se continue avec le dos de la main ; elles doivent s'étendre du coude au poignet. On applique ensuite une attelle sur chaque compresse, et on enveloppe l'avant-bras avec les deux autres grandes compresses qui restent. Cet appareil est assujetti au moyen de liens ou d'une grande bande qui enveloppe tout l'avant-bras, depuis le poignet où l'on commence son application, jusqu'au coude. Il faut que la pression de ce bandage soit modérée, et que l'avant-bras soit continuellement en écharpe.

FRACTURE DE LA CUISSE.

Je suppose que le malade doive être pansé sur un chemin, voici la manière de confectionner et d'appliquer l'appareil.

On étend par terre six rubans de fil larges de deux travers de doigt, et longs de trois quarts d'aune, éloignés les uns des autres de quatre pouces. Sur ces rubans et en travers, on étend une pièce de linge aussi longue que le membre et large de deux pied et demi. En travers et sur cette pièce de linge,

place des bandes larges de trois pouces, assez longues pour faire une fois et demie le tour du membre qu'elles sont destinées à embrasser, et en nombre suffisant pour envelopper toute la cuisse. La première bande doit correspondre au bord supérieur de cette pièce de linge, et être recouverte dans ses deux tiers inférieurs par la seconde bande : celle-ci, à son tour, est aussi recouverte par la troisième, et ainsi des autres.

L'appareil ainsi disposé, on place la cuisse fracturée sur le milieu du bandage, dans la longueur de la pièce de linge; elle repose sur les bandes avec lesquelles elle est en contact immédiat. Le membre ainsi placé, un aide appuie avec une main sur l'aine du côté malade, pendant qu'un autre fixe la jambe. Une troisième personne couvre ensuite la fracture avec trois ou quatre compresses larges d'un demi-pied, longues du double, imbibées d'eau salée, humecte les bandes, et les applique sur la cuisse en commençant par le plus près du genou. Les extrémités des bandes d'un côté, doivent couvrir et dépasser les extrémités du côté opposé.

On place ensuite autour de la cuisse trois attelles de deux pouces et demi de large et de quelques lignes d'épaisseur : la première en dehors de la cuisse; son extrémité supérieure touche la hanche, et son extrémité inférieure la cheville du pied : on roule cette attelle dans le bord de la pièce de linge qui est en dehors de la cuisse, jusqu'à ce qu'elle soit bien appliquée au membre et sur les parties déjà nommées.

On applique la seconde en dedans de la cuisse : son extrémité supérieure touche les parties génitales, et son extrémité inférieure la cheville du pied. Elle doit être roulée dans le bord de la pièce de linge qui se trouve en dedans de la cuisse, et jusqu'à ce qu'elle touche bien le membre.

La troisième attelle est posée sur le devant de la ui [illegible] on extrémité supérieure touche le pli de

l'aine, et son extrémité inférieure descend jusqu'au haut de la jambe.

Entre ces attelles et le membre, on place des étoupes ou des compresses pour que leur pression soit modérée et uniforme.

Les attelles ainsi appliquées, une personne embrasse tout l'appareil de ses deux mains, pendant qu'une autre serre les rubans de fil qui doivent le maintenir. On serre d'abord le lien qui correspond à la fracture, puis celui qui est au-dessus et celui qui est au-dessous et ensuite les autres. On les assujettit par un nœud à rosette en dehors du membre.

Le malade, après avoir reçu les premiers soins, doit être conduit à l'hôpital. La voiture doit être assez longue pour qu'il puisse s'y coucher, les jambes étendues; il est utile qu'elle soit garnie de paille, de foin ou d'un matelas. Pour le placer dans la voiture, il faut qu'une seule personne se charge de porter la cuisse et la jambe, en même temps que d'autres porteront le corps.

FRACTURE DES OS DE LA JAMBE.

On prépare et on applique l'appareil de cette fracture, de la manière suivante :

On étend par terre quatre rubans de fil larges de deux travers de doigt, longs de demi-aune et éloignés les uns des autres de trois pouces. Sur ces rubans et en travers, on place une pièce de linge assez longue pour pouvoir embrasser la moitié inférieure de la cuisse et la jambe jusqu'à un pouce au-dessus des chevilles du pied; la largeur doit être de deux pieds. Sur cette pièce de linge et dans la même direction que les rubans de fil, on étend des bandes larges de trois pouces et assez longues pour faire une fois et demie le tour du membre, et assez nombreuses pour envelopper la jambe depuis le dessous du genou jusqu'à l'articulation du pied. La première bande de

être recouverte dans ses deux tiers inférieurs par la seconde bande; celle-ci à son tour est recouverte par la troisième et ainsi des autres.

L'appareil ainsi préparé, on place la jambe sur son milieu et dans la longueur de la pièce de linge; elle repose sur les bandes et est en contact immédiat avec elles. On fait saisir et fixer le genou par un aide, tandis qu'un autre aide tient le pied; une troisième personne couvre ensuite l'endroit fracturé de plusieurs compresses, comme dans la fracture de la cuisse; elle humecte les bandes et les applique sur la jambe en commençant par le plus près des chevilles du pied. Les extrémités des bandes d'un côté doivent couvrir et dépasser celles du côté opposé.

On entoure ensuite le membre avec trois attelles. Il faut placer la première en dedans de la jambe, son extrémité supérieure doit dépasser le genou de huit à dix pouces, et l'extrémité inférieure la plante des pieds de deux pouces. De cette manière elle touche le dedans de la cuisse et du genou, et la cheville du pied. On la roule ensuite dans le bord de la pièce de linge qui est en dedans du membre.

La seconde attelle doit avoir la même longueur que la précédente, et être placée en dehors de la jambe; il faut qu'elle touche la cuisse et la cheville du pied. Elle doit être roulée dans le bord de la pièce de linge qui se trouve du même côté que l'attelle.

La troisième doit occuper le devant de la jambe, et toucher avec son extrémité supérieure le dessus du genou; son extrémité inférieure appuie sur le cou-de-pied. Elle ne doit point être enveloppée de linge.

Entre ces attelles et le membre malade, on place des étoupes ou des compresses comme dans la fracture de la cuisse.

Ces attelles ainsi appliquées, une personne embrasse tout l'appareil de ses deux mains, pendant qu'une

autre serre les rubans de fil qui doivent le maintenir. On serre ensuite les liens comme dans la fracture de la cuisse. Il doit y en avoir un de placé à cinq travers de doigt au-dessus du genou, les autres sont pour la jambe.

L'appareil ainsi assujetti, on place sous la plante du pied le milieu d'une bande; on ramène ensuite ses extrémités sur le pied pour les y croiser et les attacher avec des épingles à la pièce de linge qui enveloppe les grandes attelles du membre, pour empêcher le mouvement du pied.

Pour conduire le malade à l'hôpital, on prend les mêmes précautions que pour la fracture de la cuisse.

FRACTURE DES OS DES DOIGTS DE LA MAIN ET DU PIED.

La fracture d'un de ces petits os est toujours accompagnée de plaies ou de contusion; dans ce cas, il faut placer une attelle, du côté opposé à la blessure, pour empêcher la flexion du doigt; on l'assujettit avec une petite bande sans couvrir la plaie, afin de pouvoir faire chaque jour le pansement sans déplacer l'attelle. Ensuite on panse la plaie, comme il a été dit ailleurs.

MANIÈRE D'APPLIQUER LES SANGSUES.

On tire les sangsues de l'eau, au moins une heure avant de les appliquer, afin de les rendre plus avides de sang.

Avant de les poser, on lave la place avec de l'eau tiède et on l'essuie, ensuite on l'humecte avec du lait ou de l'eau sucrée, puis on met, dans un linge fin, le nombre de sangsues dont on veut faire usage, et on les réunit toutes en une espèce de peloton qu'on place sur la partie malade sous un verre destiné à empêcher que les sangsues ne s'éloignent. On tire alor

en dehors du verre les bords du linge pour faire appliquer les sangsues sur la peau. Par ce moyen, elles ne peuvent pas s'attacher aux parois du verre, puisqu'elles se trouvent entre le linge et la peau.

Lorsque la partie est très-limitée, comme les paupières, les lèvres, les gencives, etc., on les pose à l'aide d'un tube de verre, ou bien, d'un tube fait avec une carte à jouer. En les appliquant ainsi, il faut que la tête de la sangsue, qui est beaucoup plus pointue que la queue, soit tournée du côté de la peau.

VENTOUSES.

Comme les ventouses peuvent, dans bien des cas, être employées à défaut de sangsues, j'indique ici la manière de les appliquer ; c'est une opération que tout le monde peut pratiquer.

La ventouse est une petite cloche de verre dont l'entrée est beaucoup plus étroite que le fond, qui est arrondi. Un verre ordinaire ou tout autre vase analogue peut la remplacer.

Avant de l'appliquer, on allume deux bouts de petite bougie, ou bien, un peu de papier, de coton, d'étoupe ou de chanvre, que l'on fixe sur une carte placée sur la peau ; on recouvre aussitôt ce petit appareil avec la ventouse ; dès lors la partie rougit et se gonfle, et la ventouse adhère fortement à la peau. Avant de la lever, il faut qu'elle reste, au moins, appliquée trois minutes.

Pour détacher la ventouse, on déprime avec le bout du doigt la peau qui entoure son bord, et aussitôt elle se détache.

Lorsque la ventouse est levée, on fait avec le tranchant d'un rasoir de légères scarifications. Pour faire saigner abondamment, on applique de nouveau la ventouse sur la même place ; mais avant, il faut bien frotter les scarifications avec un linge trempé dans de l'eau très-chaude.

DEUXIÈME SECTION.

—

MALADIES INTERNES.

—

DES CORPS ÉTRANGERS ARRÊTÉS DANS LE CONDUIT OU PASSENT LES ALIMENTS (OESOPHAGE).

Les corps volumineux qui s'arrêtent en bas du gosier peuvent boucher l'ouverture du conduit où passe l'air et menacer le malade de suffocation. Si l'on peut toucher ces corps étrangers tels que les os, les arêtes de poisson, etc., on les extrait avec les doigts ; s'ils sont descendus dans l'œsophage, on se comporte différemment, selon l'espèce de corps étrangers. Lorsqu'ils ne sont point de nature à compromettre la vie du malade, on cherche à les précipiter dans l'estomac en faisant avaler des liquides, des aliments mous, comme la soupe, les épinards, les choux hachés grossièrement et peu cuits ; ou bien, on les y pousse à l'aide d'une baleine ou d'une tige d'osier garnie à son extrémité d'une éponge, etc. A-t-on à craindre qu'ils causent des accidents graves dans l'estomac, on excite la toux, l'éternument en chatouillant avec la barbe d'une plume les narines ou la gorge. On peut aussi produire le vomissement ; souvent, en pareil cas, les résultats sont satisfaisants : on fait avaler de l'huile ou une potion vomitive (n° 11). Quelquefois le conduit où passent les aliments est tellement embarrassé qu'il est impossible de rien faire avaler ; on peut alors exciter le vomissement avec la décoction d'une once de tabac, qu'on f bouillir pendant un quart d'heure dans un litre d' et qu'on administre en lavement.

SANGSUES AVALÉES.

Lorsqu'on a avalé des sangsues, accident qui arrive quelquefois dans les pays chauds, en buvant de l'eau stagnante, on s'en débarrasse en buvant de l'eau salée en abondance. S'il y en avait d'attachées dans la cavité du nez ou dans l'arrière-bouche, il faudrait renifler souvent de la même eau.

INFLAMMATION DE LA GORGE.

Lorsque la bouche est ouverte et qu'on baisse la base de la langue avec une cuiller, on voit cette inflammation sur la luette, sur les glandes placées de chaque côté de la gorge à son entrée. Ces glandes sont alors beaucoup plus grosses qu'à l'ordinaire, et sont sensibles au toucher. Les aliments et les boissons sont avalés avec peine; quelquefois leur passage dans l'estomac est impossible; très-souvent la fièvre accompagne cette inflammation.

Traitement.



1° Appliquer, dès le début de cette maladie, trente sangsues au cou sur le lieu douloureux, et bien laisser couler le sang. Ne rien manger et prendre seulement pour toute boisson de l'eau d'orge tiède sucrée ou miellée, ou toute autre tisane adoucissante, telle que celle de fleurs de mauve, de guimauve (n° 26).

2° Prendre matin et soir un bain de pieds d'eau salée chaude, d'un quart d'heure ; procurer quelques selles au moyen de lavements purgatifs (n° 13).

3° Appliquer, deux fois par jour, sur le devant du cou ainsi que sur les côtés du cou, un cataplasme émollient (n° 16), placé entre deux linges usés. Il doit être tenu chaudement avec deux cravates, do l'---- oure le cou, et l'autre, après avoir en

loppé le dessous de la mâchoire inférieure, va former un nœud sur le sommet de la tête.

INDIGESTION.

Lorsqu'elle dépend de la surcharge de l'estomac par des aliments de bonne qualité, il suffit de faire abondamment usage de boissons telles que la tisane de chiendent (nº 7), de la limonade ou de l'eau sucrée. Provoquer aussi quelques selles au moyen de lavements avec de l'eau tiède. Dans le cas où ces simples moyens ne suffisent point, il faut recourir au vomissement en portant le doigt dans la gorge, ou en prenant le vomitif (nº 11), boire ensuite pendant deux jours quelques verres des tisanes amères des (nºs 3, 4 et 5).

IRRITATION LÉGÈRE DE L'ESTOMAC.

Elle est caractérisée par l'état pâteux de la bouche, par la perte de l'appétit, le goût dépravé, et souvent par un poids sur l'estomac, ou des envies de vomir.

Traitement.

Diète ; usage des boisons telles que la tisane d'orge, de chiendent, l'eau de gomme arabique (nºs 1, 6, 7), légèrement sucrées, se tenir chaudement.

Si l'irritation était plus forte et qu'il y eût avec les symptômes déjà indiqués, rougeur à la langue, douleur à l'estomac avec fièvre, il faudrait ajouter, au traitement énoncé ci-dessus, l'application de vingt ou trente sangsues sur l'estomac et des fomentations émollientes (nº 15). Envoyer de suite l'homme à l'hôpital.

DE LA DIARRHÉE.

Les soldats sont très-sujets à cette maladie.

est souvent produite chez eux par la mauvaise habitude qu'ils ont de faire usage des boissons fraîches, lorsqu'ils sont en sueur, ou de manger du fruit en trop grande quantité.

Traitement.

Eau de riz ou de gomme arabique, ou bien tisane de chiendent (nos 1, 7, 9) : ces boissons doivent être un peu sucrées et bues tièdes. Ne manger que de la soupe en petite quantité, et se tenir chaudement.

COLIQUES NERVEUSES.

C'est ainsi qu'on nomme les douleurs qui se déclarent tout à coup dans le ventre. L'eau fraîche bue pendant que le corps est en transpiration leur donne souvent naissance, ainsi que les aliments de mauvaise qualité. Ces coliques ne sont point accompagnées de symptômes d'inflammation de l'estomac, tels que la rougeur de la langue, la soif et la fièvre.

Traitement.

Si elles se sont déclarées après avoir pris des aliments de mauvaise qualité, il faut boire du vin avec modération, et faire usage des boissons amères (nos 3, 4, 5). L'eau de gomme arabique sucrée (n° 1), ou même l'eau sucrée seule bues bien chaudes suffisent ordinairement pour calmer ces douleurs, lorsque les boissons froides les ont produites.

EMPOISONNEMENT PAR LES CHAMPIGNONS.

Les effets déterminés par les champignons peuvent, *en général*, être réduits aux suivants.

Tranchées, envies de vomir, évacuations par haut *et par bas*, chaleur d'entrailles, langueur, douleurs

vives presque continues, crampes, mouvements convulsifs de telle ou telle autre partie du corps, soif dévorante, pouls petit, dur, tendu et fréquent. Dans certaines circonstances, il se manifeste une sorte d'ivresse, un délire sourd, et une espèce d'assoupissement dans lequel les malades sont plongés jusqu'à ce que les douleurs ou les convulsions se réveillent ; mais quelquefois ils conservent toutes leurs facultés intellectuelles. En général, ces effets ne se manifestent que 5, 7, 12 ou 24 heures après que les champignons ont été mangés.

INDICES QUI DOIVENT LES FAIRE SUSPECTER.

Les champignons qui croissent à l'ombre, dans les forêts épaisses, là où le soleil ne donne pas, sont en général très-mauvais.

Traitement.

Dans l'empoisonnement par les champignons on ne doit jamais donner à boire du vinaigre, de l'eau fortement salée, ni de l'éther, tant que le champignon n'a pas été évacué par haut ou par bas.

Aussitôt que l'on éprouve des symptômes d'empoisonnement par les champignons, on administre trois grains d'émétique dans un verre d'eau ; un quart d'heure après on donne en trois fois, et à vingt minutes d'intervalle, un second verre d'eau dans lequel on fait fondre trois grains d'émétique (*que l'on peut remplacer par vingt-quatre grains d'ipécacuanha*) et une once de sel de Glauber. Après avoir fait vomir, on doit évacuer les champignons qui pourraient se trouver dans les intestins, à l'aide des purgatifs. On donne, toutes les demi-heures, une cuillerée à bouche d'une potion composée d'une once d'huile de ricin et d'une once et demie de sirop de fleurs de pêcher ; on administre un lavement purgatif, préparé en faisant bouill

pendant un quart d'heure une pinte d'eau, de onces de casse concassées, une demi-once de sé et une demi-once de sel d'Epsom. Si l'évacuation n pas eu lieu, on réitère deux ou trois fois le lavemen et si, malgré l'emploi des moyens indiqués, les chan pignons ne sont pas évacués, et que la maladie fass des progrès, on fait bouillir pendant un quart d'heur une once de tabac dans un litre d'eau, ensuite on donne la liqueur sous forme de lavement : presque toujours le vomissement est la suite de l'emploi de ce médicament.

Après avoir évacué le poison, on donne au malade quelques cuillerées d'une potion composée de quatre onces d'eau de fleurs d'oranger, d'un quart d'once d'éther ou de liqueur d'*Hoffmann*, et de deux onces de sirop de sucre ou de guimauve.

Si la maladie, loin de se calmer, fait de nouveaux progrès, et que le malade se plaigne de vives douleurs dans le ventre, on ordonne l'eau sucrée, l'eau de gomme arabique, de graine de lin ou de racine de guimauve (n°s 1, 2, 9) ; on applique sur les points douloureux des linges mouillés avec l'une ou l'autre des deux dernières boissons, et on met l'individu dans un bain. Si la douleur ne cède pas, on applique quinze ou vingt sangsues sur la partie douloureuse.

Si, par hasard, on ne pouvait porter secours au malade que lorsqu'il a déjà beaucoup de fièvre, que le ventre est enflé et très-douloureux, que la langue est sèche et la soif ardente, que la chaleur de la peau, de la bouche et de la gorge est brûlante, il faudrait abandonner le purgatif irritant ; on se contenterait alors de mettre trente à quarante sangsues sur le ventre, et l'employer les fomentations émollientes (n° 15), les lavements d'une décoction de graine de lin bien mucilagineuse.

DE L'IVRESSE.

res... toujours les symptômes de l'ivresse se di

ipent d'eux-mêmes, au bout de dix, douze ou quinze eures ; mais comme le contraire peut avoir lieu et u'alors la maladie présente du danger, voici ce qu'il onvient de faire.

On commence par faire prendre deux ou trois rains d'émétique dissous dans un verre d'eau ; un uart d'heure après, on donne de l'eau chaude et n chatouille le gosier pour provoquer le vomisse-ment. Lorsque le malade vomit on lui fait boire, outes les dix minutes, un demi-verre d'eau dans le-uel on a mis une cuillerée de vinaigre ou du jus de itron ; on administre un lavement purgatif (n° 11), t s'il ne fait pas d'effet, on en donne un second plus ort ; on frotte tout le corps avec des linges imbibés e vinaigre. Si, malgré l'emploi de ces médicaments, assoupissement persiste ou augmente et que le ma-ade soit robuste, on pratique une saignée au pied, u mieux encore on applique douze sangsues au cou.

RHUME DE CERVEAU (CORYZA).

Les symptômes de cette maladie sont les suivants : ugeur légère des yeux, pesanteur de tête, senti-ent de chatouillement dans les fosses nasales, éter-ment. Après les premiers jours de durée de ce ume, il se manifeste un écoulement de mucosités le nez.

Traitement.

tenir bien chaudement : prendre, matin et soir, in de pieds ; faire usage des tisanes tièdes et su-, soit d'orge perlé, de fleurs de mauve ou de auve (nos 2, 6).

n souvent le rhume du cerveau est entretenu *défaut de* vêtements ; un gilet de laine et des *aine le guérissent* alors.

RHUME DE POITRINE (CATARRHE PULMONAIRE).

Le froid humide, surtout pendant le sommeil ou l'état de repos, le coucher sur les corps froids, les vêtements humides, sont les principales causes qui le déterminent souvent; il commence par un rhume de cerveau et s'étend de là aux poumons.

Le lendemain ou surlendemain du coryza, le malade sent un embarras dans la gorge, il y a une sorte de râlement avec crachement ; l'appétit est nul et la tête pesante ; souvent il y a fièvre.

Il suffit généralement, pour le dissiper, de faire usage, dès le début, des tisanes (nos 1, 2, 6, 7, 10). Ces boissons doivent être prises tièdes et sucrées. Avoir bien soin de garder le lit ou de se tenir chaudement.

DES ASPHYXIES.

On nomme *asphyxies* la suspension des fonctions de la respiration, et par suite de celles du cerveau, de la circulation, et de toutes les autres fonctions. Une personne asphyxiée est donc dans un état de mort apparente.

Je ne parlerai ici que de trois espèces d'asphyxies qui sont les plus fréquentes à la guerre ; elles sont produites par l'eau, par la chaleur et par le froid.

SECOURS A DONNER AUX PERSONNES NOYÉES (ASPHYXIÉES PAR L'EAU).

Il faut commencer le traitement dans le bateau même qui a servi à pêcher la personne noyée, sur le rivage ou dans un endroit voisin et commode.

Pour transporter le malade, on fera usage d'un bran-
[illegible]. d'une civière ou de quelque voiture ; on le met

tra sur de la paille ou sur un matelas, on le couchera sur le côté, la tête découverte et un peu relevée. Dans le cas où il serait impossible de le transporter comme nous venons de le dire, deux personnes pourraient le coucher sur leurs bras ou l'asseoir sur leurs mains jointes. On évitera de donner de fortes secousses pour rappeler le noyé à la vie.

1° Pendant qu'une personne coupe avec des ciseaux les vêtements humides du noyé, on le couche sur le côté droit, dans un lit bas un peu plus élevé vers la tête que vers le pied, et qui est placé dans une chambre dans laquelle il y a du feu; on soutient la tête par le front et on la fait pencher légèrement; on fait sortir l'eau qui se trouve dans la bouche et dans les narines, en écartant les mâchoires.

2° On promène sous le nez des allumettes bien souffrées, ou bien on fait flairer de l'alcali volatil; on pourra irriter le nez en remuant doucement dans les narines un petit rouleau de papier, ou la barbe d'une plume. Pendant que l'on administre ces secours, une autre personne cherche à réchauffer le malade. Le corps ne doit être réchauffé que lentement avec des vêtements de laine bien chauds. On applique des briques chaudes à la plante des pieds; on promène sur tout le corps un fer à repasser échauffé, on fait des frictions générales avec de la flanelle chaude et même avec la main. Après avoir fait ces frictions, on en fait d'autres avec un linge trempé dans l'eau-de-vie camphrée ou dans le vinaigre.

3° On insuffle de l'air dans les poumons avec le tuyau d'un soufflet, dans une des narines, pendant que l'on tient l'autre narine fermée; ou bien on applique sa bouche sur celle du malade.

4° On donne un lavement préparé avec de l'eau dans laquelle on a fait fondre quatre onces de sel, ou avec trois parties d'eau et une de vinaigre.

5° Si le noyé ne se rétablit point, on fait brûler, sur le creux de l'estomac, sur les cuisses et sur le

bras, des petits morceaux d'amadou, de linge ou de papier.

6° Si son état s'améliore et qu'il soit possible de le faire boire, on lui donne, s'il avale avec facilité, de cinq à six minutes, une cuillerée d'eau-de-vie camphrée ou d'eau de Cologne coupée avec deux parties d'eau.

7° Si les boissons que l'on fait prendre à l'intérieur donnent lieu à des envies de vomir, on administre deux ou trois grains d'émétique dissous dans un verre d'eau.

8° Il faut souvent huit à dix heures de soins pour rétablir la santé du noyé.

DES SOINS A DONNER AUX PERSONNES ASPHYXIÉES PAR LA CHALEUR.

Il arrive quelquefois que l'on est asphyxié pour être resté longtemps dans un lieu chaud.

L'asphyxié qui fait le sujet de cet article, éprouve une grande difficulté de respirer, de la suffocation; il devient faible, perd ses forces et sa connaissance, et tombe dans un état d'assoupissement. Ses yeux sont plus ou moins rouges et fermés. Cette maladie a plusieurs degrés; dans tous les cas, on doit se hâter d'administrer les moyens suivants :

1° Placer l'asphyxié dans un endroit frais, et agiter l'air devant sa bouche.

2° Le déshabiller, à moins qu'il ne fasse très-froid, car alors on se borne à détacher les vêtements, le coucher sur le dos, la tête et la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps.

3° Faire avaler un mélange de parties égales d'eau, de vinaigre, ou de limonade.

4° Irriter la plante des pieds, la paume des mains et tout le trajet de l'épine du dos avec une forte brosse en crins, ou de l'eau chaude. Chatouiller aux

ıarines avec la barbe d'une plume ou de l'alcali til.

Donner un lavement d'eau froide mêlée avec iers de vinaigre ; quelques minutes après, on en ıera un autre préparé avec de l'eau, trois onces el de cuisine et une once de sel d'Epsom.

' Appliquer dix sangsues aux tempes, si la ma- e fait des progrès, ou ne diminue pas.

' Insuffler de l'air dans les poumons avec le tuyau ı soufflet, par une des narines pendant que l'autre ermée.

' Si cet accident arrivait à des militaires, par suite ıarches forcées dans un pays très-chaud (*on en a les exemples en Espagne et en Afrique*), il fau- t à l'instant même placer le malade à l'ombre sous capotes et des mouchoirs étendus sur des sabres les lances, et là, employer les moyens de l'art se- les ressources des localités, mais qu'on choisira ni ceux qui sont indiqués dans cet article.

' Si, quelques heures après avoir reçu les premiers ıs, le malade pouvait supporter la voiture pour se dre jusqu'au gîte, il faudrait l'y placer, ayant soin e faire coucher sur le dos, la poitrine un peu plus ée que le reste du corps. Il devra aussi être mis ıbri du soleil.

ASPHYXIE PAR LE FROID.

orsqu'un individu est soumis pendant longtemps ıction d'un grand froid, voici ce qu'on observe : nerfs éprouvent un irritation générale et doulou- se ; un frissonnement se répand partout le corps ; i-ci devient pâle, livide et engourdi ; un sommeil fond survient, et si l'action du froid se prolonge, ie s'éteint.

Traitement.

En transportant l'asphyxié dans un endroit con-

venable pour lui administrer les soins nécessaires, on enveloppe son corps d'une couverture et on laisse seulement la tête découverte.

2° On lui ôte ses vêtements, on le couvre avec de la neige, on frotte toutes les parties avec cette substance, ou à son défaut, avec une éponge ou un linge trempé dans de l'eau à la glace, puis avec de l'eau dégourdie, enfin avec de l'eau tiède. On doit réchauffer le corps lentement et par degrés.

3° Si l'on ne peut se procurer ni neige ni glace, on plonge le malade dans un bain d'eau froide que l'on réchauffe doucement en ajoutant peu à peu de l'eau légèrement dégourdie d'abord, puis de l'eau moins froide et enfin de l'eau tiède : on fait des aspersions d'eau sur le visage avec les mêmes précautions.

4° On retire ensuite l'asphyxié du bain pour lui faire des frictions avec de l'eau-de-vie, sur la poitrine et sur le ventre en les dirigeant vers les extrémités supérieures et inférieures ; pour irriter la plante des pieds, la paume des mains et tout le trajet de l'épine du dos avec une forte brosse en crins. On chatouille les lèvres et l'intérieur des narines avec une plume ou quelque autre corps léger ; on introduit de l'air par les poumons avec le tuyau d'un soufflet, dans une des narines et en soufflant pendant que l'on tient l'autre narine fermée ; ou bien on applique sa bouche sur celle du malade et on souffle ; on promène sous le nez des allumettes bien soufrées que l'on allume afin d'irriter l'intérieur de cet organe, ou bien, on fait flairer de l'alcali volatil, mais on se gardera bien de laisser longtemps sous le nez le flacon qui le contient.

5° Lorsque le corps commence à se réchauffer, que les membres ne sont plus roides, on met le malade dans un lit sec non bassiné ; on lui administre un lavement composé de deux tiers d'eau fraîche avec un tiers de vinaigre ; quelques minutes après, on en

nne un second préparé avec de l'eau froide, trois
ces de sel de cuisine et une once et demie de sel
Epsom (*sulfate de magnésie*).

6° Aussitôt que le malade peut avaler, on lui fait
ire de l'eau vinaigrée, du bouillon ou de l'eau rougie.

7° On ne doit permettre l'usage des aliments so-
les que plusieurs heures après le rétablissement
mplet.

DES PARTIES GELÉES.

Lorsqu'une partie est gelée, elle n'est point sen-
ble, elle a perdu sa chaleur ; le battement des ar-
res n'y existe plus, elle est immobile, un peu en-
rgée et de couleur livide.

Traitement.

Le malade doit être placé dans un lieu dont la
npérature ne soit guère plus élevée que celle de
ir.

On plonge ensuite la partie gelée dans l'eau la plus
oide qu'on puisse trouver, ou bien on la couvre
ec de la neige qu'on renouvelle fréquemment. Il
ut continuer ces secours sans interruption. A me-
re que la neige ou l'eau très-froide revivifie les
rties affectées, on voit les taches violettes et noires
sparaître, l'enflure diminuer, et les autres accidents
dissiper. On juge que la partie tend à reprendre
n état naturel, quand elle devient molle, chaude,
uge et sensible ; c'est là le moment d'employer sur
e seulement des frictions avec de la flanelle chaude,
des compresses trempées dans le vin ou dans l'eau-
-vie ; à l'intérieur on administre du vin sucré et
bouillon.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA PRÉPARATION ET DE L'ADMINISTRATION DE QUELQUES MÉDICAMENTS.

N° 1. *Eau de gomme arabique.*

Prenez gomme arabique en poudre, demi-once. — Eau bouillante, une bouteille et demie. — Sucre, deux onces, laissez dissoudre.

N° 2. *Tisane pectorale.*

Prenez fleurs de mauve ou feuilles et fleurs de guimauve, une once. — Eeau bouillante, une bouteille. Laissez infuser pendant une demi-heure, et ajoutez miel, une once.

Nota. *Le miel peut être remplacé par le sirop de guimauve, de capillaire et le sucre.*

N° 3. *Tisane amère.*

Prenez chicorée sauvage, demi-poignée.—Eau bouillante, une bouteille. Laissez infuser dans un vase clos, pendant une demi-heure.

N° 4. *Autre.*

Prenez racine de gentiane en poudre, une once. — Eau bouillante, demi-bouteille. Faites infuser comme la précédente.

N° 5. Autre.

Prenez racine de patience, une demi-once. — E

commune, une bouteille. Faites-les bouillir pendant une demi-heure.

N° 6. *Tisane d'orge.*

Prenez orge perlé, une once et demie. — Eau commune, deux bouteilles. Réduisez à une bouteille et demie, et ajoutez sur la fin de l'ébullition, réglisse effilé, un quart d'once.

Nota. *Les décoctions de chènevis, de gruau, d'avoine, se font de la même manière et en suivant les proportions qu'on vient d'indiquer. Elles peuvent remplacer l'orge.*

N° 7. *Tisane de chiendent.*

Prenez racine de chiendent contuse, un quart d'once. — Racine de réglisse effilée, un quart d'once. — Eau commune, une bouteille. Faites bouillir pendant une demi-heure.

N° 8. *Tisane de lin.*

Prenez graine de lin, un quart d'once. — Réglisse effilée, un quart d'once. — Eau commune, une bouteille. Faites bouillir pendant une demi-heure.

Nota. *On peut encore obtenir une tisane mucilagineuse en remplaçant la graine de lin par une once de graine de chènevis concassé ou de racine de guimauve.*

N° 9. *Tisane de riz.*

Prenez riz, une once. — Eau commune, deux litres. Réduisez à la bouteille et demie et ajoutez sur la fin de l'ébullition, réglisse effilée un quart d'once.

N° 10. *Décoction panée.*

Prenez mie de pain de froment, une once. — E

commune, deux bouteilles ; faites bouillir pendant huit minutes, passez la décoction bouillante avec légère expression à travers un linge clair et ajoutez sucre deux onces.

N° 11. *Potion vomitive.*

Prenez émétique trois grains, dissolvez dans eau de rivière ou de fontaine tiède ; trois onces à prendre en deux fois.

Nota. *Si la première moitié fait vomir quatre ou cinq fois, il est inutile de prendre la seconde. Et aussitôt qu'on commence à vomir, il est nécessaire de boire abondamment de l'eau chaude pour aider l'effet du remède.*

N° 12. *Potion purgative.*

Prenez émétique, trois grains, dissolvez dans eau de rivière ou de fontaine une bouteille et demie.

On en prendra un verre ordinaire tous les trois quarts d'heure.

Nota. *Lorsqu'on aura eu cinq ou six évacuations on cessera d'en boire. Si, en prenant ce purgatif comme il vient d'être dit, le malade éprouvait des envies de vomir, la dose du remède ne serait bue que toutes les heures seulement : l'effet de ce purgatif est très-lent.*

N° 13. *Lavement purgatif.*

Prenez feuilles de séné, trois quarts d'once ; faites bouillir pendant un quart d'heure dans une quantité d'eau suffisante ; après l'ébullition faites dissoudre :

Sel d'Epsom, demi-once ;
Emétique, quatre grains.

Nota. *S'il était impossible de se procurer ce lave-ment à cause de la composition, on pourrait employe à sa place un mélange d'une partie de vinaigre ave trois parties d'eau ou de l'eau froide bien salée; si c lavement ne produit pas d'effet, on en prend un second de suite.*

N° 14. *Lavement émollient.*

Prenez feuilles de mauve, deux poignées ; faites bouillir pendant demi-heure, dans une quantité suffisante d'eau pour un lavement.

Nota. *La racine de guimauve, la graine de lin, le son de froment peuvent remplacer la mauve. Ces substances lui sont même préférables; la décoction doit être mucilagineuse; le jaune d'œuf délayé dans l'eau ainsi que l'amidon peuvent aussi remplir la même indication.*

N° 15. *Fomentations émollientes humides.*

On humecte un linge plié en quatre doubles ou davantage avec la décoction qui sert aux lavements émollients (n° 13), et on en couvre la partie malade. On les renouvelle toutes les trois heures. Elles con-viennent aux plaies avec inflammation.

Pour éviter le refroidissement des fomentations, on applique sur les linges mouillés de la flanelle ou autres ssus en laine.

N° 16. *Cataplasme émollient.*

Prenez mie de pain, trois onces.

Eau commune, demi-bouteille : faites cuire jusqu'à sistance convenable pour un cataplasme.

e pain peut être remplacé par la farine de graine *n, la* poudre des feuilles de mauve, de gui *e, etc.*

Nota. *Les décoctions de graine de lin, de racine de guimauve, de mauve, de son de froment, etc., sont bien préférables à l'eau. On doit s'en servir quand il y a possibilité. Lorsqu'on applique un cataplasme émollient, il doit avoir une chaleur agréable, son humidité doit traverser facilement le linge qui le contient. Il sera renouvelé deux fois par jour. Il est excellent dans les plaies avec inflammation.*

N° 17. *Lotion sulfureuse pour la gale.*

Prenez sulfure de potasse, quatre onces.
Eau commune, un litre et demi.
Acide sulfurique, demi-once.
Mêlez et conservez pour l'usage dans une bouteille.

N° 18. *Pommade pour la gale.*

Prenez soufre sublimé lavé, deux onces.
Sel marin, une once.
Graisse, huit onces.
Mêlez le tout selon l'art.

N° 19. *Potion pour la chaude-pisse.*

Prenez vin blanc ou rouge, quatre onces.
Gomme arabique, un gros et demi.
Baume de copahu, deux gros.
Mêlez ensemble selon l'art.

Nota. *On prend cette potion deux fois par jour; le matin deux heures avant le déjeuner, le soir quatre heures après le dîner. Si ce remède incommode beaucoup le malade,* soit par des selles *trop fréquentes ou des douleurs* d'estomac avec vomissements, il ne
't mettre qu'un gros et demi de baume de copahu
s la

N° 20. *Eau ferrée.*

Prenez eau commune, un litre; faites-y refroidir plusieurs fois des fers chauffés à blanc. On obtient encore de l'eau ferrée en laissant séjourner pendant plusieurs jours des clous dans l'eau.

Objets de pansement pour un détachement de cent hommes.

Écharpes — trois.
Bandages de corps — quatre.
Bandes roulées — un kilogramme.
Grands linges — un kilogramme.
Petits linges — demi-kilogramme.
Charpie — demi-kilogramme.
Rubans de fil — dix mètres.
Une éponge.
Emplâtre agglutinatif de diachylon gommé, étendu sur du linge — hui onces.
Une ventouse.
Emétique — cinquante paquets d'un grain chacun.

Nota. *Nous ne faisons point mention dans cette liste des attelles, attendu qu'il est facile de s'en procurer partout où l'on se trouve.*

D'après ce que j'ai exposé dans ce chapitre, il est facile de voir que les militaires peuvent, dans un grand nombre de cas, s'administrer mutuellement les premiers soins pour les blessures récentes et les maladies internes commençantes. Mais il est indispensable, pour cela, que les préceptes qui y sont contenus soient bien gravés dans leur esprit.

Le meilleur moyen de parvenir à ce but serai *de charger* les chirurgiens-majors des corps de fa *deux fois par* semaine une théorie médicale et sur *de bien faire* exercer les militaires à l'applicatic

bandages et au pansement des plaies récentes : celles-ci sont assez fréquentes dans les régiments à cause des duels et autres accidents.

L'infirmerie régimentaire fournirait toutes les ressources pour cette étude, sans qu'il fût nécessaire d'augmenter la somme affectée au service de cet établissement.

POST-FACE.

Beaucoup de faits utiles ont dû nécessairement
re oubliés dans ce cahier écrit à la hâte, à seize ans
l'exemple, et dans mon complet isolement de
vres, et même de toute espèce de conseils. Beaucoup
autres ont été répétés ; c'est qu'il existe dans les
its une telle affinité, que certaines circonstances
partenant à plusieurs sont revenues naturellement
us ma plume, lorsque ces faits s'y sont présentés
olément. Cette répétition, au reste, n'est un tort
ie pour moi, si c'est un tort : mais je vous l'ai dit,
m'en soucie fort peu, car je ne suis ni ne veux
re auteur ; je n'écris pas un livre, je me borne à
ssembler en croquis quelques souvenirs que la paix
ffacés, et que je crois utiles.

En revoyant ces feuilles, je m'aperçois mieux en-
e de l'incomplet de mon ouvrage. C'est subir une
ible épreuve que de se relire imprimé ! L'impres-
est pour ainsi dire le miroir qui rend la vérité
tant plus nue, plus nettement sévère, qu'il n'y a
moyen de corriger les défauts qu'il nous signale ;
t se souffrir ainsi, ou briser la glace.

marche donc sans illusion, et confie à cette courte
face, l'arrière-garde qui ramassera, et réunira
ible partie de ce qui a été oublié ou perdu ;
nera pauvrement sans doute dans ce champ si
t si riche, mais je ne puis l'attendre, et le peu
m'apportera sera bien reçu, car il aidera à
le de ce qui est, en expliquant ce qui ne se
ssez clairement compris.

Le mot *chef* pour moi ne signifie pas tel ou tel grade, mais telle fonction. Ce que je dis de lui s'applique également, dans les généralités, au maréchal des logis ainsi qu'à l'officier supérieur, dès que l'un ou l'autre est chargé d'un commandement ; j'affirme que dans telle position que ce soit, le chef doit être *l'exemple personnifié*, qu'il doit supporter son fardeau avec une constance non interrompue de vigilance et d'efforts, qui empêche que ce fardeau ne penche, et ne l'entraîne ; car une machine détraquée serait plus difficile à rétablir qu'une chose tout à fait nouvelle à créer.

Au chapitre *Harnachement, Paquetage,* je m'aperçois que le copiste a oublié la page qui le terminait ; la voici : « Un commandant d'escadron doit « porter une attention de toutes les minutes sur les « chevaux de son escadron. Tout est motif à inspec- « tion, et tout instant doit donc être employé à re- « garder. Le harnachement surtout doit fixer son at- « tention constante, car il est cause de pertes de che- « vaux, et par conséquent de pertes de succès ; qu'il « y songe.

« Le cavalier démonté doit penser que si on lui or- « donne de sauver son harnachement, ce n'est pas par « système d'économie. Le motif est plus grand et « plus noble ; il est tout dans son intérêt personnel. « En effet, s'il se trouve un cheval vacant sur les der- « rières, ce cavalier muni de son harnachement com- « plet, pourra reparaître immédiatement dans le rang, « revenir au feu, où il trouvera le prix de sa con- « duite et de son courage.

« On voit quelquefois, à la honte des régiments, « des cavaliers qui blessent exprès leurs chevaux, « *pour* avoir un prétexte de mettre leur lâcheté à « *l'abri* dans de petits dépôts ; les moyens qu'ils em- « *ploient* sont de mal ployer leur couverte, ou de « *placer* de petites pierres entre ses plis. Si l'on

peut prendre une semblable infamie sur le fait, i
faut en faire un exemple violent.

« Lorsqu'on entame une campagne, le premier soin d'un chef de corps doit être de faire étamer les mors de bride et de filet ; de faire graisser tous les cuirs qui jusque-là avaient été cirés, et de continuer ainsi pendant toute la durée de la guerre. Ces deux précautions déchargent le cavalier d'une infinité de détails qui usent inutilement son temps ; elles ne permettent pas au cheval de se dégoûter d'un mors rouillé, allégent le paquetage d'une quantité ridicule de brosses, et conservent le harnachement.

« Que le chef de corps s'assure par ses propres yeux que la trousse de chaque homme contient ce qu'il faut pour raccommoder le harnachement et l'habillement. Qu'il s'assure aussi que chaque escadron possède en nombre suffisant des marmites, des bidons en fer-blanc, des faux, et que ces objets sont fixés convenablement sur les chevaux. »

Le cavalier ne peut apporter trop de soin à son
rnachement, à son paquetage, et pour être sûr que
ut est convenablement établi, il ne doit jamais se
ettre en selle sans avoir fait le tour de son cheval.

Je ne peux trop m'appesantir sur l'ajustage des
les, le paquetage, le chargement des effets, et la
nière de brider. Nos chevaux sont presque tou-
rs sellés trop en avant, ce qui occasionne sur le
rot une pression au moins aussi funeste que
e produite par les lames de l'arçon, qui géné-
ment ne relèvent pas assez, et ne font pas suffi-
nent le bateau. On me dira que la selle maintenue
rrière par la croupière motivera des blessures à
eue ; mais ces blessures, presque toujours, ne dé-
ent pas de la pression, mais bien de la malpro-
de la sécheresse du culeron, et de l'insuffisance
'inégalité de la bourre qui le remplit. Il faut
ie le culeron soit épais, égal, propre, souver

avec soin en seize, les lisérés du côté
dessus, et qui ne dépasse que d'un do
l'extrémité des bandes, et de quatre à
la pointe des lames, ne permet jamais à
venable de blesser le cheval, surtout
passe souvent la main entre elle et le g
ger de la pression, donner plus de liber
les crins.

Les fontes sont en général trop diagona
Il serait à désirer qu'elles eussent une
perpendiculaire ; ce fait ne permettrai
tolet de tomber aux allures vives, et don
facilité au cavalier pour tirer cette arm
et l'y remettre.

Le manteau peut être roulé de la lon
pieds au lieu de trois pieds six pouces,
ainsi complétement couvert par la scha
il faut que sa partie supérieure ne soit
vée que le pommeau de la selle, et qu
des courroies qui le fixent soient tourné
arrière (l'ardillon du côté de la palette),
du milieu qui sera en sens inverse.

Les manteaux sont souvent échangés,

tes à part, afin d'avoir la facilité, en route et à ɛval, de prendre son manteau sans défaire complé- nent le paquetage antérieur.

L'ordonnance prescrit de fixer le sac et le panta- de treillis avec le manteau. Ce mode aurait, je is, des inconvénients en guerre, car il complique- t et alourdirait le paquetage antérieur qu'il faut jours tendre au contraire à alléger et simplifier. Il donc mieux de dégager les épaules du cheval en çant pantalon et sac sur le siége. De cette manière pourra même supprimer le coussinet.

L'ordonnance prescrit aussi de placer les effets en g dans le portemanteau ; mais en campagne il faut t calculer pour éviter les blessures de rognons, et y parviendra en roulant les effets dans les extré- tés de ce portemanteau. Pour cela le pantalon sera lé dans sa longueur et dans la largeur de ses jam- , et placé d'un côté; le linge sera roulé de même et cé de l'autre. Ce paquetage, qui ne sera pas sans ce puisqu'il fera cintrer le portemanteau, ne fri- a pas les effets, et évitera toute blessure de ro- ns. Cent cinquante jeunes chasseurs montés du 13e, uetés ainsi, partirent d'Auch et arrivèrent à mar- s forcées à Cadix sans avoir un seul cheval blessé.

La besace doit être placée de façon que par derrière ne puisse l'apercevoir. Les courroies qui la fixent vent être fortement serrées pour que la charge ne sse pas sous la palette, ou ne tombe pas en arrière. portemanteau doit être parfaitement droit et les tes doivent être placées bien à plat et fixées de nière que leurs talons ne tombent pas en avant, qui arrive autrement très-souvent.

Les chevaux sont en général mal bridés ; cela tient plusieurs causes qu'on ne reconnaît pas assez. La mière *c'est que le frontail est trop court, ce qui rap- che les montants* et empêche qu'on ne puisse les ser suffisamment en arrière ; la seconde, c'est que rte-mors ne remplit pas l'œil de la branche. Le

mors bascule alors, et vous avez beau serr mesure la muserolle, vous ne remédiez à rien martyrisez votre cheval.

Je vous ai dit qu'il fallait graisser en camp cuirs cirés en garnison. Si après une campa entrez en cantonnement, dégraissez vos cuirs vez-vous du cirage dont voici la recette :

Trois quarts de livre, cire blanche.
Une pinte et demie, noir de chapelier.
Un quarteron, sel de tartre.

Prenez une casserole vernissée et neuve dedans une petite quantité de noir de chape lequel vous ferez bien fondre le sel de tartre. ensuite la cire, et lorsqu'elle sera fondue reste du noir. Lorsque le tout sera bien mêlé, ajoutez du noir de fumée jusqu'à co de pommade. Cette opération doit se faire su de cendre et sans bouillir.

Une bonne précaution que peut prendre u en entrant en campagne, c'est d'emporter quelques morceaux de toile imperméable qu viront soit à couvrir ses chevaux et ses e des pluies abondantes et continues, soit à sous lui, et à dresser sur lui au bivouac, toile cirée est trop cassante, les toiles impe que l'on vend, sont trop lourdes et trop chè l'officier prépare donc lui-même l'étoffe. I qu'il étende la toile de lin ou de coton sur ou un panneau, et qu'il l'enduise, avec un d'une préparation ainsi composée. Mettez marmite de terre vernissée, deux livres d' lin. Ajoutez-y deux pincées d'arsenic, et gro une amande de galipot. Suspendez dans l' *fortement* nouées dans la toile, huit onces de *en* poudre, et de manière que cette li *touche* pas le fond de la marmite. Faites r un feu lent, pendant six heures.

uite, et employez l'enduit. Laissez sécher l'ombre, et sur son cadre.

ai dit qu'un détachement en marche de ait faire chaque jour une grande halte à min. C'est à cette halte que doit se re- rapport.

it au chapitre *Remontes* qu'il fallait que les ussent des membre forts, je n'ai point en- ls devaient être lourds et ressembler à ceux d'envoyer à tel régiment que je pourrais lépôt de remontes que je pourrais citer chevaux de charrettes ne doivent pas être is nos rangs, mais souvent des membres diquent pas plus la légèreté, que des mem- la pesanteur. C'est l'ensemble du cheval considérer ; c'est pour ainsi dire l'harmo- construction. Un corps épais ne peut pas supporté par de frêles appuis, et le cheval urt, à côtes rondes, à tête légère, à hanches à jarrets vigoureux, à canons et paturons eut avoir sans danger des membres forts construction, sans pour cela en être moins t au contraire une qualité.

lié de dire, en parlant des officiers de déta- a guerre, qu'il fallait qu'ils rapportassent cartes du pays qu'ils trouveraient ; sou- les hôtels de ville, dans les maisons des stiers, des employés du génie civil, de l'ad- on, dans les châteaux, on trouve des cartes par leur exactitude détaillée. Il ne faut er de s'en enrichir et d'en appauvrir l'en-

nier soin lorsqu'on prend des cantonne- de l'ennemi, doit être d'indiquer le point , de placer ensuite ses avant-postes et de *assez souvent*, pour qu'ils puissent parti- *nme égale* au repos dont jouit le reste de

Dans quelques chapitres je me suis permis de discuter l'ordonnance, j'ai comparé ce que j'avais vu sur le vrai terrain, à ses préceptes, et j'ai cherché l'alliance du fait et de la théorie. Il est permis, je crois, à la conviction de fixer l'arche sainte, et je ne vois pas d'impiété à la sonder, surtout lorsque le but qu'on se propose est d'arriver à la vérité utile.

Au chapitre *Armes*, par exemple, si j'ai indiqué les coups de sabre qui me paraissent devoir être les plus usuels en guerre, je n'ai pas voulu pour cela nier l'utilité des préceptes de M. le capitaine Muller ; au contraire je rends pleine et entière justice à cet officier, auquel la cavalerie doit beaucoup, car il a perfectionné le maniement d'une arme de laquelle, jusqu'à lui, on ne s'était pas assez spécialement occupé dans notre armée ; il a révélé ses ressources, et si la généralité des cavaliers pouvait se servir d'elle comme lui, cette théorie serait applicable en guerre dans ses moindres détails ; mais malheureusement cette généralité n'est, jusqu'à présent, ni assez agile, ni assez cavalière, pour être comparée au modèle, qui par son habileté remarquable fait et fera longtemps encore exception, et comme le thème que je me suis proposé est l'application sur le champ de bataille *de ce qui existe aujourd'hui*, j'ai dû réduire le cadre des obligations, discuter les faits et spécialiser ceux que j'ai remarqués sur le champ de bataille d'une application plus facile et plus utile.

Du reste, jusqu'à ce que vous croisiez le fer, occupez-vous beaucoup de l'escrime *Muller* ; manier ses armes, apprend à s'en servir, et les moulinets surtout, en déployant, en rendant agile et fort l'avant-bras, sans déranger le corps par ses mouvements, hâteront votre instruction, comme les gammes perfectionnent celle d'un instrumentiste.

Je vous ai dit comment les lanciers devaient attaquer. *Je* ne vous ai pas dit comment on devait les attaquer ; mais pour l'officier intelligent la première

ıtruction donne la seconde ; cependant quelques
ıts :
La charge des lanciers doit être compacte, et leur
raite divisée. Les carabiniers doivent donc pour
aquer des lanciers en agir comme avec des cuiras-
ırs ; c'est-à-dire se former en colonne, et les percer
r le centre. Une fois au milieu d'eux, que les cara-
niers serrent leurs ennemis corps à corps ; qu'ils
ıdent toujours à les pelotonner en masse, qu'ils
uleront compacte et inoffensive le plus loin pos-
ıle. Des coups de pointe ! des coups de pointe ! et
ujours des coups de pointe ! Les lanciers serrés
peuvent ni parer ni pointer, et de deux choses
ıne : ou ils jetteront leurs lances pour prendre
ırs sabres, et dans ce cas vous combattrez à chances
ales, ou ils voudront conserver leurs lances et dans
second cas vous aurez bon marché d'eux. Nos files
encadrement dans les lanciers de la garde impé-
ıle ne portaient pas de lances : je me souviens que
ıns deux circonstances en 1814 (à *Hoogstratten* près
réda et à *Pont-Atrecin* sous *Lille*) ayant affaire à
s lanciers russes et prussiens qui comme nous te-
ıient bon sur des routes étroites et bordées de fossés
ofonds, je plaçai en tête de ma colonne nos intré-
des carabiniers que je fis suivre de mes lanciers,
ıi avaient mis la lance à la botte, et le sabre à la
ain ; une fois entrés dans la masse empêtrée de nos
ınemis, notre succès dépassa d'autant plus nos es-
érances que nous sabrâmes sans danger.
Au chapitre *Escortes*, j'ai oublié de dire qu'en
ıys ennemi, le commandant d'un convoi doit sur-
eiller avec le plus grand soin les paysans conduc-
ırs de ses voitures, la nuit surtout ; si une ligne
factionnaires n'exerce pas sur eux une vigilance
tous les instants, ils s'échapperont sans aucun
oute avec leurs chevaux.
Toutes les fois qu'en pays ennemi, il existe entre
détachement aventuré et les habitants une espèc

de compromis moral, basé sur une demi-confiance, il est prudent de prendre des *otages* et de les garder à son bivouac. Cette mesure impose aux habitants, et leur ôte tout désir de nous trahir, de nous livrer à l'ennemi, ou de faire de mauvais partis à nos hommes isolés.

Aux chapitres *Partisans, Vivres*, j'ai indiqué qu'on pouvait et devait même souvent frapper des contributions : celles en nature sont ce qu'il y a de plus légal, surtout lorsqu'elles sont motivées par des besoins pressants ; celles en argent ne doivent être imposées que par l'ordre du commandant supérieur : tout officier chargé de frapper et de faire rentrer celles-ci, doit s'en faire donner l'ordre *écrit*.

En Belgique et en Flandre, à la fin de la campagne de 1814, les Cosaques, aidés des habitants, malgré l'armistice signé par le général *Maison*, continuaient leurs attaques contre nous. Le général envoie cent lanciers de la garde avec ordre de faire cesser cet état de choses, et d'opérer entre *Lille, Furnes, Nieuport* et *Dunkerque*. Le détachement part, schabski couverts et schabraques retroussées. Les habitants insurgés n'apercevant pas d'aigles, et trompés par les uniformes rouges, l'accueillent aux cris d'*à bas les Français! vivent les Anglais! vivent les Saxons!* L'officier commandant, appréciant sa position aventurée, ne se gendarme nullement : il tient seulement ses nouveaux amis à distance, et ne se met en rapport avec eux que par des lanciers alsaciens qui ont ordre de se dire au service d'Angleterre. Il obtient ainsi les renseignements les plus sûrs, dont il se sert fort utilement pour diriger sa marche et ses opérations militaires ; puis, frappant des contributions de tous genres sur l'amitié enchantée de lui être agréable, et signant les reçus du nom du chef d'état-major du duc de Saxe-Weymar, une nuit, après une attaque générale, il se retire dans Dunkerque avec ses voitures et ses prisonniers. Là il

échange les produits de sa course contre du drap rouge, bleu, et tout ce dont ses hommes déguenillés par la guerre, ont besoin, et habille et rééquipe à neuf son détachement.

Je répète et j'affirme que de même que l'éducation des colléges et des familles, est autre que celle du monde, et que celle-ci fait souvent mentir l'autre, de même aussi l'éducation de garnison, telle qu'elle est donnée aujourd'hui, recevra de nombreux démentis de la guerre; cette éducation me paraît tout à fait insuffisante pour le cavalier léger; je suis encore à m'expliquer comment la même théorie est mise entre les mains du cuirassier et du hussard, lorsqu'en guerre leurs deux services sont si complétement distincts et opposés.

Vous avez quelquefois, dans vos routes, rencontré une colonne de cuirassiers ; comme moi, vous avez, de dessus vos petits chevaux légers, mesuré la hauteur de ces géants, et fait en vous-mêmes la triste comparaison de votre force avec celle de ces colosses couverts de fer, et si puissamment armés. Cependant, cent fois en guerre vous serez opposés à des troupes semblables. Religieux sectaires de la théorie, manœuvrez-vous alors comme eux ? Dans une charge, opposerez-vous ligne à ligne, et irez-vous d'homme à homme, de poitrail à poitrail, vous faire culbuter et broyer sans espoir de succès, ni même de vengeance? Si vous n'ajoutez pas aux préceptes classiques, vous succomberez infailliblement ; si vous cherchez os ressources en dehors de ces mêmes préceptes, ous vaincrez. Opposez d'autant plus de ruse qu'il us manquera de force. Vous qui êtes plus légers, us mobiles que vos adversaires, tournez-les, harez-les, démoralisez-les par les surprises, *écrasez-par les fatigues*, attirez-les sur le terrain de *resse : l'adresse* est plus puissante que la force *tit tigre* est le seul animal qui renverse l'él
!

Le général Morand, dans ses considérations sur la cavalerie, dit : « Tandis que les Tartares, braves et « adroits, montés sur des coursiers légers, sobres et « rapides, ravageaient l'Asie, et répandaient la ter- « reur au nord de l'Europe, d'autres cavaliers s'es- « crimaient avec la hache et la massue, et brisaient « sur leurs poitrines des lances impuissantes. Ces ca- « valiers sont montés sur des chevaux énormes, et « couverts comme eux de lames de fer ; ils semblent « des forteresses ambulantes ; ils font retentir sous « leurs pas le sol des Gaules, de Germanie, de l'Italie, « et les montagnes des Asturies. Leurs corps, serrés « dans des boîtes lourdes et épaisses, se maintien- « nent en équilibre sur la selle ; les cuisses et les « jambes sont pendantes, entraînées par le poids « du fer ; le moindre choc peut les déplacer comme « il arrive à tout autre corps en équilibre. Leurs « armes offensives sont analogues à la résistance « qu'elles ont à vaincre. Tels sont les cavaliers du « moyen âge ... Ils furent impuissants devant les « Arabes et les Tartares ; ils le furent dans les « plaines d'Antioche, en Palestine, en Egypte, à « Nicopolis, et surtout en Hongrie. Quel misera- « ble spectacle que celui de ces chevaliers couverts « de fer, et cachés dans les défilés qu'on traverse « pour arriver de la Bavière à Vienne, tremblants « devant l'armée turque, qui étalée autour des murs « de cette capitale, dans une vaste plaine, en pour- « suit paisiblement le siége ! C'en était fait de tous « ces chevaliers ; leurs armures allaient devenir des « trophées, et leurs cadavres, sans sépulture, la proie « des animaux féroces, lorsque tout à coup quelques « mille guerriers, couverts de vêtements de peau de « bêtes fauves et de moutons, aux épaules brillantes « *d'ailes* retentissantes, aux lances ornées d'une « *flamme* d'étoffe éclatante, aux chevaux légers, ra- « *pides* et vigoureux, sortent des forêts de la Bohême, « [illegible] t le Danube, et apparaissent au midi

« d'un beau jour, parmi ces chevaliers épouvantés « que toute l'Europe chrétienne avait envoyés au « secours de Vienne. Un coup d'œil suffit à Sobieski « pour reconnaître l'armée turque, et se décider à « l'attaque : *en avant*, s'écrie-t-il ; ces mots magiques « retentissent au cœur des braves ; les Polonais à « l'instant se précipitent à sa suite. Dans une heure « le camp des Turcs ne présente plus que des morts, « des prisonniers et un immense butin ; l'Empereur « d'Allemagne peut sortir de sa casemate ; son vête- « ment est d'or et son regard plein d'orgueil. Un jeune « Polonais descend de cheval pour s'agenouiller « devant lui : *Point de bassesse, palatin*, lui dit le « héros ; puis traversant la foule des lourds guer- « riers qu'il a rassurés, il reprend la route de ses « Etats, content de sa gloire, joyeux d'aller racon- « ter à sa femme, née Française, et dont le cœur est « héroïque comme le sien, son combat et sa vic- « toire ; victoire que l'ingratitude rendit plus tard « si funeste à sa patrie. »

« Si du fait au possible la conséquence est bonne, « comme on l'enseigne dans les écoles ; si le résultat « de l'expérience est une nécessité ; si les mêmes « causes produisent les mêmes effets ; si le passé « nous découvre l'avenir, on ne peut contester que « la meilleure cavalerie est celle qui seule a fait de « grandes conquêtes.

« Les hussards et les lanciers, organisés à l'imita- « tion des peuples à cheval, seraient donc une meil- « leure cavalerie que les cuirassiers, qui représentent « les chevaliers du moyen âge, et il suffirait de les « rapprocher de leur modèle pour accroître leur su- « périorité. Il faudrait, je crois, développer davan- « tage leurs forces et leur adresse par des exercices « gymnastiques ; raccourcir les porte-étriers, pour « *qu'ils puissent s'élever, se servir plus facilement* « *de leurs armes, et porter le corps en avant pour* « *atteindre ;* simplifier la selle tout en lui conserva

« l'avantage de tenir le corps renfermé, en suppléant « à la couverture mobile sur laquelle on la pose, et « qui se déplaçant sans cesse, occasionne des blessures au cheval et des chutes au cavalier; mais « surtout il faut leur donner, non des chevaux achetés dans les pâturages d'Allemagne, mais qui aient « été élevés dans les lieux les plus arides et les plus « accidentés de la France, qui soient habitués à une « chétive nourriture, et à courir sur des terrains raboteux et difficiles. *Frédéric II a dit qu'un cavalier devait suivre partout un fantassin et qu'un « fantassin devait suivre une chèvre.* »

Pour lutter avec succès, il faut non-seulement se connaître, mais aussi connaître son adversaire. La force de l'ennemi n'est pas un fait mathématique qui puisse s'apprécier seulement par le nombre de ses hommes ; le courage, l'instruction, l'habitude de la guerre, la différence de tactiques, et cent autres conditions, pèsent aussi dans la balance ; pourquoi vos professeurs de la paix se borneraient-ils à équilibrer faussement les poids par les forces numériques ? Pourquoi ne donneraient-ils aucune notion des circonstances, des différences, des faits particuliers, qui ont une influence si puissante, qui déjouent le plus souvent tous les calculs, renversent de fond en comble les bases dites rationnelles, et jetteraient-ils ensuite ainsi votre ignorance de ces faits si importants, sur un champ de bataille, où elle serait longtemps en proie à la surprise, avant d'avoir compris l'ennemi, et trouvé les moyens les meilleurs de le repousser, et de l'attaquer? Les cavaleries kirguise (1), kalmouke (2), cosaque, russe, anglaise, prussienne, au-

(1) *Ces hordes qui fuient au grand jour devant la force, et qui ne comptent pour les revanches que sur la complicité des ténèbres.* **B. B.**

(2) armés d'arcs et de flèches.

trichienne, sont-elles armées uniformément, et manœuvrent-elles de même?

En combattant aux côtés d'*Abdalha*, de *Mirza*, de *Soliman*, et de tant d'autres vaillants mameluks, j'ai pu apprécier l'équitation militaire des Asiatiques; au *Brésil* j'ai jugé les cavaliers du Sud (1); sur les champs de bataille de l'empire, j'ai eu affaire à toutes les cavaleries de l'Europe, sans exception, depuis celle des Anglais jusqu'à celle des Kirguises, je les ai donc vues en mouvement utile, et je me suis convaincu qu'aucune d'elles ne se ressemblait, que chacune avait ses caractères distinctifs très-prononcés, et qu'il fallait opposer à chacune d'elles aussi des moyens complétement différents.

Il est dans la nature de l'homme de ne faire jamais au delà de ce que ses besoins lui commandent, et de soumettre, par conséquent, ses actions individuelles ou collectives aux ordres de ses besoins.

Avant 1815, les armées servaient à se battre; depuis 1815 elles ont servi à parader; on n'a plus eu besoin d'hommes de guerre, mais d'hommes pareils, scrupuleusement uniformes, de tenue, de mouvements, et l'on a parfaitement rempli le programme proposé par cette nécessité. L'art militaire, en changeant de but, a changé de même d'action et de langage; ses mouvements ont été divisés, alignés à coups de règle et de compas, et sa langue réduite en formules arithmétiques: vos régiments de paix sont de belles statues sans doute; mais il faut les animer. Il leur manque le mouvement, le sang, la verve, le feu, la vie, et la guerre seule vous apprendra ce qu'ils valent.

On me dira peut-être que, sous l'Empire, la théorie était aussi incomplète qu'aujourd'hui, et ne renfer-

---

(1) *Ils portent pour toutes armes une corde (lacos) et couteau.*

mait aucune des instructions que je regarde comme indispensables. Cela est vrai; mais, à cette époque, toute d'action, la théorie proprement dite n'entrait que pour une centième partie dans notre instruction ; les dangers, l'expérience de tous les jours, se chargeaient des quatre-vingt-dix-neuf autres.

La guerre vous rendra un autre service bien important ; celui de rappeler de l'exil la *camaraderie* que la Restauration avait cru bannir à perpétuité, et que la révolution de juillet n'a fait qu'amnistier, sans pouvoir la rétablir encore dans tous ses droits. *La fraternité d'armes* est une passion si puissante, si pure, si élevée ! les vrais soldats lui doivent tant de secours, tant de jouissances, tant d'élan, tant de gloire ! que son culte, une fois rétabli, vous complétera, et effacera tous les pénibles souvenirs.

J'en appelle à vous, mes nobles frères d'armes, Lawœstyne, Duchand, Bro, Thierion, Jacqueminot, et tant d'autres, à vous, qui m'entendez, Friand, Moncey, Letellier, tous si vaillants sur les champs de bataille, si fermes, si affectueux dans l'adversité ! ce ne fut pas la conscription qui décida notre carrière, mais cette vocation puissante, invincible d'une chaleureuse ambition ! Notre but, alors, n'était ni une adjudance de place acquise à trente années de service, ni la charité des invalides, c'était la gloire ! Il était vaste, ce but, comme l'époque immense à laquelle vivait notre jeunesse, et cette ambition était permise à une carrière si chanceuse, où chaque jour la mort et la gloire pesaient également dans la balance ! Aux jours brillants, combien n'avons-nous pas dû de joies, de secours à notre mutuelle affection ! Et lorsque victimes de la trahison, sous les baïonnettes anglaises et les poignards du Midi, nous déposâmes nos armes, pour les laisser à des jeunes gens *imberbes* qui n'avaient pas encore la force de les *soulever*, et qui depuis ont grandi ; dans ces jours *funestes* pendant ces quinze années de deuil, com-

bien n'avons-nous pas dû de consolations à même amitié née sur les champs de bataille, et tifiée par les mêmes dangers et le même dév ment !

Je vous ai cité les Cosaques, et vous les ai p sentés comme des modèles parfaits ; j'appuie nouveau sur ce que j'ai dit à cet égard. Quelques ficiers qui n'ont pas fait la guerre, ou qui l'ont fa autre part qu'aux avant-postes, ont pris à tâche parler de ces cavaliers avec mépris ; ne les croy pas. L'injustice envers son ennemi est toujours u mauvaise et fausse politique, et la meilleure m nière de se créer des ressources pour combattre n se trouve pas dans l'insulte, mais bien dans l'obser vation. Demandez l'opinion que conservent des Co saques nos illustrations militaires, les maréchaux Soult, Gérard, Clausel, Maison ; les généraux Morand, Lallemand, Pajol, Colbert, Corbineau, Lamarque, Préval ; nos intrépides chefs, les généraux d'Aumesnil, Farine, etc...., tous les vrais officiers enfin, ils vous diront que des cavaliers légers, qui, comme les Cosaques, entourent l'armée d'un réseau de vigilance et de défense impénétrables, qui harassent l'ennemi, qui donnent presque toujours des coups et n'en reçoivent que fort peu, atteignent complétement et parfaitement le but que doit se proposer toute cavalerie légère.

Vous lirez dans les Mémoires de M. de La Valette : « Les Cosaques étaient un instrument qui rendait la guerre très-dangereuse, surtout pour les officiers chargés de faire des reconnaissances. Beaucoup d'entre eux, et surtout de l'état-major général, choisis par le major général, préféraient donner des rapports faits par les paysans, que d'aller s'exposer au loin aux attaques des Cosaque *L'Empereur* ne pouvait donc plus savoir la *té.* »

nsi voilà des officiers n'osant pas s'ave

même en France ! voilà le génie de l'Empereur paralysé par l'activité des Cosaques ! Ce fait est-il de quelque poids ?

Le général Morand, à son tour, nous dit en parlant d'eux : « Mais ces peuples à cheval ne connaissent « pas ces divisions, ces alignements réguliers, cet « ordre enfin tant apprécié ; leur habitude est de te- « nir leur cheval serré entre leurs genoux ; leurs « pieds se reposent sur de larges étriers qui leur « servent d'appui dans l'usage de leurs armes, de « sorte qu'ils peuvent porter le corps en avant pour « atteindre et le ployer en arrière pour le dérober « aux coups. Exercés à passer du repos au galop, et « du galop à l'immobilité, leurs chevaux secondent « leur adresse, et semblent n'être qu'une partie « d'eux-mêmes ; ces hommes veillent sans cesse, se « meuvent avec une vitesse extrême, ont peu de be- « soins, et des pensées guerrières sont les seules que « leurs sens réveillent.

« Tels sont les hommes qui ont produit sur le « monde d'horribles cataclysmes, et qui, peut-être, « avant peu, changeront les destinées de plusieurs « nations, etc., etc. »

Et plus bas : « La marche de la grande armée fran- « çaise, ralentie par les Cosaques, et plus tard, les « Cosaques l'isolant de toute ressource, et s'achar- « nant sur ses flancs comme des abeilles en fureur « qui tourmentent et épuisent un lion rugissant de « leurs innombrables piqûres. »

Et plus bas encore : « Quel magnifique spectacle « que celui de cette cavalerie européenne resplendis- « sante d'or et d'acier aux rayons d'un soleil du « mois de juin, étalant ses lignes sur les flancs des « coteaux du Niémen, et brillante d'ardeur et d'au- « dace ! Quels amers souvenirs que ceux de ces vaines « *manœuvres* qui l'ont épuisée contre les Cosaques, « *jusqu'alors* si dédaignés, et qui ont plus fait pour *salut de* la Russie que les armées de cet em-

« pire. Chaque jour on les voyait à l'horizon, éten
« sur une ligne immense, tandis que leurs éclaire
« agiles venaient nous braver jusque dans nos ran
« on se formait, on marchait à cette ligne, qui,
« moment d'être atteinte, disparaissait ; et l'horiz
« ne montrait plus que des bouleaux et des pin
« mais, une heure après, lorsque nos chevaux man
« geaient, l'attaque recommençait, et une ligne noir
« se développait de nouveau ; on renouvelait le
« mêmes manœuvres, qui avaient le même résultat
« C'est ainsi que la plus belle et la plus valeureuse
« cavalerie s'épuisa et se consuma devant des hommes
« qu'elle jugeait indignes de sa valeur, et qui, ce-
« pendant, suffirent pour sauver l'empire dont ils
« sont les vrais soutiens et les seuls libérateurs.
« Pour mettre le comble à notre affliction, il faut
« ajouter que notre cavalerie était plus nombreuse
« que les Cosaques ; qu'elle était soutenue par une
« artillerie, la plus légère, la plus valeureuse, la
plus terrible dont la mort eût jamais disposé ; il
faut encore dire que son chef, admiré des braves,
se faisait appuyer dans chaque manœuvre par la
plus intrépide infanterie, et pourtant les Cosaques
sont retournés, couverts de dépouilles et de gloire,
sur les rives fertiles du Danaetz, tandis que le sol
le la Russie a été jonché des cadavres et des armes
le nos guerriers, si vaillants, si intrépides, si dé-
oués à la gloire de notre patrie ; telle est la puis-
ance de l'organisation, tel est le secret des con-
uêtes de Gengis, etc., etc.... »

près la lecture de cette page belle comme l'élo-
ce, vraie comme l'histoire, déchirante comme
rité, pouvons-nous nous refuser à reconnaître
nodèles ? et n'avons-nous pas le droit d'espérer
instruction de notre cavalerie légère sera re-
dans ses bases, corrigée, perfectionnée dans
ails ? Que le gouvernement repoussant le
s des quinze dernières années de soum

et de Bas-Empire, et assimilant les besoins de cette cavalerie à ceux de nos armes spéciales, enverra aussi de nos officiers choisis reconnaître chez les peuples cavaliers toutes les améliorations que nous pouvons nous approprier; et que ces officiers, rapportant le résultat de cette consciencieuse, active et précieuse investigation, le publieront aux corps, qui non-seulement s'en amélioreront dans leurs détails matériels, mais s'en perfectionneront pour l'attaque, et s'en instruiront pour la défense.

Quelquefois des officiers et des sous-officiers croient donner à leurs chefs une haute idée de leur zèle et de leur manière de servir, en choisissant l'instant de leur présence pour brusquer leurs subordonnés, et *crier* après eux. Cette manière est détestable, et n'impose à personne. Elle produit l'effet complétement inverse à celui qu'ils en attendent. Les officiers, les sous-officiers, qui servent le mieux, sont ceux qui brusquent et *crient* le moins, et qui font faire le plus. L'injustice, les cris, l'abus des punitions étourdissent l'homme, le révoltent, et, si j'ose m'exprimer ainsi, déconsidèrent même la punition en la dépouillant de sa force morale, pour ne lui laisser que ses petits ennuis matériels. Il faut, avant de punir un inférieur, surtout s'il est jeune soldat, l'avertir plusieurs fois doucement, puis s'il est sourd à ces avertissements paternels, le punir très-sévèrement; car alors vous serez sûr que ce ne sera pas l'ignorance que vous punirez, mais bien la mauvaise volonté, qu'il ne faut jamais supporter.

En abusant des punitions, on endurcit un régiment de manière à lui ôter toute noble sensibilité; on le descend de sa hauteur morale ; il n'y remonte plus.

Le général *Colbert*, commandant en guerre le 7e de hussards, avait prévenu les officiers que celui d'entre eux qui mériterait trois fois les arrêts, serait renvoyé au dépôt; pas un en trois ans ne se mit dans le cas de subir cette punition si cruelle.

La première de nos facultés est l'*attention;* on peut y ramener toutes les autres et l'exciter même chez les hommes les plus bornés, en ne leur enseignant rien qui dépasse leur intelligence. L'étude militaire est facile lorsque les instructeurs sont patients et qu'ils mettent leur méthode d'enseignement à la portée successive des diverses conceptions.

Il est des officiers qui n'ont rien vu (car ne voir qu'en paix, c'est ne rien voir), et qui se font soudards pour être, croient-ils, des officiers de cavalerie légère, et pour se faire, disent-ils, des *Lassalle*. Qu'ils cessent de se donner tant de peine inutile. On ne se fait pas *Lassalle*, on naît *Lassalle*. Les copies de cette originalité si noble, si haute, ne sont que honteusement ridicules. Ceux qui ont crayonné au charbon un *Lassalle* de cabaret, ne l'avaient jamais vu, ou l'avaient regardé de trop bas pour apercevoir sa tête ! Qu'ils sachent que le général *Lassalle*, aux talents militaires, à la brillante valeur qui l'ont placé avec justice en tête de tous les généraux de cavalerie légère de l'Empire, réunissait l'esprit le plus élevé, le plus gracieux, les manières les plus parfaites, les plus finement distinguées, l'instruction la plus facile et la plus variée, et que si la nature, en se complaisant à perfectionner, à compléter cet exemple unique, l'avait si largement doté dans sa triple force morale, intellectuelle et physique, que *Lassalle* n'usait dans ses plaisirs que la surabondance, que luxe de cette force ; et que le cachet du bon goût et de la distinction était imprimé sur toutes ses actions, de telle nature qu'elles fussent. Les prétendus *Lassalle* de la paix ne sont que de honteux *Falstaff*, et n'inspirent que pitié et dégoût.

Ce que j'ai dit du café pour les officiers, je le dis aussi pour les sous-officiers. S'il n'est plus permi *à des galons* d'argent d'entrer dans un cabaret et *s'asseoir* à la même table qu'un brigadier, il leur *défendu* aussi de s'installer à demeure dans un ca

d'y faire de mauvaises dettes et d'y perdre un temps dont l'emploi serait si précieux pour leur instruction. Les sous-officiers doivent se rappeler qu'ils sont *presque officiers*, qu'ils forment corps dans le corps et qu'ils ont une double dignité de corps à soutenir.

Ils doivent se surveiller mutuellement, non pour se dénoncer, ce qui serait indigne d'honnêtes gens, mais pour s'avertir en famille, se conseiller utilement, se réprimander, empêcher que de légères erreurs ne dégénèrent en vices, ne se publient, ce qui déconsidérerait l'escadron, le régiment, et conserver intacte et haute la dignité de leur corps. Si l'un de leurs camarades est sourd à cette voix fraternelle, et qu'ils jugent qu'il n'y a plus de remède, ils ne doivent pas hésiter à demander *à l'unanimité* à leurs chefs son expulsion de leurs rangs.

Rappelez-vous, sous-officiers, que vous êtes aujourd'hui la pépinière de l'armée, et que vos chances n'ont jamais été si belles ! Telles circonstances qui se présentent, ne vous découragez pas. Vous verrez sans doute comme nous, si vous avez fait la guerre ou si vous la faites, des enfants qui n'étaient pas même au service lorsque vous y étiez utiles, et gradés, grandir à l'ombre des paisibles colléges (*) ou des dépôts, et arriver vos supérieurs, à vous restés sans avancement sous le boulet ; ne vous en étonnez pas, cela a été de tout temps ainsi, et le sera sans doute encore : mais ces protégés de la faveur ayant atteint l'apogée de leur pâle mérite, s'arrêteront par la force des choses ; vous grandirez alors à votre tour de toute la hauteur de votre acquis, de vos droits réels que personne ne niera, et vous prendrez la juste place dont vous vous glorifierez ; les ennuis préré-

---

(1) Je n'entends nullement parler ici des élèves des écoles [illegible]ires, dont l'éducation spéciale et les travaux qu'elle in-stituent déjà un droit réel.

dents s'effaceront, ou, si vous en conservez le souvenir, ce ne sera que pour vous rappeler que c'est à eux que vous devez peut-être les efforts que vous avez faits, et qui ont brillamment légalisé vos succès. Si l'ancienneté paresseuse vient vous enlever des grades que vous croyez dus à votre utilité active, ne vous en étonnez pas davantage, obéissez sans murmurer, vous prendrez promptement votre revanche. Ce qu'il vous faut, c'est de fixer le but et d'établir vos droits incontestables à l'atteindre ; pour cela travaillez, travaillez, travaillez. Ne bornez pas votre instruction aux limites resserrées du cadre de vos devoirs écrits, franchissez-les par l'étude, par cette étude ardente qui jette pour ainsi dire notre âme tout entière à la recherche des objets dont nous voulons acquérir la connaissance ; vos chefs vous tiendront compte de ce courage, qui deviendra bientôt passion chez vous, et qui non-seulement hâtera rapidement votre avancement, mais dirigera utilement et noblement toute votre vie. Aujourd'hui le point de départ est le même pour tous, et l'arrivée est à votre disposition. Je ne sais où j'ai lu : « *Aboutemir* n'avait pas « d'aïeux ; il conquit l'Egypte. On osa lui demander « de quelle race il était ? *Voilà ma race*, dit-il en mon- « trant son armée, *Et ma généalogie*, en montrant « son épée. »

Quant à vous, officiers, une fois en campagne, que tout soit motif d'observation et d'étude pour vous. Rendez-vous compte de tous les mouvements d'ensemble et de détails qui s'exécutent sous vos yeux, lors même que vous n'y prenez aucune part active ; cherchez à deviner la pensée qui les dirige ; sondez cette pensée ; devancez-la même dans ses développements successifs ; c'est ainsi que vous apprendrez la guerre, et que vous fixerez dans votre mémoire enrichie une somme d'exemples pratiques et comparés qui trouveront bien utilement leur emploi, quand livrés à vous-mêmes, les mêmes nécessités se repré

senteront subitement ; ce que vous n'aurez pas compris, faites-le-vous expliquer par des hommes plus instruits ; enfin, que rien ne reste indécis ni indifférent dans votre pensée.

J'ai dit que les jeunes officiers doivent consulter et écouter religieusement les vieux. Je le répète : ceux-ci, avertis par leurs blessures et par leur âge, se retirent ; demain ils auront tous disparu de nos rangs ; tant pis pour l'armée de guerre. Ces vieux soldats savent peu les livres, j'en conviens ; mais la guerre n'est pas toute dans les livres. Le champ de bataille et le bivouac ont leur science aussi, et vous retourneriez toutes les bibliothèques que vous ne l'acquerriez pas. Consultez donc ceux qui la possèdent, et respectez ces maîtres qui l'ont si péniblement acquise. Vous n'êtes plus assez gentilshommes pour tout savoir sans avoir rien appris, et si au feu vous êtes assez heureux pour servir sous ces vieux professeurs pratiques, vous les apprécierez là tout ce qu'ils valent, et vous verrez que les morceaux en sont bons.

J'ai cité quelques faits, parce que l'exemple est le précepte pratique, incontestable, et que, pouvant se présenter de nouveau sur le terrain, il vous aura donné d'avance ce qu'il faut pour le recevoir sans surprise. J'ai été cependant avare de mes citations, que mes souvenirs amoncelaient en foule sous ma plume ; mais je cède au besoin de vous donner un dernier exemple d'embuscade.

L'Empereur marchait en toute hâte pour venger, dans les plaines de *Tœplitz*, la défaite de *Vandamme*. Nos colonnes, descendant de *Kulm*, s'avançaient, lorsque l'ennemi, voulant renouveler sur nous l'attaque heureuse qu'il avait exécutée quelques jours auparavant, nous déborde par notre gauche, et, sur
nt d'une infanterie formidable, asseoit une bat-
vingt pièces de canon. Cent lanciers de la
pitent dans un ravin dont les détours

les rapprochent à couvert ; puis s'élançant intrépidement sous le feu de la mitraille, de la mousqueterie et sous les coups de sabre des hussards de *Kinmyar* et de *Hesse-Hombourg*, ils enlèvent la batterie et se retirent lentement, sans se laisser faire un seul prisonnier.

En citant le général *Curely*, j'ai personnifié la réunion de toutes les qualités militaires ; si j'avais connu un plus parfait modèle à vous présenter, je vous l'aurais offert à sa place. Cependant j'ai été heureux et fier, je l'avoue, de trouver la distinction de l'exemple dans les souvenirs de ma tendre amitié, et de jeter quelques fleurs obscures, sans doute, et flétries, sur le plus simple et le plus précieux des tombeaux, ingratement ignoré de la patrie.

Curely n'a laissé à ses enfants que son nom. Il est lourd à porter ! mais il est toute une fortune ! Que ses nobles enfants, aujourd'hui sous-officiers dans l'armée, s'ils manquaient d'appui, de protecteurs, le prononcent, ce nom... Partout où un vieux hussard, un vieux chasseur de notre grande armée, un vrai soldat enfin, l'entendra, un profond soupir, une larme l'accueilleront, et l'enfant ou jeune homme trouvera un appui, un second père.

Cette espèce de manuel traite *de l'emploi de la ca-*
alerie légère, telle qu'elle existe aujourd'hui, et avec
os ressources actuelles, en présence de l'ennemi. Si
ous avons la paix et du temps, je traiterai de la
valerie *telle que je la comprends.* Je puiserai par-
ut où *j'ai vu*, pour cette œuvre consciencieuse, et
but de toute mon ambition sera atteint si mes ob-
vations sont de quelque utilité à une arme peu gé-
alement comprise, je crois, aujourd'hui, et à la-
lle j'ai consacré ma vie.

TABLE.

—

Préface de la 3e édition. 5
Exposition. 13
Du But de la cavalerie légère en campagne. 31
Du Chef et de l'Officier. 32
De l'Habillement et Équipement. 44
Du Harnachement, du Paquetage. 52
Du Ferrage. 62
Des Armes en guerre. 65
De la Discipline. 82
De l'Étude des terrains. 90
Des Indices. 100
Des Guides. 110
Des Espions, des Envoyés secrets. 113
Des Questions à faire. 119
Des Bivouacs. 128
Des Fourrages et des Vivres. 137
De la Pipe. 145
Des Grand'Gardes, Piquets, petits Postes, Vedettes et Patrouilles. 147
Des Détachements. 161
Des Détachements proprement dits. 169
Des Avant-Gardes. 170
Des Reconnaissances. 178
Des Rapports. 198
Des Commandements à la guerre, des Positions à prendre *sur le champ de bataille*; des mouvements à y exécuter. [illegible]
Des Charges. . . . . [illegible]
Du Courage, de la Lâcheté. . . . . [illegible]
De l'Effet moral, du Moral. . . . . [illegible]

Des Tirailleurs et Flanqueurs. 259
Des Prisonniers, des Déserteurs. 273
Des Surprises et Embuscades. 277
Parlementaires. 288
Des Escortes et des Convois. 294
Du Soutien des pièces. 305
Des Pièces, service de celles qui sont prises, ou qui ont perdu leurs canonniers. 310
Des Partisans. 344
Des Chevaux de main, des Cantiniers. 349
Des Arrière-Gardes. 354
Des Cantonnements. 361
De notre Cavalerie légère dans ses rapports avec notre infanterie 364
De la Fortification.. 368
Des Remontes, des Maladies des chevaux en campagne, de leur traitement en l'absence d'un vétérinaire. . . 378
Instruction médicale 407
Post-Face. 461

